



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

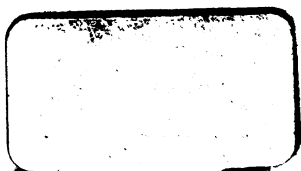
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

APR 22 07 25



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



2

2



HISTOIRE DU ROYAUME D'ALGER,

Avec l'Etat présent de son Gouvernement,
de ses Forces de Terre & de Mer, de ses
Revenus, Police, Justice Politique
& Commerce.

P A R

MR. LAUGIER DE TASSY,

*Commissaire de la Marine, pour SA MA-
JESTE' TRES-CHRETIENNE,
en Hollande.*

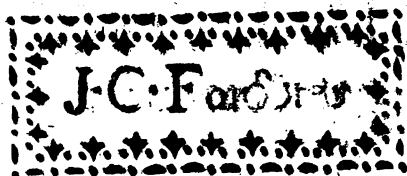


A AMSTERDAM,

Chez HENRI DU SAUZET,

M. DCC. XXV.

Apr 2207.25



1904
48.37
1



A MONSIEUR
DURAND DE BONNEL,

CONSUL DE LA NATION FRAN-
ÇOISE, RESIDENT POUR LE
ROI A ALGER.

MONSIEUR,

*C'est assez la coutume des Au-
teurs de Dédier leurs Ouvrages à
des Puissances, dont ils sont quel-
quesfois à peine connus, ou à des
personnes riches que la fortune a
elevées à de brillants Emplois. Ces*

E P I T R E.

Auteurs n'ont d'autre but que de se donner du relief, ou de s'attirer quelque recompense, par les louanges & les flatteries qu'ils étalent dans l'Epître Dédicatoire. Pour moi, MONSIEUR, j'ai crû ne pouvoir mieux faire que de dédier mon Livre à un bon ami, que j'estime infiniment; & je n'ai eu en cela d'autre vuë que de suivre les sentimens de mon cœur. Si l'Ouvrage est approuvé, mon amitié sera satisfaite; & s'il est défectueux, Vous le connoîtrez mieux que personne, & vous aurez, sans doute, l'attention de me faire part de vos observations, pour les mettre à profit dans l'occasion.

Il n'est pas nécessaire que je vous prévienne en aucune chose, sur le Livre que je vous présente: votre long séjour à Alger & votre expérience vous en feront juger sainement.

Quoique vous soyez ennemi des louanges & de tout ce qui s'appelle facons, je ne puis m'empêcher en cette occa

E P I T R E.

occasion, de rapeller le jour que vous me laissâtes à Alger, pour aller en Candie, d'où la Cour vous retira bien tôt pour l'utilité du Service. Je ne saurois oublier combien les différentes Nations qui habitent cette Ville furent sensibles à votre départ ; & l'empressement avec lequel elles vous le témoignèrent publiquement en vous accompagnant à la Marine, les uns par leurs regrets & les autres par leurs larmes. Je me souviens fort bien que M. ... manquant seul à la nombreuse compagnie qui vous conduisit à bord du Navire, sur lequel vous fîtes voile, Bekir Rais Amiral, qui l'avoit remarqué, m'en parla à mon retour, & me dit avec chagrin, que M. ... avoit bien tort d'être le seul dans Alger qui ne vous eût point accordé cette marque d'estime & de distinction. Cela prouve assez, MONSIEUR, que le mérite se fait remarquer par tout, même parmi les Nations les moins civilisées. Et quoique votre Caractere bienfaisant, officieux,

ÉPI TRE.

généreux , franc & sincere soit toujours présent à ma memoire , je n'en parlerai point , afin de ne pas blesser votre modestie. Il me suffit de dire , pour faire votre éloge , que Vous êtes , dans l'Emploi que vous exercez , un digne successeur de M. Durand votre frere , & de M. de Clairembault votre beaufrere.

Je suis avec beaucoup d'estime & une amitié sincere ,


MONSIEUR,

Amsterdam
ce 20. Decem-
bre 1724.

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

LAUGIER DE TASSY.

P R E F A C E.

omme on n'a aucune Relation exacte de ce qui se passe actuellement dans la Barbarie, l'impression de ce Livre pourra faire quelque plaisir aux personnes qui souhaitent de s'en instruire. J'avois composé ces Memoires pour mon utilité particuliere, & ils n'auroient jamais vû le jour, si des Amis que je considère ne m'eussent conseillé de les donner au Public. La guerre que les Provinces-Unies des Pais-Bas ont avec la Regence d'Alger, fournit souvent la matière des conversations dans ce Pais. On parle des Algeriens, mais on les connoit aussi peu que les Nations les plus éloignées de notre continent.

Jé ne donne qu'un abrégé, ou pour mieux dire un idée de l'ancienneté de ce Royaume & de ses revolutions; je ne me suis attaché qu'à l'Etat de son Gouvernement présent, en écrivant ce que j'ai vû, ce que j'ai appris sur les lieux, & ce que j'ai trouvé dans des Memoires que j'ai recueillis dans les Maisons Chrétiennes qui y sont établies.

J'ai inseré dans cet Ouvrage quelques

P R E F A C E

avantures ou historiettes, qui ont du rapport aux sujets qui y sont traittez. Il y en a dont j'ai été témoin, & d'autres de si fraîche date, & dont la vérité est positivement affirmée, par les habitans du Pais, qu'on ne sauroit les revoquer en doute, sans pouffer trop loin l'incrédulité. Pour celle des amours d'Aruch Barberouffe avec la Princesse Zaphira, il y a peu de personnes qui la sachent dans le Pais même. Elle pourroit passer pour un Roman, & je ne voudrois pas être garant de sa vérité. Je l'ai mise telle qu'on l'a traduite d'un manuscrit en Velin, qui est entre les mains de *Cidi Achmed ben Haraam*, Morabout du Territoire de Constantine, qui prétend descendre de la Famille du Prince Arabe Selim Eutemi, mari de Zaphira.

.Ceux qui voudront s'instruire plus au long de l'ancien état de ce Pais, peuvent se satisfaire en lisant les Histoires & les Descriptions exactes qu'en ont faites *Esebruardi Schravardensem*, savant Auteur Arabe, *Ibnu Alraquik*, Historien Africain, *Grammaye*, *Louis de Marmol*, *Pierre Davity*, *Jean Leon*, dit l'Africain, *Diego de Haeda & Dapper*, qui a fait une compilation très-soigneuse de toutes les meilleures

P R E F A C E.

autres Histoires & anciennes Descriptions, qui ont paru de l'Afrique.

Les préjugés de la plupart des Chrétiens sont si terribles contre des Turcs & les autres Mahométans, qu'ils n'ont point d'expressions assez fortes pour faire voir le mépris & l'horreur qu'ils en ont. C'est souvent sur la foi de quelques Moines Espagnols, qui débitent mille fables, pour faire valoir les services qu'ils rendent au Public en allant dans la Barbarie, faire le rachat des esclaves, ou sur des contes supposez que font de prétendus esclaves qui courent le monde en gueusant, avec de chaînes qu'ils n'ont jamais portées en Afrique, mais qui se servent adroitement de quelque certificat des Religieux de la Redemption des captifs, qu'un véritable esclave racheté leur aura donné ou vendu. Pour en juger sainement, on verra dans le Chapitre XVI. la manière dont les esclaves sont traitez.

Plusieurs personnes ne font point de différence entre les habitans de Barbarie & les Brutes, & les nomment simplement des Bêtes, s'imaginant que ces gens-là n'ont ni raison, ni sens commun, qu'ils ne sont capables de rien de bon,

P R E F A C E.

& même que les animaux sont plus estimables qu'eux. Quelques-uns m'ont demandé aussi si ces Peuples avoient quelque notion de Dieu. Les noms de Turcs, de Mahometans, d'Arabes & de Maures suffisoient à ces sortes de personnes pour leur inspirer de telles opinions. Mais je suis persuadé que si ces mêmes personnes pouvoient converser sans le savoir avec des Mahometans qui n'eussent point le Turban, & qui fussent habilez à la manière des Chrétiens, ils trouveroient dans eux ce qu'on trouve dans les autres Peuples. Mais s'ils avoient le Turban, cela suffiroit pour les faire opiniâtrer dans leurs préventions. Il faut avouer que parmi toutes les Nations nous reconnoissons l'homme dans sa nature, telle qu'elle est définie par le judicieux Mr. de la Bruyere; c'est-à-dire, sa dureté, son ingratitude, son injustice, sa fierté, l'amour de lui-même & l'oubli des autres, & tout ce que nous apellons vices & vertus n'en sont que des modifications, qui different suivant les Lieux, l'Education, les Loix, l'Usage & le Temperament. Cela est si vrai, que ce qui est vice dans un Pais est une chose louable dans une autre.

Les

P R E F A C E.

Les Chapitres II. III. VII. & VIII. peuvent servir aux personnes que je viens d'indiquer, à détruire leurs préjugés, & à leur faire voir, que parmi leur Nation, il y en a qui ne sont guères plus civilisées que quelques-uns des Peuples dont nous parlons, & qui ont des usages aussi ridicules, s'ils y veulent faire quelques reflexions.

Il n'est pas étonnant de voir tant de personnes qui ont l'esprit fasciné par des préjugés contre ces Peuples, puisqu'il suffit à beaucoup de gens d'être d'une Religion & d'un País différent des autres pour les avoir en aversion, sans vouloir convenir qu'ils puissent avoir quelque bonne qualité, ni s'éclaircir sur ce qui pourroit les rendre eux-mêmes raisonnables & sociables. C'est ainsi que plusieurs fuient le grand jour & la vérité, & restent toute leur vie dans des opinions, qui n'ont que l'erreur & le mensonge pour fondement.

Examinons nous donc nous-mêmes avec attention, & nous y trouverons bientôt les mêmes vices que nous imputons aux autres Nations. D'où vient que les Voyageurs sont plus raisonnables & plus modérés que ceux qui restent dans leur País?

P R E F A C E.

Pais? C'est qu'ils sont obligez de voir les différentes Nations, de converser avec les étrangers; ils en ont besoin, ils traitent avec eux, ils découvrent nécessairement leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, & sont fort souvent étonnez de les reconnoître tout differents de l'idée qu'ils en avoient conçûe. Je ne parle point de ces Voyageurs de caprice, ou que leurs Peres arrachent de leur foyer pour leur faire voir le monde. La plupart courent le Pais, & ne le voyent que par l'écorce. Bouffis d'orgueil, enivre d'amour propre pour eux-mêmes & pour leur Nation, & prévenus contre toutes les autres, ils commencent par condamner & mépriser sans discernement dans les Pais étrangers tout ce qui ne s'accorde point aux modes, aux coutumes & aux usages du leur. On n'y sert pas Dieu à leur manière, on s'y habille, on y mange, on y est logé, on se recrée tout differemment: un esprit de la trempe de ces Voyageurs s'écrie d'abord, *Ha le miserable Pais! Les miserables gens! Ils n'ont pas le sens commun.* Je parle de ces Voyageurs que le bon sens & la raison guident; de ces personnes qui cherchant à s'instruire & à instruire les autres, met-

tent

P R E F A C E.

tent tout à profit, examinent, & font un bon usage du tems qu'ils employent, pénètrent les causes & les raisons de tout ce qu'ils voyent dans le monde, & rendent justice à la vérité.

J'ai fait quelques reflexions dans le dernier Chapitre, sur ce qu'on peut trouver de bon & de mauvais dans le Gouvernement & la conduite des Algeriens. Mon intention n'est point de faire leur apologie, mais de montrer seulement que les vices qu'on condamne en eux & contre lesquels on se recrie tant, leur sont communs, du plus au moins, avec les autres Nations, malgré leur Education, leur savoir, le bon ordre & la bonté des Loix; & qu'il ne manque aux Algeriens que plus de ménagement & la Politique qui n'est point en usage chez eux. Je fais observer que la constitution de leur Gouvernement, & le caractère de ceux qui le composent, les entraîne comme malgré eux à tous les excez qui s'y commettent.

TABLE.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans cet Ouvrage.

L I V R E P R E M I E R

D U R O Y A U M E D' A L G E R.

C H A P I T R E I. <i>des Revolutions de ce Royaume,</i>	Page 3.
C H A P. II. <i>des Habitans du Royaume d'Alger. Des Maures.</i>	53.
C H A P. III. <i>des Arabes du Royaume d'Alger,</i>	68.
C H A P. IV. <i>des Juifs du Royaume d'Alger,</i>	74.
C H A P. V. <i>des Turcs du Royaume d'Alger,</i>	77.
C H A P. VI. <i>des Chrétiens du Royaume d'Alger,</i>	85.
C H A P. VII. <i>de la Religion du Royaume d'Alger,</i>	88.
C H A P. VIII. <i>des Mœurs & des Costumes des Peuples d'Alger,</i>	101.
C H A P. IX. <i>division du Royaume d'Alger. Du Gouvernement du Levant,</i>	126.
C H A P. X. <i>du Gouvernement du Ponent,</i>	149.
C H A P. XI. <i>du Gouvernement du Midi,</i>	153.
	L I V R E

TABLE DES CHAPITRES.



LIVRE SECOND.

DE LA VILLE D'ALGER.

CHAPITRE I. de la situation & de la disposition de la Ville d'Alger,	154
CHAP. II. des Edifices de la Ville d'Alger,	157
CHAP. III. des Bains chauds qu'on prend à Alger,	167
CHAP. IV. des dehors & de la campagne de la Ville d'Alger,	199
CHAP. V. de la Milice d'Alger, de son Gouvernement, & de ses Forces,	204
CHAP. VI. du Dey, ou Roi d'Alger,	212
CHAP. VII. de l'Aga & des autres Officiers de la Milice,	226
CHAP. VIII. des Beys ou Vice-Rois & Généraux des Armées,	231
CHAP. IX. des Hojas, du Cady, du Cazenadar, & de divers autres Officiers,	233
CHAP. X. de la Justice Civile & Criminelle,	245
CHAP. XI. des Monnoyes d'Alger,	250
CHAP. XII. de la Paye de la Milice,	252
CHAP. XIII. des Camps ou Armées, de leur Marche, & de leur manière de combattre,	256
CHAP. XIV. de la Marine d'Alger, & des Armemens,	260
CHAP. XV. des Prises & de leur Vente,	270
CHAP.	

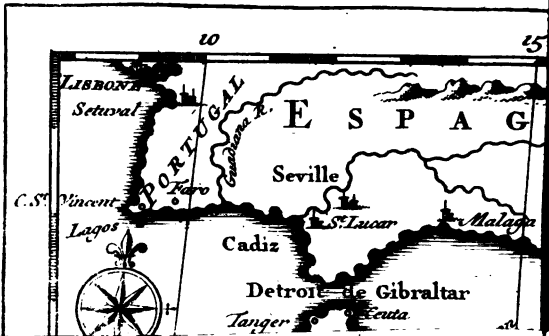
TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XVI. de la Vente des esclaves, du traitement qu'on leur fait, & de la manière dont ils sont rachetez,	274
CHAP. XVII. des Residens Etrangers d'Alger,	286
CHAP. XVIII. du Commerce d'Alger,	292
CHAP. XIX. des Revenus de la Régence d'Alger,	298
CHAP. XX. des Intérêts de la République d'Alger avec les Puissances d'Afrique, & avec les Princes Chrétiens.	300
CHAP. XXI. Conclusion de l'Ouvrage,	308

Les mots de *Barbarie* & de *Barbare*, selon nos idées, & nos préjugés, renferment tout ce qu'il y a de cruel, d'injuste & de plus opposé à toute Religion & même à la nature

A

CARTE



HISTOR-



HISTOIRE

DU

ROYAUME D'ALGER,

*Avec l'Etat présent de son Gouvernement,
de ses Forces de Terre & de Mer, de ses
Revenus, Police, Justice, Politique &
Commerce.*



LIVRE PREMIER

DU ROYAUME D'ALGER.

LE Royaume d'Alger porte le nom de la Ville, qui en est à présent la Capitale, de tout tems si renommée par ses Corsaires, qui ont inquieté tour à tour les plus puissantes Monarchies. Cet Etat fait partie de la Barbarie dans l'Afrique, & c'est pour cette raison que ses peuples & ceux des Royaumes voisins sont communément appelez Barbares ou Barbareſques.

Les mots de *Barbarie* & de *Barbare*, ſelon nos idées, & nos préjuges, renferment tout ce qu'il y a de cruel, d'injuſte & de plus oppoſé à toute Religion & même à la natu-

A

re

re. Les personnes peu éclairées croient, qu'un barbare a le naturel d'un Monstre d'Afrique, & ne se conduit que par un instinct semblable à celui des bêtes féroces ; & que c'est pour cela que cette partie de l'Afrique a été appellée Barbarie & les habitans Barbares. Mais ceux qui sont prévenus en faveur de cette opinion, s'en defaîront aisément, s'ils prennent la peine de lire l'histoire & les relations de plusieurs Voyageurs. Ils se convaincront qu'il y a une infinité de Peuples dans le monde, & qu'il y en a dans l'Europe même, qui vivent dans une plus grande ignorance, & qui sont par conséquent plus grossiers, plus féroces ; & qui approchent infiniment davantage des brutes que les habitans de la Barbarie, dont la plus grande partie est à présent fort civilisée & fort traitable.

L'origine du mot de *Barbarie*, selon Marmol, vient du mot *Ber*, qui signifie *Desert* en langue Arabe ; parce que cette partie de l'Afrique étoit deserte lorsque les Arabes la vinrent habiter ; d'où l'on a tiré le nom de *Barbarie*, pour designer le Pais, & dans la suite des tems *Barbarie*. D'autres Auteurs ont prétendu prouver cette opinion, parce que les habitans, disent-ils, s'appellent encore aujourd'hui *Bereberes*. Mais comme, outre les *Bereberes*, il y a plusieurs autres Nations ou Tribus d'Arabes, sous differens noms, le sentiment de ces Auteurs ne semble pas suffisamment prouvé. Jean Leon, ancien Historien, dit que les Arabes ont appelé les Africains blancs Barbares, de *Barbara*,
qui

DU ROYAUME D'ALGER. §

qui marque le son que forme une personne qui parle entre les dents , parce que le langage des Africains ne leur paroissoit qu'un jargon inintelligible ; mais je ne crois pas que cette Etymologie puisse bien satisfaire le Lecteur. J'aime beaucoup mieux observer avec plusieurs Auteurs , que les Romains avoient en usage d'appeller Barbares tous les Peuples étrangers , dont les mœurs & les coûtumes étoient différentes des leurs , de quelque partie du monde qu'ils fussent ; ainsi Barbare & étranger étoit la même chose parmi les Romains. Et lorsque les armes de Jules-César & d'Auguste eurent conquis la partie de l'Afrique , que l'on apelloit Mauritanie , cette partie qui étoit d'une assez grande étendue , fut appelée *Barbarie* , par distinction , à cause que les Peuples qui habitoient ce vaste Païs , étoient les hommes les plus farouches que les Romains eussent encore vûs.

CHAPITRE I.

Des Revolutions de ce Royaume.

LE Royaume d'Alger , autrefois la Mauritanie Césarienne , selon le sentiment de presque tous les Auteurs , est situé entre les 33. & 37. degrez 20. minutes de latitude Septentrionale , & entre les 16. & 26. degrez de longitude , en comptant le premier Meridien à l'Isle de Fer. Il a pour bornes au Nord la Mer Méditerranée ; à l'Est le Royaume de Fez , autrefois la Mauritanie Tingitense ou Tingitane ; à l'Ouest le Royaume de Tunis ;

& au Sud le Biledulgerid ou l'ancienne Numidie. Sa longueur de l'Est à l'Ouest est d'environ 200. lieues communes de France, & sa plus grande largeur du Nord au Sud d'environ la moitié.

Je dirai peu de chose de l'antiquité & des Revolutions de ce Royaume, qui a été successivement occupé par les Romains, les Vandales, les Grecs, & pendant long-tems partagé entre plusieurs Souverains ou Cheques Arabes. Les armes victorieuses de l'Espagne ont souvent fait pancher la balance du côté qu'elle a voulu, lorsque les Rois, Cheques ou Gouverneurs Arabes étoient en guerre ensemble ; & les Espagnols ont fait plusieurs Conquêtes, qu'ils ont enfin perdues par une révolution naturelle à toutes choses. Je passerai légèrement là-dessus, parce que plusieurs autres Auteurs en ont traité fort au long. Je m'attacherai seulement à décrire ce qui se passe à présent dans ce Royaume, qui a changé presque entièrement de face, tant par rapport au Gouvernement, que par rapport aux mœurs, & aux coutumes des habitans.

L'an 46. avant l'Ere Chrétienne, les armes de Jules-Cesar furent victorieuses en Afrique de Scipion & de Juba Roi de Mauritanie, qui étoient du parti de Pompée. Ce Roi fut tué, & son fils encore jeune fut conduit à Rome. Ce Prince captif s'appliqua aux belles lettres, & trouva dans la vertu qu'il pratiquoit, dequoi se consoler d'un Royaume qu'il avoit perdu. Cette vertu fut bientôt récompensée, car l'Empereur Auguste succédant à Jules-Cesar prit une affection parti-

DU ROYAUME D'ALGER.

particuliere pour cet illustre captif. Non-seulement, il lui donna la liberté, mais il lui rendit encore la Mauritanie, & le maria avec Silene fille d'Antoine, & de Cléopatre Reine d'Egypte, dont il eut un fils apellé Ptolomée, qui lui succeda peu avant que Caligula parvint à l'Empire. Mais bien-tôt apres cet Empereur voulant réunir à ses Etats cette partie de l'Afrique, fit mourir le Roi Ptolomée & se rendit maître de toute la Mauritanie. Il divisa ce Royaume en deux Provinces, dont l'une fut apellée Mauritanie *Cesarienne*, du nom d'une Ville, que Juba Pere de Ptolomée nomma *Jol Cesaria* ou *Julia Cesaria*, en reconnoissance des bienfaits d'Auguste, & qui, selon l'opinion la plus probable, est la Ville d'Alger. L'autre partie de la Mauritanie fut apellée *Tingitense* du nom de Tanger, aujurd'hui Ville Capitale de la Province de Habad dans le Royaume de Fez. Tanger est la même Tingis, autrefois Capitale de la Mauritanie Tingitense, lieu de la residence des Gouverneurs Romains, & fort illustrée par les franchises & les Privileges, qui lui furent accordez par l'Empereur Claude Successeur de Caligula.

L'an 427. de l'Ere Chrtienne les Vandales, sous la conduite de leur Roi Giseric, ayant conquis l'Espagne passerent en Afrique, se rendirent maîtres des deux Mauritanies, & détruisirent entierement les plus belles Villes & les Ouvrages que les Romains y avoient faits, pendant quatre siècles qu'ils en avoient été paisibles possesseurs. Les Vandales y exercerent leur domination & leur

tirannie jusqu'en l'an 553. que Belisaire Lieutenant de l'Empereur Justinien les en chassa. Les Grecs y dominèrent jusqu'en l'an 663. que les Arabes Mahometans ravageant & pillant toute l'Afrique, sous pretexte de Religion, firent irruption dans la Mauritanie. La plupart de ces Arabes se retirèrent chargez de butin, & les autres s'y établirent. Mais quelque tems après la puissance des Mahometans vint à décliner. Les Africains originaires en secouèrent le joug, & se rendirent maîtres d'une grande partie de l'Afrique, particulièrement de la Barbarie, & le Gouvernement passa successivement dans différentes Familles ou Nations. La Race d'*Idris* & celle des *Abderames* regnèrent long-tems, & firent beaucoup de conquêtes en Espagne. Une Branche des *Zenetes* & celle des *Mequineces* les déposséda : après eux vinrent les *Magaroas*, autre branche des *Zenetes*, qui regna jusqu'en 1051. qu'un nommé *Aben Texfin* de la Nation des *Zinhagiens*, vainquit & subjugua entièrement les Arabes, à l'aide de plusieurs Prêtres ou *Morabouts*, qui commandoient ses troupes : Et c'est de là qu'on apella les descendants de cette Nation *Morabites*, & par corruption *Almoravides*. Le Vainqueur prit alors le titre d'*Amir al Muminin*, ou Empereur des Fidèles. La Race des *Almoravides* ne dura pas long-tems ; car dans le XII. siècle un Prêtre nommé *Mohavedin*, par le secours de la Nation des *Muhamudins* s'éleva contre eux, ravagea tout le país, détrôna *Brabem Hali* dernier Empereur des *Almoravides*, qui prit la fuite & se jetta de

de desespoir dans des précipices, où il périt avec sa femme & quelques-uns de sa Famille. Alors *Mohavedin* monta sur le Trône d'Afrique, & sa posterité fut nommée la race des *Mohavedins*, & dans la suite *Almobades*. Ceux-là furent dépossédés par les *Benimerins* de la Nation ou Tribu des *Zenetes*, sous la conduite d'*Abdulac* Gouverneur de Fez; & ceux-ci subjugués & déposés par les *Benioates*, autre branche de la Nation ou Tribu des *Zenetes*. Ces derniers furent vaincus dans le XIII. siècle par les Cherifs d'*Hescein*, descendants des Princes Arabes. Ils divisèrent l'Afrique en plusieurs Royaumes ou Provinces, sous l'autorité de plusieurs Chefs de Nations ou Tribus, pour ne pas la perdre une seconde fois.

Le Royaume d'Alger fut divisé en quatre Provinces ou Souverainetes. *Rabmiramiz* le plus puissant de ceux entre lesquels ce Royaume fut partagé, promit de reconnoître les autres pour Souverains dans leurs Provinces. Il en choisit une dont la Ville capitale étoit *Telemicen*, puis *Telenfin*, & aujourd'hui *Tremecen*, & il y établit son siège & sa résidence. Trois autres Chefs posséderent les Provinces de *Tenes*, d'*Alger* & de *Bugie*. Ils prirent tous quatre le Titre de Rois, & ils avoient dans leurs Royaumes, plusieurs autres Chefs de Tribus Arabes ou Républiques, qui étoient leurs tributaires.

Les choses restèrent dans cet état pendant quelques siècles, que chaque Roi ou Chef suivoit les regles que leurs Prédecesseurs s'étoient prescrites. Mais le Roi de Tremecen

ayant voulu les violer, *Albuferiz* Roi de Tenes, qui étoit devenu très-puissant & fort ambitieux, profita de cette occasion pour prendre les armes. Il s'empara de la Ville de *Bugeya* ou *Bugie*, & poussant ses Conquêtes, il obligea le Roi de Tremecen de se soumettre à ses armes, & de demander la paix. Ils convinrent que le Roi de Tenes garderoit ce qu'il avoit conquis, & que celui de Tremecen lui payeroit Tribut ; ce qui s'exécuta jusqu'à la mort du premier qui partagea ses Etats à ses trois enfans. L'aîné eut le Royaume de Tenes, le second celui de Gigery, & le plus jeune nommé *Abdalanafiz* eut celui de Bugie. Ce dernier rompit avec le Roi de Tremecen, & lui fit la guerre avec autant d'ardeur que de succès. Desorte que les Algeriens qui avoient toujours été tributaires du Roi de Tremecen, voyant sa protection trop foible pour les garantir des fureurs & des incommoditez de la guerre, furent contraints de se rendre tributaires du Roi de Bugie, dont la puissance augmentoit de jour en jour. Ce Prince se seroit rendu maître de toute la Mauritanie, si l'Espagne informée de la division qui la déchiroit, n'y avoit envoyé une armée, qui profita du désordre & changea entièrement la face des affaires.

Pendant le Ministère du Cardinal Ximenez, Ferdinand V. Roi d'Arragon, envoya en 1505. Pierre Comte de Navarre avec une armée, qui se rendit en peu de tems maître d'Horan. Cette Ville étoit peuplée de Maures, chassés de Grenade, de Valence & d'Arragon

gon en 1492. lesquels sachant la langue & les chemins, caufoient beaucoup de dommage à l'Espagne par leurs courses tant sur mer, que par les débarquemens frequens, qu'ils faisoient sur les côtes de la Terre-ferme & dans les Isles dépendantes de cette Couronne. Après la conquête d'Hóran, l'armée d'Espagne gagna du terrain, & s'empara de Bugie & de plusieurs autres places avec beaucoup de rapidité. Les Algeriens craignant le même sort pour leur Ville & leur País, appellerent à leur secours Selim Eutemi, Prince Arabe d'une grande reputation, & distingué par sa valeur. Il vint avec plusieurs braves Arabes de la nombreuse Nation qui lui étoit soumise dans la plaine de *Mutija* ou *Mostigie*, & amena Zaphira sa femme, Princesse douée de rares qualitez, & un fils qui étoit âgé d'environ douze ans. Mais il ne pût empêcher que la même année, Ferdinand, ayant envoyé une puissante armée Navale & des troupes de débarquement, n'obligeât la Ville d'Alger à lui faire hommage, & à se rendre tributaire. Les Algeriens souffrirent même, que les Espagnols construisissent un Fort sur une Isle vis-à-vis de la Ville, où ils mirent de l'artillerie, & une garnison pour les tenir en bride, & empêcher le départ & l'entrée des Corsaires Algeriens. Ils supporterent avec tranquillité le joug fâcheux que les Chrétiens leur avoient imposé, jusqu'en 1516. que Ferdinand étant mort, ils resolurent de le secouer. Pour y réussir, ils firent une députation à *Aruch Barberousse*, Corsaire Mahometan, aussi fameux par sa fortune que par

sa valeur, & natif de l'Isle de Lesbos, à présent Metelin dans l'Archipel. Il étoit occupé à croiser avec une Escadre de Galères & de Barques, lorsque les Deputez Algeriens vinrent le prier de les délivrer du joug des Espagnols, & lui promirent une récompense proportionnée aux grands services qu'ils en attendoient : il leur répondit très-favorablement, & tint sa parole.

Ce Corsaire envoya à Alger 18. Galères & 30. Barques sous les ordres de son Lieutenant, & il marcha lui-même par terre avec tout ce qu'il pût trouver de Turcs & de Maures affectionnez. Les Algeriens furent transportez de joye en apprennant la diligence de Barberousse, qu'ils regardoient comme une foudre de guerre, & un homme invincible. Selim Eutemi, Général d'Alger & tous les principaux de la Ville furent le recevoir à près de deux journées. Ils lui rendirent des honneurs extraordinaires, l'amenerent en triomphe dans Alger aux acclamations du Peuple, & le logerent dans le Palais du Prince Selim Eutemi, qui le reçût avec toute la distinction possible. Les troupes furent aussi traitées avec beaucoup d'amitié & de générosité; mais elles en abusèrent bien-tôt, le besoin qu'on avoit d'elles leur ayant inspiré beaucoup de fierté. Le Pirate Barberousse s'enfla aussi d'orgueil, & conçût le dessein de s'emparer d'Alger & de son Territoire, & de s'en rendre Souverain. Il le communiqua à son Ministre & à ses principaux Officiers, & il fut resolu dans son Conseil particulier, qu'on garderoit un secret inviolable, & qu'on ne
se

se mettroit pas en peine de reprimer la licence des soldats Turcs. Ceux-ci firent d'abord les maîtres dans la Ville & à la Campagne, & maltraitèrent fort les Bourgeois ; & Barberouffe étoit persuadé, que cette conduite donneroit lieu à des troubles dont il profiteroit.

Cependant le Pirate, pour faire voir qu'il agissoit de bonne foi, peu de tems après son arrivée, fit dresser une batterie de Canons à la Porte de la Marine, vis-à-vis le Fort des Espagnols, construit sur l'Île éloignée d'environ 500. pas. Il le fit battre inutilement pendant un mois, parce que le canon étoit trop petit, & il remit son expedition à un autre tems.

Selim Eutemi ne fut pas long-tems à s'apercevoir de la faute qu'il avoit faite, d'appeler au secours d'Alger, le fier Barberouffe qui ne faisoit aucun cas de lui, & ne prenoit jamais son avis. Les habitans traités avec autant de hauteur que de tyrannie par la Soldatesque, reconnurent aussi le dessein du Pirate, & le publièrent ouvertement.

Barberouffe se voyant découvert ne garda plus de mesures, & s'abandonnant à son naturel violent, il résolut d'ôter la vie au Prince Selim, de se faire proclamer Roi par ses troupes, & reconnoître de gré ou de force par les habitans.

Voici ce qui contribua à faire hâter l'exécution de cette barbare entreprise. Le Pirate ayant été d'abord vivement touché de la beauté & du mérite de la Princesse Zaphira, se servit inutilement de toute sorte de voyes de

douceur pour se rendre maître de son cœur. Le mépris avec lequel Barberouffe en fut reçu, alluma toute sa rage, & lui fit prendre la résolution d'acquiescer Zaphira par un crime, que son ambition avoit commencé de lui inspirer. Il se flattoit d'épouser la Princesse dès qu'elle seroit Veuve, & qu'il seroit Souverain du Pais. Comme Barberouffe étoit un homme de fortune, né misérable, & dont l'origine étoit inconnue, il tiroit beaucoup de vanité de ce projet; parce que Zaphira descendoit des plus illustres Arabes, & que sa famille étoit alliée à tous les plus puissans Chefs de ces Nations. Il se flattoit aussi, que par ce mariage il deviendrait respectable à ces Nations Arabes, & qu'elles ne se ligueront pas contre lui pour le chasser d'un Pais, dont il auroit été l'usurpateur.

Barberouffe ne différa pas long-tems l'exécution de son projet. Il avoit observé que le Prince Arabe restoit ordinairement quelque tems seul dans le Bain, avant la prière du midi. Comme Barberouffe étoit logé dans son Palais, il eut un jour la commodité d'y entrer sans être vu des gens du Prince. Il le surprit nud & sans armes, & l'étrangla avec une serviette, sans lui donner le tems de se reconnoître. Le Pirate sortit sur le champ, & rentra dans le Bain peu après avec nombre de personnes qui l'accompagnoient, comme pour se baigner selon sa coutume. Il affecta une surprise extraordinaire de la mort du Prince. Il fit publier qu'il étoit tombé en foiblesse, selon toute apparence, & mort sans secours; & il ordonna en même

me terna à ses troupes de prendre les armes.

Les habitans d'Alger ne douterent point, que ce ne fût un coup du perfide Barberousse. Chacun d'eux craignant le même sort, ils s'enfermerent dans leurs maisons, abandonnant la Ville aux soldats Turcs, qui profiterent de cette occasion pour s'en rendre entierement les maîtres. Ils conduisirent Barberousse à cheval & en grande pompe par toute la Ville, & le proclamerent Roi d'Alger, en criant : „ Vive Aruch Barberousse l'invincible Roi d'Alger, que Dieu „ a choisi pour gouverner son Peuple & le „ délivrer de l'oppression des Chrétiens. Malheur à ceux qui ne le reconnoîtront point, „ & qui refuseront de lui obéir comme à „ leur légitime Souverain ”. Après avoir jetté la terreur & l'épouvante parmi les Bourgeois, qui s'attendoient à quelque massacre, ils placerent Barberousse sur le Siège Royal dans le Palais du Prince Selim, environné de gardes bien armez. Les troupes se répandirent dans les principales maisons des habitans, pour leur faire part de ce qui se passoit, & les prier fort honnêtement de la part du nouveau Roi de lui aller rendre hommage, & de lui prêter serment de fidélité ; on leur promettoit beaucoup d'égards & d'avantages de cette démarche, s'ils la faisoient de bonne grace. Ces Bourgeois craignant d'être immolez à la cruauté de Barberousse s'y laisserent conduire. Il les combla de belles paroles, de promesses & de témoignages d'amitié, & leur fit prêter

Serment, & signer l'Acte de son Couronnement. Ensuite les Officiers de Barberouffe accompagnez de soldats, menèrent avec eux les principaux Bourgeois, & furent de maison en maison exhorter les autres habitans à faire la même démarche, & ils se rendirent sans résistance. L'Usurpateur fit ensuite publier par un crieur public son Couronnement & les promesses qu'il faisoit à son Peuple de le bien traiter, & de le défendre contre les Chrétiens & tous ses autres Ennemis. Il fit un Reglement pour l'ordre & la discipline, qui ne fut pas observé. Il ordonna que tous les habitans sortiroient de leurs maisons & vaqueroient à leurs affaires comme auparavant, sans crainte d'être inquiétez ; il leur faisoit espérer au contraire sa protection comme à ses sujets & à ses enfans.

Le fils du Prince Selim, encore jeune, craignant pour lui-même le sort de son Pere, prit la fuite secrètement avec l'aide d'un Arabe Officier de sa Maison, & d'un esclave affectionné. Il se refugia à Horan sous la protection de l'Espagne, & sur la parole du Marquis de Comarez Gouverneur de cette place, qui le reçût avec honneur, & le traita avec beaucoup de distinction.

Barberouffe ayant été déclaré Roi, & reconnu de gré ou de force, fit reparer les fortifications de l'Alcaçave, y plaça beaucoup d'artillerie avec une bonne garnison Turque, & y fit battre la Monnoye en son nom.

Le Peuple ne resta pas long-tems sans ressentir le poids de la tyrannie, & de l'oppression de son nouveau Roi. Ce Prince fit étran-

DU ROYAUME D'ALGER. 15

étrangler tous ceux qu'il soupçonnoit d'être ses ennemis, ou pour mieux dire, tous ceux qu'il craignoit ; car ils étoient tous ses ennemis. Il s'empara de leurs biens, & exigea des amendes considérables de tous ceux qui avoient de l'argent. On conçût tant d'horreur pour lui & pour ses soldats, que lorsqu'il sortoit pour se faire voir en public, tous les habitans se cachotent & fermoient les portes de leurs maisons.

Pendant que la désolation regnoit dans Alger, la Princesse Zaphira devenue la proie d'un perfide, fit éclater sa constance & sa vertu, & se fit admirer malgré les rigueurs du sort qui l'accabloit. De Souveraine qu'elle étoit, elle se vit sujette & esclave du meurtrier de son mari, & de l'Usurpateur du Royaume. La douleur que son état lui causoit, & le souvenir des déclarations de tendresse que Barberousse avoit osé lui faire, lui donnoient lieu d'appréhender que ce Tiran qu'elle avoit traité avec mépris, ne voulut s'en vanger, & user à son égard de tout son pouvoir. Ces frayeurs troublèrent son esprit : elle devint furieuse, & s'armant d'un poignard, elle résolut de le plonger dans le sein du Tiran, ou de se tuer elle-même, si elle manquoit son coup. Mais ses fidèles compagnes s'opposant à son dessein, la désarmèrent & l'enfermèrent jusqu'à ce que la douleur, & l'agitation où l'avoient mise ses malheurs, furent un peu calmées.

Barberousse de son côté toujours amoureux de l'infortunée Princesse, ne douta point qu'il ne fût le maître de l'épouser, après
que

que la douleur, disoit-il , & la bienfaisance auroient joué leur rôle, & résolut de donner tout le tems nécessaire à l'une & à l'autre. Il ne parût pas devant la Princesse, & ne lui envoya faire aucun compliment de condoléance, pour ne pas l'irriter. Il ordonna seulement dans son Palais, qu'on lui fournît tout ce qui seroit nécessaire ou qu'elle pourroit désirer; & sous prétexte qu'elle fût mieux servie, il lui fit présent de deux belles Esclaves, qui avoient ordre d'informer le Tiran de tout ce qui se passeroit dans l'appartement de cette Veuve affligée. Zaphira revint bien-tôt de son trouble, & sa fureur se changea en une douleur muette & tranquille, qu'elle sentoît plus vivement que la première. Elle donna encore quelques jours à ses larmes & à ses regrets; & étant revenuë peu à peu à elle-même, elle fit les reflexions convenables à son état. Elle considéra qu'il n'y avoit plus de remède à son malheur; que Barberouffe étoit trop puissant pour combattre son parti, & pour pouvoir vanger sur lui la mort du Prince Selim-Eutemi: & après avoir consulté parmi les femmes de sa suite, celles qui étoient les plus raisonnables & les plus fidèles, elle résolut de faire ses efforts pour obtenir du Tiran la liberté de retourner dans son País avec sa suite.

Barberouffe agité de pensées bien différentes, ayant appris que Zaphira se portoit beaucoup mieux, prit cette occasion pour lui écrire, n'osant paroître devant elle, sans l'avoir adoucie par quelque endroit. Il lui en :

DU ROYAUME D'ALGER. P

envoya la Lettre , dont voici la Traduction.

ARUCH BARBEROUSSE, *Roi d'Alger* ,
à la *Princesse ZAPHIRA* .

„ Belle Zaphira, image du Soleil , & plus
„ belle par tes rares qualitez que par l'éclat
„ radieux qui environne ta personne , le plus
„ fier & le plus heureux Conquerant du Monde , à qui tout cède , ne cède qu'à toi &
„ est devenu ton esclave. Je suis extrêmement touché de ton affliction & de tes
„ malheurs ; mais mon cœur ressent encore
„ plus vivement l'effet de tes charmes , qui
„ feroient dignes de l'attention de nôtre
„ Grand Prophete , s'il revenoit sur la terre. J'ai une joye inexprimable de ce que
„ tu as résisté au torrent d'affliction , qui
„ sembloit devoir te faire succomber , & de
„ ce qu'on me donne esperance d'un prompt
„ retablissement de ta santé. J'en loué Dieu,
„ seul & tout puissant , par lequel tout est
„ réglé de toute éternité. Adore ses décrets
„ & ne l'irrite point par un excez de douleur , puisqu'il est le maître de la vie des
„ hommes , & que ce qu'il a ordonné depuis
„ le commencement qui n'a point de commencement , doit arriver , soit le bien , soit
„ le mal. Ne crains pas que j'use de mon
„ droit de Souveraineté pour te forcer d'être
„ à moi ; mais je te conseille de me donner
„ ton cœur de bonne grace. Ton fort, Belle
„ Zaphira, fera envie à toutes les femmes
„ du monde. Tu regneras , non comme tu

„ as fait , mais en véritable Souveraine de
„ ton Roi & de tes sujets , avec une autorité
„ pleine & absolue. J'espère qu'en peu de
„ tems , ma valeur secondée par mes invin-
„ cibles Troupes , mettra toute l'Afrique à
„ tes pieds. En attendant ce glorieux sort ,
„ sois Maitresse dans mon Palais , fais , de-
„ fais , tout sera bon venant de ta part : Et
„ malheur à ceux ou à celles qui auront l'in-
„ solence de te desobéir , & qui ne rampe-
„ ront pas en baissant la poussière de tes
„ pieds , après l'auguste commandement que
„ j'en fais à tous mes Sujets ”.

Une des esclaves que Barberousse avoit données à la Princesse fut chargée de lui rendre cette Lettre , & de la prévenir en lui représentant la tendresse du Roi , & le sort glorieux qui l'attendoit si elle savoit en profiter. Ces discours & la vûe d'une Lettre du meurtrier de son mari , jetterent cette Princesse infortunée dans son premier trouble. Elle ne répondit que par des larmes & des soupirs , & fut pendant quelque tems dans l'incertitude , si elle devoit recevoir cette Lettre. Elle la prit pourtant , & s'étant enfermée avec ses plus fidèles suivantes pour délibrer sur la conduite qu'elle devoit tenir , on lui conseilla de ménager le Tiran , & de lire sa Lettre. Quel fut son desespoir , lorsqu'elle l'eut lûe ! Peu s'en falut qu'elle n'expirât de douleur. Elle ne revint à elle-même que par l'espérance que lui donnerent ses fidèles compagnes , qu'elle pourroit revoir avec elles sa chère Patrie , en dissimulant sa haine pour Barberousse. Après avoir fait de sérieuses

reflexions, elle répondit en ces termes à Barberousse.

L'infortunée ZAPHIRA, au Roi d'Alger.

„ Seigneur, toute autre que moi, plus sen-
 „ sible à la gloire, à la grandeur, & aux
 „ richesses, qu'à la reputation qui est la vé-
 „ ritable gloire, la suprême grandeur & la
 „ plus grande richesse, s'estimeroit heureuse
 „ de se donner à toi, & de partager l'écla-
 „ tante fortune que tu m'offres si genereuse-
 „ ment. Je ne puis l'accepter, sans me ren-
 „ dre à jamais un objet d'horreur & d'abo-
 „ mination à tous les vrais croyans. Per-
 „ mets, Seigneur, que je te représente, que
 „ mon Epoux a péri depuis peu d'une mort
 „ violente, comme tous ceux qui ont vu
 „ son respectable Cadavre en ont été con-
 „ vaincus. A peine étoit-il expiré, que tu
 „ t'es emparé de la Ville par la force: tes
 „ soldats ont commis des cruautés qui font
 „ frémir. Ils ont tué, violé & se sont tout
 „ approprié. Enfin tu regnes par la force,
 „ n'ayant pu regner autrement, & toutes tes
 „ violences ont persuadé le public, que tu
 „ es coupable de la mort de mon Epoux. Si
 „ je me donne à toi, n'auroit-on pas raison
 „ de dire, que je suis aussi complice de
 „ ce crime, & que de concert nous lui a-
 „ vons donné la mort pour nous unir & re-
 „ gner ensemble? Pour moi, Seigneur, je
 „ ne te crois pas capable d'un tel crime,
 „ mais ce n'est pas assez. Je ne puis vivre,
 „ si je ne prouve que je suis innocente; ni
 „ les

„ les supplices, ni la mort n'ont rien d'assez
„ effrayant pour me faire changer de senti-
„ ment. Il faut que je me justifie, Seigneur,
„ & il est de ta grandeur de me laisser
„ pour cet effet la maîtresse de ma conduite,
„ pour ton honneur & pour ta justification.
„ Il est naturel de vouloir regner quand on
„ le peut; mais pour faire voir que tu ne re-
„ gner pas par un crime si énorme, que celui
„ d'avoir ôté la vie & le Royaume à un Prin-
„ ce qui t'avoit reçu dans sa maison com-
„ me son Frere, pour lui aider à conserver
„ l'une & l'autre, & pour convaincre le pu-
„ blic que je suis pure & innocente comme
„ un agneau que sa mere allaite, fais un grand
„ & genereux effort sur toi, s'il est vrai que
„ tu aimes l'infortunée Zaphira. Donne
„ moi la liberté d'aller dans la plaine de Mu-
„ tija avec mes femmes & mes esclaves, pour
„ mêler mes regrets avec les leurs. Dans
„ un si grand malheur permets que je tâche
„ de me consoler avec ceux qui m'ont don-
„ né la vie, après Dieu seul & tout puissant;
„ & laisse moi donner carrière en liberté à
„ mes justes & innocentes larmes. Je te le
„ demande, Seigneur, au nom du maître de
„ l'univers, à qui rien n'est caché, qui or-
„ donne la pratique de la vertu, la droiture
„ & la generosité, & qui est ennemi de tout
„ mal. Puisse le St. Prophete, son bien-ai-
„ mé Mahomed, t'inspirer de m'accorder ce
„ que je te demande, & te guérir d'une pas-
„ sion qui me rendroit trop criminelle, si je
„ la favorisois, & qui ne pourroit avoir que
„ des suites funestes.

La

La même Esclave qui avoit porté à Zaphira la Lettre du Roi, remit entre ses mains celle de la Princesse. Il sentit en la lisant mille remords ; & ne pouvant sans injustice condamner les sentimens de Zaphira , il résolut d'attendre du tems ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Plus elle témoignoit de fermeté & faisoit paroître sa vertu, plus il en étoit épris. Comme il trouvoit dans cette Veuve une illustre naissance , de la beauté, beaucoup de grandeur d'ame , & toutes les bonnes qualitez & les vertus rassemblées dans sa personne , il jugea à propos d'employer les voyes de la douceur pour se l'acquérir, sans user d'aucune violence. Il laissa la Princesse à ses reflexions pendant quelque tems , après quoi il lui écrivit de la maniere suivante.

Le Roi d'Alger à la Princesse ZAPHIRA.

„ Incomparable Zaphira, j'ai frémi d'horreur
 „ en lisant dans la Lettre écrite de ta précieuse
 „ main, qu'on me soupçonnoit d'être le meur-
 „ trier du Prince Selim. Dieu seul le sçait, &
 „ puis que ce faux bruit t'empêche de te
 „ donner à moi, je ferai si bien que je m'en
 „ laverai, m'en dût-il coûter mon Royau-
 „ me. Il y va de ma gloire & de mon bon-
 „ heur : & s'il est nécessaire, je ferai couler
 „ un torrent de sang innocent pour décou-
 „ vrir le coupable. Je vais ordonner qu'on
 „ le cherche, & malheur à lui & à tous ses
 „ complices s'il en a eu. Je me suis empa-
 „ ré du Royaume, il est vrai, belle Zaphira,
 „ après la mort du Prince Selim, n'y ayant
 point

„ point de Souverain plus légitime que moi;
„ tout le Pais étoit exposé à devenir la con-
„ quête des Chrétiens , sans mon courage,
„ & les troupes que j'ai amenées à mes dé-
„ pens. Je me flatte qu'avec le tems tu me
„ croiras aussi innocent que je t'ai paru cri-
„ minel ; & que tu te refoudras à jouir d'u-
„ ne gloire éclatante , & à être adorée de tes
„ sujets , comme je t'adore.

Pour venir à bout de son dessein & faire cesser le soupçon de son crime , ou plutôt afin d'ôter à la Princesse tout prétexte de ne pas l'épouser, Barberousse communiqua le même jour, tout ce qui se passoit entre Zaphira & lui à Ramadan Choulak son vieux Ministre , qui avoit perdu un bras à son service, & qui lui avoit aidé à se défaire du Prince Selim & à se rendre maître d'Alger. Il dit à ce confident, qu'il falloit lui trouver quelques victimes pour le laver & satisfaire à la Princesse , & ils convinrent de la scene tragique qui se passa bientôt à ce sujet.

Ramadan fit publier par un crieur public , que le Roi aiant appris que le Prince Selim avoit péri d'une mort violente, & qu'il étoit injustement accusé d'en être l'auteur, il étoit commandé à celui ou à ceux qui connoïtroient ou soupçonneroient le meurtrier & les complices de les déclarer, à peine de la mort la plus cruelle pour ceux qui les connoissant ou en aiant soupçon, les celeroient; & qu'on donneroit une récompense considérable en or ou en argent aux délateurs. Il parût bientôt un accusateur gagné à cet effet , disant qu'un Arabe serviteur du Prin-
ce

ce Selim , lui avoit déclaré avant sa fuite , les complices qui étoient au nombre de trente ; & qu'il avoit ajoûté qu'ils s'étoient promis de souffrir la mort plutôt que de reveler le secret , si Barberousse n'avoit pas eu le dessus ; mais qu'étant à présent le maître , ils n'avoient rien à craindre quand même on le sçauroit. Ce misérable , qui avoit été au service du Prince , reçut en or la récompense promise , & en même tems le Roi lui fit arracher la langue , sous prétexte qu'il ne l'avoit pas déclaré plutôt , mais en effet afin qu'il ne peut reveler sa trahison. On fit venir devant lui les trente prétendus complices , qui étoient des plus mauvais soldats des troupes de Barberousse , qui avoient aussi été gagnés. Ramadan les avoit fait consentir , pour sauver l'honneur du Roi , d'avouer publiquement qu'ils étoient complices. Il leur promit que quoi qu'on les fit mettre en prison avec grand bruit & pour la forme , on les feroit sauver , & qu'on les combleroit de biens , pour aller vivre à leur aise en Egypte d'où ils étoient originaires. Sur cette promesse , ces misérables s'avouèrent complices dans les Interrogatoires ; & dans le moment des Chaoux postez à cet effet , les saisirent & les étranglerent. Il y en eut un parmi eux , qui pour se vanger de Ramadan qui les trahissoit , ou gagné par le Roi dont il esperoit sa grace , cria tout haut avant d'être saisi , que c'étoit par ordre de Ramadan que le Prince Selim avoit été étouffé. Barberousse ordonna en même tems qu'on étranglât Ramadan , qui fut executé sans avoir le loisir
de

de se reconnoître, de même que son accusateur. Ainsi ce malheureux Ministre, confident du crime de l'Usurpateur, subit la peine que méritoient ses mauvais conseils ; & Barberouffe, sur qui les remords sembloient ne faire plus aucune impression, crût que rien ne s'opposeroit plus à la conquête du cœur de la Princesse. Pour faire éclater davantage sa prétendue justice, il fit attacher les têtes de tous ceux qui avoient été étranglez, aux murailles de son Palais, & traîner leurs corps ignominieusement hors la Ville, & fit courir là-dessus tel bruit qu'il jugea à propos pour sa justification.

Les habitans d'Alger furent extrêmement surpris, que le Tiran eût fait mourir son Ministre & son plus cher confident, pour se laver d'un crime qu'on lui imputoit, & cet acte prétendu de justice, sembla desabuser le public. Il n'y eut que Zaphira, qui pleine de jugement & de pénétration, ne donna point dans ce piège. Elle prit une ferme résolution de mourir plutôt, que de devenir l'Epouse d'un Tiran qui lui étoit en horreur.

Barberouffe tout glorieux de cette cruelle expédition, écrivit ainsi à la Princesse.

Le Roi d'Alger, à la Princesse ZAPHIRA.

„ Me voila lavé, belle & incomparable
 „ Zaphira, du crime affreux qu'on a osé
 „ m'imputer. J'ai fait mourir les complices
 „ qui l'ont eux-mêmes avoué. Leur prompt
 „ aveu a épargné bien du sang, car j'aurois
 „ plutôt fait périr tous mes sujets, que de
 „ ne

„ ne pas satisfaire à mon honneur & à tes
 „ scrupules. Rien ne peut à présent t'em-
 „ pêcher de me donner la main. Hâte toi
 „ de regner avec plus d'éclat & d'empire
 „ que tu n'as fait, & tâche de redonner par
 „ moi à tes illustres ayeux, les vastes Païs
 „ qu'ils avoient conquis par leur courage &
 „ la force de leurs armes.

La Princesse qui s'attendoit à de pareils
 discours, & qui s'étoit fortifiée dans la résolu-
 tion de résister, répondit sur le champ.

L'infortunée ZAPHIRA au Roi d'Alger.

„ Seigneur, mes scrupules n'ont point
 „ cessé par le trépas de ces misérables, qui
 „ viennent d'expirer par tes ordres. L'om-
 „ bre de mon mari me poursuit. Elle m'a
 „ apparu en songe cette nuit, par ordre du
 „ Prophète, & m'a dit que tu avois immolé
 „ des victimes innocentes, excepté Rama-
 „ dan, lâche conseiller de la mort du Prince
 „ Selim. Ainsi, Seigneur, pour ne pas te
 „ tromper, je dois te dire que j'accepterai
 „ plutôt la mort que ta main, & que je
 „ m'estimerai heureuse d'être bientôt délivrée
 „ de ma misérable vie, si tu veux m'y con-
 „ traindre & agir en Tiran. Mais si tu es
 „ véritablement juste, ne me retiens pas com-
 „ me une esclave; au contraire ouvre moi
 „ les portes, rends moi à ma Patrie avec
 „ toute sûreté, & accorde à mon illustre
 „ naissance & à mon rang la justice que je
 „ mérite.

Barberousse fut au desespoir des sentimens

de la Princesse. Il entra en fureur, & résolut d'employer toute sorte de moyens pour la réduire de gré ou de force. Il se rendit à l'appartement de cette affligée, sans se faire annoncer. Elle s'attendoit à une telle visite, en étant avertie par les Esclaves que le Roi avoit mis auprès de cette Princesse. Elle le vit entrer avec mépris, & lui dit d'un ton ferme, quoi qu'affligé : Eh bien Seigneur, viens-tu m'annoncer la mort ? J'y suis préparée. Epargne toi la peine de vouloir me séduire par des promesses ou par des menaces. Elle seroit inutile, & je te demande moi-même la mort ou la liberté. C'est le seul moyen de me plaire ; & puis que tu as été assez inhumain & assez perfide pour m'ôter mon mari & la gloire qui l'environnoit, ce ne sera plus qu'un demi crime, de m'ôter la vie.

Barberousse fut si saisi de ce discours, prononcé avec tout la fierté d'une personne qui ne ménage plus rien, qu'il demeura pendant quelque tems confus, interdit & sans pouvoir proférer une seule parole : mais revenant à lui il employa les termes les plus respectueux & les plus doux pour apaiser la Princesse. Ses soumissions ne servirent qu'à irriter Zaphira, qui pleine d'une noble & genereuse audace, l'accabla des reproches les plus sanglans, & lui fit perdre toute espérance de la gagner.

La passion du Tiran irrité n'eut plus de frein, & son amour se changeant en fureur, il accabla Zaphira d'injures & de menaces ; & se retira en lui accordant encore vingt-quatre

quatre heures pour se refoudre à l'épouser.

L'affligée Princesse fut plus troublée par la hauteur avec laquelle son Tiran lui avoit parlé , que de la crainte que ses mauvais traitemens pouvoient lui inspirer. Elle jugea bien qu'il falloit absolument se rendre ou périr, & c'est sur ce sujet qu'elle eut un terrible combat à livrer avec ses Femmes, qui firent tout ce qu'elles purent pour la porter, au moins, à seindre pour gagner du tems ; non seulement toute leur éloquence fut inutile , mais encore , le courage & la ferme résolution de Zaphira leur firent changer de sentiment. . Elles auroient toutes voulu mourir pour leur Maîtresse, & il ne leur restoit plus qu'un léger espoir de voir le Tiran radouci.

Cependant la Princesse qui s'attendoit à avoir une rude scene à soutenir le lendemain, mit un poignard sous sa robe, & prépara une dose de violent poison , pour ne pas survivre à l'affront qu'elle craignoit de Barberousse , ou pour le prévenir. Le Roi qui avoit pris une violente résolution de la posséder à quelque prix que ce fût , se rendit dans sa chambre le lendemain, à la même heure que le jour précédent. Avant que de se faire voir à la Princesse , il fit appeler toutes ses femmes , sous quelque prétexte, & les ayant faites mettre sous la clef , il entra & ferma la porte de la chambre où la Princesse étoit assise, sur son Sopha, les larmes aux yeux & le cœur pénétré de douleur. Barberousse employa encore la douceur pour la porter à se rendre ; mais elle lui

ayant répondu dans les termes que la rage & le desespoir sont capables d'inspirer à une femme outragée, il ne garda plus aucune mesure & se jeta sur elle pour s'en rendre maître. Cette Heroïne se saisit du poignard qu'elle tenoit prêt, & voulut le lui enfoncer dans le cœur. Mais le Tiran ayant paré le coup, ne reçût qu'une blessure au bras dont il fut fort irrité. Il la laissa un moment pour bander sa playe, dans la résolution de s'en vanger en se rendant maître de sa personne : mais comme il se préparoit à faire entrer un de ses Satellites, qui étoit de garde à la porte de la chambre, afin de desarmer Zaphira qu'il ne ménageoit plus que pour la deshonnorer, elle avala le poison qu'elle avoit préparé, & qui la fit expirer peu de tems après.

Barberouffe se vangea contre les femmes de la Princesse, qu'il fit toutes étrangler. Il les fit enterrer secrètement avec leur Maîtresse, & fit courir le bruit qu'elles s'étoient évadées à son insçu & déguisées.

Cependant les soldats de Barberouffe, qui l'avoient fait Roi, & qui faisoient sa force & soutenoient sa puissance, s'abandonnoient au libertinage & vivoient avec toute sorte de licence. Ils maltraitoient les Bourgeois & les chargeoient d'injures & de coups. Ils prenoient ce qui leur convenoit dans la Ville & à la campagne; & le malheureux Peuple fut obligé d'abandonner les maisons de campagne & les Jardins, parce que les Turcs les voloient & faisoient toute sorte d'outrages aux hommes, aux femmes & aux enfans.

Tel-

Telle étoit la désolation de ce Peuple infortuné, qui avoit appelé Barberouffe, comme un Protecteur capable de le délivrer des Espagnols. Le joug de ces derniers étoit bien plus supportable pour lui, & il avoit cherché les moyens de s'en affranchir plutôt pour l'honneur de la Religion que pour le mal qu'il en recevoit. Son desespoir fut si grand qu'il chercha le remède à ses maux, chez ceux-là même qu'il regardoit auparavant comme ses plus formidables ennemis.

Les principaux Algeriens envoyèrent secrètement une Ambassade aux Arabes de la plaine de Mutija, où le Prince Selim Eutemi avoit été Cheue de la Nation qui y habitoit, & d'où ils l'avoient tiré pour se soumettre à sa conduite. Le motif de cette Ambassade étoit de porter cette Province à s'unir à eux, afin de vanger la mort du Prince Selim, qui étoit également aimé des uns & des autres & se délivrer du Tiran, qui opprimoit Alger & qui pourroit avec le tems se rendre aussi maître de la fertile plaine de Mutija. Les Algeriens trouvèrent en même tems le moyen d'entretenir une correspondance secrète avec le Commandant du Fort des Espagnols, bâti sur l'Île vis-à-vis d'Alger; & il fut résolu entr'eux de massacrer Barberouffe avec tous les Turcs, & qu'Alger payeroit encore tribut au Roi d'Espagne. On fixa un jour pour cette grande expédition, & il fut arrêté qu'un grand nombre de Maures viendroient au marché vendre leurs fruits & leurs herbes comme à l'ordinaire, avec des armes cachées sous leurs haïcs; que

d'autres Maures iroient mettre secretement le feu à plusieurs Bâtimens à rames qui étoient tirez à terre de chaque côté de la Ville, & que lors que les Turcs sortiroient pour y remedier, les Bourgeois feroient les Portes de la Ville, & qu'en même tems la Garnison du Fort viendroit avec des bateaux armez pour incommoder les Turcs, dans le tems qu'on tireroit de la Ville sur eux. Mais cette Conspiration fut découverte par la vigilance de Barberouffe, qui s'attendoit bien que les Algeriens feroient leurs efforts pour secouer son joug. Il dissimula avec beaucoup de prudence, & aiant mis une bonne garde tant aux Portes de la Ville qu'aux Bâtimens à rames, sous prétexte qu'il craignoit les Espagnols, l'entreprise ne pût réussir; & les Algeriens ne croyant pas être découverts, remirent l'expédition projetée à un tems plus favorable.

Dès que Barberouffe trouva l'occasion de s'en vanger il ne la négligea point. Etant allé bientôt après à la Mosquée accompagné de ses Courtisans, plusieurs des principaux Habitans d'Alger y entrèrent après lui pour faire leurs prières. Les Portes de la Mosquée furent d'abord fermées, selon les ordres qu'il en avoit donné, & les soldats Turcs entourèrent la Mosquée pour la garder des approches des Habitans. Barberouffe reprocha alors aux Algeriens leur Conspiration, & fit couper la tête à vingt des plus distinguez de la Bourgeoisie, fit jetter leurs cadavres dans les rues, pour servir d'exemple aux Habitans, & confisqua leurs biens

biens à son profit. Cette action jeta une si grande épouvante dans cette Ville, que personne n'osa plus rien entreprendre contre l'Usurpateur.

Cependant le Fils de Selim Eutemi, que nous avons laissé à Horan, animé par son desespoir & se croyant aussi capable de se vanger de l'Usurpateur, qu'il en avoit d'envie, proposa au Marquis de Comarez Gouverneur de la Place, des moyens pour rendre le Roi d'Espagne maître d'Alger. Il offrit d'y aller lui-même, si on vouloit lui confier des troupes, répondant du succès de cette entreprise. Il pressa tant ce Gouverneur, qu'il l'envoya au Cardinal Ximenez. Ce Ministre fit approuver le projet du jeune Prince Arabe au Roi d'Espagne, qui envoya en 1517. une flotte avec dix-mille hommes de débarquement, commandée par Don Francisco de Vero, dans le dessein de chasser Barberousse & tous les Turcs qui étoient à Alger, & de s'en emparer en faveur du Prince Arabe. Celui-ci devoit conduire cette expédition, secondé par quelques Arabes expérimentez, qui étoient à sa suite, & par ceux avec qui il entretenoit correspondance dans la campagne d'Alger. Mais cette flotte infortunée ne fut pas plutôt aux environs d'Alger, qu'une tempête la dispersa & la brisa presque entièrement sur les Rochers. La plus grande partie des Espagnols fut noyée, & presque tous ceux qui échaperent aux ondes, furent massacrez par les Turcs ou souffrirent un esclavage plus rude que la mort.

Le triste succès de cette entreprise enfla

beaucoup le cœur de Barberouffe, qui se voyant secondé de la fortune crût être invincible, & augmenta ses cruantez & sa tyrannie sur les Habitans de la Ville & de la campagne.

Les Cheques de différentes Nations ou Tribus Arabes firent une Assemblée generale, dans laquelle il fut résolu d'envoyer une Ambassade à Hamidalabdes Roi de Tenes, pour lui demander sa protection & du secours contre Barberouffe & lui offrir un tribut, s'il les délivroit des Turcs. Quatre Arabes des plus habiles furent députez au Roi de Tenes & traiterent avec lui, conformément au pouvoir qu'ils en avoient. Hamidalabdes craignant de son côté la trop grande puissance de Barberouffe, fut charmé des propositions des Arabes. Il résolut de profiter de l'occasion, & il promit aux Ambassadeurs de se joindre à eux pour chasser les Turcs du Royaume d'Alger; à condition que s'il en venoit à bout, lui & ses descendans posséderoient ce Royaume. Les Arabes ne jugerent pas à propos de rien contester, & accorderent au Roi de Tenes tout ce qu'il demanda. Hamidalabdes ne perdit point de tems pour faire cette conquête, & dans la même année 1517., il marcha vers les frontieres d'Alger avec une armée de dix-mille Maures à cheval. A son arrivée les Arabes de la campagne se déclarerent hautement contre le Tiran, & cette armée grossit considerablement.

Barberouffe averti de ce qui se tramoit, se prépara tout de bon à la guerre & s'en promit

mit un heureux succès à cause des armées à feu de ses troupes Turques, les Arabes & les Maures n'ayant que des zagayes & des flèches. Il partit d'Alger, qu'il confia à son Frere Cheredin avec une foible Garnison. Et pour le garantir de la haine des Habitans, il mena avec lui les principaux Bourgeois. Il n'avoit que mille Turcs avec des Arquebuses, & cinq-cens Maures Grenadins. Avec ce peu de monde, il marcha vers Hamidalabdes & battit ses troupes qui furent bientôt dissipées. Ce Roi prit la fuite & se retira à Tenes. Mais Barberouffe animé par sa victoire s'avancant vers Tenes, le Roi se refugia vers le mont Atlas. Barberouffe prit Tenes, pilla le Palais, abandonna entièrement la Ville à ses troupes pour la piller, & se fit par force déclarer Roi par les Habitans.

Le bruit de cette victoire, & de la réputation de Barberouffe se répandit dans toute l'Afrique; où on se le représentoit comme un autre Hercule. Les Habitans du Royaume de Tremecen, voisin de celui de Tenes, & au couchant, étant très-mécontents de leur Roi Abuzijen résolurent pour s'en vanger d'appeller Barberouffe, à qui ils promirent de lui livrer le Royaume & de l'en rendre maître.

Barberouffe profitant de si belles dispositions pour aggrandir son pouvoir, manda à Cheredin son Frere à Alger de lui envoyer incessamment quelques pièces d'artillerie avec des boulets, de la poudre & tout l'attirail nécessaire pour son expédition, ce qu'il reçut en peu de tems. Il laissa à Tenes son troi-

sième Frere Isaac Bemî, pour y commander avec deux cens mousquetaires Turcs & quelques Maures Grenadins. Il marcha lui-même à grandes journées vers Tremecen, avec un grand nombre de chevaux chargez de provisions. Ses troupes grossirent en chemin, & plusieurs Nations Maures s'y joignirent dans l'espérance d'un gros butin.

Le Roi de Tremecen ignoroit l'infidélité de ses sujets, mais sachant que Barberouffe s'avançoit dans son País avec des troupes, il marcha pour s'y opposer avec les siennes, qui consistoient en six mille chevaux & 3000. hommes de pied. Les Ennemis se rencontrèrent dans la plaine d'Aghad des dépendances d'Horan, & donnerent bataille avec beaucoup de courage & de fermeté de part & d'autre: mais l'artillerie & la mousqueterie de Barberouffe lui donna bientôt la victoire sur le Roi de Tremecen, qui fut contraint de se retirer. Ses sujets lui firent trancher le tête & l'envoyerent au Vainqueur avec les Clefs de la Ville, & lui prêterent serment de fidélité par leurs Députez. Barberouffe fit fortifier cette Place, jugeant bien que le País d'Horan n'aimeroit pas son voisinage. Il fit Alliance avec Muley-hamet, Roi de Fez, qui étoit en guerre avec celui de Maroc.

Pendant le mois de Septembre 1517. Charles V. étant arrivé en Espagne avec une grande armée navale, pour y prendre possession du Royaume, le Marquis de Comarez Gouverneur d'Horan se rendit auprès de Sa Majesté, pour lui rendre compte de ce qui se passoit

soit en Afrique , & lui donna les avis qu'il crût nécessaires. Il avoit mené avec lui le Prince Abuchen-men, Héritier légitime du Royaume de Tremecen , qui s'étoit réfugié à Horan , pendant la Révolution arrivée dans le Royaume , & qui sollicita fortement Charles V. de lui accorder des Troupes pour chasser l'Usurpateur. Le Roi d'Espagne se rendit aux instances du Prince Arabe , & jugeant à propos de s'opposer à la puissance & à la rapidité des conquêtes de Barberouffe , il confia dix-mille hommes au Gouverneur d'Horan. Celui-ci y étant arrivé , marcha vers Tremecen guidé par Abuchen-men , auquel le jeune Prince Selim & plusieurs Arabes & Maures de la campagne se joignirent.

Barberouffe aux premières nouvelles de cette expédition, somma le Roi de Fez de lui envoyer le secours dont ils étoient convenus. Mais voyant qu'il ne venoit point , & sachant le Marquis de Comarez arrivé à Horan avec ses Troupes , il crût qu'il étoit mieux de sortir avec 1500. Turcs armés d'arquebuzes & 5000. Maures à cheval. A peine fut-il sorti hors les Portes de la Ville, que son Conseil fut d'avis d'y rentrer & de s'y retrancher. Mais pour son malheur , à l'approche des Troupes Espagnoles , s'apercevant que les Habitans de Tremecen avoient quelque mauvais dessein contre lui , il prit le parti de se retirer à la faveur de la nuit avec tous ses soldats Turcs seulement , & de prendre la route d'Alger.

Le Général Espagnol, averti de son évaa-
B 6
tion,

sion, lui coupa chemin & le joignit au passage de la Riviere Huexda à 8. lieues de Tremecen. Barberouffe se voyant perdu. fit semer dans le chemin tout son or & son argent, ses bijoux & sa vaisselle, pour amuser les Chrétiens & avoir le tems de passer la Riviere avec ses Troupes. Mais les Espagnols méprisant ces richesses, chargerent vigoureusement les Turcs qui faisoient l'Arrière-garde. Le Pirate repassa aussi-tôt la Riviere avec son Avant-garde, & après avoir tous combattu comme des Lyons, ils céderent au nombre; & Barberouffe fut massacré avec toutes ses Troupes.

Le Marquis de Comarez après cette Victoire marcha vers Tremecen & y entra; faisant porter la tête du Tiran au bout d'une pique pour preuve de sa victoire. Il mit Abuchen-men en possession du Royaume, sans trouver aucune opposition.

Quelques jours après la Bataille, le Roi de Fez arriva au voisinage avec 20000. Maures à cheval pour secourir Barberouffe son allié; mais aiant appris sa défaite & sa mort, il se retira en toute diligence, craignant d'être attaqué. Le Marquis de Comarez retourna dans son Gouvernement, & renvoya en Espagne les Troupes qui lui avoient été confiées.

La nouvelle de la mort d'Aruch Barberouffe étant arrivée à Alger, les soldats Turcs & les Capitaines des Bâtimens Corsaires élurent Cheredin son second Frere pour Roi d'Alger & General de la Mer. Il regna avec assez de tranquillité pendant la première année;

année; mais au commencement de l'année 1519. aiant conçu du soupçon contre les Habitans d'Alger qui conspiroient toujours de concert avec les Arabes & les Maures de la campagne contre le Gouvernement & la tyrannie des Turcs, il eut recours à Selim premier Empereur Ottoman de ce nom. Cheredin de concert avec sa Milice chargea l'Ambassadeur de faire part au Grand Seigneur des conquêtes, & de la mort d'Aruch son Frere, & de lui offrir de mettre le Royaume sous sa Protection, en lui payant un tribut : à condition que Sa Hauteffe lui fourniroit les forces nécessaires pour s'y maintenir. En cas de refus Cheredin offrit de céder la Souveraineté du Royaume d'Alger, pourvu qu'il en fût nommé Pacha ou Viceroi.

L'Empereur Ottoman accepta avec plaisir la dernière proposition, & envoya en même tems à Alger 2000. Janissaires Turcs bien armez, & qui unis avec les soldats de Cheredin, se voyoient Maîtres absolus des Arabes & des Maures. Ces derniers furent réduits insensiblement dans l'esclavage, & forcés à souffrir la domination tyrannique des Turcs, sans oser même s'en plaindre.

La Porte Ottomane avoit soin d'envoyer tous les ans des recrues, pour remplacer les soldats morts ou hors d'état de servir, & des fonds pour payer les Troupes. Plusieurs Turcs du Levant chargez de crimes ou de mauvaises affaires s'y refugioient, de même que tous les misérables qui n'avoient aucune ressource. Ainsi peu-à-peu le nombre en devint considérable, & les Turcs se trouverent en état

de résister aux Chrétiens, & de dompter entièrement les Arabes & les Maures.

Comme la Forteresse des Espagnols, qui étoit sur l'Île vis-à-vis de la Ville, les incommodoit beaucoup par son voisinage, Cheredin Pacha résolut en 1530. de la détruire, ou d'en chasser les Espagnols par toute sorte de voyes. Il avoit aussi dessein de faire devant Alger un Port commode, pour mettre ses Vaisseaux à l'abri du vent & de la Mer de Nord, en construisant un Môle depuis la Ville jusqu'à l'Île.

Cheredin après avoir cherché tous les moyens imaginables pour venir à bout de son entreprise, s'avisa d'un stratagème qui ne lui réussit pas. Il envoya à la Forteresse des Espagnols deux jeunes Maures de bonne mine, qui demanderent à entrer, sous prétexte qu'ils vouloient se faire Chrétiens. Ils furent conduits chez le Commandant, qui ordonna de les garder chez lui & de les instruire dans la Religion Chrétienne avant de les baptiser. Ils y restèrent pendant quelques jours, sans que personne s'en méfiât. Mais le jour de Pâques, le Gouverneur étant à l'Eglise avec presque toute la Garnison, à la réserve des Sentinelles, un domestique du Gouverneur aperçut les deux jeunes Maures sur le haut d'une Tour de garde, faisant signal à la Ville avec la Mouffeline de leurs Turbans. Il soupçonna quelque intelligence, & en aiant sur le champ averti son Maître, ce Commandant fit mettre les Troupes en Bataille de peur de surprise. Aiant interrogé & menacé des
tour-

tourmens les deux jeunes Maures , s'ils ne confessoient la vérité de leur dessein , ils avouèrent qu'ils avoient été envoyez par Cheredin pour se faire Chrétiens , & prendre le tems qu'ils auroient trouvé commode pour faciliter aux Turcs l'entrée du Fort par surprise. Ces deux espions furent pendus sur le champ à une Potence fort élevée , en sorte que de la Ville on pouvoit les voir & connoître qu'ils avoient manqué leur coup. Cela anima la rage de Cheredin , qui jura de s'en vanger ; & après en avoir proposé le projet dans un Divan general , il y fut résolu qu'on se serviroit de toute sorte de moyens pour se rendre Maître du Fort des Espagnols , & qu'on ne se donneroit aucun relâche jusqu'à ce qu'il fût pris ou détruit.

Dès le même jour Cheredin envoya une chaloupe avec un Officier Turc , sommer le Commandant Martin de Vargas de se rendre ; promettant qu'en ce cas , on lui accorderoit une Capitulation honorable & une retraite avantageuse ; au lieu que si la Forteresse étoit prise par la force des armes , il feroit passer toute la Garnison au fil de l'épée. Ce Commandant répondit avec fierté qu'il étoit Espagnol ; qu'il se mocquoit des menaces du Pacha & de tous les Turcs ; & qu'il attendoit d'être attaqué pour lui donner des marques de son courage & du mépris qu'il faisoit de ses ennemis.

Cette réponse aigrit tellement la Milice , qu'elle jura par l'Alcoran , dans un Divan assemblé à cet effet , de commencer le siège & de ne plus le quitter sans avoir tous perdus ou emporté le Fort. Le

Le même jour Cheredin fut averti, que le mauvais tems avoit fait échouer sur la côte d'Alger un Navire François, & que le Capitaine demandoit du secours, & la protection du Pacha, pour débarquer ce qui étoit dans le Navire, & racommoder le Bâtiment. Cheredin lui accorda tout ce qu'il demanda; mais en attendant qu'il fût prêt pour repartir, il fit prendre les canons de ce Navire, qui étoient assez gros pour battre la Forteresse. Il en fit dresser une batterie à la Porte de la Ville; il y joignit les petites pièces de campagne qu'il avoit, & fit battre le Fort pendant quinze jours & quinze nuits sans interruption. Après une attaque aussi violente, voyant que les murailles étoient presque ruinées, & que les Espagnols ne faisoient plus qu'une très-foible défense, il jugea que la garnison étoit reduite à l'extremité. Il s'embarqua avec environ 2000. Turcs armez d'arquebuses, sur un nombre de Galiotes à rames; & étant arrivé au pied du Fort sans aucune opposition de la part des Espagnols, il mit pied à terre, & entra dans la Place sans aucun obstacle. Cheredin trouva le Gouverneur dangereusement blessé, & presque tous les soldats de la garnison tuez ou blesez. Il s'en rendit ainsi le maître, & fit arborer le Pavillon Ottoman avec des grands cris de réjouissance.

Le Commandant Espagnol fut transporté dans la Ville, où il fut traité & guéri de ses blessures. Mais quelques mois après Cheredin le fit mourir sous le bâton, parce qu'il tenoit des discours injurieux à ce Pacha & à

sa Milice, dont il menaçoit de se vanger lorsqu'il seroit en liberté ; il fut même accusé de tramer une conspiration avec quelques-uns des principaux Arabes & Maures.

Cheredin ne différa point l'exécution du projet qu'il avoit fait de construire un Môle, pour former un Port : il y fit travailler tous les esclaves Chrétiens sans interruption, & il fut achevé en moins de trois ans, sans qu'il lui en coûtât rien. Il fit rétablir le Fort & y tint garnison, pour empêcher qu'aucun Bâtiment étranger n'entrât dans le Port sans être connu, & pour se garantir de toute surprise.

Ce Pacha s'étant ainsi rendu maître du Fort de l'Île, & ayant un Port assuré pour ses Vaisseaux, en devint plus puissant & plus redoutable tant aux Chrétiens qu'aux Arabes & aux Maures. Ces derniers se flattoient toujours de secouer le joug des Turcs ; par le moyen des Espagnols, & le Gouverneur du Fort leur avoit toujours fait espérer de puissans secours, pour entretenir leur haine contre les Turcs. Mais Cheredin prévoyant que les Espagnols pourroient venir avec des forces considérables, reprendre le Fort, bloquer l'entrée du Port, brûler les Bâtimens, & faire quelque entreprise considérable sur la Ville, envoya au Grand Seigneur pour lui faire part de tout ce qui étoit arrivé. Il lui demanda en même tems des fonds, afin de construire un Fort plus considérable & d'élever des batteries aux endroits où l'on pourroit faire quelque débarquement. On lui accorda sa demande, & en même-tems on travailla

vailla aux fortifications qu'on a toujours augmentées , à mesure qu'on en a eu besoin.

Après cette expédition Cheredin fut fait Capitan-Bacha du Grand Seigneur pour récompense de ses services ; & on nomma à sa place de Pacha d'Alger, Assan Aga, renegat natif de Sardaigne, homme courageux & intrepide , élevé à la guerre par Cheredin.

Les Corsaires d'Alger qui n'avoient plus tant à ménager les Espagnols , firent de fréquentes courses & plusieurs débarquemens sur les côtes d'Espagne. Ils en enlevoient de tems en tems un grand nombre de familles, ravageoient le pais, brûloient les maisons de campagne , & commettoient toute sorte d'hostilitéz contre les Espagnols.

En 1541. sous le Pontificat de Paul III. Charles V. résolut avec son Conseil de rétablir les affaires d'Alger. Comme un petit Fort , avec une foible garnison , avoit été capable de tenir long-tems en bride les Algériens , il ne douta pas que des forces considérables ne les réduisissent bientôt sous le joug. Ce Prince déjà irrité des mauvais traitemens qui avoient été faits au Commandant de la Forteresse , & des actes d'hostilité que ces Corsaires faisoient tous les jours sur les côtes de ses Royaumes , fut animé par les principaux d'entre les Arabes , qui avoient suivi la fortune de Selim leur Prince légitime , & que le Marquis de Comarez, Vice-Roi d'Horan , encourageoit dans l'esperance qu'on les soutiendrait. La Cour de Romè,
allar-

alarmée des courses que ces Pirates faisoient quelquefois sur les terres de l'Etat Ecclesiastique, sollicita fortement Charles V. de prendre les armes pour les reprimer. Tous ces motifs déterminèrent l'Empereur à équiper une puissante Flotte, & il resolut de se mettre à la tête de ses troupes pour faire la conquête de la Ville & du Royaume d'Alger, & assujettir ensuite tout le reste de la Barbarie. La description qu'on lui avoit faite de son état & de ses forces, lui promettoit un heureux succès de son expedition; & il se flattoit d'immortaliser son nom, en rangeant ces vastes contrées sous les Eten-dards de Jesus-Christ.

On publia une Bulle du Pape, qui exhortoit tous les Chrétiens à seconder les intentions de ce grand Empereur. Cette Bulle absolvoit de tous péchez, ceux qui mourroient en combattant contre les Infidèles & leur promettoit la couronne du Martire. Elle accordoit aussi plusieurs Indulgences à ceux qui revien-droient blessez, & à tous ceux qui auroient contribué à cette entreprise de leur personne ou de leur bien, à proportion de leurs services.

Sur la fin de l'Eté cet Empereur mit à la voile avec une Flotte de cent Vaisseaux & vingt Galeres avec un Trésor considérable, & environ 30000. hommes des troupes les plus lestes pour le débarquement. Il fut suivi de plusieurs Seigneurs & de quantité de jeunes gens de distinction, qui allerent servir volontairement à leurs frais, pour acquérir de la gloire. Plusieurs Dames partirent
avec

avec la Cour; & un grand nombre de femmes & de filles s'embarquerent aussi avec leurs parents qui étoient au service, pour s'établir avec eux dans la Barbarie, lorsqu'elle seroit conquise.

Le vent fut favorable & la redoutable Flotte parût bientôt devant Alger. Chaque Vaisseau avoit la Bannière de l'Espagne à poupe, & une autre sur l'avant, où il y avoit un Christ crucifié pour leur servir de guide.

La Ville d'Alger n'avoit encore qu'une simple muraille, sans aucun ouvrage avancé. La garnison ne consistoit qu'en 800. Turcs armez & 6000. Maures peu aguerris & sans armes à feu, le reste des Turcs étant alors en campagne pour exiger les Tributs des Arabes & des Maures. La peur y faisoit tout le monde. Le Divan resta toujours assemblé pour délibérer sur le parti qu'on devoit prendre, & il ne trouva d'autre moyen, que de se défendre le mieux qu'on pourroit dans la Ville, sans exposer les troupes à périr pour empêcher le débarquement, en attendant celles qui étoient en campagne, & qui devoient être bientôt de retour. On leur envoya des courriers pour les faire hâter, afin de pouvoir obtenir une Capitulation.

La Flotte d'Espagne mouilla près du Cap Matiflux, distant d'environ deux lieues d'Alger du côté de l'Est. L'Empereur débarqua avec toutes ses Troupes sans opposition & s'avança au bruit des Trompettes & des Timbales sur une Colline qui domine la Place, où l'Etendart de Christ fut planté. Les Trou-

Troupes qui travailloient nuit & jour avec zèle & avec courage, y construisirent bientôt un Fort garni de canons, qui a retenu le nom de Fort de l'Empereur.

Le Camp fut dressé à couvert de l'artillerie de ce Fort. Les Espagnols trouverent dans cette Colline une source qui fournissoit toute l'eau qu'on avoit dans la Ville. Ils la détournèrent & reduisirent les habitans à boire de l'eau gâtée & corrompue. Charles V. envoya sommer le Pacha & la Milice de se rendre à discretion, sous peine d'être taillez en pièces, si la Ville étoit emportée d'assaut. Le Pacha Assan répondit que la proposition étoit fort dure, qu'il voyoit bien qu'il ne pouvoit point se défendre contre une armée si redoutable, mais qu'il demandoit quelques jours pour délibérer avec son Divan.

Il avoit résolu de demander à capituler, lorsqu'il apprit par un Exprez que le Général qui étoit en campagne lui envoya, que les troupes du Gouvernement de l'Ouest devoient arriver incessamment; ce qui fit résoudre le Divan de tenir bon autant qu'il seroit possible.

Charles V. n'ayant aucune réponse de la Ville, & voyant qu'il ne pouvoit la bloquer ni par mer ni par terre, tant à cause de la situation du Pays, que parce qu'il ne vouloit pas diviser son armée, résolut de l'attaquer avec vigueur. Il se maintint dans un poste commode pour se rembarquer, s'il y étoit contraint; & afin de prévenir l'arrivée des troupes qu'on attendoit incessamment de la campagne, il fit grand feu sur la Place qui
se

se défendoit foiblement, & il se croyoit à la veille de s'en rendre maître.

On raconte dans le Pais, que la Ville d'Alger étoit prête à capituler, lorsqu'un Eunuque Noir qui étoit parmi le Peuple en grande réputation de Devin, mais méprisé des Grands, se présenta au Divan & demanda d'être écouté. Tout le Peuple qui avoit pour lui beaucoup de vénération le suivit dans la Cour du Palais, où le Divan étoit assemblé; & l'Eunuque après avoir loué hautement Dieu & le Prophete Mahomet, parla en ces termes.

„ Seigneur Assan, je suis le pauvre Isouf,
 „ l'esclave des esclaves, le plus abject de
 „ tous les Musulmans, méprisé des Grands
 „ & des Morabouts, qui m'ont jusqu'à pré-
 „ sent persécuté & fait passer pour un fol
 „ dans l'esprit de ton prédécesseur & auprès
 „ de toi. Depuis long-tems tous m'ont re-
 „ jetté, tous m'ont couvert d'ignominie, &
 „ j'ai servi de risée, & de jouet à eux, à
 „ leurs enfans & à leurs esclaves. Le Cady,
 „ Juge de la Loi, m'a souvent fait châtier
 „ & servir de spectacle au public, avec des
 „ marques d'infamie; parce que Dieu seul
 „ tout puissant & véritablement incompré-
 „ hensible, m'a dévoilé quelques fois l'ave-
 „ nir, & que j'ai parlé des choses qui de-
 „ voient arriver qu'on n'a jamais voulu écou-
 „ ter. Je me suis teu, & il n'y a que quel-
 „ ques pauvres gens qui m'ont aidé dans ma
 „ misère, auxquels j'ai fait savoir des choses
 „ dont ils ont profité. Mais aujourd'hui, ô
 „ Assan qui commandes dans cette Ville,
 „ écou-

„ écoute : le danger est pressant, & je ne
 „ puis plus me taire.

Assan plus doux qu'à l'ordinaire, à cause
 du péril où la Ville se trouvoit, & pressé par
 la multitude du Peuple qui avoit confiance
 au Devin, lui permit de parler, ce qu'il fit
 en ces termes : „ Voila une armée d'Infi-
 „ déles, puissante en hommes & en armes.
 „ Elle est venue si subitement qu'il semble
 „ que les flots de la mer l'ont enfantée, &
 „ placée dans le lieu où elle est. Nous som-
 „ mes depourvûs de tout pour lui résister,
 „ & il ne nous reste aucun espoir que celui
 „ d'être traittez avec quelque humanité par
 „ une Capitulation, si l'on en peut trouver
 „ parmi ces Chrétiens. Mais Dieu seul, qui
 „ se moque des desseins des hommes, en
 „ pense autrement. Il délivrera son Peuple
 „ des mains des Idolâtres, & méprisera les
 „ Dieux des Chrétiens, quoi qu'ils soient en
 „ grand nombre. Seigneur Assan, vous Mi-
 „ nistres & Grands du Royaume, & vous
 „ gens savaus dans la Loi, prenez bon cou-
 „ rage : confiez vous pour cette fois au vil
 „ & abject Isouf, que vous avez tant mépri-
 „ sé, & sachez qu'avant la fin de cette Lu-
 „ ne, la volonté de Dieu seul combattra les
 „ Dieux des Chrétiens. Nous verrons périr
 „ leurs Vaisseaux & leur armée. La Ville
 „ sera libre & triomphante. Leurs biens &
 „ leurs armes nous seront acquis, nous au-
 „ rons des esclaves qui ont déjà travaillé à
 „ construire des Forts pour nous défendre
 „ contr'eux à l'avenir, & peu de ces gens
 „ endurcis & aveugles retourneront dans leur
 „ Pais.

„ Pais. Gloire soit au Dieu seul puissant, „ miséricordieux & incompréhensible”. Il n'eut pas plutôt fini, que la multitude qui l'environnoit jetta des cris d'allegresse, & le Divan resolut de resister encore neuf à dix jours pour attendre la fin de la Lune.

S'il en faut croire la tradition, la Prédiction de l'Eunuque ne fut que trop accomplie pour le malheur des assiégeans. Le 28. d'Octobre il se leva un vent de Nord accompagné d'un orage si furieux, d'une pluie & d'une grêle si violente & de secousses de tremblement de terre, qu'on auroit dit que la nature alloit se bouleverser. La nuit suivante 90. Vaisseaux & 15. Galères périrent avec leurs équipages & toutes les provisions de l'armée. Le Camp qui étoit dans la plaine sous le Fort, fut inondé par des torrens qui tomboient des Collines; & la terreur saisit tellement les assiégeans, que dès que le jour parut, la tempête étant un peu calmée, l'Empereur ne trouva d'autre parti, que de tâcher de se sauver avec les débris de la Flotte. Il marcha vers le Cap Matflux, à la tête de ses troupes effrayées, laissant toute l'artillerie & les tentes. Assan qui les observoit les laissa arriver à la Marine, & ayant remarqué leur frayeur & leur empressement à s'embarquer; il fit sortir la garnison, & tous les habitans d'Alger qui les attaquèrent avec furie. Ils firent un grand carnage de Chrétiens & beaucoup d'esclaves. Lorsque les troupes de la campagne arrivèrent, elles trouverent la Ville délivrée, & on en rendit à Dieu des actions de graces, avec toute la solennité possible.

Le

Le Devin Ifouf fut reconnu & déclaré publiquement le Libérateur d'Alger ; aussi reçût-il une grande récompense, & il lui fut permis de faire profession de son talent.

Les Morabouts & gens de la Loi, jaloux de l'honneur qu'on faisoit à l'Eunuque Ifouf & des biens dont on le combloit, furent trouver le Pacha, & lui dirent qu'il étoit ridicule & scandaleux d'attribuer la délivrance d'Alger, au savoir d'un homme qui faisoit métier de sortilege ; qu'ils savoiient qu'elle devoit être attribuée au Morabout *Cid-Utica*, qui avoit été en retraite, en jeune & en prières depuis l'arrivée des Chrétiens ; que le jour que l'orage avoit commencé, il avoit été par une inspiration d'en haut battre la Mer avec un bâton, laquelle fut tout aussi-tôt agitée ; que ce Morabout étoit reconnu pour un saint homme, qui vivoit depuis long-tems dans la retraite & passoit les jours & les nuits à prier Dieu ; & que par humilité, il n'avoit pas voulu reveler son inspiration.

Tous les Grands du Conseil, par politique, parurent croire que c'étoit le Morabout *Cid-Utica*, qui par ses prières avoit délivré le Ville. Après sa mort on fit bâtir une petite Mosquée au lieu de son tombeau, hors la Porte de Babazon ; & les Morabouts inspirèrent depuis au peuple, que dans un danger pressant on n'auroit qu'à battre la Mer avec les os de ce Saint, pour exciter une semblable tempête ; & c'est une opinion qui dure encore parmi le peuple.

Malgré tout cela l'accomplissement de ce

C

qu'a-

qu'avoit dit l'Eunuque fit tant d'impression sur l'esprit de tout le monde, que les Grands du Pais, les Prêtres & les Santons s'appliquèrent à la dévination, qu'ils apelloient des Révelations de Mahomed.

Depuis la malheureuse expedition de Charles-Quint le Royaume d'Alger a resté longtemps en propriété au Grand Seigneur, qui le Gouvernoit par un Pacha ou Vice-Roi qu'il y nommoit. Mais comme ces Vice-Rois avoient usurpé une Domination tyrannique, ils s'emparoiént de tous les revenus de l'Etat & des fonds que la Porte envoieoit pour la Milice Turque, dont la paye manquoit souvent, & dont le nombre n'étoit jamais complet. Au commencement du XVII. Siècle cette Milice fit une députation de plusieurs d'entr'eux à la Porte. Ils représentèrent les tyrannies des Pachas, qui usurpoient tous les revenus de l'Etat & les fonds envoyez de Constantinople pour l'entretien de la Milice Turque, qui s'affoiblissoit tous les jours faute de paiement. Ils ajoutèrent que si ce désordre continuoit, le mal empireroit, & que les Arabes & les Maures se trouveroient bien-tôt en état de secouer le joug des Ottomans, & pourroient appeler les Chrétiens avec lesquels ils entretenoient toujours quelque intelligence secrète. Ces Députés proposerent d'élire parmi la Milice un homme de bon sens, de bonnes mœurs, de courage & d'expérience, afin de les gouverner sous le nom de Dey; que ce Dey se chargeroit des revenus du Pais & des contributions sur les Arabes & les Maures de la campagne, qui seroient employez à payer

payer les troupes qu'on entretiendrait toujours complètes, & qu'il seroit obligé de pourvoir à tous les besoins de l'Etat, qui pourroit se soutenir ainsi par ses propres forces, sans aucun secours de la Cour Ottomane. Ils s'engagerent cependant, à reconnaître toujours le Grand Seigneur pour le Souverain du Royaume; à respecter son Pacha, à qui on rendroit toujours les honneurs accoutumés, en lui continuant les mêmes appointemens qui lui avoient été attribuez. Le Gouvernement devoit le loger & l'entretenir avec toute sa maison comme auparavant, à condition qu'il n'assisteroit qu'aux Divans Généraux, où il n'auroit de voix, que lorsqu'on lui demanderoit son avis. Les Députés représenterent avec force, que si on refusoit leurs offres, le Royaume d'Alger courroit risque de passer sous une autre Domination, par la foiblesse & le mécontentement de la Milice. Le Grand Vizir goûta d'autant mieux ces raisons, que cette nouvelle manière de gouverner, épargneroit des sommes considérables à la Porte, & que la Milice y seroit mieux entretenue, & vivroit en meilleure intelligence. Il la fit approuver au Grand Seigneur, qui ordonna qu'on expédiât un commandement conforme aux propositions de la Milice d'Alger. Les Députés y étant arrivés le communiquèrent au Pacha, qui fut contraint de s'y soumettre. La Milice eût un Dey pour la gouverner. On établit de nouvelles Loix, tant pour lui que pour les sujets, & on le fit jurer de les observer & de les maintenir à peine de la vie; & tout fut exé-

euté selon l'ordre prescrit. Le Pacha avoit sa maison, son train, ses apointemens aux dépens du Gouvernement, & ne se mêloit de rien, que lors qu'il en étoit requis. Mais quelque tems après, il se fit des partis parmi la Milice pour l'élection d'un Dey. Il y en avoit, qui par leur credit, & leur pouvoir faisoient étrangler les Deys, les déposoient & en mettoient d'autres qui leur étoient dévouez. Mais Baba-Ali qui étoit Bachaux ayant été élu Dey en 1710. malgré le Pacha, qui vouloit avoir trop de part à l'autorité & aux affaires du Gouvernement, le fit arrêter & embarquer pour Constantinople sur un Bâtiment qui alloit au Royaume de Tunis, en le menaçant de le faire mourir, s'il étoit assez hardi de revenir à Alger pour y causer du trouble. En même tems ce politique Dey envoya une Ambassade à la Porte avec des présens pour les Vizirs, pour les Sultanes & pour les grands Officiers du Serrail. Il exposa ses griefs contre le Pacha, & fit représenter au Grand Vizir, que cet Officier méritoit la mort par son esprit de parti & de division; que c'étoit à la considération du Grand Seigneur & à la sienne qu'on ne l'avoit pas fait mourir, & qu'on s'étoit contenté de le faire sortir du Royaume; mais que la fidèle Milice étoit si rebutée & si outrée contre les Pachas, que si la même chose arrivoit encore, on ne pourroit la contenir; qu'elle les massacreroit, ce que seroit un grand scandale & un affront irréparable aux sublimes commandemens de la Porte. Il finit ses représentations en disant,

sant, que, puisqu'un Pacha étoit inutile & préjudiciable aux intérêts du Gouvernement, il convenoit mieux de n'en plus envoyer, & d'honorer le Dey du titre glorieux de Pacha, ce qui fut accordé.

Depuis ce tems-là le Dey s'est regardé & a gouverné comme Souverain, allié seulement de la Porte Ottomane, dont il ne reçoit aucun ordre, mais seulement des Capi-gi-Bachis ou Envoyez extraordinaires, lorsqu'il s'agit de traiter quelque affaire. Le Gouvernement d'Alger ne les regarde pourtant jamais de bon œil, parce qu'ils y sont entretenus à ses dépens & reçoivent des présens selon l'usage, & qu'ils affectent un air de grandeur qui semble reprocher à la Milice d'Alger sa bassesse & sa dépendance de la Porte : aussi s'en débarasse-t-on le plutôt que l'on peut, & on ne leur fait des honnêtetés, qu'autant que la bienveillance & la politique le demandent.

CHAPITRE II.

Des Habitans du Royaume d'Alger. Des Maures.

L'On peut compter six sortes d'habitans dans le Royaume d'Alger. Les Africains originaires du País, dont il y en a de blancs & de mixtis. Les originaires sont ordinairement de couleur blanche, mais les Numidiens en établissant des Colonies dans les País Septentrionaux d'Alger, y amenoient des Negres & des Negresses, avec lesquels ils

faisoient des alliances. Ils amenoient aussi des Esclaves qu'ils faisoient sur leurs Voisins Meridionaux de l'Afrique; mais ces Negres sont à présent en petit nombre, & il n'y a que ceux qui sont faits esclaves par les Contributions que le Bey du Midi exige ou prend de force, lorsqu'il peut pénétrer dans les déserts du Biledulgerid'avec ses troupes. De là viennent les différentes couleurs.

Les Maures du nom de Mauritanie, que portoit autrefois ce Royaume. Il y a deux sortes de Maures ceux de Ville & ceux de campagne. Les premiers habitent les Villes & les Villages, & font le commerce par mer & par terre. Ils exercent sous les ordres du Dey d'Alger, des Beys, ou Agas des Places, les Emplois pour ce qui regarde les gens de leur Nation. Ils ont des métiers & sont les propriétaires des maisons & des biens de campagne, qu'ils acquierent par leur argent. En un mot ce sont les Bourgeois des Villes de ce Royaume.

Les Maures de la campagne sont des familles errantes sans patrimoine & fort pauvres, ne possédant aucun bien immeuble. Ces familles se sont tellement multipliées, qu'elles composent des Nations ou Tribus, de même que les Arabes, distinguées par le nom du Pais qu'elles habitent, ou quelquefois par les noms des Chefs dont elles descendent.

Chacune de ces Nations forme un Village ambulant qu'ils nomment *Adouar*, composé de tentes comme un camp. Chacune de ces tentes sert de logement à une famille; & tout cet *Adouar* est gouverné par un Cheue ou Chef.

DU ROYAUME D'ALGER. . 55

Chef, qui est le premier entre ses égaux, qui les gouverne en République & prend soin du bien commun. Ce Chef est ordinairement d'une race, qui tire, ou qui croit tirer son originé des anciens Rois ou Princes. Ces Nations loient des habitans des Villes, des terres pour les ensemençer & les cultiver. Ils payent leurs loyers avec les mêmes choses qu'ils recueillent, grains, cire, fruits &c. & viennent vendre tout le reste dans les Villes voisines, dans le tems qui leur paroît le plus favorable. Ils choisissent les endroits du terrain les plus commodes & les plus agréables, & changent, quand il leur plaît, leur domicile, en transportant leurs Villages portatifs, lors qu'ils peuvent trouver un terrain plus beau & meilleur selon les saisons, ou le voisinage des troupes Turques, dont ils s'éloignent le plus qu'ils peuvent. Chaque Adouar paye la garame ou taille au Dey d'Alger, proportionnellement au nombre des habitans & du Pais où ils demeurent. Le Cheque répond pour tous, & tous solidairement l'un pour l'autre.

Un Adouar forme un camp: les tentes sont de laine blanche, de couleur de brebis, ou noires & blanches, mais toutes en général sont fort sales & fort puantes. La tente du Cheque est au milieu du camp, par distinction, & plus élevée que les autres. Les Maures y vivent fort misérablement, & avec une grande mal-propreté. Dans une tente il y a quelquesfois deux ou trois familles; savoir pere, mere & enfans, qui sont toujours en grand nombre, & les Brûs, jusqu'à ce

qu'elles ayent des enfans. Alors le mari doit acquérir une tente pour loger sa famille, & toutes les utencilles de ménage qui consistent en peu de chose : c'est à quoi l'on pense quand la femme est enceinte. Il ne leur faut qu'un moulin portatif fait de deux pierres, & une manivelle pour écraser leurs grains. Ils paîtrissent la farine avec de l'eau sans levain dans un pot de terre, & en forment de petits pains ou gâteaux plats, qu'ils cuisent sous les cendres chaudes. Ils ont quelques autres pots de terre, les uns pour cuire du ris, & les autres pour faire des gâteaux avec du lait. Ils ne boivent que de l'eau. Leur regal, quand ils peuvent en avoir, est de l'huile & du vinaigre, dans lesquels ils trempent leur pain. Ils mangent aussi quelquefois de la viande, mais en des Fêtes extraordinaires, parce qu'ils en peuvent faire de l'argent. Il n'y a que des fruits, dont ils mangent beaucoup. Dans la même tente, il y a des chevaux, des ânes, des vaches, des chèvres, des poules, des chiens & des chats. Ils ont soin de ces animaux plus que d'eux-mêmes, parce que c'est leur unique bien. Les chiens gardent la baraque, en avertissant des entreprises des lions, & donnant la chasse aux renards; & les chats les garantissent des rats & des serpens, qui sont en certains endroits en très-grande quantité.

Les hommes ont pour tout habillement sur leur corps une haïk, qui est une pièce d'étoffe de laine blanche fort grossière de quatre ou cinq aunes, dans laquelle ils s'entortillent jusqu'à la tête. D'autres ne l'ont pas si longue.

longue & s'entortillent la tête avec quelque autre morceau de ce même drap ou autre haillon. Le Cheque est distingué par l'habillement. Il porte une chemise & un Aburnus ou Barnus, qui est une cape de laine blanche ou de couleur, d'une seule pièce, avec une seule couture, qui les couvre jusqu'à mi-jambe, & qui a un capuchon. Quelques Maures des plus aîsez ont aussi des capes semblables, qu'ils conservent soigneusement. C'est ordinairement pour la vie, si bien que lorsqu'il plût pendant leur voyage, ils la plient le plus proprement qu'ils peuvent, la mettent sur une pierre, s'y assoient dessus & attendent tous nuds que la pluie soit passée, & que leur peau soit séchée pour remettre leur cape, & continuer leur voyage.

Les femmes n'ont sur le corps qu'une pièce de drap de laine, depuis le dessous des épaules jusqu'aux genoux. Elles ont leurs cheveux treffez, & pour ornemens des dents de poissons, du corail, ou des perles de verre. Leurs bracelets aux bras & aux jambes, sont de bois ou de corne. Leur beauté consiste en des marques noires qu'on leur fait étant jeunes, aux joues, au front, au menton, aux bras, aux bouts des doigts & aux cuisses, avec la pointe d'une aiguille, & qu'on frotte avec de la poudre d'un certain caillou noir & bien broyé.

Leurs barraques sont soutenues par deux grands pieux, & forment une espèce de pavillon. La porte est formée avec des rameaux d'arbres; au milieu est une espèce de cour carrée, qui sépare l'appartement des Maures

de celui des bêtes. Ils couchent sur la terre, & n'ont dessous eux qu'une natte de feuilles de palmier, qui leur sert de lit & de table.

• Les hommes ont soin de cultiver la terre & d'aller vendre les grains & les denrées, tant aux marchez des Villes qu'aux forains. Ils ont quantité de ruches à miel, qui font leur principal profit. Les femmes & les enfans ont soin de faire paître les bestiaux, & du dedans de la baraque pour la nourriture de la famille. Elles vont couper le bois à brûler, chercher de l'eau, & s'occupent à faire des vers à soie. On ne met point les enfans dans les langes; on les laisse nuds jusqu'à l'âge de 7. à 8. ans qu'on leur donne quelques guenilles, plutôt pour ornement que pour couvrir leur nudité. On les fait coucher sur de la paille, du foin ou des feuilles d'arbres, & il n'est pas étonnant de les voir courir à l'âge de 5. à 6. mois. Tant qu'ils têtent, les meres les portent, quand même il y en auroit deux, dans une mandille derrière le dos, lorsqu'elles vont au travail soit pour faire du bois ou travailler à la terre; dans le chemin & pendant l'ouvrage, elles leur donnent le tétou par-dessus l'épaule. Ils sont tous bazannez par l'ardeur du Soleil, forts, robustes & endurcis à toutes les injures de l'air. Leurs armes sont l'azagaye, qui est une espèce de lance courte qu'ils portent toujours à la main, & un grand coutelas dans un fourreau, qu'ils portent pendu au bras derrière le coude. Ils sont très-habiles à manier un cheval, dont ils font tout ce qu'ils veulent. Ils s'y tiennent de la meilleure

leure grace du monde, & ramassent avec facilité, en courant à toute bride, ce qu'ils veulent prendre à terre.

Lorsqu'ils se visitent, ils se baissent à la bouche, il n'y a qu'au Cheque & aux Morabouts qu'ils baissent la main avec beaucoup de respect. Leurs conversations roulent ordinairement sur la fécondité de leurs femmes, de leurs filles, de leurs juments, de leurs vaches & de leurs poules. Quoi qu'ils vivent misérablement, ils sont fiers & s'estiment heureux de ne pas vivre dans les Villes fermées, & regardent les Maures qui y sont comme des esclaves & des gens vendus à l'iniquité des Turcs.

Lorsqu'un Aga Turc ou Gouverneur de la Ville de leur voisinage leur fait quelque injustice, ils lui déclarent la guerre. Alors les habitans, de peur de manquer du nécessaire, ou d'être exposés à leurs courses, servent de Mediateurs & font faire la Paix.

Lorsqu'un garçon veut se marier, il va demander au pere de la fille sur laquelle il a jeté les yeux, de la lui accorder en mariage. S'il y consent, il le reçoit avec distinction. Il lui exagere le mérite de sa fille, sa vie laborieuse & la fécondité de sa mere, qui fait présumer qu'elle sera telle. Après la lui avoir promise, il lui demande un certain nombre de bœufs, de vaches, & autres bétiaux pour recompense de la faveur qu'il lui accorde. Quand ils sont d'accord le garçon va rassembler ses troupeaux, & ses autres effets, & fait tout conduire devant la baraque de son beaupere futur, qui à ce signal déclare à

sa fille son mariage. Elle se prépare alors à recevoir l'époux. Les amies sont conviées à venir dans la baraque, & lorsque l'époux est à l'entrée, on lui demande ce que l'épouse lui coûte? A quoi il répond ordinairement, qu'une femme sage & laborieuse ne coûte jamais cher. Après que l'époux & l'épouse se sont félicités, ils demeurent dans la tente jusqu'à ce que toutes les filles de l'Adouar soient arrivées. Etant venues elles font monter l'épouse sur un cheval de son mari, devant la tente ou baraque duquel elle est conduite par ses compagnes à pied, qui chantent & poussent des cris de joye. A son arrivée les parentes de l'époux donnent à l'épouse un breuvage composé de lait & de miel, dans lequel elles mettent un morceau de la tente. Tandis qu'elle boit, ses compagnes chantent toutes ensemble avec de grands cris, & leur souhaitent que Dieu répande sa benediction sur eux, qu'ils multiplient en enfans & en troupeaux, & que leur tente soit toujours pleine de lait. Cette cérémonie finie, l'épouse met pied à terre à l'entrée de la baraque, ses compagnes lui présentent un bâton qu'elle plante en terre, si avant qu'elle peut & leur dit, que comme le bâton ne peut sortir de là sans qu'on l'en ôte, de même elle ne quittera pas son mari, qu'il ne la chasse. Dès que cette cérémonie est finie, avant que d'entrer dans la tente, on la met en possession du troupeau qu'elle va paître, pour lui faire connoître qu'elle doit travailler au bien de la maison. Toutes ces cérémonies essentielles, selon leur usage

DU ROYAUME D'ALGER. 61

usage étant faites , l'épouse revient à la tente ou elle chante , danse & se rejouit avec ses compagnes jusqu'au soir , qu'on la remet à son mari , & chacun se retire :

Lorsque le mariage est consommé, la femme porte pendant un mois le visage couvert d'un voile , où il y a deux trous pour les yeux , & ne sort point de la maison pendant tout ce tems-là.

On marie les enfans fort jeunes parmi les Maures. On marie les garçons quelquefois à l'âge de quatorze à quinze ans , & les filles à l'âge de dix & même de huit ans. On en a vu enfanter à onze , à dix & même à neuf ans , suivant le rapport des gens du País.

Tous les soirs les Chefs des tentes montent à cheval & s'assemblent en cercle dans une prairie , comme lorsqu'un Major donne l'ordre dans un camp ou dans une place de guerre. Le Cheue de l'Adouar est aussi à cheval au milieu du cercle. L'on y propose toutes les affaires qui tendent au bien de la Société , & l'on y délibère sur tout ce qui se doit faire le lendemain. S'il arrive quelque cas extraordinaire , on fait aussi à toute heure & en tout tems une assemblée extraordinaire de la manière que je l'ai dit.

Les femmes n'ont jamais aucune part aux affaires publiques. Les hommes ne leur en parlent jamais & elles sont si bien accoutumées à n'en sçavoir rien , qu'elles n'estimeroient pas leurs propres maris , s'ils ne gardoient pas le secret là-dessus.

Toutes leurs fêtes & leurs cérémonies

sont fort simples , sans politique & sans déguisement.

Parmi les Maures , ou originaires du Royaume d'Alger , sont confondus les descendants des premiers Africains qui occupoient le Païs avant la conquête des Romains , & les descendants des Peuples de toutes les autres Nations qui l'ont conquis tour-à-tour , jusqu'à ce que les Turcs s'en sont entièrement rendus les maîtres. On y comprend aussi tous les Mahometans , qui ont été chassés des Provinces d'Espagne. Mais la plupart de ceux-là restent dans les Villes , où ils ont acquis du bien par leur industrie. Ce sont eux qui ont planté toutes les vignes , défriché & cultivé quantité de terres qu'ils ont acquises par leurs travaux , & qui se sont adonnés au commerce des esclaves.

Ces Maures parlent un Arabe corrompu , qui est différent dans chaque contrée ; mais ils contractent toujours en bon Arabe. Leur Religion est la Mahometane ; mais elle n'est pas connoissable de la manière qu'ils la pratiquent. Ce n'est qu'un assemblage de superstitions causées par l'ignorance , autorisée par un long usage , & par celle des Morabouts qui s'en tiennent à ce qu'ils ont appris par la coutume , & qui ne fréquentent pas les Villes où ils en pourroient trouver de plus éclairés qui les instruiroient.

C'est une opinion presque généralement reçue parmi eux , que c'est une œuvre bien méritoire devant Dieu , de lui sacrifier un Chrétien , & d'autres croient qu'ils ne peuvent mériter tout le bonheur de la gloire cé-

céleste , s'ils ne tuent pas un Chrétien avant que de mourir. Ceux qui soutiennent cette opinion sont partagez sur la manière dont il faut l'entendre. Les uns croient qu'il faut tuer un Chrétien par le sort des armes , & les autres qu'il suffit de le tuer , quoi qu'il ne soit pas en état de se défendre. On raconte à ce sujet , qu'un jour Hali Pegelini , Renegat Italien , General des Galères d'Alger, étant arrivé à la côte d'Alger avec un Bâtiment Espagnol qui avoit bien combattu & d'où l'on tira beaucoup de morts & de bleffez , il s'attroupa une quantité de Maures , comme c'est l'ordinaire , qui jettoient des cris de joye , & qui observoient curieusement toutes choses. Un vieux Maure , fort superstitieux , se jetta aux pieds de ce General , & lui dit d'un ton fort suppliant : " Seigneur , vous êtes bien
 „ heureux d'avoir tué tant de Chrétiens &
 „ d'avoir occasion d'en tuer tous les jours ;
 „ & vous serez bien glorieux dans le Royaume
 „ de Dieu & fort agréable au Prophe-
 „ te. Pour moi , j'ai toujours vécu en ob-
 „ servant religieusement la Loi , autant que
 „ j'ai pû , & il ne me manque plus avant
 „ mourir , que d'avoir le bonheur de sacrifier un Chrétien au Dieu tout puissant.
 „ Puis que vous en avez tant vous pouvez
 „ me rendre heureux en m'en abandonnant
 „ un , tel que vous voudrez m'accorder pour
 „ le tuer ". Hali qui n'étoit guères Mahometan lui dit : je t'accorde ta demande , & en lui montrant un Espagnol jeune & robuste , il ajouta : va t'en dans le bois voisin ,

fin , où je t'envoyerais le Chrétien pour le tuer , si tu veux te satisfaire. Le Maure lui fit de grands remerciemens , & s'en alla cacher dans le bois. Hali apella l'esclave , & l'ayant fait armer d'un fusil , d'un sabre & d'un bâton , lui commanda d'aller dans le bois , où il trouveroit un Maure à qui il diroit , que le General son maître l'envoyoit-là pour ce qu'il sçavoit ; & que si le Maure vouloit lui faire quelque tort , il falloit lui donner quelques coups de bâton & faire semblant de le tuer. L'esclave obéit & se rendit au bois , mais le Maure le voyant venir armé prit la fuite & revint auprès de Hali lui dire , que le Chrétien étant armé , il ne pouvoit pas exécuter ce qu'il souhaitoit. Alors Hali lui dit, vieux Coquin c'est en tuant , comme moi , des Chrétiens qui se défendent , qu'on fait des actions agréables à Dieu & à son Prophète , & non pas en tuant des gens qui ne peuvent se défendre. Il renvoya ainsi le Maure tout confus du mépris qu'on avoit fait de lui , après l'espérance dont il s'étoit flatté.

Les Maures de la campagne sont naturellement très-grands voleurs , de sorte qu'on ne peut sans escorte traverser les campagnes un peu éloignées des Villes sans être volé. Leur raison est que le Pais leur appartenant , & aiant été usurpé sur eux par différentes Nations , dont celle qui reste est la plus forte , il leur est permis de prendre tout ce qu'ils peuvent trouver sans aucun scrupule , puis qu'on a la cruauté de les laisser dans une affreuse indigence. Sur ce principe les enfans
sont

sont naturellement enclins au brigandage, & à voler tout ce qui n'appartient pas à aucune Nation des Maures. Ils ont en cela les mêmes idées & le même prétexte que les Juifs, qui à ce qu'on dit, ne croient pas faire une mauvaise action de tromper & de voler les personnes d'une autre Religion que la leur.

Ces Peuples, Nations, ou Tribus de Maures, étoient autrefois distinguées par le nom des premiers Chefs qui étoient venus de loin en Barbarie, pour y fonder des colonies, & qui par leurs travaux s'étoient acquis une portion du País qu'ils avoient peuplé. Les Nations devenoient célèbres & riches, à mesure qu'elles étoient laborieuses & appliquées à la culture de leurs terres & à faire multiplier leurs troupeaux.

Ils s'appelloient autrefois Bereberes, à cause que le País qu'ils venoient occuper étoit desert. Les Africains prétendent que ceux qui ont habité les premiers la Barbarie, étoient issus de la Tribu des Sabéens qui vinrent s'y établir, sous la conduite du Roi Melek Ifriqui. Cette Tribu s'étant multipliée se partagea en cinq autres, qui furent célèbres sous les noms de Zanhagiens, Muçamudins, Zenetes, Haoares & Gomeres, d'où il sortit 600. familles qui formerent aussi des Tribus, la plupart sous les mêmes noms & distinguées des premières, par le País qu'elles habitoient, & les autres sous des noms différens. Ces Nations aiant eu des contestations ensemble, se firent la guerre, les plus fortes restèrent maîtres de la campagne & du plat País,

Païs , & les autres se retirèrent dans les montagnes & dans les terrains ingrats, où ils bâtirent des maisons & défrichèrent les terres. Mais les Romains , les Grecs & autres Peuples d'Europe s'étant rendus maîtres de l'Afrique , toutes les Nations de Bereberes Africains furent massacrées , captives , assujeties , ou dispersées jusqu'au commencement du VII. Siècle , que les Arabes Mahometans sous le commandement d'Occuba ben Nazic , sous prétexte d'introduire la nouvelle Religion de Mahomet , vinrent en Afrique , battirent & chassèrent les Européens & s'emparèrent de la Barbarie. Les débris des cinq races des Bereberes , dont nous avons parlé se trouverent libres , aiant aidé aux Arabes Mahometans à chasser les Peuples étrangers. Mais comme les Bereberes n'étoient plus maîtres du Païs que les Arabes s'étoient partagez , & que la guerre & la division regnoit parmi eux , il y eut vingt-cinq à is ou Cheques Bereberes & trente-deux Familles ou Tribus des plus nobles , qui passèrent au commencement du VIII. Siècle en Espagne , qui étoit sous la domination des Goths. Ce fut Muley Almohabez , Roi de Maroc , qui avoit pris le titre de Emir-Almainin , ou Empereur des fidèles , qui convoqua cette armée pour éviter la guerre entre tant des Rois ou Cheques Prétendans , & nomma pour commander cette grande entreprise qui réussit si bien , Muley Alboaly son fils , sous la conduite d'Abderame Prince de sa race des plus vaillans de son tems.

Ainsi

Ainsi les Arabes Mahometans furent les maîtres du Royaume d'Alger, jusqu'à ce que les Turcs s'en emparèrent. Il n'y eut que ceux qui habitoient les montagnes du Mont Atlas ou d'autres endroits peu accessibles, & qui étoient joints avec les anciens Bereberes qui s'étoient retirez depuis long-tems, qui ne furent pas dépouillez par les Turcs. Ceux des plaines furent subjugués, reduits à la servitude, sans bien, errans & vagabonds & contraints dans la suite de louer les terres qu'ils possédoient auparavant, pour y demeurer sous des tentes & y vivre en les cultivant; & ce sont ceux que l'on appelle Maures.

On ne voit presque dans les Villes que les Maures, qui ont été chassés d'Espagne. Ils s'y sont établis en faisant la cour aux Puissances Turques, se sont adonnés à des métiers & au commerce, ont pris les fermes des droits & des Tailles, & ont fait la course & le trafic des esclaves. Mais ceux-ci sont souverainement méprisés par les Maures de la campagne; c'est pourquoi ces derniers se piquent qu'on les appelle Bereberes.

Parmi les Maures qui demeurent dans les Villes il y en a de fort riches, & qui font un grand commerce tant en Marchandises qu'en esclaves, comme nous avons déjà dit. Ce sont ordinairement ceux qui ont été chassés d'Espagne, ou les descendans des Renegats Chrétiens, lesquels ont beaucoup plus d'industrie que les autres naturels du País.

Ceux qui ont du bien vont fort proprement habillez, mais ils ne peuvent pas l'être
comme

comme les Turcs. Il y a une différence de façon au haut du devant des vestes & aux Babouches, de même qu'aux Turbans, lors qu'ils en portent, ce qui n'arrive guères. Outre cela leurs Aburnus ou Barnus sont de laine blanche, & les Turcs les portent ordinairement de soye noire, mais ils en ont rarement.

CHAPITRE III.

Des Arabes du Royaume d'Alger.

LEs Arabes sont des Peuples, Nations, ou Tribus descendans des anciens Arabes Mahometans, qui conquièrent l'Afrique, & qui aiant été depossédez par les Turcs, de leurs Souverainetez dans le Royaume d'Alger, se retirerent dans les montagnes ou deserts avec leurs troupeaux & leurs autres effets. Ils y ont maintenu leur liberté, & se sont faits un domaine d'un Païs qu'ils ont cultivé avec beaucoup de peine & de soin. Ils se sont toujours piquez de ne pas mêler leur sang avec celui des autres Peuples, & ils s'estiment les plus nobles de tous ceux de l'Afrique. Il y en eut qui resterent dans les Villes, pour ne pas quitter leurs maisons & leurs terres; les premiers ont un grand mépris pour eux & les appellent Hadares ou Courtisans; & comme les derniers se sont Alliez avec les Etrangers, ils sont tous réputez Maures.

Bien de personnes ne font aucune différence entre les Turcs, Maures & Arabes du
Royaume

Royaume d'Alger. Il y a même plusieurs Auteurs qui confondent les Arabes avec les Maures , pour n'avoir pas assez approfondi le sujet dont ils traitent, & ce n'est que par de bonnes instructions que l'on prend dans le Pais même , qu'on peut débrouiller ce que les anciens ont confondu. Les Turcs même qui sont à Alger confondent les Arabes & les Maures de la campagne, & les appellent tous Maures.

Lors que les Turcs se furent rendus maîtres du Royaume d'Alger , n'ayant pas encore une exacte connoissance de l'intérieur du Pais, les Arabes qui occupoient les montagnes & les deserts s'étoient emparez des passages des Royaumes de Fez & de Tunis , ce qui obligeoit les trois Puissances voisines de traiter avec eux pour avoir ces passages libres. Les Turcs aiant ensuite reconnu le fort & le foible du Pais , éleverent des Fortifications aux endroits nécessaires , & se rendirent redoutables par les armes à feu dont les Arabes sont dépourvus. Ils augmentèrent leurs troupes , & devinrent puissans par l'industrie des Maures & des Juifs chassés d'Espagne. Ils contraignirent enfin quelques-unes de ces Nations Arabes à leur payer elles-mêmes un tribut annuel , & les autres à rester tranquilles & cachées dans leurs habitations peu accessibles. C'est pourquoi lorsque la saison approche , que les trois armées d'Alger vont en campagne , ceux qui habitent les forêts & les deserts , enterrent leurs grains & les effets qui ne sont pas portatifs, dans de grands souterrains qu'ils ont à cet effet ,

set, & errent avec leurs troupeaux jusqu'à ce que les troupes se soient retirées. C'est ce qui oblige à présent les Turcs de porter pour les troupes des provisions d'huile, de bœufs & de moutons, que les Arabes & les Maures sont pourtant obligez de fournir. Mais lorsque les Arabes sont surpris par les troupes, elles en exigent un double tribut.

Les Arabes habitent le Mont Atlas, & ceux qui errent dans les déserts près du Royaume de Tunis, sont la plupart assez riches par le commerce qu'ils font avec les Royaumes de Tunis & de Fez. Ils vivent avec distinction. Ils ont de belles tentes, des habits fort propres, de très-beaux chevaux & en quantité. Ils s'appliquent principalement à l'agriculture, à la chasse des bêtes féroces, à l'Astronomie, & à la Poësie. Leurs vers qu'ils mettent en chansons expriment toujours, leurs amours, leurs chasses ou leurs combats d'une manière pompeuse. Les Poëtes y sont toujours assez bien récompensez de leurs Princes ou Cheques, & distinguez par des marques d'honneur. Ils sont polis entr'eux & grands faiseurs de complimens, mais d'une fierté sauvage à l'égard des étrangers, parce qu'ils méprisent toutes les Nations différentes, par le mépris qu'ils font de toute autre que la leur.

Ils portent des chemises de Gaze fine, des caleçons, des vestes & par dessus un Abarnus ou Barnus de couleur rouge ou bleuë, des tresses de soye à la coûture qui est par devant, & une grande houppe de laine ou de soye au bout du capuchon. Ils en ont aussi avec
des

des tresses d'or, des agraffes de soye, d'argent ou d'or & les houpes de même. Ils sont extraordinairement adroits à la lance & au javelot, par l'exercice continuel qu'ils en font contre les bêtes féroces.

Lorsqu'ils ont la guerre avec leurs voisins, ils menent au camp avec eux leurs femmes & leurs enfans, afin que leur présence & la honte de les perdre & les voir emmenez captifs, les anime à bien faire leur devoir.

Les femmes des principaux sont habillées fort noblement. Elles portent des chemises de Gaze fort fine, des caleçons comme les hommes & une espèce de veste d'étoffe de soye. Elles ont par dessus une longue robe de couleur qui va à mi-jambe avec des manches extrêmement larges. Lorsqu'elles doivent paroître en habits de cérémonie, elles mettent sur leurs épaules un long manteau de couleur ordinairement rouge ou bleuë, dont elles attachent les deux bouts sur les épaules avec des boucles d'argent. Elles portent de grandes boucles d'argent aux oreilles; elles en ont de même aux doigts, aux bras & au bas de la jambe.

Celles qui ne sont pas distinguées portent des habillemens à peu près de même, mais ils sont de laine, au lieu que les autres sont de soye.

Leurs cheveux sont tressés & entrelassés avec des tours d'ambre ou de corail. Elles ont aussi au col quantité des mêmes tours, qui leur pendent jusqu'au sein. Lorsqu'elles sortent, elles ont une espèce de masque, qu'elles mettent lorsqu'elles rencontrent des hommes.

mes. Mais s'ils font de leurs Parens ou Alliez, elles l'ôtent & ne le remettent point par politesse tant qu'ils sont présens.

Le fard est assez en usage parmi les filles. Elles le font avec des couleurs qu'elles préparent elles-mêmes, & s'en mettent au visage, au sein & au bout des doigts. Elles se teignent les paupières & les sourcils, se font de petites taches rondes sur les jouës ou des triangles. Elles y dessignent même des fleurs ou des feuilles de laurier, de myrthe, ou autres choses semblables, ce qui passe pour un ornement propre à relever la beauté.

Ces Nations se piquent de parler l'Arabe dans la plus grande pureté, & se vantent aussi de suivre de même la Religion de Mahomed, mais on remarque pourtant que les Morabuts les jettent dans de grandes superstitions.

Les Princes ou Cheques de ces Arabes prennent eux-mêmes soin de leurs troupeaux. Lorsqu'ils les laissent paître ou qu'ils les conduisent, ils s'occupent à faire des vers & des chansons sur les douceurs de la vie champêtre & libre, dont ils font des parallèles avec celle des anciens Patriarches, grands amis de Dieu. Ils font des recueils de ces ouvrages, & s'en servent dans les écoles pour l'instruction des enfans.

Ils vivent fort sobrement des légumes, des fruits de leur terre, du lait, du miel & des agneaux de leurs troupeaux. Ils font eux-mêmes leurs tentes, qui sont fort propres, & de belles nates des feuilles de Palmier qui leur servent de tapis de pied.

Les Bereberes qui habitent le Pais de Labez

bez en font de très-belles avec des joncs peints de différentes couleurs.

Les Arabes sont fort curieux en chevaux. Ils ont sans doute les meilleurs qu'on puisse trouver, tant pour la legereté que pour la beauté, & il n'y a point de Peuple aussi habile à les dompter & à s'en servir. C'est une passion que les enfans ont en naissant ; & lorsque les Spahis Turcs rencontrent dans leur route quelques Arabes montez , ils ne font pas de façon de troquer leurs chevaux avec eux , s'ils peuvent attraper ces Arabes qui s'en méfient , & qui se tirent souvent d'affaires par la legereté de leurs montures. Ce sont eux qui ont ces beaux chevaux qu'on appelle chevaux d'Arabie , qui proviennent de chevaux sauvages , dont les Arabes en domptèrent les premiers un grand nombre , & les amenèrent en Afrique , où ils en firent des haras. C'est-là le sentiment de ces Peuples , & tous les Historiens en font foi , comme le rapporte Jean Leon l'Africain.

Il y a dans les forêts des deserts que les Arabes habitent , des chevaux & des ânes sauvages , mais ils ne les peuvent prendre que dans des pièges , rien n'étant égal à l'agilité de ces animaux. Ils les tuent lorsqu'ils sont embarrassés & en mangent la chair , qu'ils estiment très-délicate sur tout celle des ânes.

Il y a dans ces forêts des Lyons , des Leopards , des Tigres , des Ours , des Austruches , de Porc-epics , des Sangliers , des Cerfs , des Cameleons , des Elans , des Chevres au Musc , des Civettes , des Gazelles , des Vaches sauvages faites tout autrement que les privées,

des Chats qu'ils appellent Garde-Lions, parce que, disent-ils, ils font la garde hors de l'ancre & la découverte de la proye, en avertissent le Lyon, & ne mangent qu'après qu'il en est rassasié. On y trouve plusieurs autres animaux sur lesquels les Historiens Africains se sont fort étendus. Dapper en parle amplement dans sa Description de l'Afrique, & nous y renvoyons nos Lecteurs.

CHAPITRE IV.

Des Juifs du Royaume d'Alger.

LEs Juifs sont en très-grand nombre à Alger. Il y en a, selon Grammaye des descendans de ceux qui se refugierent en Afrique après la destruction de Jérusalem par Vespasien, ou qui abandonnerent la Judée pendant les persécutions qu'ils eurent à essuyer de la part des Romains, des Persans, des Sarrazins & des Chrétiens. Mais le plus grand nombre vient de ceux qui ont été chassés de l'Europe, de l'Italie en 1342. des Pais-Bas en 1350. de France en 1403. de l'Angleterre en 1422. & d'Espagne en 1462.

Chaque Nation a ses Tribus & ses Synagogues. Ils sont réputez Maures, réduits dans une grande pauvreté, & dans la servitude, méprisez & maltraitez de tous les autres Peuples. Dans chaque Ville, ils ont des Juges de leur Nation pour leurs affaires particulières & de peu de conséquence. Mais lorsque les parties ne sont pas contentes des décisions de leur Juge, elles portent leurs causes

causes devant la Justice Turque , qui décide souverainement & fait exécuter les Jugemens.

Le supplice ordinaire des Juifs , lorsqu'ils sont condamnés à mort est le feu , pour mettre une différence entre les Turcs, les Maures & les Chrétiens & eux, par un genre de châtimement particulier à la Nation Juive. Ils y sont condamnés sur le moindre préjugé ou soupçon , qu'ils ont agi contre l'intérêt du Gouvernement. Ils sont aussi brûlés , lorsqu'ils sont jugés avoir fait une banqueroute frauduleuse , qui est regardée telle lorsqu'ils ont négocié par spéculation , & entrepris au delà de leurs forces , & qu'ils se trouvent hors d'état de payer entièrement leurs créanciers , lorsqu'ils sont Mahometans sur tout ; car lorsqu'ils sont Juifs , on en laisse l'accommodement à leurs Rabbins ou Juges.

Ils sont obligés d'être habillés de noir depuis les pieds jusqu'à la tête , pour les distinguer par une couleur que les Turcs méprisent. Ils portent une robe longue à mi-jambe & un turban noir , ou tout au plus autour de leur bonnet noir un turban d'une couleur obscure rayée.

C'est un usage de ne recevoir aucun Juif dans la Religion Mahometane , qu'il ne se soit fait Chrétien , pour suivre l'ordre des Religions. Mais on passe à présent légèrement là-dessus , car il suffit qu'ils aient mangé publiquement de la chair de Cochon ou de Sanglier , ou fait quelque acte semblable , pour être réputés Chrétiens.

Ils ne peuvent sortir du Royaume qu'ils n'aient donné caution pécuniaire de leur re-

tour, aucun ne voulant courir le risque d'être brûlé sur la foi d'autrui.

Il y a dans toutes les Villes du Royaume d'Alger des Juifs d'Italie, qu'on appelle Juifs Francs, & particulièrement ceux de Livourne. Ils font le principal Commerce de ce Royaume, tant en Marchandises que pour le rachat des esclaves, où ils font valoir leur industrie ou leur friponnerie, comme il sera dit en parlant du rachat des esclaves. Ceux-là sont libres & considérés comme Marchands étrangers, sujets des Princes des Lieux d'où ils sont originaires, ou des Villes où ils ont été domiciliés. Ils peuvent s'en aller quand ils veulent, pourvu qu'ils ne laissent aucune dette, de même que les autres étrangers Turcs, Maures & Chrétiens. Ce sont les Juifs de Livourne qui ordinairement, de société avec les principaux Juifs de la Ville d'Alger, prennent les fermes de l'huile, de la cire & autres semblables, ou ils font des profits considérables. Les Mahometans regardent les fermiers & les traitans, comme autrefois on regardoit les Publicains, & ne veulent point entrer dans ces sortes d'affaires.

Ces Juifs étrangers se mettent en arrivant sous la Protection du Consul de France; & lorsqu'ils ont quelque chose à démêler avec les François ou entr'eux, ils portent leur cause devant le Consul. Ses Jugemens sont exécutés, & on lui renvoie les parties lorsqu'elles s'adressent à la Justice Turque; le Consul de France y étant le Protecteur & le Juge de toute les Nations étrangères qui n'y ont point de Consul. Mais il dépend de ces
étran-

étrangers d'aller en premierr lieu devant le Dey, qui selon les cas en décide, ou les renvoye au Consul pour en décider.

Les Juifs Maures ont un quartier assigné pour leur demeure, & il ne leur est pas permis de se mêler parmi les Mahometans, comme il est libre aux autres Nations. Mais les Juifs Européens peuvent se loger où ils veulent: aussi se distinguent-ils des autres, & ne demeurent-ils jamais dans leur quartier. Il leur est aussi permis d'aller habillez à leur manière, & on les nomme ordinairement les Juifs Franes. Le Peuple les apelle communement les Juifs Chrétiens, à cause de la conformité de leurs habits.

Les femmes Juives vont habillées comme les femmes Maures des Villes, & aussi proprement qu'elles veulent. Mais elles doivent aller à visage découvert pour les distinguer des Mahometanes, dont on ne voit que les yeux comme il sera expliqué dans la suite.

CHAPITRE V.

Des Turcs du Royaume d'Alger.

LEs Turcs qui sont dans le Royaume d'Alger en sont les maîtres & les Souverains, sous un Chef qu'ils appellent Dey, ou Roi. Ils composent une Milice de 12000. hommes, tant infanterie que cavalerie, qui forment une République. Ils sont tous habiles à succéder au Deylik ou Gouvernement, lorsque leurs services ou leurs bonnes qualitez les en font juger dignes, ou qu'ils ont

le parti le plus fort de leur côté , comme il arrive dans tous les Gouvernemens Républicains.

Les Turcs , qui sont tous soldats , possèdent les dignitez & les emplois du Royaume , par rang & par ancienneté. Ils gouvernent despotiquement ce grand Royaume , à peu près comme les Nobles des Républiques d'Italie , ou comme les Chevaliers de Malte. Ils sont tous réputez nobles , hauts & puissants Seigneurs , quand même ils n'auroient ni biens ni naissance. Le titre de soldat leur suffit & il renferme une portion du Gouvernement , la grandeur , la noblesse & la bravoure. Ils traitent les originaires du Pais & les habitans du Royaume avec tant de hauteur , de mépris & de cruauté , que ces Peuples sont plutôt des vils esclaves que des sujets. Les Turcs au contraire sont regardez par eux avec tant de respect & de crainte , qu'un seul fait trembler une Ville peuplée de Maures. Il est étonnant & il paroît presque impossible , qu'y aiant dans ce Pais plus de 200. Maures ou Arabes pour un Turc , ils aient subi la domination & le joug d'une poignée de Levantins , & qu'ils ne puissent faire aucune effort pour le secouer.

Les Chrétiens Renegats ont les mêmes privilèges que les Turcs , & sont réputez tels. Dès qu'ils ont embrassé la Religion Mahometane , ils sont reçus à la paye & peuvent parvenir à toutes les dignitez , même au Deylik , pourvû que les uns & les autres n'épousent pas de femmes Arabes ou Maures. Dans ce cas , ils ne parviennent jamais à de grandes

des Dignitez, & les enfans qui viennent du mariage d'un Turc & d'une femme Maure ne sont point réputez Turcs & on les appelle Coulolis. Ils sont reçus à la paye de soldat, mais ils ne parviennent jamais aux Charges du Gouvernement. Ils sont même peu estimez, quelque mérite qu'ils ayent, à cause que le sang Turc est mêlé avec le sang Maure.

Il n'y a point de femmes Turques dans le Royaume d'Alger. Elles ont en abominations les Turcs qui y dominent, parce qu'ils font le métier de Corsaires & d'écumeurs de Mer qui est en horreur parmi les Turcs du Levant, lesquels regardent les Gouvernemens de Barbarie comme des receptacles de voleurs & de brigands. En effet tous les Turcs qui y passent pour s'enrôler dans la Milice, sont des misérables ou des proscrits. Voici un exemple qui confirme ce que j'avance. Deux Dames Turques, qui passaient de Marseille en Levant sur une Barque Francoise furent obligées de relâcher à Alger. Pendant le tems que la Barque resta dans le port, ces Dames se refugierent au Palais du Consul de France. Quelque instance que leur fit Assan Dey, d'accepter un Palais appartenant au Deylik, elles le refuserent, & ne voulurent avoir aucune communication avec les Turcs d'Alger. On s'étendra davantage sur cette matière, en parlant des forces du Gouvernement & des privilèges de la Milice.

Comme les Turcs n'aiment pas la continence, les plus vertueux ou ceux que leur rang ou leur âge oblige de paroître tels, épousent

poussent des esclaves Chrétiennes, qui ordinairement à la suite du tems deviennent Mahométanes. Les enfans qui en proviennent sont réputez véritables Turcs, & en ont tous les privilèges. Les autres moins scrupuleux ont des concubines du Païs, dont les enfans sont réputez Maures, & ne sont point admis à la Milice.

La Sodomie est fort en usage, & impunie parmi les Turcs d'Alger. Les Deys, les Beys & les Principaux en donnent l'exemple, sur tout depuis qu'ils ont reconnu par l'expérience de leurs Prédécesseurs, que leurs femmes ou leurs maîtresses causoient le plus souvent leur perte. Ils ont à présent à leur place de jeunes & beaux esclaves. En 1710. il arriva sur ce sujet une aventure tragique & fort touchante. Un jeune Portugais d'environ 18. ans, esclave d'un Turc qui l'aimoit passionnément, après avoir résisté plusieurs fois aux sollicitations & aux efforts de ce maître brutal, en parla dans la confession au Pere Administrateur de l'Hôpital d'Espagne & lui demanda son conseil dans un cas si pressant. Le Prêtre lui ordonna de continuer à résister de toutes ses forces, & de mourir plutôt que de laisser commettre en sa personne ce péché qui attira autrefois le feu du Ciel sur Sodome. Le jeune Portugais lui promit d'être ferme dans la résolution qu'il avoit prise, de résister à quelque prix que ce fût. Son maître voyant que ses caresses & toutes les voyes de douceur étoient inutiles en vint à la force ouverte, & le saisit d'une manière à ne pouvoir plus se défendre. Cet
esclave

esclave arracha un couteau que son maître avoit à la ceinture, & le lui enfonçant dans le corps, le mit hors d'état de satisfaire sa passion. Comme c'est un crime digne de mort pour toute sorte de Nations, & surtout pour les esclaves à l'égard de leurs maîtres de porter la main sur un Turc, & particulièrement de le blesser, le Portugais fut condamné à être traîné sur le pavé par toute la Ville, attaché par les pieds à la queue d'un cheval. Tous les Ministres Etrangers s'employèrent inutilement, & offrirent beaucoup d'argent pour lui sauver la vie. Toute la grace qu'on offrit, ce fut d'avoir deux témoins qui déclarassent, que cet esclave avoit dessein de se faire Mahometan avant que de commettre cette action, & qu'il ratifiât publiquement ce témoignage en embrassant le Mahometisme. Mais le jeune esclave étant exhorté par tous les Chrétiens de préférer la mort, il la reçut avec une constance heroïque & digne de la plus grande admiration. Le Pere Administrateur de l'Hôpital d'Espagne le conduisit pendant tout son supplice en l'exhortant, le consolant & en lui représentant la gloire de Dieu dont il alloit jouir. Le spectacle étoit d'autant plus touchant, que les habitans & sur tout les femmes animées d'une compassion naturelle à la vuë de ce jeune homme, jettoient des cris épouvantables & l'exhortoient à se faire Mahometan, jusqu'à ce qu'il perdit la vie avec la même fermeté qu'il l'avoit méprisée.

Les jeunes esclaves sont tous sujets à pareille tentation, & l'on verroit une infinité de

martyres, s'ils suivoient l'exemple du jeune Portugais qui n'a point eu d'imitateur.

Les Turcs d'Alger sont habillez fort modestement, & sont distinguez des Maures par plusieurs endroits de leur habillement. Le Dey & les Principaux portent une chemise de Gaze, dont les manches sont extrêmement larges; une culote de drap fin aussi large, ou de coton fin blanc ou de couleur, pendant les grandes chaleurs, qui se ferme avec un cordon de soye au moyen d'une gaine, le bas est fort étroit & va au gras de jambe. Ils ont une chemise sans manches de drap ou d'étoffe de soye avec de fort petits boutons, & par dessus une veste de drap de couleur, qui va jusques aux chevilles avec de fort petits boutons d'argent fondu, ou de soye, argent ou, or, avec une tresse d'argent, d'or ou de soye autour du col & tout le long de la veste, avec des tresses de même qui forment les boutonnières. Leurs manches étroites, comme celles de nos vestes, ferment avec des boutonnières & des boutons comme le devant, mais fort ouvertes pour les retrousser pendant les chaleurs. Ils ont de petites poches en dedans & à chaque côté de cette veste sur le sein, où ils tiennent leurs montres, leurs papiers & autres choses semblables. Une ceinture de soye leur fait plusieurs tours sur les hanches. Ils y passent un ou plusieurs couteaux, dont les manches sont d'Agathe, de quelque autre pierre précieuse, ou garnis & travaillez en argent. Ils ont par dessus tout une robe aussi longue que la veste, qu'ils appellent *Casitan*. Il en portoient

toient autrefois d'étoffes d'or, d'argent ou de foye; mais à présent leurs plus beaux sont de drap fin de couleur verte, bleuë, jaune, rouge ou gris clair. Ils rejettent toute autre couleur. Ces Caffetans ont les manches larges & jusqu'au coude, & sont ornez de chaque côté d'agraffes ou broderies d'or & d'argent. Ils ne portent point de bas, à moins que leurs infirmités le demandent, étant honteux à un Turc de la Milice d'en avoir. Ils ont de petites pantoufles pointues de marroquin jaune ou rouge, sans talons avec un petit fer à cheval à la place du talon. Il les laissent à la porte, lors qu'ils entrent dans les appartemens. Leur turban est très différent de ceux des Levantins. Ils ont une petite calote fine de laine rouge & entortillent autour fort adroitement une pièce de mousseline de quelques aunes de long, qu'on appelle tulbend, d'où vient le mot de turban. Tout le monde convient, que cette manière de turban est la plus agréable & d'un meilleur goût que les turbans des Turcs du Levant, qui ont une toque large, plate au dessus, piquée ou matelassée, avec un tour d'une largeur étonnante.

Les Turcs âgez ou dans les Charges du Gouvernement portent la barbe entière, coupée en pointe. Ils se font raser le poil qui est sur les jouës pour la rendre plus régulière, & la tête à cause que le turban les échauffe assez. Ce seroit une folie aux gens âgez, ou aiant un caractère, de n'en point porter.

Les jeunes Turcs ne portent ni barbe, ni
D 6 turban,

turban, mais seulement une moustache, dont ils ont beaucoup de soin, & un petit bonnet ou calotte de laine fort fine. Il y en a plusieurs, & principalement ceux qui vont en mer, qui ne portent pour tout habillement qu'une grande culotte de cotton ou d'étoffe de laine, une veste fort courte, une ceinture entortillée sur les hanches & un petit caban qu'ils appellent capotin, qui ne va que jusqu'au dessous de la ceinture des culottes.

Quelques jeunes Turcs, Arabes & Maures laissent un toupet de cheveux longs derrière leur tête. Plusieurs Auteurs ont écrit, suivant l'opinion vulgaire des Chrétiens, que les Mahometans s'imaginent que Mahomed les doit prendre par ce toupet pour les mener en Paradis ; mais je puis assurer qu'aucun ne m'a parlé de cette opinion. Ceux à qui j'en ai parlé m'ont dit, que la jeunesse laissoit ce toupet par fantaisie, ou plutôt pour faire voir la couleur de leurs cheveux, ou qu'ils ne sont point chauves.

Les femmes qui habitent les Villes vont habillées à peu près comme les hommes. Leurs caleçons vont jusqu'à la cheville ; les unes portent des bas ou bottines de cuir & des pantoufles, & la plupart ne portent que les pantoufles sans bas. Les vestes & les caffetans de celles qui ont du bien, sont d'étoffes de soie, d'or ou d'argent avec des tresses de même. Elles portent leurs cheveux tressés, entrelassés de perles, de diamans, de turquoises, d'émeraudes ou d'autres pierres précieuses. Elles ont des pendants d'oreille, des colliers qui sont quelquefois

fois cinq ou six tóurs, & qui pendent sur la gorge, des bracelets & des bagues suivant leur opulence. Les pauvres portent à la place des pierreries, du corail, de l'ambre jaune, des bracelets & des bagues d'argent. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent le visage d'un mouchoir blanc, depuis le menton jusqu'au dessous des yeux, & s'envelopent tout le corps depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une pièce d'étamine blanche fort fine & fort claire, à travers de laquelle, lorsqu'on y fait attention on voit les cheveux, les bijoux & quelque chose des habits; mais on ne sauroit les reconnoître n'ayant rien de découvert que les yeux.

Les petits enfans des personnes riches ont des bonnets ou calotes d'étoffe picquées, garnies de sultanins d'or cousus tout autour. Il y en a qui en sont tous remplis. C'est là une grande distinction; mais à mesure que les peres ou meres ont besoin d'argent, ils degarnissent les bonnets, en attendant qu'ils aient d'autres sultanins pour les remplacer.

CHAPITRE. VI.

Des Chrétiens du Royaume d'Alger.

LEs Chrétiens qui sont dans le Royaume d'Alger, si on en excepte les esclaves, sont en fort petit nombre. Le Commerce y est fort petit, & d'ailleurs les Juifs originaires, qui sont en grand nombre dans ce País, ne laissent échaper aucune occasion où il y a quelque chose à gagner.

Les esclaves font un corps considérable. Ils seroient sans doute assez forts pour s'emparer des principales Villes, s'ils pouvoient bien s'entendre ensemble, & s'ils n'étoient épouvantez par la sévérité des châtimens destinez à ceux qui sont convaincus de revolte.

Il n'y a point de domestiques libres. Depuis la Maison du Roi jusques dans celle du dernier des habitans, pour pauvre qu'il soit, il y a des esclaves Chrétiens pour s'en faire servir. C'est d'ailleurs leur principal Commerce, & ils y gagnent toujours, sur tout lorsque les esclaves ont dequoi se racheter, ou que les redemptions vont à Alger pour employer les deniers des charitez publiques.

Les Maîtres qui ont beaucoup d'esclaves, les loient aux Armateurs des Corsaires pour travailler aux armemens ou pour aller en mer. Ils les loient aussi aux étrangers qui sont établis dans les Villes, pour s'en servir dans leurs maisons comme de domestiques.

Il est permis aux personnes de toute Nation d'y acheter des esclaves Chrétiens; mais il n'est pas d'usage que les Chrétiens en achètent.

Bien de gens croient qu'on force les esclaves Chrétiens à se faire Mahometans, ou du moins qu'on les y sollicite par des caresses, des menaces ou des mauvais traitemens. C'est sur la foi des Moines qui y vont faire des rachapts mais l'erreur est très-grande. Bien loin de travailler à les séduire, les Maîtres seroient bien fâchez que leur esclaves se fissent

sent Mahometans, quoi qu'ils ne soient pas libres en changeant de Religion. Leurs Maîtres perdroient le profit qu'ils en retirent, lorsque les redemptions viennent à Alger : & c'est pour cela uniquement que la plupart des Algeriens achètent des esclaves Chrétiens. Il y a certains cas où le Dey voulant sauver un esclave Chrétien qui aura mérité la mort, lui donne à opter ou de mourir ou d'embrasser la Foi Mahometane, pourvu que le crime ne soit pas contre l'Etat.

Il n'y a que les jeunes esclaves au dessous de l'âge de douze ans, dont les Maîtres se piquent de faire de bons Musulmans, croyant faire un œuvre très-agréable à Dieu. Ce sont les plus riches qui les achètent ; ils n'épargnent rien pour les bien élever, & les adoptent pour leurs enfans. Mais lorsque les esclaves sont pris en âge de connoissance, les Maîtres les détournent de changer de Religion ; car outre qu'ils ne peuvent par les revendre, les esclaves trouvent mieux l'occasion de s'évader.

Les Algeriens disent communément, qu'un mauvais Chrétien ne peut être bon Musulman. Si l'on donnoit la liberté aux esclaves qui embrasseroient le Mahometisme, on n'auroit pas de la peine à faire les redemptions ; & il n'est que trop sûr que la plupart des esclaves sont refusez.

On voit dans des Memoires anecdotes, qui sont dans l'Hôpital d'Espagne à Alger, qu'en 1641. un François natif de Marseille, esclave de Hali Général des Galeres, voulant éviter de s'embarquer, demanda plusieurs fois à son

son Maître de le faire recevoir dans la Religion Mahometane. Mais en ayant toujours été refusé, & les Galeres étant prêtes à partir, il se fit prêter à un Renegat de sa Nation des habits à la Turque, & parut en cet équipage devant le Général. Celui-ci le voyant de loin & connoissant la ruse, l'apella Jean. Jean s'approcha & dit, je ne suis pas Jean, je suis Multapha. Hali le visita & le trouvant incirconcis, pretexta qu'il se moquoit de la Religion Mahometane, & le fit mettre sous le bâton. A mesure qu'il étoit bâtonné, son Maître lui disoit, es tu Jean ou Mustapha ? L'esclave souffrit un certain nombre de coups ; mais ne pouvant plus endurer ce supplice, il cria, je suis Jean & non pas Mustapha ; je suis Chrétien & non Mahometan. De cette maniere, il persista dans la Foi Chrétienne, & étant racheté quelques années après, il retourna dans son País.

CHAPITRE VII.

De la Religion du Royaume d'Alger.

LEs anciens Africains de Barbarie & de ce Royaume étoient idolâtres. Ils adoroient le Soleil & le feu, à l'honneur duquel ils bâtissoient des Temples superbes, où ils conservoient un feu perpetuel, semblable à celui que les Vestales gardoient parmi les Romains.

Les Barbares embrasserent la Foi Chrétienne dans le IV. Siècle de l'Ere commune, à l'occasion des quelques Seigneurs de
la

la Pouille & de Sicile , qui s'étoient emparez des Royaumes de Tunis & de Tripoly. Ensuite plusieurs Princes Chrétiens de la Secte d'Arius, abandonnerent l'Italie pour éviter la fureur des Gots , & allerent demeurer en Barbarie , où les Chrétiens se multiplierent , & firent de grands progresz dans toute la Mauritanie, le long de la Mer Méditerranée. Il se glissa dans cette Religion une infinité d'héresies , & il s'y forma diverses Sectes , dont la plupart n'étoient pas de la Communion de Rome. On peut juger du nombre des Chrétiens qu'il y avoit , par celui des Pasteurs, puisqu'en l'année 411. on assembla un Concile National à Cartage , où il se trouva 286. Evêques orthodoxes , sans compter ceux qui étoient absents , au nombre de 120. Dans l'interieur du Pais ce n'étoit qu'un mélange impénétrable d'idolâtrie & de Christianisme. Mais enfin le Mahometisme ayant pris naissance , au commencement du VII. Siècle , les Arabes porterent cette Religion de toutes parts par la force des armes , pillant , ravageant & jettant par tout l'épouvante. Ils vinrent en Barbarie aidés de 24000. Turcs commandez par Occuba ben Nazic en 663. Après s'en être emparez , plusieurs y resterent , & cette nouvelle Religion y fit de grands progresz , & devint la dominante. La plupart des Chrétiens se refugierent en Espagne & en Italie.

Les Chrétiens qui y resterent & les idolâtres y furent persécutez sans distinction. A la faveur des revolutions , il en resta toujours des uns & des autres , jusqu'au XIII. Siècle, que

que les Cherifs Princes Arabes descendans de Mahomed, usurperent la Barbarie. Après avoir remporté une pleine Victoire, ils en chassèrent entièrement les Chrétiens, qui s'enfuirent en Europe, & les Africains idolâtres furent contraints par les tourmens d'embrasser le Mahometisme.

Quoi que la Religion soit la même dans ce Royaume, que celle qui domine dans tous les Etats du Grand Seigneur, on y compte comme dans le reste de l'Afrique 72. Sectes principales, toutes soutenues par chaque parti comme véritables, & conduisant au salut; sans compter les Sectes particulières des Morabouts & Santons ou Moines, qui ont chacun des usages ridicules. Mais toutes ces Sectes se reduisent à deux principales, à celle de Mahomed dominante dans l'Empire Ottoman; & à celle de Hali qui est seule reçue dans les Etats de Perse. On suit la première dans le Royaume d'Alger; on ne prend pas garde à ceux qui suivent l'autre. On les laisse dans leur opinion, pourvu qu'ils ne parlent ni n'écrivent contre la Religion dominante.

Ces deux Sectes diffèrent en ce que les Sectateurs de Mahomed croient, que Dieu est la Cause du bien & du mal, & soutiennent la Prédestination absolue; que Dieu est éternel & la Loi de même; que Dieu se rendra visible dans son Essence même; que Mahomed fut élevé en la présence de Dieu en corps & en ame; qu'il faut nécessairement prier Dieu cinq fois par jour.

Les autres croient au contraire, que Dieu

ne

DU ROYAUME D'ALGER. 95

ne produit que le bien ; que Dieu seul est éternel , mais que la Loi ne l'est point ; que les ames bien-heureuses ne voyent Dieu que dans ses operations ; que l'ame de Mahomed fut enlevée dans le Ciel sans le corps , & qu'il suffit de prier Dieu trois fois par jour.

Il y a encore plusieurs autres sentimens, qui diffèrent entr'eux dans l'interprétation de l'Alcoran , qu'on peut voir dans divers Auteurs qui ont traité de la Religion Mahometane , comme Camerarius , Bochart & autres.

Toutes les Sectes différentes se traitent reciproquement d'héretiques ; mais parmi tous les Sectaires , les plus remarquables sont les trois Sectes de Morabouts appellées Santons , Cabalistes & Sunnaquites.

Les Santons sont de différentes regles, suivant l'esprit de leurs fondateurs. Il y en a qui sont obligez de courir perpetuellement couverts de haillons , & d'autres tous nuds comme des insensés & de fanatiques. Ils croient que les bonnes œuvres , les jeunes , les austérités & les souffrances les purifient & les rendent semblables aux Anges ; & que lorsqu'ils ont atteint un certain degré de perfection , ils ne peuvent plus pécher , ce qui donne lieu à leurs extravagances & à plusieurs crimes.

Les Cabalistes observent de jeunes très-rigoureux , ne mangeant d'aucun mets qui ait eu vie , mais des herbes , des legumes , des fruits , des racines & autres choses semblables. Ils ont des formulaires de prières pour tous.

tous les mois, tous les jours & toutes les heures. Ils se vantent d'avoir des Visions célestes & des entretiens avec les Anges, qui leur apprennent tout ce qu'ils veulent savoir; & ils portent sur eux des Talismans quarrés avec des chiffres & des caractères. Cette règle fut instituée par un nommé Beni, réputé pour un célèbre Docteur Arabe.

Les Sunnaquites sont de vrais Misantropes. Ils vivent dans des déserts éloignés de tout commerce avec les hommes, qu'ils fuient avec grand soin. Ils ne se nourrissent que d'herbes & de racines. Ils tiennent du Judaïsme, du Christianisme, du Mahometisme & même du Paganisme. Ils sacrifient des animaux. Ils ne se font circoncire qu'à l'âge de 30. ans, après quoi ils se font baptiser au nom du Dieu Vivant. Ils disent que toutes les Religions ont été envoyées de Dieu; qu'ils sont les plus parfaits de toutes les hommes; qu'ils souffrent & prient pour tous les autres, & prétendent détourner la colère de Dieu du reste du genre humain.

Dans les Villes du Royaume d'Alger, on a peu de foi pour ces sortes de gens, aussi n'y voit-on guères paroître de ces Santons qui seroient punis s'ils faisoient quelque larcin ou autres crimes, qui sous prétexte d'inspiration leurs sont permis parmi les Arabes. Les Turcs n'ont aucun égard à leurs mœurs, & font étrangler les Morabouts tout comme les autres, lorsqu'ils se mêlent des affaires du Gouvernement.

Parmi la plus grande partie des Turcs d'Alger, il n'y a que l'apparence de la Religion;

gion; le libertinage, le vice & l'ignorance y triomphent. Il ne faut pas s'en étonner, puisque la Milice qui gouverne est un mélange de la lie des Turcs du Levant, des Renegats Chrétiens & des Juifs. Il est vrai que les Chefs tiennent la main à ce que toutes les Cérémonies soient observées exactement, & qu'ils se contraignent eux-mêmes en public pour ne pas donner mauvais exemple. Mais pour cela, ils n'en valent pas mieux en général, & l'on n'en trouve point qui vivent en gens de bien, si l'on excepte les Hags, qui se piquent de sainteté, & quelques autres que l'âge a dégagés des passions; c'est tout comme ailleurs.

Les Hags sont ceux qui ont fait le voyage de la Meque & visité le Sepulchre de Mahomed. Ils sont fort distinguez & regardez comme déjà sanctifiez. La vénération qu'on a pour eux fait souhaiter à tous de pouvoir faire le même voyage; mais outre la longueur & la fatigue, il faut avoir de quoi s'entretenir, & faire quelque présent au Temple de la Meque.

Les Cherifs sont ceux qui descendent de la Race de Mahomed. Ils sont distinguez par un Turban verd, & il n'y a qu'eux qui aient droit de le porter. Il y en a parmi eux de très-misérables, qui ne laissent pas d'être très-attentifs à porter cette marque de distinction. Ils n'ont pour prouver leur extraction, ni titres, ni papiers, ni parchemin; mais seulement l'usage de leurs ancêtres de l'un à l'autre sans interruption: & l'imposture en ce cas seroit punie de mort.

La plupart des habitans de ce Royaume portent un chapelet de grains de Corail, d'Ambré ou d'Agate pour s'amuser, & prononcent en les parcourant avec les doigts, & plutôt par habitude que par dévotion, les attributs de la Divinité.

Les pauvres ignorans ne disent à chaque grain que *Sta-fer-A-la*, ou Dieu me garde. D'autres moins ignorans disent à chaque grain, *Alla Illa Mebumed rasoul Alla*. Il n'y a point d'autres Dieux que Dieu, & Mahomed est l'Envoyé de Dieu. Ceux qui sont plus éclairés ajoutent à cette confession de Foi, une Kirielle des attributs de Dieu, à mesure qu'ils font passer les grains. Par exemple, „ au nom de Dieu seul & unique Dieu, „ loué soit Dieu seul & unique Dieu ; au „ nom de Dieu tout puissant, loué soit Dieu „ dans sa puissance ; au nom de Dieu tout „ bon, loué soit Dieu dans sa bonté ; au „ nom de Dieu tout sage, loué soit Dieu „ dans sa sagesse ; au nom de Dieu miséricordieux, loué soit Dieu dans sa miséricorde ; au nom de Dieu éternel, loué soit „ Dieu dans son éternité &c. ; & à la fin ils „ disent, loué soit Dieu le Seigneur du Monde. Seigneur qui jugeras les hommes, je „ t'adore, je mets toute ma confiance en „ toi, je confesse que tu n'as ni engendré, „ ni été engendré, & qu'il n'y a aucun qui „ te soit semblable ou égal. Seigneur que ta „ Bénédiction soit sur ton Prophète Mahomed, & sur tous les Musulmans”. Mais les dévots se font une si grande habitude de dire le chapelet, qu'ils le parcourent même en

en parlant des affaires les plus intéressantes & les plus sérieuses ; ce qui fait voir que ce n'est qu'une grimace de dévotion , & non pas une véritable dévotion. Cela n'a rien qui doive surprendre , puisqu'on voit en Europe des Chrétiens , qui se poignent le Rosaire à la main.

On ne parlera point ici de leurs prières générales & particulières des Mosquées , de la Circoncision , de leurs Mariages , & de leurs enterremens. Je renvoie le Lecteur aux Auteurs qui ont amplement traité de la Religion des Mahometans & de leurs Cérémonies ; tout étant à peu près de la même manière dans le Royaume d'Alger.

Il y a liberté de Religion pour tous les étrangers , tant libres qu'esclaves. Ils y ont des Églises & des Prêtres , selon leur rite : & même toutes les Religions y sont protégées , pourvu que ces étrangers ne se mêlent point des affaires du Gouvernement , ni de ce qui concerne la Religion Mahometane , auquel cas il y a prompt & sévère punition.

Il y a peu de femmes qui aient de Religion. L'on y croit indifférent qu'elles prient Dieu ou non , & qu'elles aillent aux Mosquées & l'on ne les y oblige point. Bien de gens doutent qu'elles aient une ame immortelles. Elles sont élevées dans la plus crasse ignorance qu'on puisse s'imaginer ; & la plupart de ces hommes grossiers , & même des femmes croient , qu'elles ne sont faites que pour servir à la génération & au plaisir de l'homme. Cette opinion jointe à l'ardeur du climat , les rend fort luxurieuses. Elles se servent

servent de toute sorte de moyens pour se divertir au dépens de l'honneur de leurs maris, quelque risque qu'elles courent ; sur tout les femmes dont les maris sont aisez , & qui vivent dans la mollesse & la fainéantise. Lorsqu'elles sont ensemble, toute leur conversation roule ordinairement sur les plaisirs de Venus , & les moyens de se réjouir de ce côté-là. Ce qui prouve assez ce qu'on m'a assuré là-dessus, c'est que dès que les femmes sont vieilles & inutiles au plaisir des hommes, elles sont méprisées & maudites, même de leurs enfans. On les souffre tout au plus comme un vieux animal domestique, qu'on tient dans un coin d'une cour ou dans une cahute, & à qui l'on donne les restes de la table. Les enfans ont beaucoup de respect pour leurs Peres , mais ils n'en ont aucun pour leurs meres ; parce que les hommes épousent indifféremment de femmes de toute Nation & Religion, libres & esclaves, uniquement pour leur plaisir ou par vanité. Il est d'un usage universel que les hommes repudient leurs femmes, dès qu'elles ne sont plus propres à la génération ou au plaisir. Voici un fait qui prouve ce que je viens d'avancer.

Un nommé Clement sujet du Pape & né dans le Comtat d'Avignon, ayant été pris jeune des Algeriens se fit Mahometan, & on lui donna le nom d'Ibrahim. Etant devenu grand, il fut mis dans la Milice, & se regardant comme Turc d'origine, il fit tout ce qu'il pût pour paroître digne de l'être. Il perdit un œil à la guerre, & étant dans un âge
mûr

mais il donna dans le Commerce. Il y réussit & s'établit à Bonne. Voulant mener une vie régulière pour maintenir son crédit, il se maria & fit bon ménage. Il fit une alliance peu avantageuse, parce qu'il sentoît toujours le Chrétien, pour me servir du terme du Pais à l'égard des Renegats. Sa femme devint vieille, infirme, & hors d'âge d'avoir des enfans. La dot qu'Ibrahim lui avoit réglée en se mariant, n'étant pas suffisante pour la faire vivre sans autre secours, elle dit à son mari, qu'elle voyoit bien qu'elle étoit devenue vieille & peu propre à lui donner du plaisir; qu'elle avoit projeté de lui faire épouser une jeune fille fort belle, & qui seroit certainement de son goût, quoique ses parens fussent pauvres; à condition qu'elle seroit gardée, & entretenue dans la maison jusqu'à sa mort, & non pas repudiée, suivant la coutume de beaucoup de maris, lorsque leurs femmes étoient dans l'âge. Elle ajouta qu'elle travailleroit autant qu'elle pourroit pour le bien du ménage, & qu'ainsi elle seroit délivrée de la misère, qui est le partage des vieilles femmes qui n'ont pas du bien. Ibrahim, qui étoit d'un âge encore à prendre femme & d'un tempéramment fort & robuste, remercia sa femme de son attention. Il la trouva fort raisonnable, accepta sa proposition, & lui promit verbalement de l'entretenir malade ou saine jusqu'à sa mort. Cette bonne femme fut en même-tems faire proposition de mariage, & demander la fille en question à ses parens de la part d'Ibrahim. Les parens qui se trouvoient très-hon-

norez de s'allier avec un Turc de la Milice , qui passoit pour avoir du bien & qui en gaignoit par son commerce, furent surpris de cette proposition & qu'Ibrahim daignât jeter les yeux sur cette fille ; mais comme la femme d'Ibrahim avoit été de tout tems la bonne amie de la mere de la fille, elle lui expliqua toutes choses, & le mariage se fit aux dépens du repos de la vieille. Comme elle étoit la Gouvernante de la maison, elle voulut aussi l'être de la jeune femme en certaines occasions, & la corriger lorsqu'elle en avoit besoin. La dernière ne trouvoit pas cela à son gré, & voulant être absolument la maîtresse, & n'avoir aucune surveillante, elle porta son mari à repudier la vieille. Il se laissa gagner aux caresses & aux larmes de cette jeune femme, qui employa la ruse & l'artifice pour venir à bout de son dessein, qui réussit, & la vieille fut renvoyée. Mais Ibrahim reçut quelques années après la peine de son ingratitude. Il passoit pour riche, & sa femme faisoit une dépense fort considérable, oubliant la bassesse de son origine, & qu'elle étoit femme d'un Chrétien Renegat. Les principaux de la Ville de Bonne prirent occasion d'en blâmer en particulier Ibrahim. Un d'eux lui dit, qu'il avoit fort mal fait d'épouser une femme de la lie du peuple, qui ne lui dépensoit pas moins qu'une autre ; & que s'il lui arrivoit quelque accident, il ne seroit soutenu de personne, & se verroit généralement méprisé. Il lui représenta que pour obvier à un malheur semblable, il falloit, étant riche comme il étoit, répudier sa femme, &
en

en épouser une autre qui lui fit quelque honneur, & fût bien aparentée. Il ajouta qu'il lui donnoit ce conseil en ami, & qu'il en feroit l'usage qu'il jugeroit à propos. Ibrahim sentit flatter son amour propre par ce discours, & donna dans le piège qu'on lui tendoit adroitement, parce qu'on n'en vouloit qu'à son argent : il remercia celui qui se cachoit, sous le masque d'un d'ami véritable & sincère. Il lui dit qu'il s'en remettroit à lui, & qu'il feroit tout ce qu'il trouveroit bon. Suivant ses avis il répudia sa jeune femme, & épousa la fille de cet ami prétendu, qui obligea Ibrahim de lui constituer une bonne dot. Il le fit volontiers, flatté par l'alliance qu'il faisoit avec une des premières familles de la Ville. Dès que cette femme fut chez Ibrahim, qui la traitoit avec toute sorte de complaisance & de distinction, elle se donna carrière, & voulut tout ce qu'il y avoit de plus riche en habits & en bijoux. Sa magnificence donna bientôt une violente jalousie à toutes les femmes les plus confidables, qui faisoient enrager leurs maris par leurs demandes continuelles, leur disant qu'elles ne pouvoient souffrir que la femme d'un Renegat fût plus magnifique qu'elles. On représenta à Ibrahim qu'il devoit obliger sa femme à être plus modeste, & qu'il ne lui convenoit pas de vouloir briller plus que les autres; qu'autrement la vanité de sa femme causeroit quelque desordre & peut-être sa perte. Ibrahim méprisa cet avis, se faisant fort de la protection de son beaupere, & fit au contraire plus de dépenses pour sa fem-

me, tant en bijoux qu'en habits. L'envie des autres femmes augmenta, & elles querellèrent leurs maris sur leur économie. Ceux-ci portèrent plainte au beaupere d'Ibrahim, lui firent un grand crime de sa manière de vivre & lui imputerent quelques fautes contre le Gouvernement. Le beaupere qui n'en vouloit qu'à l'argent de son gendre, le querella vivement, & lui fit peur en lui disant, que le Dey étoit prévenu contre lui, qu'il craignoit pour sa tête, s'il ne prévenoit son malheur par la fuite; qu'il y donneroit la main, mais qu'il étoit de la bienveillance qu'avant toutes choses, il répudiât sa femme en lui donnant la dot & les nipes dont elle étoit pourvûe. Ibrahim le fit de bonne grace, voyant bien qu'autrement il y feroit contraint. Dès qu'il eut donné à sa femme ses Lettres de divorce, le beaupere lui conseilla de se cacher pour quelque tems, en attendant qu'on eût fait sa paix avec le Dey. Mais dès qu'il eut disparu, on l'accusa de divers crimes contre la Religion & contre l'Etat, & tout ses biens furent confisquez. Il se refugia à la Calle, Colonie de la Compagnie Royale d'Afrique, établie à Marseille, sous les auspices de Mr. Phoenix, qui en étoit alors Gouverneur. On lui fit abjurer la Religion Mahometane, & il passa en France sur le Navire le Parfait, appartenant à cette Compagnie.

Des M

Tous
me
déreglé
lité à l'
ter que
ment,
ceux q
L'igno
leur de

Les
âge à
toutes
que le
leur ét
pris e
haïssen
gais,
teurs d
parten

Les
fortent
Levant
Royau
ou par
d'une
Maures
rement

Ils se
faus Se
d'Effen

les Arabes ou Maures, quelques puissans qu'ils soient par leur naissance ou par leurs richesses, n'ont que le nom de *Cidi*, qui signifie Sieur ou Monsieur.

Le Dey est appelé Effendi par les soldats & par les Consuls étrangers; mais les Arabes & les Maures l'appellent Sultan ou simplement Maître ou Grand Maître. Tous les étrangers qui ont à faire à lui, & qui ne sont point caractérisés, lui font plaisir de lui donner le titre de Sultan.

Ce qui inspire de la modération aux Grands, sur qui roule le Gouvernement, c'est qu'on s'en prend à eux, lorsque les affaires ne tournent pas avantageusement, & qu'ils sont déposés ou étranglés; de sorte que la crainte des mauvais événemens leur inspire de la douceur & de la prudence.

Les Marchands du Pais qui voyagent, sont fort traitables, parce qu'ils ont à faire à toute sorte de Nations; & ils guérissent par là des préjugés de leur éducation.

Les Turcs & les Maures qui ont été esclaves, sont les plus raisonnables. Lorsqu'ils sont chez les Chrétiens, ils se desabusent de l'opinion qu'ils ont de la force & de la grandeur de leur Pais. Ils voyent les forces des Chrétiens, leur grandeur, leurs richesses, leur éclat, & éprouvent les bienfaits de quelques-uns. Ce sont ordinairement ceux qui font le plus de bien aux esclaves Chrétiens, ayant éprouvé le même sort, & craignant pour eux ou pour leurs enfans de retomber dans l'esclavage. Alors ils demandent aux Consuls des Nations étrangères des certificats,

cats du bien qu'ils ont fait aux esclaves Chrétiens.

Tous les étrangers qui arrivent dans la Ville d'Alger, sont conduits, dès qu'ils ont débarqué, devant le Dey par le Capitaine du Port ou un de ses Officiers. Le Dey leur donne la main à baiser, & leur demande en langue Franque d'où ils viennent, ce qu'ils viennent faire, & des nouvelles du lieu de leur départ & de la route qu'ils doivent suivre ; après quoi ils sont renvoyez. Ordinairement le Truchement de leur Nation est avec eux, pour leur servir de Guide & d'Interprète.

Les étrangers ne doivent point porter l'épée dans les Villes du Royaume, principalement à Alger. Les Consuls & les Officiers des Princes étrangers n'en portent point, quoi qu'il leur soit permis de le faire. Mais les rues sont si étroites, qu'une épée embarrasse les passans, & peut donner lieu à des querelles avec les Janissaires, ce qu'il faut absolument éviter.

Lorsqu'un Turc passe, il faut se ranger le mieux que l'on peut, & lui faire place si l'on ne veut essuyer des paroles injurieuses. On va rarement dans les rues sans en recevoir des jeunes Turcs & des Maures ; mais c'est à quoi il faut fermer les oreilles & ne pas répondre, de peur que la canaille ne s'attroupe, & qu'il n'arrive un plus grand mal. On ne sauroit agir avec trop de circonspection & de patience. Ce n'est pas qu'en se plaignant au Dey, on n'obtienne une bonne & prompte Justice, comme il est arrivé à Mr. Tho-

mas Thompson Consul Anglois, il y a peu d'années. Mais quelquefois le remede est pire que le mal, & pour un coupable qu'on fait châtier, on se fait un nombre d'ennemis dont il faut se méfier continuellement.

En 1716. le Sr. Thomas Thompson, Consul Anglois, allant à la Loge où s'assembloient les Capitaines de Vaisseau, rencontra sur le Môle un jeune Maure, qui selon ce qu'on en a crû étoit yvre. Le Môle est fort étroit, & comme d'ailleurs il avoit beaucoup plû, le passage n'étoit guères commode. Le Maure disputa le terrain au Consul, & le poussa même. Le Consul lui demanda s'il vouloit le faire sauter en bas du Môle, & lui dit, qu'il le trouvoit bien plaisant de lui disputer le pas. Le Maure répondit en colere, que c'étoit bien à un Chrétien à vouloir la préférence sur lui, & en même-tems futa sur le Consul, lui donna un soufflet & un croc en jambe, le jetta par terre & lui mit un genou sur l'estomac. Le Capitaine du Port ayant vû de loin ce manége s'avança, & menaça de loin le Maure, qui ne jugea pas à propos de l'attendre & s'enfuit; l'autre conduisit le Consul à l'assemblée des Officiers de Marine pour le consoler, & réparer son desordre. L'Amiral lui témoigna le chagrin qu'il avoit de ce qui lui étoit arrivé. Il lui dit qu'il alloit en informer le Dey; & que ce Maure recevrait bientôt le châtiment de son crime. L'Amiral avoit beaucoup de considération pour la famille de ce jeune homme, dont le Pere étoit un honnête Marchand de ses amis. Ainsi dès qu'il eut rapporté l'affaire au Dey dans
tou-

DU ROYAUM

toutes les circonstances
 faire mourir le coupab
 toit, parce qu'il apart
 & que d'ailleurs des li
 re, l'ivresse l'avoit co
 action. Le Dey répor
 te action méritoit la c
 ration, il vouloit bien
 comme il falloit pou
 faction du Consul ou
 lent, le Dey demand
 quer sur le châtiment
 né. L'Amiral conclu
 le Roi lui dit: à ta c
 grace de la corde. I
 après. Le Dey l'aper
 je fai ce que tu veux.
 accident, mais tu au
 ordonna en même te
 de faire chercher le
 devant lui. Comme il
 il fut bientôt trouvé
 qui lui dit fort en co
 tu fait? Le Maure sa
 lui répondit, eh Seig
 battu un Chrétien, u
 plus que moi, & qui
 Dey, outré de son a
 vrai que tu as traité l
 manière qu'on me l'
 gneur. Cela vaut-il
 chercher? Alors le
 s'écria: c'est assez,
 qui fut de deux mille
 ton. Elle fut exec

présence du Consul. On mit le criminel à la râlaque, & on lui appliqua 1000. coups de bâton sous la plante des pieds, de sorte que les pieds lui tomberent jusqu'à la cheville, ou tenoient si peu que Mehemed Effendi, Cazenadar, tira son couteau de la ceinture, & coupa la peau à laquelle ils pendoient. Comme il ne pouvoit pas en supporter d'avantage sans mourir, & que le Dey étoit bien aise de le faire bien souffrir pour éviter un pareil accident, il ordonna que le criminel fût conduit en prison, afin qu'il se sentît un peu. Le lendemain à neuf heures du matin, le Dey envoya chercher le Consul Anglois, & ensuite le criminel auquel on appliqua pour l'entière execution de la sentence les 1200. coup de bâton restans, sur les fesses, qu'on lui emporta aussi. Il en perdit la parole & la respiration : mais comme il n'étoit pas mort, le Dey ordonna de le conduire en prison, de l'y enfermer & de l'y laisser seul & sans secours. Cet ordre fut exécuté : & on laissa mourir ce malheureux, de douleur, de faim & de soif.

Le Gouvernement d'Alger se fait un principe de Religion de laisser exercer à chacun la sienne en toute liberté ; & mieux on observe la Religion, plus on y est estimé & protégé.

Les Algériens aiment beaucoup mieux les esclaves de la Religion Catholique Romaine que de toute autre, à cause de la confession qui les rend quelquefois plus fidèles. De sorte que les Maîtres souhaiteroient qu'ils se confessassent chaque semaine. Plusieurs vont
avec-

vertir les Confesseurs des mauvaises actions de leurs esclaves, & les conduisent eux-mêmes aux Eglises aux Fêtes solennelles de Noël, de Pâques, de Pentecôte & autres; & s'informent exactement s'ils se sont confessés.

Il faut que les Chrétiens & les Juifs se donnent bien de garde de parler contre la Loi de Mahomet; en ce cas ils y sont punis très-sévèrement. Il y a environ sept ans, qu'un Capitaine d'un petit Bâtiment Anglois ayant dit à un Mahometan, *Fé de merde*, ou *Foi de merde*, fut mené devant le Dey, où ayant été accusé & convaincu du fait, il fut puni sur le champ de 500. coups de bâton sous la plante des pieds. Ce Capitaine résolut de s'en vanger par quelque endroit. Il partit seulement avec son lest, & cacha dans son bord sept esclaves du Deylik dans des caisses qu'il avoit placées sous le lest, & à chaque caisse il y avoit un soupirail avec un tuyau pour prendre de l'air. Avant que le Bâtiment mit à la voile, les Officiers préposés à cet effet furent faire la visite par forme, & pour recevoir leur droit. Il partit, mais dès qu'il fut en mer, on fit la visite des esclaves ainsi qu'il se pratique; & comme les sept se trouverent de moins, le Fort de la marine tira un coup de canon, qui est le signal ordinaire pour faire revenir les Bâtimens qui viennent de partir, lorsqu'on soupçonne la fuite de quelque esclave. Le Capitaine Anglois n'eut garde de revirer de bord, il fit toujours force de voiles, & le Capitaine du Port s'embarqua dans la Galiole de garde pour courir après lui.

Le Bâtiment Anglois s'étant trouvé bientôt malheureusement pour lui en calme, & les gens de l'équipage voyant qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'être pris, le Capitaine s'embarqua dans un petit Canot qu'il avoit acheté à Alger, ayant perdu sa chaloupe par accident dans la route ; mais ce Canot ne pouvoit contenir que sept hommes. Le Capitaine & six autres des plus courageux d'entre les matelots & les esclaves résolurent d'affronter la mer, & de se sauver à Majorque avec le Canot. Ils y embarquerent des vivres, s'éloignèrent du Navire à force de rames, avant que la Galiote de garde y arrivât, & ils se sauvèrent. La Galiote ramena dans le Port le Navire, qui fut déclaré confisqué. Les matelots & les esclaves qui avoient resté à bord furent bâtonnez & mis à la chaîne ; le Consul Anglois, le Chancelier & les Marchands de cette Nation furent arrêtez & le scellé fut mis à leurs maisons & sur leurs effets, jusqu'à ce qu'enfin le Consul accommoda & paya grassement les esclaves qui s'étoient sauvez avec le Capitaine. On rendit la liberté à tous les Anglois, mais le Bâtiment fut confisqué.

Les Banqueroutiers sont punis de mort à Alger. Les Turcs coupables de banqueroute sont étranglez, les Maures pendus, les Juifs brûlez, & à l'égard des Chrétiens, leur Consul ou la Nation sont forcez de payer pour eux. On appelle Banqueroutiers ceux qui se sauvent sans payer. Ceux qui ne peuvent pas satisfaire à leurs Créanciers doivent s'abandonner à leur discretion avec tout ce qu'ils

qu'ils ont, pour ne pas se rendre coupables.

Il faut observer de ne faire aucun présent ou don aux Turcs ou Maures par pure libéralité, de peur que cela ne passe en usage, qui a force de Loi dans ce País-là, lorsqu'il leur est avantageux, de même que dans tout le Levant. De là vient que les Consuls sont obligés de faire continuellement à ceux qui gouvernent, des présens que leurs prédécesseurs n'avoient faits que par générosité & pour faire leur cour.

Si un étranger, dans quelque occasion particulière, offre un présent à un Turc ou à un Maure, il le demande toutes les fois que la même occasion se présente, & après ses Successeurs en font de même, sur tout si ce sont des gens dans l'emploi.

Si un étranger domicilié dans le País prie à dîner un Turc, qui vient le voir par honnêteté ou pour affaires, toutes les fois que ce Turc a affaire dans la maison de l'étranger, s'il s'y trouve à l'heure du dîner, il n'attend plus d'être prié. Il croit faire honneur au maître du logis de rester, & deshonneur de sortir sans dîner chez lui; il s'assied, prend un couvert ou en demande un. Il y auroit de l'imprudence à le faire sortir, & ce seroit beaucoup s'exposer.

Si un Capitaine ou maître de Bâtiment, qui a coûtume de faire des voyages à Alger avec des fruits frais, ou secs, des confitures & d'autres choses semblables, en donne une fois par bienfaisance aux Turcs dont il croit avoir besoin, toutes les fois qu'il y retourne avec des mêmes denrées, chaque Turc

vient demander la même portion qu'il avoit déjà une fois reçüe : ce qu'on appelle demander l'ufance. Ainfi il ne faut leur donner que conditionnellement, & par pacte exprès, en s'expliquant pour l'avenir : en ce cas ils n'ont rien à dire.

On a vû tant d'exemples de ces sortes de cas, qu'on ne feroit être trop circonfpect. Je n'en rapporterai qu'un arrivé en l'année 1691. sous le regne de Hagi Chaban Dey. Un Marchand Grec, domicilié dans la Ville d'Alger, faisoit presque toutes les années un voyage à Tunis ou en Egypte, & en rapportoit chez lui des marchandises, dont il se faisoit le plus de consommation, qu'il vendoit en détail. Un homme de sa Nation étant mort, le chargea de l'exécution de son testament, & entre autres legs pieux, il laissa une somme pécuniaire pour distribuer aux pauvres. Le Marchand revenant un jour à son logis, vit un Maure assis dans une rue sur une pièce de natte, & appuyé contre le mur d'une maison. Ce Maure estropié des deux jambes & n'y voyant presque pas, demanda la charité à ce Marchand, qui en fut d'autant plus touché, que ce pauvre travailloit & faisoit des cordons ou lassetts de fil & de laine pour ne pas perdre son tems. Il lui donna par charité un Real chique, ou la huitième partie d'une piastre courante d'Alger. Comme il fit cette charité en petite monnoye, le pauvre reçut soixante-dix-sept aspres, & en eut la main pleine. Il fut si transporté de joye de se voir tant d'argent, qu'il se traîna après le Marchand avec ses bequilles, en lui souhaitant

hantant mille bénédictions. Il disoit à tous ceux qu'il rencontroit, que ce Chrétien lui avoit fait une grande libéralité pour l'amour de Dieu, dont tous les passans étoient édifiés; parce, disoient-ils, qu'il ne faisoit acception de personne en faisant la charité. Le pauvre suivit son bienfaiteur pour sçavoir son logis, & prit poste dans un endroit par où le Marchand étoit obligé de passer tous les jours pour aller & venir de chez lui. Le lendemain le pauvre demande la charité, & le Grec donne la même somme en même monnoye. Cette action le fit si bien remarquer, & lui attira une si bonne réputation que chacun voulut acheter de lui par préférence. Cela lui procura beaucoup de profit, & tous les Prêtres Mahometans parloient de la recompense que Dieu donnoit à ce Grec charitable; de sorte que se trouvant si bien de sa charité, qui ne lui coûtoit rien, il donna la même somme au pauvre tous les jours pendant environ un mois. Après ce tems-là, le Marchand partit pour aller au Levant acheter des marchandises. Le pauvre gardoit toujours son poste, & ne voyant plus son bienfaiteur, il en demanda des nouvelles, & apprit avec regret qu'il étoit allé voyager; mais il fut consolé par l'espérance de son retour. Lorsque son commis passoit, il faisoit à haute voix des prières pour l'heureux retour de son maître, qui arriva cinq ou six mois après, & que le pauvre revit avec plaisir. Le Marchand après avoir reçu son complément, voulut lui donner quelque charité; mais le pauvre répondit, qu'il valoit

valoit mieux qu'il payât tout à la fois ce qu'il lui devoit. Le Grec dit qu'il ne lui devoit rien ; à quoi l'autre repliqua , qu'il manquoit depuis près de six Lunes , & par conséquent qu'il lui devoit environ 180 Reaux. Le Grec se mocqua du pauvre , & l'injuria.

Le Mendiant en porta plainte au Dey, qui envoya chercher le Marchand Grec , pour qu'il plaidât sa cause devant sa partie. Le Maure allegua que le Marchand lui avoit donné pendant une Lune un Real tous les jours , & que cette charité lui avoit attiré un debit considérable de ses marchandises & un grand profit ; que se voyant une rente comme celle-là , il avoit cessé de travailler , d'autant mieux qu'ayant presque perdu la vue , il ne pouvoit rien faire qu'avec beaucoup de peine ; que le Marchand étant allé en voyage sans lui rien dire , ni lui déclarer qu'il ne vouloit plus lui continuer sa pension quotidienne , il avoit toujours resté à son poste , comptant sur sa libéralité en priant Dieu pour son retour ; que se fiant sur la pension , lorsque le Marchand seroit revenu , il avoit emprunté pour vivre , en attendant son arrivée , & que lui aiant après son retour , demandé les arrerages , il en avoit reçu des injures. Le Marchand convint de tout ce que le pauvre venoit de dire , & voulut prouver que l'aumône étant une action volontaire , il étoit permis de la faire cesser quand on vouloit. L'affaire fut examinée , & le Marchand condamné à payer au mendiant un Real par jour , depuis celui qu'il étoit parti d'Alger jusqu'au jour de la décision , & une piastre de plus
pour

pour les injures dites ; sauf à lui de déclarer dans le moment, que son intention étoit de ne plus lui faire aucun don à l'avenir. Le Marchand en fit sa déclaration, & promit bien de ne pas oublier un pareil jugement.

Lorsque les Algeriens se font visite, après s'être faits annoncer par un esclave, il restent dans une petite cour ou parloir fait pour cela. Le maître du logis vient à ce parloir & fait apporter du tabac, des pipes & du café. S'il juge à propos de faire monter ceux qui le demandent, il en fait avertir les femmes & les filles, afin qu'aucune ne se trouve dans l'appartement où dans la chambre où ils doivent aller. De sorte que s'il se rencontre quelqu'un sur l'escalier d'une maison, ou dans quelque autre endroit, sans être conduit par le maître, il est réputé pour un voleur, arrêté sur le champ & dénoncé. On fait faire des informations de ses vie & mœurs ; s'il est convaincu de quelque larcin, il est puni de mort, sinon on se contente de lui faire infliger une peine pécuniaire ou corporelle, s'il n'a pas de quoi payer. On présume qu'un homme qui pénètre dans une maison, sans se faire annoncer, y va pour voler, ou pour deshonnorer les femmes.

Si ce sont des femmes qui visitent la maîtresse du logis on fait avertir le mari, afin qu'il ne paroisse point tant que la visite durera. Ces sortes de visites donnent lieu à une grande débauche avec les esclaves Chrétiens, qui se trouvent en sûreté, parce qu'ils sont regardés sans conséquence & comme des animaux domestiques. Le mari n'oseroit en-
trer

trer dans l'appartement des femmes, tant qu'il y a des étrangères dans la maison.

Lorsque les Chrétiens vont visiter les Algeriens dans leur maison, ils sont reçus comme les gens du Pais au parloir. Il y en a même qui ne font pas difficulté de leur faire voir leurs femmes & leurs filles, & qui regardent tous les Chrétiens libres & les esclaves sans conséquence. Mais les Chrétiens ne font guères de ces visites qui sont hors d'usage, parce que les Algeriens qui ont des emplois dans le Gouvernement ou des métiers, ont tous leurs lieux de rendez-vous où on les trouve toujours.

La Loi défend aux femmes, comme dans tous les Pais Mahometans, de se laisser voir à d'autres qu'à leurs maris. On y marie les filles sans que les Epoux les puissent voir, avant l'engagement devant le Cady. De cette manière, ils ne peuvent connoître les défauts personnels l'un de l'autre. Tout ce qu'ils peuvent faire, quoique cela soit aussi défendu par la Loi, c'est de se faire informer de ce qui concerne les filles qu'ils veulent épouser, par des parentes qui vont leur faire visite, à dessein de les examiner.

Les Algeriens, soit Turcs, soit Maures ou Arabes, qui veulent être réputez gens de bien, menent une vie simple & laborieuse, & n'ont aucun de ces amusemens agréables qu'on a dans tous les autres Pais. Leur usage est de se lever au point du jour, pour se purifier & faire leur première prière nommée *Caban*. Il dînent à dix ou onze heures, pour avoir le loisir de faire leur ablution

tion avant la seconde prière du midi , nommée *Dohor*. Ils se retirent le soir chez eux avant la troisième prière , appelée *Lazero* , qui se fait toujours avant la nuit , en quelque saison que ce soit. Après ce tems-là , on ne voit dans les rues que des libertins , ou des gens qui ont des affaires bien pressantes. Ils observent aussi religieusement de se lever pour la quatrième & la cinquième prière , qui se font toujours pendant la nuit , & qu'on nomme *Magarepa* & *Latumar*.

Ils n'ont ni jeux , ni spectacles publics ni particuliers. Ils passent plus de la moitié de leur vie à boire du café & à fumer , sans autre compagnie de femmes que celle des leurs , de leurs concubines & de leurs esclaves.

Tous jeux leur sont défendus , excepté ceux des Echecs & des Dames ; encore ne leur est-il pas permis de jouer de l'argent. Ils jouent pour quelques prises de café , pour du tabac , du sorbet ou autre chose semblable.

Leur Lune de Ramadan , ou leur Carême , est une espèce de Carnaval pour la jeunesse libertine , mais plus modéré que celui des Chrétiens , dont-ils méprisent fort les mascarades & les bals. Ils appellent le Carnaval , le tems où tous les Chrétiens deviennent fous. Comme ils passent tout le jour sans manger ni boire , dès que le Soleil est couché , les jeunes gens courent par la Ville avec des guitares & des tambours , en criant & chantant , & vont de tems en tems manger & boire ; mais les per-

personnes de bonnes mœurs & qui veulent ménager leur réputation, se gardent bien de faire de semblables choses, & restent chez eux comme à l'ordinaire.

Il est bon d'observer que les dévots, ou ceux qui veulent paroître bons Mahometans, se couvrent pendant le jour d'une gaze ou d'une toile claire, afin de ne respirer aucune odeur de viande ou de boisson. Je me ressouviens à ce sujet, que je demandai à un Maure qui avoit été ci-devant à la Cour du Roi de Maroc, si ce que j'avois ouï dire étoit vrai; sçavoir, que ce Prince avoit donné audience le visage couvert, à Mr. de St. Olon Ambassadeur de France, parce qu'il estimoit, disoit-on, qu'un Chrétien n'étoit pas digne de voir son visage. Le Maure répondit qu'on s'étoit trompé; que dans le tems de l'audience on étoit en jeûne, & que c'est la coutume du Roi de Maroc d'avoir en ce tems-là le visage couvert. D'ailleurs, ajoûta-t-il, comme les Chrétiens boivent fréquemment du vin & des liqueurs, le Roi s'étoit couvert le visage pour n'en avoir aucune odeur, qui l'auroit sans doute incommodé; parce que ce Prince qui n'a jamais bû ni vin, ni liqueurs, & qui les a toujours eu en aversion, craint même de les sentir.

Les habitans du Royaume d'Alger sont naturellement fort avares, & ils ne font pas difficulté de se reconnoître tels. Ils disent communement, que lorsque les Chrétiens veulent peindre un Algerien; ils représentent un homme à qui on bouche un œil avec une piastra, pendant qu'on lui crève l'autre
avec

avec un coñteau ; ce qu'il se laiffe faire pour gagner la piaſtre. Ils ſont fort ſobres & vivent avec preſque rien. Mais c'eſt un ancien uſage, que chaque Pere de Famille , ou chaque Chef de Maïſon , ait un tréſor enterré.

La plupart des Chrétiens ſ'imaginent, que c'eſt à cauſe qu'ils croient la Metemphicoſe, ou qu'ils penſent jouir de cet argent dans l'autre monde. Mais m'en étant informé de pluſieurs perſonnes ſenſées dans le Païs , elles m'ont aſſuré que ce n'étoit pas-là leur motif. La véritable raiſon de cette conduite, c'eſt que perſonne ne veut paſſer pour riche crainte d'avanie ; car dans les beſoins preſſans de l'Etat, vrais ou ſuppoſez , le Dey prend de l'argent comptant par tout où il en trouve , & il n'y a aucun exemple qu'on l'ait rendu. D'ailleurs Alger étant ſujet à des révolutions fréquentes , un habitant perſécuté par ceux qui gouvernent , & contraint de ſe ſauver pour éviter la mort , eſpere de conſerver ſon tréſor, ſ'il n'a pu l'emporter, en l'indiquant à quelqu'un de ſes enfans , à un bon parent ou à un fidèle ami. C'eſt auſſi l'unique moyen de conſerver de quoi vivre aux enfans , en cas de malheur ; car lorsqu'un homme eſt étranglé , tous ſes biens ſont conſiſquez par ordre du Gouvernement, ce qui arrive ſouvent. Dans de ſemblables occaſions le Pitremelgi, ou Receveur des revenus caſuels, fait fouiller la terre, dans les maïſons des fugitifs ou des criminels exécutez , & bouleverſer le terrein qui leur appartient à la campagne.

Les

Les meubles dans ce Pais-là consistent en fort peu de chose, chez les personnes même les plus riches. On n'y connoît ni tapisseries, ni fauteuils, ni chaises, ni armoires, ni choses semblables. Les murailles seulement y sont bien blanches. Dans la chambre la plus propre il y a un tapis de pied ou une natte de joncs ou de palmier; les gens du Pais quittent leurs babouches à la porte avant que d'entrer, les rues étant en toute saison très-mal propres. Au milieu de la chambre contre un mur, il y a un enfoncement & une large marche élevée d'un pied, couverte d'un tapis avec des coussins, qui sert pour s'asseoir pendant le jour & pour dormir la nuit, en y mettant de petits matelas que l'on ôte le matin. A un bout de la chambre, qui est ordinairement fort longue, on fait une séparation avec un rideau de toile sans tringle, & seulement attaché d'une muraille à l'autre avec un cordon. Cet endroit sert à enfermer les matelas, les coussins, & les couvertures inutiles pendant le jour, que l'on met sur un reposoir fait de planches. Il y a dans cet endroit une caisse de bois peint, où sont les hardes & les nipes. Celles dont on se sert journellement sont pendues à des chevilles à la muraille. On a des rideaux aux fenêtres & aux portes, de toile fort claire avec des rubans de soye de couleur entre deux lez. Ces rideaux sont aussi sans tringle, & tiennent avec un clou ou cheville de chaque côté. A côté des fenêtres il y a de petites niches dans le mur, qui servent d'armoires, où l'on enferme les utensiles de table &

& autres bagatelles de peu de considération.

On n'y voit presque point d'argenterie; les cuilliers sont de buis, on ne s'y sert point de fourchettes, la vaisselle est de terre, excepté quelques grands plats ou bassins de laiton. On mange ordinairement sans table, & l'on met les plats sur une pièce de natte qu'on enleve après avoir mangé.

Les plus distinguez ont une table basse & ronde, couverte d'une lame de laiton façonnée au tour & en plusieurs autres endroits. On sert à manger sans nape, mais une serviette assez longue pour faire le tour de la table, sert à tous ceux qui y sont. Quelques-uns ont des fourchettes d'argent, mais il s'en trouve très-peu, & ils ne savent pas même s'en servir commodement.

C'est assez l'usage des femmes, qui veulent passer pour belles, de se frotter le bout des doigts avec une herbe nommée *Gueva* qui les teint en bleu, & de se noircir les cheveux & les paupieres avec de l'antimoine brûlé. C'est-là tout leur plus beau fard.

Il y en a qui pour exciter leurs maris ou leurs amans au plaisir de l'amour, leur font prendre de la poudre d'une racine, appelée en Arabe *Surnag*, laquelle a une vertu toute particulière pour cela. Elle se trouve en plusieurs endroits du Mont Atlas du côté de l'Ouest, & les Arabes assurent que c'est assez qu'une fille y urine dessus pour perdre sa virginité.

On apprend aux enfans à lire & à écrire en même tems, comme dans les Pais du Levant. Les maîtres crayonnent leurs leçons
dans

dans le commencement, & les écoliers suivent les Lettres crayonnées avec la plume, dont on leur apprend en même tems le son, jusqu'à ce que leur main soit ferme & accoutumée à donner le tour aux Lettres.

Le châtimement des enfans, lorsqu'ils manquent à leur devoir est la bastonnade. Comme ils sont toujours assis sur des nattes, les jambes croisées & nuës, le maître leur prend les jambes qu'il passe & joint ensemble dans une Falaque, instrument fait exprès, qui les tient saisies, & tenant ou faisant tenir les pieds élevez il leur donne sur les plantes un nombre de coups, suivant la faute commise avec une regle ou une baguette.

Ils condamnent l'usage de fesser les enfans, comme très-indecet, scandaleux & abominable : ils en font même un grand crime. La raison en est, qu'étant très-portez à ce qu'un de nos Poëtes appelle l'amour Socratique, ils trouvent en cela un grand sujet de tentation. Tellement que si un maître d'école s'avisait de le faire, on le puniroit très-rigoureusement.

Il arriva un jour de canicule, que les domestiques du Consul Anglois à Alger étoient sous les galeries de la cour de la maison, en chemises & en culotes seulement, tête nue & pieds nuds occupez à tirer du vin d'une pièce & à le mettre en bouteilles. Le bouton de la culotte d'un des domestiques rompit, & les autres pour se rejouir, voulurent le fesser. Tandis qu'il se défendoit de son mieux, un Turc qui alloit voir quelquefois le Consul passant devant la porte, & entendant de
grands

grands éclats de rire , entra dans la maison par curiosité. Il vit un jeune garçon nud , la chemise sur la tête, se défendant de son mieux. Il crût qu'on se rejouïssoit autrement qu'on ne faisoit , & prétendit avoir part au plaisir. Il mit son demi-sabre à la main pour écarter les autres domestiques , & se saisit de celui qu'on vouloit fesser. Ils coururent tous effrayez vers leur maître, avec qui nous étions en bonne compagnie , & raconterent ce qui se passoit. Nous y accourumes tous , & eumes bien de la peine à faire sortir le Turc , & à lui persuader que ce n'étoit pas ce qu'il pensoit , & que le jeu des domestiques n'étoit pas si sérieux. Il se retira avec peine & comme un furieux, en nous accablant d'injures & en nous menaçant. Mais c'est tout ce qui en arriva ; car nous étions tous accoutumés aux injures & aux menaces des Hauts & Puissans Seigneurs , les soldats Turcs , qui sont assez liberaux de ce côté-là envers les Chrétiens.

C'est un usage assez reçu parmi les Mahometans , mais particulièrement à Alger, de taxer les denrées comme le pain , le vin , les légumes & généralement les autres choses nécessaires à la vie , qui se vendent en détail. Aucun Marchand n'oseroit outrepasser le prix , de peur de s'exposer à de rudes peines. Ce prix est augmenté ou diminué , selon l'abondance ou la disette , les saisons ou les conjonctures. Cette taxe est regardée comme un article essentiel de la Religion ; & c'est par où commence un Dey nouvellement élu.

Ibrahim Dey surnommé le Fou, élu au

mois de Mai 1710. voulut faire, quelques jours après son élection, un acte Justice, pour se faire craindre des mauvais & aimer des bons. Un matin il prit l'habit d'un esclave Hambourgeois, qui étoit de sa taille, & sortit de chez lui à la petite pointe du jour avec un autre esclave, qui lui servoit de camarade. Il le fit entrer dans une boutique où l'on vendoit en détail toute sorte de denrées, & dont il soupçonnoit le maître de mauvaise foi. Cet esclave dit au Marchand que leur maître les envoyoit à la campagne pour travailler, & que comme ils n'y faisoient pas bonne chere, ils venoient acheter du ris & des raisins pour faire un mets à la mode de leur País; qu'ils l'alloient faire cuire à la taverne avant que de partir, mais qu'ils le prioient de ne pas le dire à leur Patron qu'ils lui nommerent; parce qu'il étoit fort brutal, & qu'il ne manqueroit pas de les châtier, s'il sçavoit qu'ils eussent resté si tard en Ville. Ce Marchand leur promit tout ce qu'ils voulurent & leur vendit, pour le secret, le ris & les raisins secs beaucoup au delà de la taxe qui venoit d'être publiée; parce que c'étoit pour des esclaves, à ce qu'il pensoit, & que cela ne tireroit à aucune conséquence. Le Dey revenu à son Palais prit ses habits & se mit sur son siège ordinaire. L'esclave qui étoit avec lui, vint lui porter plainte publiquement peu de tems après, contre le Marchand Maure, qui lui avoit vendu le ris & les raisins secs beaucoup au delà de la taxe. Le Dey envoya un Chaoux pour amener ce Maure, qui étant devant lui nia
le

le fait comme une imposture de l'esclave, qui aparemment vouloit avoir sa marchandise & l'argent. Le Dey sans vouloir dire qu'il étoit avec l'esclave, lors de l'achat du ris & des raisins, le garda auprès de lui & envoya un crieur ordinaire publier dans la Ville, que si quelque Turc, Maure, Chrétien, ou Juif avoit des plaintes à faire contre un tel Marchand, il eut à aller incessamment à la Maison du Roi, & qu'on ne seroit plus reçu après la seconde prière. Plusieurs personnes s'y rendirent, & accusèrent le Marchand de concussion, dont il fut plus que suffisamment convaincu. Le Dey prononça, en attendant la sentence definitive, qu'il lui seroit donné par provision 500. coups de bâton sous les pieds, & qu'il payeroit 500. piastres d'amende, lesquelles seroient mises dans le trésor de l'Etat, & ce à cause qu'il avoit menti devant le Dey. Cette expédition étant faite on fut aux opinions, & la pluralité des voix le condamna à être pendu pour l'exemple, étant le premier prévaricateur depuis la Regence d'Ibrahim Dey; ce qui fut exécuté sur le champ.

Peu de jours après ce même Dey allant se promener du côté de la Marine avec sa Cour, rencontra un Maure des plus misérables portant sous ses haillons un gros paquet; & en marchant il y portoit souvent la main & en tiroit dequoi manger. Le Dey curieux s'approcha de lui, & l'arrêtant lui dit, que manges-tu la? En même tems il leva ses haillons & vit un cabas rempli de prunes de brignole. Le Dey lui dit, où as-tu pris cela? Le Ma-

re répondit, je viens de l'acheter d'un Marinier qui vient de Marseille, afin de regaler ma famille. Le Dey, qui le connoissoit pour être des plus pauvres, lui repliqua ; tu n'as pas du pain à donner à tes enfans, & tu dis avoir acheté ce cabas de prunes : il faut que tu l'ayes volé. Et quand même tu l'aurois acheté, tu es punissable de prodiguer ainsi tant d'argent, comme pourroit faire un grand Seigneur. Il ordonna à un Chaoux de le mener à la Maison du Roi, & de le garder jusqu'à son retour. Etant à la Marine, il fit appeler le Capitaine & tout l'équipage d'une Tartane qui venoit de Provence, & leur demanda s'ils avoient vendu leurs marchandises & surtout les prunes ; s'ils étoient bien contens, & s'ils avoient été bien payez ? Le Capitaine répondit qu'il n'y avoit pas trop profité, & qu'au surplus on avoit volé à un d'eux un cabas de prunes, dans le tems qu'il le faisoit débarquer. Le Dey demanda s'il reconnoîtroit le cabas. On lui répondit qu'il étoit aisé, puis qu'il étoit marqué du nom du Marinier à qui il avoit été pris. Le Dey ordonna à l'équipage de ce Bâtiment de le suivre au Palais, où la marque aiant été reconnue ainsi qu'on lui avoit dit, il fit rendre le cabas à qui il appartenoit. Le Maure fut regalé sur le champ de 500. coups de bâton pour avoir menti au Dey, & condamné à être pendu ; & la sentence fut exécutée une heure après. Le même Ibrahim Dey, fut mis à mort le mois suivant, pour avoir manqué à son devoir, comme on le verra dans le Chapitre du Dey.

On

On s'étoit toujours piqué dans le Royaume d'Alger, de ne prendre aucune précaution pour prévenir la peste, ou pour en empêcher le cours. On auroit crû s'opposer aux decrets éternels de Dieu & au Dogme de la Prédestination absolue, si on avoit fait autrement. J'ai vû même en 1718. arriver un Navire Anglois, qui avoit chargé à Alexandrie où la peste étoit violente. Le Capitaine de ce Bâtiment en étoit mort en route, de même que quelques Marchands Mahometans. Nonobstant les représentations qui furent faites au Dey par les Consuls, l'équipage, les foyes & les cottons furent débarquez le même jour de son arrivée, sans qu'il survint aucun accident. Cependant (chose étonnante) la peste qui ravageoit la Provence en 1720. avoit répandu une telle terreur par tout, qu'à Alger on y oublia la Prédestination, & Méhemed Dey renvoya non seulement les Bâtimens qui venoient de Marseille, mais il refusa même la permission de recevoir les Lettres qui étoient sur ces Bâtimens.

Il n'y a aucun Medecin à Alger, n'y dans aucun endroit du Royaume. On en condamne l'usage; & les personnes qui veulent être réputées vertueuses disent, que c'est tenter Dieu que de vouloir prendre des remedes au hazard pour des maladies internes. J'ai vû mourir Baba Hali Dey d'une violente fièvre, sans vouloir prendre aucune remede, quoi qu'il eût un Chirurgien François pour son esclave, qui étoit habile homme, & qui lui promettoit de rétablir sa santé. Mais il

le rejettoit en disant , que le nombre de ses jours étoit marqué de toute éternité. Les Algériens approuvent seulement les remèdes extérieurs , & chaque famille a ses petits remèdes particuliers en cas d'accident. Il y a peu de malades ; les gens y vieillissent & y sont forts & robustes ; ce qu'on doit attribuer à la sobriété, à l'usage des viandes les plus simples , & à l'exercice du corps dès le bas âge.

CHAPITRE IX.

Division du Royaume d'Alger. Du Gouvernement du Levant.

LE Royaume d'Alger a été divisé en plusieurs Souverainetez , Provinces , Gouvernemens , Seigneuries , ou Républiques , suivant les Révolutions qui y sont arrivées , & la volonté des Peuples qui s'en sont rendus maîtres tour à tour , par la force des armes. C'est pourquoi les Auteurs qui ont écrit en différens tems , en parlent différemment.

Les Turcs qui en sont aujourd'hui les maîtres , ou plutôt les tirans , quoi qu'en très-petit nombre eu égard à la grandeur du País & au nombre des habitans , l'ont divisé en trois Gouvernemens.

Il y a peu de Villes fermées & d'autres habitations bâties. Presque tous les Peuples qui y sont en grand nombre , logent sous des tentes à la campagne. Un certain nombre de familles , qu'on appelle Nation ou Tribu , s'assemble sous l'autorité d'un Cheue ou Chef.

Chef, qui répond du Carache, ou taille pour sa troupe, & compose un Adouar, village, ou campement qui change de lieu, selon les tems & les saisons, soit pour la commodité des semences, soit pour le pâturage & la nourriture des bestiaux.

Tout le Gouvernement de ce Royaume dépend de la Ville d'Alger, où se tient la Cour. Sa domination se répand dans les trois Provinces, ou Gouvernemens, sous l'autorité de trois Beys ou Gouverneurs Generaux Commandans les armées, que l'on distingue par Bey du Levant, Bey du Ponent & Bey du Midy.

Sous le Gouvernement du Levant sont les Villes de Constantine, où se tient le Bey & sa Cour, de Bone, de Gigery, de Bugie, de Steffa, de Tebef, de Zamoura & de Piscara, où les Turcs tiennent garnison. Dans l'étendue de ce Gouvernement, sont aussi les Pais du Couco & de Labez, autrefois deux Royaumes différens. Mais les habitans ne reconnoissent point la domination d'Alger, parce que ces Pais sont inaccessibles aux troupes des Turcs; ils y vivent en liberté sous l'autorité d'un Cheque, tel que chaque Adouar veut bien l'élire. Il y a aussi le comptoir de la Calle, Colonie Françoisé sous la direction de la Compagnie du Bastion de France.

Sous le Gouvernement du Ponent sont les Villes d'Horan où se tient le Bey & sa Cour; de Tremecen, où étoit la Residence du Bey, lorsque Horan apparténoit à l'Espagne, de Moustagan, de Tenes & de Sercelles, où il y a garnison.

Sous le Gouvernement du Midi il n'y a aucune Ville ni habitation bâtie. Tous les Peuples y sont campez sous des tentes ; & le Bey qui y commande y est aussi campé avec ses troupes.

Il y a encore, outre les Villes dont on a parlé ci-devant, des débris de plusieurs autres ; mais elles sont entièrement ruinées & sans aucune fortification.

Gouvernement du Levant.

Constantine seule Ville qui reste de la Province qui porte son nom , a été long-tems le siège des Princes Arabes qui en étoient Souverains. Elle fut fondée par les Numidiens , sous le nom de *Cirta*. On prétend qu'elle fut nommée Constantine par une fille de l'Empereur Constantin le Grand , qui la fit rebâtir , & la mit dans un grand lustre. Les Maures la nomment *Cusstantina*.

Cette Ville est bien fortifiée, & dans une situation avantageuse, à trente lieues Françaises du rivage de la mer. On connoit qu'elle a été sa splendeur & sa magnificence, par de très-beaux monumens des ouvrages des Romains. L'Empereur Caligula en avoit fait la Capitale de la Mauritanie Césarienne.

Cette Province est frontière du Royaume de Tunis , & est renfermée entre le Mont Atlas, la Mer Méditerranée & la Province de Gigery.

Le Bey du Levant y fait sa résidence. Il a une garde de 300. Spahis ou Cavaliers Turcs , & de 1500. Maures entretenus à ses

ses dépens ; ces troupes ne faisant point partie de la Milice entretenue par l'Etat.

Près de Constantine & dans son ressort sur la côte de la Méditerranée , sont les débris de la Ville du Collo , bâtie par les Romains , & détruite par les guerres qui se sont succédées. Il reste encore un Château bâti sur un rocher , où il y a garnison & un Aga qui commande. Il y a dans le Village un Commis de la Compagnie du Bastion de France , qui y a une maison ou Comptoir , & qui est fort protégé par le Gouvernement d'Alger suivant les Traitez. Il achete des Maures peu à peu des cuirs de bœuf , de la cire & de la laine , & lorsqu'il y en a une quantité suffisante pour les charger , il en informe le Directeur de la Calle , qui envoie des Bâtimens à la Rade pour y charger ces Marchandises.

Sur les montagnes de Collo , il y a une grande quantité de Singes très-feroces & très-difficiles à domestiquer. Les Maures ont le secret d'en prendre autant qu'ils en veulent ; mais il ne le font que lorsqu'ils ont occasion d'en vendre. Il y en a qui sont de hauteur d'homme , lorsqu'ils sont debout.

Sur la même côte on voit des restes de quelques maisons d'une fort ancienne Ville appelée *Stora* , où il y a un golphe spacieux & fort commode. C'est-là où les Genoïs & puis les François ont commencé le Commerce , que la Compagnie du Bastion de France a continué & étendu. On voit dans toute cette Province beaucoup de ruines des Villes & Châteaux bâtis par les Romains.

Le Territoire de cette Province est coupé par des montagnes fort hautes , habitées par des Arabes & des Maures jaloux de leur liberté , & qui forment une espèce de République. Ils sont divisez en Nations , & commandez par des Cheques qui s'unissent , lorsque le Bey de Constantine veut violer leurs droits. Ils peuvent composer une armée de 30. à 40000. hommes ; mais ils n'ont point d'armes à feu , & seulement des azagayes ou lances & des flèches.

Lorsque les femmes de ces montagnes ne sont pas contentes de leurs maris , ou qu'elles en sont maltraitées , elles se réfugient d'une montagne à l'autre. C'est ce qui donne souvent occasion à la guerre entre deux ou plusieurs Nations , sur tout lorsque les femmes emportent avec elles des bijoux , de l'argent ou d'autres effets de quelque valeur.

Constantine a eu des Rois , depuis que les Arabes Mahometans s'emparèrent de l'Afrique jusques en l'année 1420. que les Tunisiens s'en rendirent maîtres. Mais en 1520. Barberousse après la conquête d'Alger , aiant aussi conquis le Collo , les habitans de Constantine voyant leur commerce tout à fait ruiné par cette prise , se donnerent à ce conquérant , & depuis elle fait partie du Royaume d'Alger.

Bonne Port de Mer , qu'on croit être l'ancienne Hippone , étoit autrefois la Capitale d'une Province de la dépendance des Rois de Constantine. Cette Ville bâtie par les Romains , & renommée par son Evêque St. Augustin , étoit autrefois belle & florissante.

Les

Les gens du Pais prétendent, qu'elle n'est pas la même que l'ancienne Hipponne ; que cette dernière aiant été prise, reprise & détruite plusieurs fois dans les différentes guerres, on avoit bâti de ses ruïnes, une Ville à une petite lieuë de là, nommé *Baled el Ugned*, ou la place des Jeubès, à cause qu'il y en a beaucoup d'arbres autour de la Ville, que l'on prend à présent pour l'ancienne Hipponne.

Il est assez probable que ce n'est pas la même ; car à la distance d'une petite lieuë, il y a dans un champ de Figuiers, des ruïnes qu'on dit être de l'Eglise Episcopale de St. Augustin. On voit encore parmi ces ruïnes une Statuë de marbre toute mutilée, & dont on ne peut connoître la représentation. Il y a auprès une source d'une eau très-belle & excellente, que les gens du Pais appellent communement la Fontaine de St. Augustin, de même que les Figuiers. Les Matelots Italiens & Provençaux qui y abordent, ne manquent pas d'aller boire de cette eau, & de faire leur prière à genoux devant cette Statuë mutilée pour y adresser des prières à St. Augustin. J'en ai vû quelques-uns qui en rompoient de petites pièces pour les garder, ou qui en détachotent & racloient ce qu'ils pouvoient. A chacun de ces Figuiers, dont le fruit est très-beau & très-bon, on y voit pendre entre les branches des chapellets de figues ameres & seches. Les Maures prétendent que les figues ameres attirent toute l'amertume du figuier, & que le fruit en devient plus doux.

Cette Ville fut prise sur les Tuniciens & annexée au Royaume d'Alger, lorsque Barberousse s'en rendit le maître. En 1535. elle fut reprise par les Tuniciens, mais peu de tems après les Algeriens s'en rendirent encore les maîtres & l'ont gardée depuis. Au dessus de la Ville il y a un petit Fort qui la domine, avec une garnison de 300. soldats Turcs, sous les ordres d'un Aga qui commande la Place.

La rade de Bonne ou l'on mouille ordinairement, est le Port Genoïs à une lieuë à l'Ouest de la Ville, devant laquelle le mouillage ne vaut rien, outre qu'il n'y a pas de fonds.

On trouve dans son ressort les restes d'une Ville maritime, qu'on nomme Melle, mais elle est de peu de considération, de même que *Tabarca*, qui est à 20. lieuës à l'Est de Bonne appartenant à présent aux Tuniciens, & séparant la côte maritime d'Alger d'avec celle de Tunis. Vis-à-vis de cette Ville, il y a une Isle de même nom, à demi-lieuë de la terre ferme. Cette Isle fut autrefois conquise par l'Espagne; elle appartient à présent en Souveraineté à Mrs. Lomellini Nobles Genoïs qui y tiennent un Gouverneur. Il y a un Fort, une garnison, plusieurs maisons de particuliers qui y habitent, & un Comptoir pour la pêche du Corail & le Commerce avec les Maures.

Tout auprès de *Tabarca* il y a une petite Place, qu'on appelle la Calle, Comptoir appartenant à la Compagnie du Bastion de France. Il y a un Fort & quelques pièces de
de

de canon ; un grand corps de logis pour loger les personnes qui sont au service de cette Compagnie ; un jardin , un hôpital , une chapelle , & un cimetiere. C'est-là où se tiennent les bateaux qui pêchent le corail , le long de la côte de Barbarie.

En 1560. les Marseillois firent bâtir à peu de distance de cette place , un espèce de Fort , qui servoit de Magazin pour les grains qu'ils achetoient , & de retraite aux pêcheurs du corail ; mais ce Fort fut démoli par les troupes d'Alger , qui accusèrent les François d'avoir enlevé tous les bleds & causé la famine.

En 1628. Louis XIII. envoya un de ses Architectes pour construire un Fort à la place du premier , sous le nom de Bastion de France. Cet Architecte en jetta les fondemens , mais les Arabes & les Maures l'empêcherent de continuer , renversèrent ses travaux & l'obligerent de se rembarquer. Quelques années après Sa Majesté le fit rebâtir , & les François s'y établirent ; mais cet endroit n'étant pas commode pour son Port , la Compagnie du Bastion de France s'est depuis accommodée avec les Algeriens pour obtenir la Calle , petite place voisine , reste d'une belle & ancienne Ville. Cette Compagnie a fait un Traité avec le Dey d'Alger , pour y négocier tranquillement avec les Arabes & les Maures.

Tebef est une ancienne Ville peu considérable à présent , aux confins du Royaume de Tunis & du Biledulgerid , sur la rivière de Magradat.

Gigery, Village distant de 50. lieues communes de France à l'Est d'Alger, où il y a une Forteresse qui commande un grand territoire. C'étoit autrefois une Province dépendante du Royaume de Bugie. Il est bâti sur une langue de terre qui avance dans la mer, & forme avec des rochers qui s'y trouvent deux Havres assez commodes, un à l'Est & l'autre à l'Ouest. Il n'y a point de Ville ni d'habitation fermée dans le territoire qui en dépend, & les habitans ne s'y tiennent que dans des Adouars. Ce territoire enferme une haute montagne de 25. à 30. lieues de longueur appelée le Mont-Aurax d'un acces extrêmement difficile. Elle est habitée par des Arabes nommez Cabeylezen, fiers, jaloux de leur liberté & indomptables à cause de quelques endroits inaccessibles de la montagne, où ils se retirent pour se mettre à l'abri des insultes. Ils sont esclaves, sans distinction, tous les étrangers qui abordent sur leurs côtes depuis l'année 1664. que les François furent obligés d'abandonner Gigery. Avant ce tems-là ils y avoient un Comptoir, & la Compagnie du Bastion de France y tenoit des Commis pour acheter des cuirs, de la cire & des grains. Mais la France étant en guerre avec le Royaume d'Alger, le Roi ordonna au Duc de Beaufort Amiral, de faire construire un Fort auprez de la mer pour s'y maintenir, & tenir en bride les Arabes. Il en fit jetter les fondemens, & ayant appris qu'un grand nombre de ces Arabes avoit formé un Camp pour le venir attaquer, il prit la resolution de les aller combattre,

battre, à la tête de 800. hommes. Mais la longueur & la difficulté des chemins lui firent changer de dessein. S'étant mis en mer par ordre de la Cour pour croiser sur les Vaisseaux d'Alger, les Barbares profitèrent de son absence pour attaquer les François dans leur Fort, qui fut bientôt renversé; desorte que se voyant exposez dans le Village aux irruptions des Barbares, ils prirent la résolution de les aller attaquer & de faire tout l'effort possible pour s'en débarrasser. Le Sr. Du Fretoy, Commandant, marcha à la tête de la Cavalerie suivi de l'Infanterie, contre les ennemis, quoi qu'infinitement superieurs en nombre aux François. Ceux-ci furent battus, obligés de prendre la fuite, d'abandonner Gigery & de s'embarquer sur des Bâtimens qui étoient dans le Port avec tout ce qu'ils purent sauver. On en attribua la faute au Commandant de l'Infanterie, dont le Sieur Du Fretoy se plaignit de n'avoir pas été bien secondé. Les Barbares avertis de la retraite précipitée des François, s'avancerent pour les combattre à leur tour, les surprirent en desordre & massacrèrent ou firent esclaves 400. hommes qu'on avoit mis dans un poste avancé pour leur tenir tête, dans le tems qu'on embarquoit le bagage & l'artillerie, dont il resta aux Algeriens une bonne partie. Cette Province fut acquise au Royaume d'Alger par Barberouffe en 1514.

Lorsque quelque Bâtiment fait naufrage sur les côtes de Gigery, les habitans de la montagne descendent en foule, & viennent
s'em-

s'emparer sur le champ de ce qu'ils peuvent sauver, de quelque Nation que soit le Bâtiment, quand même il seroit Turc. Mais, en ce cas-là, ils renvoyent les Mahometans avec les provisions nécessaires pour se conduire jusqu'en un lieu, où ils puissent trouver du secours. Ils font esclaves les Chrétiens, les Grecs & les Juifs, quand même la Regence d'Alger seroit en paix avec la Nation à laquelle le Bâtiment naufragé appartient; le Dey d'Alger n'en peut rien tirer que comme ami & non comme Souverain. En voici plusieurs exemples.

En l'année 1679. une Barque de Tunis ayant fait naufrage sur les côtes de Giger y par une tempête, ils s'emparèrent du Bâtiment qui avoit resté sur la plage enfoncé dans le sable. Ils renvoyerent les Turcs & les Maures qui avoient échapé, & après avoir ôté tous les cordages, les armes & utensiles, ils voulurent aussi en prendre le fer qu'ils aiment beaucoup. Comme ils ne pouvoient en venir à bout sans depecer le Bâtiment, ce qu'ils ne savent pas faire, ils mirent le feu aux poudres, comptant que le corps du Bâtiment sautant en l'air, & se séparant par ce moyen, une partie du fer resteroit sur la plage, & qu'ils pêcheroient l'autre. Mais ne s'étant pas assez éloignés, les éclats du bois en tuerent environ cinquante, & en blessèrent plusieurs autres. Ils emporterent dans leur montagne tout le fer qu'ils trouverent sur la plage, ou qu'ils purent pêcher, avec les Chrétiens esclaves qui étoient sur la Barque.

En

En 1718. le Navire François le St. Antoine, commandé par le Capitaine Guiguon de Toulon, étant parti de Genes dans le mois de Janvier pour Cartagene, se trouva au Sud-Est du Port Mahon avec une tempête, ayant une voye d'eau considérable, qui ne lui permettoit pas de gagner aucun Port. Le Capitaine résolut de faire mettre Canot & Chaloupe à la mer, pour tâcher de se sauver avec son équipage & ses passagers. Mais comme le Bâtiment rouloit beaucoup, & qu'on travailloit avec précipitation, & avec toute la confusion que cause d'ordinaire la vûe du peril & l'envie de se sauver, le Canot resta suspendu sur les apparaux. Le Groc de la Calliorne de poupe se décrocha ou rompit, & le Canot qui s'enfonçoit dans l'eau, eouroit risque de se briser contre le Navire, avant qu'on eût eu le tems de remédier à ce qui étoit arrivé: Sept matelots qui étoient dans ce Canot décrocherent la prouë, & se trouverent tout d'un tems éloignez par les vagues, du Navire qu'ils ne purent plus approcher. Ces matelots furent obligez d'aller avec ce Canot au gré du vent & de la mer; ils firent voile avec des avirons & leur camifoles qu'ils ajusterent le mieux qu'ils pûrent, pour soutenir un peu ce Bâtiment sur l'eau. Ils ne resterent pas long-tems sans voir éouler à fonds le Navire. Ils naviguerent de cette façon pendant sept jours, sans savoir de quel côté ils faisoient route, n'ayant vû pendant ce tems-là ni le Soleil ni les Etoiles. Le cinquième jour de leur séparation du Navire, deux de ces matelots furent emportez par les coups

coups de mer. Le septième deux autres moururent de froid & de faim ; car ils n'avoient eu à manger en tout que six biscuits de six onces chacun , & une pièce de cochon salé de deux livres , qui s'étoient par hazard trouvez dans le caisson du maître du Canot. Les trois autres se nourrirent le même jour avec de la neige qui tomba en abondance , ce qui n'étoit pas arrivé depuis très-long-tems dans ce parage , & qui leur fit juger qu'ils n'étoient pas loin de terre. Le huitième jour au matin , ils se trouverent à terre sans savoir où ils étoient , sur une plage entre Bugie & Gigerly. Une bande de Cabayezen , ou Caballes vinrent en même tems les prendre , & piller ce qui étoit dans le Canot qui consistoit en peu de chose. Mais ayant vû que ces matelots étoient presque morts de faim de froid & de fatigue , & qu'ils avoient les jambes toutes ouvertes , ils jugerent bien qu'ils n'en pourroient rien faire , & qu'ils leurs seroient à charge. Ils les couvrirent pour les rechauffer , tuerent un mouton pour leur donner quelque aliment , & les remirent à un Morabout qui demouroit dans un hermitage assez prez de là. Ce Prêtre envoya un Maure à Alger pour avertir le Dey , qu'il y avoit chez lui trois Chrétiens naufragez à la côte , qui étoient dans un misérable état. Le Dey en avertit le Consul de France , lui accorda trois Spahis ou Cavaliers Maures , avec ordre d'aller prendre les trois naufragez & d'en amener chacun un en croupe. Ils le firent pour une petite recompense , & les remirent à Alger entre les mains du Consul.

En

En 1719, Madame la Comtesse du Bourk s'embarqua à Cette en Languedoc le 23. d'Octobre, sur une Barque Genoïse, avec son fils, sa fille, Mr. l'Abbé du Bourk son beaufrere, un Gentilhomme Irlandois & six domestiques, quatre femmes & deux hommes. Elle alloit en Espagne auprez de Mr. le Chevalier Tobias Comte du Bourk son mari, Officier Irlandois au service du Roi d'Espagne, & qui avoit suivi le Roi Jaques en France. Le second jour étant à la côte de Catalogne près de Barcelone, la Barque fut enlevée par un Vaisseau d'Alger. Mais la Comtesse ayant un Passeport de la Cour de France, le Capitaine la traita avec toute sorte de douceur & de distinction, & la rassura de sa frayeur, en lui promettant qu'on ne lui feroit aucun tort ni à aucun de sa suite. Elle demanda à rester dans la Barque Genoïse avec sa famille & ses domestiques, ce que le Corsaire lui accorda. Il prit l'équipage Genoïse sur son Vaisseau, & mit à la place, des Turcs pour conduire la Barque, qu'il prit à la remorque, en faisant route pour Alger. Mais le 30. du même mois, étant survenu une furieuse tempête de Nord-Ouest près des côtes de Barbarie, le Corsaire fut obligé de couper l'Amarre de remorque, pour pouvoir gouverner. La Barque ne put pas tenir la route du Corsaire, & le vent l'ayant contrainte d'aller vent arriere, elle échoua entre Bugie & Gigery, où elle fut entièrement brisée sur la plage. Les Maures Cabayles, qui lorsqu'il fait des tempêtes de vent de Nord, sont extrêmement attentifs à observer du haut de leur

leur montagne ce qui se passe à la côte, ayant vu venir ce Bâtiment, descendirent en foule au bord de la Mer, pour l'attendre & le piller. Les Algeriens qui s'étoient sauvés à la nage, dirent au Chef de ces Maures qu'il y avoit dans le Bâtiment une Princesse de France. En même tems, plusieurs Cabayles se jetterent dans l'eau pour la sauver; mais ils ne purent avoir que Mademoiselle Du Bourk, l'Abbé Du Bourk, une fille de chambre & les deux valets. Madame Du Bourk, perit avec trois filles de chambre & le Sr. Artur Irlandois son Gentilhomme. Ils mirent Madelle Du Bourk sur les épaules de l'Abbé, & les conduisirent à un endroit le moins accessible des montagnes, à quelques journées de la mer. Lorsqu'ils y furent arrivez, ils mirent dans une tente Madelle Du Bourk, son oncle l'Abbé & un domestique, & dans un autre la fille de chambre & le second domestique. Le lendemain les Cheques des Adouars, ou Nations, s'assemblerent pour savoir ce qu'on en feroit; si on écriroit à l'Aga de Gigery, pour faire avertir le Consul de France à Alger de racheter la Demoiselle avec sa suite, ou s'il convenoit mieux d'attendre que ce Consul les réclamât pour en avoir une meilleure rançon. Il fut résolu qu'on attendroit qu'ils fussent réclamés, ce qui obligea Mademoiselle Du Bourk, qui n'étoit alors que dans sa dixième année, d'écrire le 4. Novembre suivant une Lettre fort touchante au Consul de France à Alger, par laquelle elle lui donnoit avis de son triste sort. Elle le conjuroit de la racheter à quelque prix que

que ce fût, & de la délivrer des horreurs où elle se trouvoit. Les Maures envoyèrent cette Lettre à un Morabout près de Bugie, qui y est en odeur de sainteté, & pour lequel on a une si grande vénération, que lors qu'une personne du Pais demande l'aumône ou quelque grace, il la demande au nom de Dieu & de ce Morabout. Ce Prêtre envoya incessamment un exprez à Alger, qui remit la Lettre au Consul. Celui-ci la communiqua à Mr. Du Sault, alors Envoyé Extraordinaire de France à Alger, qui y étoit arrivé depuis peu.

Pendant cet intervalle, un jeune Arabe, fils unique d'un Cheque des plus considérables, demanda Mademoiselle Du Bourk en mariage à son Pere, lequel en fit la proposition aux autres Cheques. Ceux-ci s'imaginèrent qu'il pourroit en retirer de grands biens, desorte que plusieurs autres des plus puissans se la disputoient. Mais aucun ne l'obtint, & il fut résolu dans leur Conseil, qu'il falloit la laisser racheter.

L'Envoyé de S. M. T. C. fut trouver Mehemed Dey d'Alger, & lui demanda avec toutes les instances possibles, & les termes les plus forts la liberté de Mademoiselle Du Bourk & de sa suite. Le Dey lui répondit, que les Cabayles ne reconnoissoient pas sa domination; parce qu'il ne pouvoit pas les dompter dans les montagnes inaccessibles qu'ils habitoient; & que lorsqu'il envoyoit des troupes pour les contraindre à obéir à ses ordres, on leur dressoit des embusches où elles tomboient infailliblement. Il ajoûta que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de donner
des

des ordre très-pressans à ses Agas de Giger & de Bugie, de retirer ces Chrétiens par toute sorte de moyens, & de les rançonner au meilleur prix qu'ils pourroient. Il expédia ses ordres sur le champ, & y joignit une Lettre pour les premiers Morabouts de ces deux Places, pour agir en conséquence avec les Agas. Le 24. du même mois de Novembre, Mr. l'Envoyé de France fit mettre à la voile un Bâtiment François qui étoit dans le Port d'Alger, sur lequel Ibrahim Hoja Truchement du Consul de France s'embarqua pour porter ces ordres aux Agas & aux Morabouts. Dès qu'ils les eurent reçues, ils monterent à cheval & se rendirent à l'Adouar, où étoit Mademoiselle Du Bourk. Ils traitèrent de sa rançon & de celle de sa suite, & les obtinrent tous les cinq, moyennant 1300. piastrres courantes d'Alger, du poids de deux pistoles & demi, & ce en considération des Morabouts. Dès que cette infortunée troupe eut été rendue, les Agas les conduisirent à Bugie, où ils n'arriverent que le 9. Decembre suivant, à cause de la difficulté des chemins. Le 10. la troupe s'embarqua sur le Bâtiment François, qui les attendoit dans le Port de Bugie, & le 12. elle arriva à Alger avec un vent favorable, d'où elle fut renvoyée en France en toute sûreté.

Il n'en est pas de même lorsque les Bâtimens d'une Nation, amie de la Regence d'Alger, échouent ou font naufrage sur les autres côtes de ce Royaume, soit par le mauvais tems, soit pour éviter leurs ennemis. Alors le Dey, le Bey, ou les Agas obser-
vent

vent de leur donner tout le secours nécessaire. Mais quelquefois, avant que les Commandans des Villes voisines en soient informez pour envoyer des sauvegardes, les Maures de la campagne profitent de la triste situation des équipages pour butiner. Dans ces cas on ne laisse pas de faire bonne & prompt justice, si les Voleurs peuvent être reconnus, ce qui est presque toujours bien difficile.

Bugie, que les Africains appellent Bugeya, est une Ville maritime entre Gigery & Alger, assez forte & bien peuplée, Capitale de la Province ou territoire qui porte son nom. Elle est située sur le penchant d'une haute montagne, & a une Baye assez commode. C'étoit autrefois un Royaume sous la domination des Arabes. Cette Ville fut bâtie par les Romains, & les Gots s'étant rendus maîtres de l'Afrique y établirent le siège de leur Empire. Abni, Roi Sarrazin, les en chassa en 762. Joseph, premier Roi de Maroc, conquit ce Royaume, & le donna à Hucha Urmeni Prince de sa Race, laquelle regna jusqu'au XII. Siècle. Alors le Roi de Tenes le conquit, & le donna à Albuferez un de ses fils, à la race desquels elle demeura jusqu'en 1510. que Pierre Comte de Navarre prit la Ville sous Ferdinand V. Roi d'Espagne, & la fortifia.

L'an 1512. Barberouffe y mit le siège avec douze Galeres & 3000. Maures & Arabes, que le Roi dépossédé y amena; mais le Pirate ayant été blessé, l'abandonna. Il y revint en 1514. & après s'être emparé de la Ville
&

& d'un Fort, un secours qui arriva fort à propos aux Espagnols le fit encore retirer. Après la défaite de l'Empereur Charles V. devant Alger, les Algeriens profitèrent de l'occasion & marcherent avec toutes leurs troupes vers Bugie. Ils prirent le Château de la Marine & la Citadelle de l'Empereur; de sorte que Alonso de Peralta Gouverneur pour l'Espagne, se voyant renfermé dans la Ville, & battu par les Forts qui le dominoient, demanda Capitulation. Elle lui fut accordée, & il se retira avec 400. hommes en Espagne, où le Roi lui fit trancher la tête.

Steffa ou Disteffa, Ville à présent peu considérable, est au Sud de Bugie; elle étoit autrefois de sa dépendance. Elle est située dans une plaine de grande étendue, très-agréable & très-fertile en fruits, en fleurs & en plantes. Son terroir touche aux montagnes de Labez, dont il sera parlé dans la suite.

Tebef & Zamora sont aussi des restes des anciennes Villes de la Province de Bugie. Elles sont à présent peu de chose.

Le Pais de Bugie est presque entouré de montagnes, de même que celui de Gigerri, dont les quartiers en sont distinguez par les noms de Benijubar, d'Auraz & de Labez. Ces montagnes ne sont peuplées que des familles les plus anciennes d'Arabes, Maures ou Sarrazins, & la plupart de ces montagnards portent, suivant un ancien usage, une Croix ineffaçable sur la main, & plusieurs en portent une à chacune des joues, sans pouvoir en donner d'autre raison, sinon, que

que c'est une coutume que leurs ancêtres leur ont laissée. Mais la raison de cela est que les Gots s'étant rendus maîtres de ce Pais, & n'exigeant aucune contribution des Chrétiens, & ne leur faisant aucun mal, chacun vouloit passer pour tel. Ainsi pour arrêter la fureur du soldat, on lui montrait de loin cette marque de Christianisme, qui s'est perpétuée jusqu'à présent par l'usage.

Biscara est de la Province de Zeb dans la Numidie, au Sud du Royaume de Labez. Les Algeriens en y faisant des courses toutes les années pour enlever des esclaves, s'en sont enfin rendus maîtres, pour pouvoir pénétrer dans le Pais du Sud avec plus de facilité. On y voit les restes d'une ancienne Ville, dont ce Pais porte le nom, où il y a toujours garnison pour contenir les habitans de cette Province, qui campent sous des tentes. Le Pais est fort misérable. Ce sont les Biscaras qui apportent dans les Ports de Mer du Royaume d'Alger, les lions, les tigres, & les autres bêtes féroces qu'on y trouve domestiquées, & ils les vendent aux étrangers qui veulent en avoir. Il y a toujours dans Alger un nombre de ces Arabes, connus sous le nom de Biscaras, qui y viennent pour faire les plus vils ouvrages. Ils charrient de l'eau dans les maisons, ils nettoient les lieux, les puits, ramonent les cheminées, portent les fardeaux; & lorsqu'ils ont gagné une dizaine d'écus, ils retournent chez eux, où ils sont regardez comme très-riches, l'argent y étant presque invisible. Nous parlerons dans la suite de l'ordre qu'il y a à l'égard de

ces gens-là, de leurs fonctions pour le bien & la sûreté de la Ville d'Alger, & du profit qu'ils y donnent.

Le Pais du Couco qu'on appelle communement la montagne de Couco, étoit autrefois un Royaume qui a donné des Princes d'une grande reputation, qui aiderent à conquérir l'Espagne. Mais à présent les Arabes Bereberes & Azagues, qui habitent cette montagne, quoique fiers de leur origine, & aimant l'indépendance, sont dans la bassesse & dans la misère. Ils n'ont point de commerce avec leurs voisins, de peur d'être reduits par les Algeriens dans l'esclavage, où sont la plûpart des autres Arabes & Maures de la Barbarie. Quoique le Dey d'Alger fasse tout son possible pour en retirer les tributs, garrames ou tailles qu'il exige des autres, il ne peut en venir à bout, à cause de la difficulté de la montagne où les troupes ne peuvent aller sans s'exposer à tomber dans des embuscades. On ne peut y parvenir que d'un côté avec beaucoup de peine ; & les Arabes qui l'habitent peuvent facilement, en faisant rouler des rochers seulement, abîmer une grande armée.

Ce Pais est situé entre Alger & Bugie. Il tire son nom d'une ancienne Ville à présent détruite. Elle étoit le séjour des Rois qui y avoient fait construire de superbes Palais. Cette Ville étoit entourée de rochers au pied de la montagne, qui étoit couverte de Villages & de Hameaux fort peuplez. Elle avoit un Port appelle Tamagus, où elle faisoit le commerce du miel, de la cire & des cuirs avec les Marseillois.

Les

Les habitans de cette montagne, qui est leur unique retraite, sont ennemis irréconciliables des Turcs, depuis le commencement du XVI. Siècle que Selim Eutemi Prince Arabe, Chef de la Nation qui habitoit le Pais de Mutijar ou Motigie, ayant été appelé pour gouverner les Algeriens à cause de son mérite, fut tué par Aruch Barberousse. Seremeth-ben-el-Cadi pour lors Roi du Couco, parent du Prince, craignant que l'usurpateur ne s'emparât aussi de son Royaume, fit alliance avec l'Espagne & promit d'aider aux Espagnols à faire des conquêtes dans le Royaume d'Alger, & il les favorisa de tout son pouvoir.

En 1541. lorsque Charles V. fut arrivé devant Alger avec une puissante armée, ce Roi de Couco lui envoya des provisions & 3000. Arabes armez pour lui faciliter les chemins, & servir de guides aux troupes; mais dès que le secours fut parti, le Roi ayant appris le mauvais succès de l'Empereur, les rappella incessamment. Les Algeriens voulurent se vanger de cette action. Assan Pacha envoya une armée de 3000. Turcs pour assiéger le Roi de Couco dans sa Ville, qui ne se sentant pas assez fort demanda la Paix. Elle lui fut accordée moyennant une somme considérable; & en attendant cette satisfaction, afin d'obliger les troupes d'Alger à se retirer, il leur remit en ôtage Hamet-ben-el-Cadi son fils. Peu de tems après les deux Nations se reconcilièrent & s'allièrent par le mariage d'Assan avec la fille du Roi, qui fut conduite à Alger.

Cette alliance attira beaucoup d'habitans du Couco dans la Ville d'Alger, pour lesquels le Pacha avoit beaucoup de complaisance; & leur ayant même permis d'acheter des armes dans la Ville, ils venoient en foule pour s'en munir. Les soldats Turcs jaloux de ces voisins, qui pouvoient dans l'occasion se servir de ces armes contre eux, se mutinerent là-dessus; & n'ayant pû obtenir du Pacha que cette permission fût révoquée, ils se revoltèrent contre lui, s'en saisirent & l'envoyerent lié à Constantinople, où ils firent représenter à l'Empereur Soliman Second, que ce Pacha vouloit se faire Roi d'Alger, par le secours des habitans du Couco. Ces deux Etats se firent souvent la guerre; mais elle fut toujours terminée à l'avantage des Algeriens.

Au commencement du XVII. Siècle le Roi de Couco livra aux Espagnols son Port de Tamagus, dont les Algeriens se saisirent bientôt après. Dans la suite voyant que les Arabes voisins avoient toujours quelque intelligence avec l'Espagne, ils s'emparèrent de la Ville du Couco & du plat Pais, & obligèrent le Roi de se retirer dans la montagne avec tous ses sujets.

Les montagnes du Couco sont abondantes en grains, en fruits & en bestiaux. Il y a de belles vallées, de charmans côteaux, d'agréables prairies, & d'abondantes sources de très-bonne eau. C'est là où se réfugient ordinairement avec leur argent les Deys d'Alger lors qu'ils craignent la mort, ou qu'ils veulent abandonner le pesant fardeau du Gouvern.

Gouvernement. Mais quelquefois ils ne sont pas les maîtres de prendre ce parti, & on les prévient lorsque leur dessein est pénétré. Ils y passent tranquillement le reste de leurs jours dans la tranquillité & dans l'abondance, où ils ne s'y arrêtent qu'en attendant l'occasion de passer au Royaume de Tunis ou en Levant.

Labez, autrefois Royaume, est un pais de montagnes, confinant à l'Est de Couco, habité par des peuples semblables. Ils ont les mêmes mœurs & les mêmes maximes; mais comme ils ne peuvent empêcher l'abord des troupes d'Alger, ils sont obligez de payer le tribut au Dey. Ce tribut consiste ordinairement en chevaux. Cette montagne n'est pas beaucoup fertile en grains, ni en fruits, & il n'y a presque que du glayeu, qui est une espèce de jonc dont on fait les nattes, qu'on nomme en Arabe Labez; & c'est delà qu'est venu le nom au Royaume de Labez.

CHAPITRE X.

Gouvernement du Ponent.

HOran est situé sur la côte de Barbarie, Nord & Sud avec Cartagene sur la côte d'Espagne. Cette Ville, qui est la mieux fortifiée du Pais après celle d'Alger, en est à 50. lieues de distance. En l'année 1505. sous le regne de Ferdinand V. & pendant le Ministère du Cardinal Ximenez, elle fut conquise par les Espagnols, qui en sont demeurez possesseurs jusqu'en 1708. que les Algeriens

la réprirent. Plusieurs Fortereſſes & Châteaux couvrent cette Place, tant du côté de la terre que du côté de la mer ; & l'entrée de ſa rade ſe trouve deffendue par un Fort très-confidérable.

L'Eſpagne a beaucoup perdu en perdant cette Ville. Elle en tiroit un grand nombre d'eſclaves, des grains, de l'huile, des cuirs, de la cire & quantité d'autres denrées ; ſans compter que c'étoit une entrée favorable pour exécuter quelque deſſein ſur les Algeriens, ayant auſſi le Village & la Rade de Marſalquibir, qui en langue Arabe, ſignifie grand Port. En effet il eſt mis au nombre des plus grands qu'il y ait au monde. Il n'eſt éloigné que d'une lieuë à l'Oueſt de Horan.

Depuis que les Algeriens ont conquis cette Place, qu'ils eſtiment de la dernière importance, ils donnent tous leurs ſoins à la conſerver ; & le Bey du Ponent, qui ſe tenoit à Tremecen avec ſa Cour, y fait à préſent ſa Réſidence. Outre la Garniſon ordinaire, ce Bey entretient toujours avec lui & à ſes dépens 2000. Coulolis, nom dont on appelle les fils des Turcs ou Renegats mariez à des femmes Arabes ou Maures, & 1500. Maures qui le ſuivent toujours.

A deux petites lieuës au Sud de Horan, ſont quelques reſtes d'une ancienne Ville qu'on nommoit Batha, qui fut détruite au commencement du VII. Siècle par les guerres entre les Africains. Elle eſt de quelque conſidération par une Chapelle bâtie à l'honneur du Morabout Cidi-ben-Cena, dont la mémoire eſt en grande vénération. Ce Morabout

Morabout se piquoit d'exercer l'hospitalité & d'aider les malheureux. Il demouroit seul parmi les ruines de cette Ville, & étoit presque toujours à la découverte des Voyageurs. Dès qu'il en apercevoit quelqu'un qui lui paroiffoit pauvre, il le conduisoit dans sa mazure, où il lui donnoit du pain, de l'eau, du fruit & de quoi coucher à l'abri des injures de l'air. Il le consoloit de ses malheurs, & le faisoit prier; & en ce cas, il ne distinguoit ni amis ni ennemis, & leur donnoit également du secours. Ce Morabout en fut bien récompensé; car par sa bonne reputation, les gens aisés lui firent tant d'aumônes, qu'il en acquit des troupeaux & un revenu considérable, qu'il employoit à l'entretien de 500. Disciples, qu'il obligeoit à reciter à certaines heures du jour les attributs de Dieu. Par exemple; Dieu est seul, Dieu est juste, Dieu est bon, Dieu est tout puissant &c. ce qui faisoit une longue Litanie, pour laquelle ils se servoient de Chapelets. Il a laissé une Secte qui dure encore quoique peu nombreuse. Les Arabes nomment à présent ce lieu-là la plaine de Cena, du nom de ce Morabout.

Tremecen, qu'on apelloit autrefois Telimicen, étoit la Capitale du plus grand Royaume qu'il y eut dans la Mauritanie Césarienne. Elle est à 12. lieues de la mer & à 30. de Hôran. Ses murailles sont assez bonnes, & flanquées de Tours. Il y a cinq Portes avec des Pont-levis & quelques fortifications suffisantes pour la défendre contre les Rois voisins du Royaume d'Alger. Mais on ne reconnoît plus que des tristes restes de cette

Ville , dont les anciens Historiens parlent avec tant d'éclat & de distinction , & où les sciences & les arts fleurissoient. Elle est peuplée comme les autres Villes d'Alger de pauvres Arabes , de Maures & du Juifs. Il y a toujours bonne garnison. Le Bey du Ponent y a fait sa résidence, jusqu'à ce que la Ville de Horan a été reprise sur l'Espagne. Le Territoire de Tremecen confine aux montagnes du grand Atlas , qui sépare le Royaume d'Alger de celui de Fez. Cette Ville est très-recommandable aux Maures , à cause du Sepulchre qui est auprez , dans lequel a été enseveli un Morabout apellé Cidi-ben-Median réputé pour Saint , & auquel on attribue des miracles. Il y avoit autrefois dans son district de grandes & belles Villes , qui ne sont à présent que de misérables Villages.

Mouftagan est une fort petite Ville à 20. lieuës à l'Est de Horan. Elle n'a rien de recommandable qu'un bon Port , défendu par une Citadelle qui domine aussi la Ville. Auprez est le Mont-Magarava , qui s'étend environ dix lieuës. Est & Ouest. Il a pris son nom de la Nation d'Arabes qui l'habitent , qu'on nomme Magaravas , qui descendent des Zenetes , & originairement des Bereberes.

Tenez est une Ville à 7. lieuës à l'Est de Mostagan , bâtie sur le penchant d'une montagne , à une lieuë de la mer , où il y a un Port. Cette Ville & son Territoire étoient anciennement de la dépendance du Royaume de Tremecen , & ensuite il y eut un Roi de Tenez indépendant de celui de Tremecen. Elle est à présent peu considérable. Les Algériens.

DU ROYAUME D'ALGER. 153

riens y tiennent garnison, & le País fournit beaucoup de grains, du miel, de la cire & du betail.

Sercelles est une petite Ville ruinée, sur le bord de la mer à 8. lieues à l'Ouest d'Alger. Il y a garnison, & un Port pour les petits Bâtimens.

CHAPITRE. XI.

Gouvernement du Midy.

IL n'y a dans ce Gouvernement aucune Ville, ou habitation fermée. Tous les Peuples y campent sous des Tentes, dont ils forment des Adouars ou Villages portatifs, qu'ils transportent où bon leur semble, suivant la commodité des lieux pour les pâturages, ou l'ensemencement des terres.

Le Bey campe de même avec sa Cour & sa Garde, qui consiste en cent Spahis ou Cavaliers Turcs, & 500. Maures qu'il a à sa solde, en attendant la saison où le Dey d'Alger lui envoie un corps d'armée pour retirer les contributions dans son district; & dans les País du Biledulgerid, lorsqu'il y peut pénétrer par sa valeur ou par son adresse.



LIVRE SECOND.
DE LA VILLE D'ALGER.



CHAPITRE I.

*De la situation & de la disposition de la
Ville d'Alger.*

LA Ville d'Alger, Capitale du Royaume de ce nom, où reside perpétuellement la Cour avec le gros de la Milice, est l'ame du Gouvernement, & toute la force de l'Etat. Elle est située à 36. degrez & 30. minutes de latitude Nord, & à 21. degrez 20. minutes de longitude.

Cette Ville est, selon l'opinion la plus probable, celle à qui Juba II. Pere de Ptolomée donna le nom de Jol ou Julia Cesaria, en reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus de l'Empereur Cesar Auguste; & l'on trouve encore actuellement dans le revers de quelques Medailles des Empereurs Claude & Antonin, une Ville avec le nom de Julia Cesaria.

Vers la fin du VII. Siècle, par un motif ou sous prétexte de Religion, les Arabes Mahometans aiant ravagé toute l'Afrique, s'em-
pa-

parerent de la Mauritanie Cefarienne , & fa-
 faisant un plaisir & une gloire d'abolir le nom
 Romain , ils détruisirent non seulement tous
 leurs beaux ouvrages , mais encore change-
 rent le nom de cette Ville , & lui donnerent
 celui d'Algezair qui signifie en Langue A-
 rabe de l'Isle , parce qu'il y avoit une Isle de-
 vant la Ville , dont on s'est servi pour for-
 mer le Port qu'on y voit à présent. Ce fu-
 rent des Bereberes descendans d'un Chef A-
 rabe , apellé Moztgana , qui s'emparerent de
 cette Ville , c'est pourquoi les Arabes la
 nomment encore aujourd'hui *Gezaira Al-Be-
 ni-Moztgana*.

Cette Ville est entre le Pais de Tenes &
 celui de Bugie , baignée de la Mer Mediter-
 ranée du côté du Nord , & son circuit est
 d'environ une lieuë. Elle est bâtie sur le
 penchant d'une colline jusqu'au bord de la
 Mer. Elle forme un parfait amphitheatre ,
 aucune maison ne borne la vuë de l'autre ,
 & des Terrasses de celles qui sont au bout
 de la Ville , on y découvre la Mer , com-
 me de celles qui sont à la Marine. Sa for-
 me est celle d'une voile de hunier de vaisseau ,
 lorsqu'on l'approche ; les terrasses qui sont
 toutes bien blanchies en rendent la vuë tou-
 te particulière , & l'on diroit en la décou-
 vrant , que c'est une blancherie où l'on a é-
 tendu du linge.

Ses ruës sont si étroites qu'à peine deux
 personnes y peuvent aller ensemble commo-
 dement , le milieu étant plus bas que les cô-
 tez , qui forment une espèce de parapet par
 où l'on passe. Elles sont d'une grande sale-

té, & on y marche avec beaucoup de désagrément. On y trouve un grand nombre de chameaux, de chevaux, de mulets, & d'ânes chargés, pour lesquels il faut se ranger, & se coller contre les maisons au premier avertissement. La rencontre des soldats Turcs est encore plus fâcheuse, car les Chrétiens libres doivent leur céder le pas, & attendre qu'ils soient passés, pour éviter toute querelle avec eux, à cause de leur brutale fierté qui est au delà de toute expression.

Il n'y a qu'une rue assez large, qui va d'un bout de la Ville à l'autre de l'Orient à l'Occident. Elle est plus grande en certains endroits où sont les boutiques des principaux Marchands, & où se tient tous les jours le marché des grains & des denrées qui s'y consomment.

On a disposé les rues si étroites, selon l'opinion commune, pour n'y être pas incommodé de l'ardeur du Soleil, mais l'on voit clairement que les tremblemens de terre qui y sont assez fréquens y ont aussi contribué, puisque presque toutes les façades des maisons y sont étayées les unes avec les autres par des chevrons qui croisent la rue. On en sentit de violentes secousses pendant neuf mois dans l'année 1717. Tous les habitans abandonnerent la Ville, & il n'y resta que le Divan, ou les Officiers de l'Etat, auprès du Dey, & dans son Palais. Tous les chemins étoient pleins de tentes où campoient les pauvres habitans, qui n'avoient pas de biens de campagne, & la misère y fit périr beaucoup de monde. Il y eut une demi-lieue de terrain.

rein auprès de la Ville, où les maisons de campagne furent abbatues par les différentes secousses, & le terrain tout bouleversé.

CHAPITRE II.

Des Edifices de la Ville d'Alger.

LEs murailles de la Ville ont les fondemens & le bas de pierre de taille, & le haut de brique. Elles ont environ 30. pieds dans leur plus grande élévation du côté de la Terre, & 40. du côté de la Mer. La Ville est entourée de vieilles tours quarrées, qui font partie des murailles. Il y a un ancien Fort dont le rempart fait partie, situé entre le Sud & l'Ouest de la Ville, qu'on appelle Alcaçavar, où il y a toujours garnison, & qui est le seul qu'on y avoit lorsque les Arabes la possédoient. Une muraille sépare ce Fort de la Ville. Les fossés ont environ 20. pieds de largeur & 7. pieds de profondeur.

Il n'y a point d'eau douce dans la Ville, & quoi que chaque maison y ait une citerne, on en manque très-souvent à cause de la rareté des pluyes. Autrefois les habitans étoient obligés d'en envoyer chercher à la campagne pour remplir leur citernes, mais en 1611. un Maure de ceux qui avoient été chassés d'Espagne, aiant vû une belle source sur une colline auprès du Château de l'Empereur, à un bon quart de lieuë de la Ville, proposa au Dey de faire conduire cette eau dans la Ville. Ce projet fut exé-

cuté, en faisant un Aqueduc, & par le moyen de plusieurs Tuyaux, on donna de l'eau à plus de cent Fontaines qu'on construisit tant à la Ville qu'à la campagne. Tous les tuyaux aboutissent à un réservoir, qui est au bout du Môle, où tous les Bâtimens de Mer font leur eau avec beaucoup de commodité. A chaque Fontaine il y a une tasse ou gobelet attaché, pour le besoin des passans. L'eau qui regorge de l'évier de ces Fontaines, des cruches qu'on y remplit, où qui se répand en buvant, se ramasse toute par des tuyaux & passe par une infinité de fosses ou cloaques, où se vident les lieux de chaque maison. Le tout se rend à une grande fosse qui est près de la Marine, par où toutes les immondices sont roulées nuit & jour, & précipitées dans le Port, ce qui donne beaucoup de puanteur à la Porte du Môle, pendant les chaleurs.

Ceux qui vont boire à ces Fontaines, ou remplir des cruches, doivent attendre chacun leur rang selon leur arrivée. Les Turcs se font toujours faire place à tous les autres ; & les Juifs doivent toujours attendre les derniers, jusqu'à ce que les Maures & les esclaves soient servis. Il y a cinq portes, qui sont toujours ouvertes depuis la pointe du jour jusqu'au Soleil couchant. La Porte de la Marine ou du Môle est à l'Orient. L'on y voit à l'entrée cinq cloches, qui ont été prises dans la Ville d'Horan en 1708. Les Turcs les y gardent pour trophée de cette conquête, qui leur est véritablement d'une très-grande importance, tant pour mettre le
Pais.

Pais en sûreté, que pour le profit qu'ils en retirent. En 1717. le Dey avoit vendu ces cloches à un Juif de Livourne, qui les avoit chargées sur une barque prête à partir pour l'Italie. Mais quelqu'un s'étant avisé de dire au Dey qu'il y avoit de l'argent dans les cloches, & que ce Juif sçauroit bien en faire séparer le metal pour profiter de l'argent, le Dey très-ignorant là-dessus, fut credule, & dit au Juif qu'il ne s'étonnoit pas s'il n'avoit pas beaucoup marchandé pour le prix des cloches, & s'il les avoit faites promptement embarquer; que sans doute il avoit fait un bon marché puisqu'il y avoit beaucoup d'argent dans la composition du metal. Le Juif eut beau lui représenter, que le plus grand prix des cloches consistoit dans la façon; qu'on ne s'avisoit jamais de fondre les cloches à moins qu'elles fussent rompuës & hors de service, & qu'en ce cas même, on ne pouvoit pas en extraire le peu d'argent qu'on y mettoit selon l'opinion commune pour donner un beau son. Toutes ces raisons ne servirent de rien, parce qu'il étoit Juif, & il fut obligé de rendre les cloches & de reprendre son argent. Depuis il fut résolu qu'on les garderoit à l'entrée de la Porte de la Marine, pour servir de trophée sur les Espagnols.

La Porte de Babbazira est un peu au Sud de celle de la Marine & a issuë dans le Port. Elle est nommée communement la Porte de la Pescaderie, à cause que les pêcheurs y tiennent leurs bateaux. En dedans il y a un chantier où l'on construit des Vaisseaux.

La

La Porte Neuve ou de Babaxedit au Sud Sud-Ouest, conduit au Château de l'Empereur.

La Porte de Babazon est au Midi. C'est sur les remparts tout près de cette Porte, où l'on fait les exécutions. L'on y pend les malfaiteurs, & l'on y jette aux crocs qui sont attachez à la muraille de distance en distance, les voleurs de grand chemin.

La Porte de Babalouët est au Septentrion. Au dehors de cette Porte sont les cimetières des Chrétiens & des Juifs & le lieu de leurs supplices, lorsqu'ils sont jugez dignes de mort. Le feu est ordinairement le supplice des Juifs.

Il y a quatre Forts autour de la Ville, du côté de la Terre : le plus considérable est le Château de l'Empereur, commencé par les troupes de l'Empereur Charles V. en 1541. & achevé & fortifié par Assan Pacha en 1545. Il est situé au Sud Sud-Ouest de la Ville, sur une montagne qui la domine avec tous ses dehors.

Le Château neuf, qu'on appelle communément le Château de l'étoile, est un Fort éptagone sur une colline au Sud-Ouest de la Ville, qui y fût bâti par le même Assan, & perfectionné par ses Successeurs, à cause que les troupes Espagnoles s'étoient logées sur cette colline & y avoient dressé une batterie.

Les deux autres sont les Forts de Babazon & de Babalouët, vis-à-vis & tout près des Portes de même nom; mais ils sont de peu de conséquence.

Au Sud-Est de l'entrée du Port, sur la
pointe.

pointe du Cap Matifuz qui forme la Rade , à deux lieuës de distance ou environ, il y a un Fort de vingt pièces de canon nommé le Fort de Matifuz. C'étoit un Fort ruiné qui avoit resté des debris de la Ville qu'on apelloit autrefois Metafuz. Il fut rebâti , parce que les Galeres de France lors du bombardement de 1685. , mouillèrent dans une anse qui est sous ce Cap.

Le long du rivage du côté de l'Ouest, il y a deux autres petits Forts. A demi-lieuë de la Ville est le Fort des Anglois de douze pièces de canon. Il fut construit & nommé tel, parce que de Navires Anglois étant en calme le long de cette côte , en sondant trouverent un mouillage & donnerent l'ancre à peu de distance de terre , étant en Paix. Mais cela fit présumer aux Algeriens , que leurs ennemis pourroient y faire un débarquement , & se rendre maîtres de la campagne.

L'autre Fort est à une demi-lieuë de celui des Anglois, bâti sur une pointe ou petit Cap nommé la pointe de Pescade , à cause que les bateaux pêcheurs vont s'amarquer dans une anse qui est sous cette pointe. Il y a quatre pièces de canon & garnison comme dans tous les autres. Il fut construit sur cette pointe, parce qu'une Galere étrangere se mit pendant la nuit dans l'anse qui est entre des rochers , pour être à l'abri d'un coup de vent , & se sauva en plein jour & à la vûë des Algeriens.

Tous ces Forts ne tiendroient pas beaucoup, si on pouvoit faire un débarquement de

de bonnes troupes & d'artillerie, parce qu'ils sont dominez par de terrains élevez. Les fortifications les plus considérables sont à l'entrée du Port, qui se défend déjà assez par sa situation, & par le danger où les Vaisseaux sont exposez dans la Rade & sur la côte, lorsque le vent du Nord souffle. Ce vent est toujours très-violent, & donne une grosse Mer.

Le Port est artificiel de 15. pieds dans sa plus grande profondeur. On a joint à la terre ferme une petite Isle ou rocher pour former ce Port, par un Môle d'environ 500. pas Geometriques, qui va Nord-Est & Sud-Ouest. On en a pratiqué un autre sur le même rocher, presque aussi long que le premier, situé Nord & Sud, qui couvre le Port. A l'angle de ces deux Môles il y a une hale quarrée, au milieu de laquelle est une cour aussi quarrée avec des balustrades & quatre Fontaines qui servent pour les ablutions lorsque l'heure de la prière est annoncée. Aux quatre côtez regne un banc de pierre couvert de natte. C'est-là où s'assemblent tous les jours l'Amiral & les Officiers de Marine & du Port. Il y a au bas & tout le long du Môle une espèce de Quay, où les Bâtimens à rames vont s'amarrer & où l'on charge & decharge.

Du côté du Nord du Rocher est le Fort du Fanal, où il y a une lanterne assez élevée qu'on allume pour guider les Bâtimens qui arrivent pendant la nuit. Il y a trois belles batteries de canons de fonte. Au Sud de ce Fort il y en a une autre pour défendre l'entrée.

trée du Port , & des batteries du Nord au Sud très-bien situées. Il y a en tout quatre vingt pièces de canons de 36. 18. & 12. livres de bale , dont la plupart proviennent d'une victoire que les Algeriens remporterent sur les Tuniciens en l'année 1617. Il y en a aussi quelques-uns aux armes de France , que les François abandonnerent à Gigery en 1664. Outre cela il y a six petites pièces de canon en batterie sur un boulevard près de la Porte du Môle qui domine le Port.

Sur le Môle Nord & Sud il y a quelques Magazins, pour l'armement des Vaisseaux & pour les Marchandises des Prises , & un chantier de construction fort étroit.

Les Bâtimens font les uns sur les autres dans le Port , & usent beaucoup de cables pour s'y maintenir pendant l'hyver. Lorsqu'il vente du Nord qui est le traversier de la Rade, la Mer fait un grand ressac dans le Port , & fait quelquefois briser les Bâtimens les uns contre les autres. Comme le grand Môle est exposé directement au Nord , pour empêcher qu'il ne soit emporté par les furieux coups de Mer qui roule avec impétuosité sur un banc de sable qui regne tout le long de ce Môle en dehors du Port , on est obligé de faire travailler pendant toute l'année les esclaves du Deylik à une carrière de pierre dure qui est près de la pointe de Pescade , & à porter ces pierres & les jeter dans la Mer tout le long du Môle pour le garantir. La Mer emporte peu à peu les rochers qu'on y jette , mais on a toujours soin de les remplacer.

On

On voit dans la-Ville dix grandes Mosquées & cinquante petites ; trois grands Colléges ou Ecoles publiques , & une infinité de petites pour les enfans ; & cinq Bagnes pour y loger & enfermer les esclaves du Deylik ou Gouvernement. Ces Bagnes sont de grands & vastes Bâtimens , sous la direction d'un Gardien Bachi ou Gouverneur Chef , qui a des Officiers sous ses ordres , auxquels il remet le soin du détail & des revuës , & qui lui rendent compte de tout ce qui se passe dans ces maisons. Nous en parlerons plus amplement dans la suite.

Les maisons d'Alger sont bâties de pierre & de brique , assez fortes & ordinairement carrées. Il y a une Cour pavée au milieu , carrée & grande à proportion de la maison. Autour de cette Cour il y a quatre galeries où sont les apartemens bas. Au dessus de ces galeries , soutenues par de colonnes il y en a quatre de même , soutenues aussi par des colonnes. Les portes des chambres , qui sont ordinairement presque de la hauteur de la galerie touchent au plancher qui est fort haut. Elles sont à deux battans. Il y a de petites fenêtres à côté qui donnent fort peu de jour , celui de la porte étant suffisant. Ces galeries soutiennent une terrasse , qui sert ordinairement de promenade aux hommes & aux femmes , & pour étendre & faire sécher le linge. Plusieurs y font un petit jardin pour s'y occuper & s'y recréer. A un côté de la terrasse il y a ordinairement un petit Pavillon pour y travailler à l'abri des injures de l'air , & pour y observer ce qui se passe

du

du côté de la Mer ; car la plus grande attention des Algeriens est d'observer si leurs Corsaires reviennent avec des prises.

Les cheminées n'ont rien de défectueux à la vuë. Elles sont ménagées pour être placées à chaque côté sur la terrasse en dôme & bien blanchies. Elles sont même un ornement. Les chambres ne prennent du jour que par la Cour. Il n'y a sur la ruë que quelques petites fenêtres grillées , pour donner du jour aux chambres des provisions & à celles des domestiques , qui sont ménagées à côté du grand escalier , & qui n'y communiquent point. On a soin de blanchir toutes les années tout le dedans des maisons & les terrasses.

Il y a plusieurs maisons très-belles , qui n'ont pourtant aucune apparence par dehors. Ce sont celles qu'ont fait bâtir les Pachas & les Deys. Il y en a plusieurs qui sont pavées de marbre du haut en bas , dont les colonnes qui soutiennent les galeries sont aussi de marbre , & dont les lambris sont d'une sculpture fine , peinte & dorée.

Il n'y a ni place ni jardin dans la Ville , de sorte qu'on peut presque aller par toute la Ville de terrasse en terrasse , où l'on tient toujours une échelle pour monter & descendre dans celles des maisons voisines , lorsqu'on veut voisiner le soir à la fraîcheur , y ayant des maisons plus hautes les unes que les autres , comme par tout ailleurs. Mais quoi qu'il y ait cette facilité d'aller dans les maisons qui sont toujours ouvertes par le haut , on n'y découvre jamais de voleurs ;
parce

parce qu'une personne inconnuë trouvée dans une maison est punie de mort, comme il a été observé au Chapitre des mœurs & des coutumes.

L'on compte environ cent mille habitans dans la Ville, y comprises 5000. maisons ou familles Juives originaires de Barbarie, sans compter les Chrétiens.

En 1650. on construisit cinq Bâtimens, ou corps de logis, très-beaux, qu'on appelle casernes. Ce sont des cazernes pour loger les soldats Turcs, qui ne sont point mariez. Ils y sont logez de trois en trois dans une chambre spacieuse, proprement, & bien servis par des esclaves que le Deylik donne à cet effet, parmi lesquels il y en a qui sont uniquement pour nettoier & entretenir ces maisons. Il y a des Fontaines dans les cours de ces Bâtimens, pour faire les ablutions avant leur Sala ou priere. Dans chaque caserne on loge 600. soldats. Ceux qui sont mariez (& ce ne sont ordinairement que les Renegats) logent où ils veulent à leurs frais, & sont exclus des cazernes du Gouvernement. Il en sera plus amplement parlé dans le Chapitre de la Milice.

Il y quatre funducs, ou alberges en langage Franc. Ce sont de grands corps de logis appartenant à des particuliers, où il y a plusieurs cours, des magasins & de chambres à louer. Les Marchands Turcs du Levant, ou autres qui viennent avec des Marchandises à Alger, vont loger dans ces funducs, où ils ont toutes les commoditez nécessaires pour leur Commerce. Les soldats aussi,

aussi, qui ne veulent pas loger dans les cazernes, y prennent des chambres à leurs dépens.

Il n'y a aucun cabaret ni auberge dans Alger, ni dans les autres Villes du Royaume, où les Chrétiens puissent aller. Ils seroient inutiles, à cause du peu d'étrangers qui y abordent. Tous les Chrétiens qui y vont pour affaires, ou par quelque accident, logent chez ceux à qui ils sont adressez, ou chez le Consul de leur Nation. Ces Ministres se font un plaisir de donner un appartement dans leur Palais & leur table aux personnes de quelque figure, & un devoir de donner le couvert & la nourriture à tous ceux que quelque accident y conduit. Pour les pauvres voyageurs du Pais, ou Grecs, il y a des tavernes ou gargotes, que des esclaves du Deylik tiennent par privilège dans les Bagnes, où ils trouvent avec de l'argent tout ce qui leur est nécessaire pour la vie. Il en sera plus amplement parlé dans le Chapitre des Esclaves. Les Juifs tiennent aussi des chambres garnies à lotier, pour les gens de leur Nation.

CHAPITRE III.

Des Bains chauds qu'on prend à Alger.

ON trouve dans Alger une infinité de manons publiques, où l'on prend les Bains chauds, & à très-bon marché; car outre les différentes ablutions que font les Algeriens avant les cinq prières quotidiennes,

nes, leur usage est d'aller tous les jours prendre les Bains, lorsqu'ils en ont la commodité. Il y en a de grands & de petits plus ou moins commodes, pour les gens de différens états; mais ils sont tous construits à peu près de même. J'eus un jour la curiosité d'y aller avec Mr. Baume, alors Consul de France, & nous y fumes conduits par Ibrahim Hoja ou Cogia, Truchement de la Maison de France. On nous fit reposer en entrant dans une chambre ou salon fort éclairé, couvert de nates, où l'on nous deshabilla; & l'on couvrit notre nudité avec deux serviettes, une grande en forme de jupe, & l'autre sur ses épaules. Nous passâmes dans une autre chambre, où nous sentîmes une chaleur modérée, afin que la grande chaleur que nous devions supporter ne nous surprit pas. Nous allâmes ensuite dans la grande salle du Bain faite en dôme, fort spacieuse & pavée de marbre blanc, de même que plusieurs cabinets qu'il y avoit autour, où l'on frotte & lave les personnes en particulier. On nous fit asseoir sur un banc de marbre qui forme un cercle au milieu de cette salle. Dès que nous y fumes, nous sentîmes une grande chaleur, & nous suâmes abondamment, de sorte que nos serviettes furent bientôt mouillées. Dès-lors on nous conduisit, chacun en particulier, dans un Cabinet d'une chaleur modérée. On étendit une nape blanche sur le pavé, sur laquelle on nous fit coucher, après avoir ôté nos serviettes; & on nous abandonna à deux Nègres forts & robustes, & entièrement nus
pour

pour nous frotter & nous laver. Comme les Negres qui me servoient étoient nouvellement venus du Biledulgerid , & que non seulement ils n'entendoient pas la Langue Franque, mais qu'ils parloient même un Arabe différent de celui d'Alger , il me fut impossible de me faire entendre & servir à ma fantaisie ; & ils m'accommoderent comme ils auroient fait un Maure des plus endurcis à la fatigue & au travail. Ils mirent l'un & l'autre un genou à terre , & m'ayant pris chacun une jambe , ils me frotterent le dessous des pieds avec une pierre ponce pour ôter les duretez du talon. Après cette opération , ils mirent une main dans une petite poche de camelot faite exprès , & me frotterent bien les jambes , les cuisses , les bras & generalement tout le corps , devant & derriere. Quelque grimace que je fisse pour leur faire connoître combien je souffrois , ils continuerent , & loin d'avoir pitié de moi , ils ne faisoient que rire avec des signes de flatterie & de douceur. A mesure qu'ils me frottoient & m'écortoient la peau , ils m'inondoient d'eau tiede avec de grands Gobelets d'argent , qui étoient dans la cuve d'une Fontaine attachée au mur. Le frottement fini , ils me releverent & mirent ma tête sous le robinet de la Fontaine qui m'arrosait tout le corps ; dans le tems que mes satellites m'inondoient encore d'eau avec les Gobelets. Après cela ils m'essuyerent bien avec des servietes blanches , & me baisèrent chacun une main. Je crus pour lors mon martyre fini ; & comme je voulois sortir pour aller

H

re-

reprendre mes habits, un de ces Negres me retint, & l'autre alla chercher d'une terre qu'il apporta en même-tems, avec laquelle ils frotterent sans me consulter, toutes les parties de mon corps, dont tout le poil tomba bientôt, mais non sans qu'il m'en cuisit; car cette terre brûlante fait en peu de tems son effet, & brûle la peau lorsqu'on la laisse trop long-tems. Ils me laverent encore une fois, m'essuyerent; & un d'eux m'ayant pris par derriere & par les épaules, appuyant ses deux genoux contre mes fesses, fit craquer mes os d'une manière que je crus être tout disloqué. Après quoi il me fit tourner comme une toupie, à droit & puis à gauche, & me remit à son camarade qui m'en fit autant & me mit hors du Cabinet, d'où je gagnai la chambre où étoient mes habits, à mon grand contentement. Cette scene me parut bien longue, & je fus fort étonné de voir à nos montres qu'elle n'avoit duré que demi-heure, tant ces domestiques sont adroits & faits à ce manége. Le Consul fut regalé tout comme moi. Nous reprochames au Truchement de nous avoir abandonnez dans un si grand besoin; mais il s'étoit aussi fait frotter sur le marché, & il nous dit qu'il auroit falu avertir le maître, en entrant, de la manière que nous voulions être servis; qu'autrement on étoit servi avec toutes les cérémonies que je viens de décrire. Le Truchement donna un quart de piastre courante pour chacun, afin de payer grassement, ce qui est les trois quarts de plus qu'on ne prend ordinairement, suivant le reglement.

Nous

Nous en fumes bien remerciez , & conviez par le maître d'y revenir souvent ; mais nous avions été trop bien frottez & secouez , pour souhaiter davantage un pareil régal.

Les femmes ont leurs Bains particuliers , où les hommes n'oseroient entrer , sous quelque prétexte que ce soit. Ce sont des aziles inviolables & très-propres pour la galanterie ; car les femmes s'y faisant servir par leurs femmes esclaves , elles y introduisent souvent de jeunes esclaves déguisez en filles. La chose est d'autant plus facile , que les personnes du Sexe différent du notre sont couvertes & cachées d'une manière à ne pouvoir être connues , comme nous l'avons dit. Il y a eu cependant de terribles exemples de celles , qui ont été découvertes.

En 1680. un Turc fort riche nommé Hagi Seremeth Effendi , qui avoit été Chef d'un parti contre le Pacha d'Egypte , aiant eu le dessous & craignant pour sa tête , prit la fuite , & se refugia à Alger où il apporta beaucoup de bien. Il y vivoit avec plus de distinction qu'aucun autre ; & sans briguer aucun emploi dans le Gouvernement , il résolut d'y mener une vie privée , agréable , & libre de toute ambition & de tous soins. Il y acheta des terres , beaucoup d'esclaves , & y épousa plusieurs femmes. C'étoit un homme des plus laids de visage qu'on puisse s'imaginer , extraordinairement gros & grand ; mais comme il étoit opulent , il faisoit demander les plus belles filles en mariage. On les lui accordoit facilement & avec plaisir , tant à cause de ses richesses , que de l'hon-

neur que fait l'alliance d'un Turc aux gens du Pais:

Hagi Seremeth avoit été General de l'Artillerie du Grand Seigneur, sous le Regne de Mahomet IV. & s'étoit signalé dans plusieurs combats. Il avoit été bel homme & aimé des femmes; mais par un accident imprévu, un barril de poudre aiant pris feu auprès de lui à l'armée, il eut tout le visage, les bras & les mains brûlez. Il ne lui restoit ni sourcils, ni paupieres: ce n'étoient que des cicatrices rouges qui bordoient ses yeux, & qui lui couvroient le visage. Son nez étoit tout noir des grains de poudre, qui l'avoient couvert & pénétré, n'ayant pas été d'abord traité avec toute l'attention que le mal le demandoit. Il avoit des cicatrices à chaque côté de la bouche, qui faisoient paroître sa tête cousue en deux. Il n'avoit point de cheveux, & sa tête, qui avoit été la plus maltraitée par l'embrasement du Turban, étoit encore pleine de playes qui sentoient mauvais: sa barbe & sa moustache ne consistoient qu'en quelques poils séparés par des cicatrices; en un mot il étoit aussi laid qu'un homme puisse l'être.

Il fut informé par ses émissaires, qu'un Jardinier avoit une fille de 12. ans, qui étoit d'une beauté supérieure à tout ce qu'on pouvoit lui en dire. Il la fit demander en mariage à ses parens, qui lui répondirent aussi favorablement qu'il l'espéroit. Il l'épousa, & dès qu'il l'eut vûe il en fut si transporté qu'il fit un présent considérable à son beau pere, de manière qu'il le mit à son aise. La
fille

fille au contraire, qui s'attendoit à être des plus heureuses, & à laquelle on avoit caché la laideur énorme de son mari, fut si surprise de le voir, qu'elle s'évanouit & tomba malade. Elle n'osoit témoigner la cause de son mal, & versoit continuellement des larmes qu'elle ne pouvoit retenir. Son mari en pénétoit bien le motif, qui irrita davantage la passion qu'il avoit pour cette jeune beauté. Il espéra par ses soins & sa complaisance, de se faire souffrir d'elle avec le tems, & ne pensoit qu'à s'en faire aimer, pour être le plus heureux mortel qui fût sur la terre. Il donnoit toute son attention à cette femme; il la prévenoit en tout dans ses besoins; & il n'épargnoit rien de tout ce qu'il jugeoit pouvoir lui faire plaisir. Il étoit doux avec elle; il la flattoit en toutes choses, & entre autres, il lui promettoit que lorsqu'elle auroit pour lui la complaisance qu'il devoit attendre d'une femme, il répudieroit toutes ses autres femmes & la garderoit seule; qu'il lui donneroit nombre d'esclaves, des commoditez & des agrémens qu'elle ne connoissoit pas encore; qu'elle paroîtroit avec distinction; en un mot qu'elle seroit la maîtresse de tout son bien. Les parentes de la femme, de leur côté, tâchoient de la consoler. Elles lui repetoient souvent qu'elle ne connoissoit pas son bonheur, & que toutes les filles envioient son sort; parce qu'elle avoit épousé un Seigneur Turc, d'ailleurs puissamment riche, & qui parviendrait aisément à être Dey, s'il vouloit entrer dans la Milice & dans les Charges du Gouverne-

ment ; & que dès à présent Hagi Seremeth protégeoit la famille , de manière qu'elle n'avoit plus rien à désirer. Elle sembla se rendre à ces raisons , ses larmes cessèrent , l'ambition suspendit ses douleurs ; & ne connoissant point encore la tendresse , elle résolut de vaincre l'aversiion qu'elle avoit pour son mari , croyant ce triomphe plus facile qu'il n'étoit. Elle guérit de sa maladie , & un an après son mariage ayant recouvré un peu de son embonpoint & de ses forces , le mari charmé de sa conquête , voulut consommer le mariage. Mais il ne pût le faire à cause de la disproportion de leurs corps , dont l'un étoit celui d'un géant au prix de l'autre qui étoit petit , mignon & tendre. Cet essai renouvela les douleurs & les chagrins de la belle : elle le témoigna à son mari par des cris , des évanouissement fréquents & des larmes continuelles. Elle n'avoit encore osé parler à son mari , tant parce que les Maures sont élevez à regarder les Turcs avec un respect & une crainte infinie , comme leurs Maîtres & leurs Souverains , que parce qu'elle ne pouvoit souffrir ses regards qui étoient affreux ; mais dans cette occasion , le desespoir l'enhardit. Elle lui demanda en tremblant , s'il vouloit être son bourreau , & si c'étoit ainsi qu'on aimoit les gens & qu'on les rendoit heureux. Elle ajoûta , que sa mere l'avoit bien instruite des devoirs du mariage , & de ce qui pouvoit s'ensuivre ; mais que ne pouvant souffrir sa compagnie , il devoit y avoir égard , & attendre que le tems le permit ; & que s'il s'obstinoit à vouloir con-

consommer le mariage, elle mourroit infailliblement. Elle le supplia de ne point la jeter dans un desespoir, dont elle ne reviendrait peut-être pas; & elle l'assura que la vie, à ce prix, lui étant insupportable, elle ne ménageroit plus rien & qu'elle prendroit du poison pour finir des jours si misérables. Seremeth se rendit à ces raisons, touché au vif des larmes de la belle enfant, malgré sa passion qui s'irritoit de plus en plus, par les obstacles qui s'opposoient à l'accomplissement de ses desirs. Mais de peur que sa femme ne demandât à être repudiée, il la conjura de déclarer que le mariage étoit consommé, d'étaler la chemise sanglante & de recevoir les visites de félicitation à ce sujet, comme il est d'usage parmi les Mahometans. Elle le fit, y étant d'ailleurs forcée par tous ses parents, qui la menaçoient de l'abandonner & de la rendre malheureuse, si elle obligeoit son mari à la repudier, & elle fut comblée de présens de son mari & de ses amies. Seremeth tint sa parole; mais étant animé de colere & de rage contre le sort qui l'avoit enlaidi, & fait si disproportionné à celle qu'il aimoit si passionnement, il devint hargneux & insupportable dans sa maison. Il négligeoit ses autres femmes, qui avoient fait l'objet de son attention; & qui avoient été toutes contentes de lui. Il les grondoit, il les maltraitoit sur le moindre prétexte, il ne faisoit plus les mêmes dépenses pour elles; en un mot, tout étoit bouleversé, & cet homme terrible étoit plus doux qu'un agneau avec celle qui le détestoit. Il restoit auprès d'elle autant de tems qu'il lui étoit possible; & ne

pouvant la posséder , il se soulageoit auprès d'elle le mieux qu'il pouvoit. Il combloit de présens les esclaves qui servoient sa femme , afin qu'elles la portassent à répondre à son inclination. Mais c'étoit en vain , car elles le haïssoient autant qu'elles aimoient la jeune femme , dont la triste situation attiroit leur pitié & leur tendresse. Toute la réponse qu'il en tiroit , c'étoit qu'avec le tems tout iroit bien , & il passoit ainsi ses jours dans des espérances séduisantes qui le calmoient un peu. La belle étoit dans sa 14. année , lorsque Seremeth fut obligé d'aller à l'armée , où le Dey fut en personne pour combattre les troupes du Roi de Maroc , qui étoient sur les frontières du Royaume d'Alger. Il ne put refuser de marcher dans une expédition , où toutes les personnes considérables du Gouvernement alloient ; & s'il avoit resté sans raison légitime , on lui auroit ôté la vie & les biens , sous prétexte qu'abusant de la protection du Deylik , il vouloit rester dans la Ville pour s'en emparer. La jeune femme ne se rejouït jamais tant qu'en apprenant cette nouvelle , espérant que la bravoure de son mari & la multitude des ennemis , que les Algeriens avoient à combattre , pourroient l'en délivrer. Elle fit la malade & dit à Seremeth , qu'elle étoit bien mortifiée qu'il partît sans être venu à bout de ses desirs , parce qu'ils étoient justes ; qu'elle voudroit bien y contribuer , mais qu'au retour de l'armée , elle espéroit d'être en état de le satisfaire. Seremeth y consentit , ne voulant point la tourmenter , & s'attirer pendant son absence

ce

ce que les hommes craignant tant , & sur tout les Turcs. Il partit après lui avoir témoigné le chagrin qu'il avoit de se séparer d'elle , & la conjura de vaincre l'aversion qu'elle avoit pour lui ; en lui faisant considérer l'honneur & l'avantage qui lui revenoient d'être sa femme. En prenant congé de ses autres femmes , il leur défendit , sous des grandes peines , de causer le moindre chagrin à la belle Zulpha ; c'étoit le nom de cette jeune femme infortunée. Il leur ordonna de lui faire la cour , les assurant que de là dépendoit tout leur bonheur. Il leur promit même , que si elles pouvoient vaincre sa prévention contre lui , il leur auroit beaucoup d'obligation , & les récompenseroit si bien qu'elles ne s'en repentiroient pas.

Il ajouta que lorsqu'il seroit content , sa nouvelle tendresse allumée par la résistance & la difficulté , se ralentiroit sans doute , & qu'il ne donneroit plus à cette jeune femme une préférence qui n'étoit pas véritablement juste ; mais qu'alors il partageroit son tems avec toutes , comme il avoit accoutumé de faire auparavant. Elles lui promirent de faire tout ce qu'il souhaitoit ; mais elles complotèrent sur le champ pour perdre Zulpha. Elles ne songerent plus qu'à chercher les occasions pour la faire trouver coupable , afin de tirer vengeance du tort que sa beauté leur avoit fait , & pour satisfaire à leur dévorante jalousie.

Dès que Seremeth fut parti , elles tiurent compagnie à la belle , elles l'accablèrent de caresses feintes ; & comme elles avoient appris

tout ce qui s'étoit passé par les esclaves qui la servoient, & même par leur mari, elles lui témoignèrent le chagrin qu'elles avoient de sa situation. Elles la consolèrent avec tant de démonstrations d'amitié & de feinte ouverture de cœur, que la jeune femme oublia bientôt ses chagrins passés & ceux qu'elle avoit appréhendé & se confia entièrement à ses rivales ennemies. Elles scûrent enfin lui arracher son secret & découvrir tous ses sentimens & toutes ses pensées, pour en profiter dans l'occasion.

Seremeth avoit depuis un an un esclave âgé seulement de seize ans. Il étoit fils d'un Négociant Portugais qui passoit pour Chrétien, mais qui étoit Juif, & Judaïsoit en secret, quoi qu'il fît publiquement les exercices du Christianisme. Le fils avoit été circoncis, & élevé à vivre de même que le Pere; de sorte que ne se déclarant pas, il étoit regardé comme Chrétien. Seremeth aimoit cet enfant comme il auroit fait une maîtresse, & le menoit toujours avec lui richement habillé, espérant de se l'attacher par de bons traitemens, & de le porter à se faire Mahometan. Il l'auroit volontiers mené à l'armée; mais cet esclave étant tombé malade lors de son départ, il fut contraint de le laisser. Il lui donna deux esclaves pour le servir, & recommanda à ses femmes d'en faire prendre un grand soin, parce que, disoit-il, ce jeune homme étoit fils d'un riche Marchand, & qu'il en espéroit une rançon assez considérable pour en acheter cinq ou six autres. Il ordonna qu'on le fît aller à une de
ses

ses maisons de campagne , dès qu'il seroit bien , afin que le Jardinier l'occupât jusqu'à son retour.

Il y avoit dans la maison une esclave Vénitienne , devenue Mahometane , qui avoit suivi Seremeth , dans sa fuite d'Egypte , & dont il avoit eu plusieurs enfans. Cette Vénitienne avoit l'inspection de la maison , comme maîtresse d'Hôtel. Elle étoit sous les ordres des femmes de Seremeth , qui la faisoient souvent maltraiter lorsqu'elle ne faisoit pas les choses à leur fantaisie , & la ménaçoient de la faire chasser , ce qui étoit le plus grand malheur qui pouvoit lui arriver sur ses vieux ans , & ce qu'elle craignoit le plus. Ainsi cette pauvre esclave , qu'on appelloit Fatime , tâchoit de les contenter le mieux qu'elle pouvoit.

L'Esclave Portugais étant en convalescence , Fatime le nettoya , le lava , le purifia & lui donna le parfum. Elle fut touchée de voir un si beau garçon dans l'esclavage , & à la discretion de Seremeth. Un soir qu'elle rendoit compte aux femmes , qui étoient au nombre de cinq , de ce qui s'étoit passé dans la maison & au dehors pendant la journée , & qu'elle les amusoit par des contes de ce qui s'étoit passé en Levant lorsqu'elle y étoit , comme elle faisoit ordinairement tous les soirs , elle ne pût s'empêcher de leur parler du jeune Portugais. Elle les assura avec des transports d'admiration , qu'on ne pouvoit voir un plus beau corps que le sien , & qu'il auroit été d'une dangereuse tentation pour elle , si elle étoit dans un âge à avoir de desirs.

firs. Les femmes à ce récit furent piquées de la curiosité de le voir, & le dirent en riant à la Gouvernante. Elle qui cherchoit à s'en faire supporter, ne demanda pas mieux que d'être maîtresse d'un secret de cette importance, pour être plus ménagée qu'elle ne l'étoit ordinairement. Elle leur dit qu'elle trouveroit le moyen de l'introduire dans une de leurs chambres, sans qu'aucun des autres esclaves le fût. Les femmes firent quelque difficulté de le souffrir, sous prétexte que cette action de curiosité tireroit à conséquence, si Seremeth en étoit informé, mais Fatime les assurant d'un secret inviolable de sa part, elles y consentirent à ce prix. Elle introduisit la même nuit, l'esclave dans un appartement où elles se rendoient tous les soirs. Dès que tous les domestiques furent couchés, elles vérifièrent ce que Fatime leur avoit dit; elles badinèrent sur ce sujet pendant longs-tems, & enfin elles demanderent au beau Portugais, laquelle des cinq lui plairoit le plus. L'esclave déjà trop-confus ne demandoit qu'à sortir; il ne vouloit pas parler, & craignoit d'en trop dire. Mais ayant été rassuré par les femmes, qui lui firent entendre qu'il ne devoit rien craindre, & que c'étoit pour rire & sans conséquence qu'on l'avoit fait venir, & qu'on lui faisoit cette question, cela l'enhardit à se déclarer pour la belle Zulpha, qui de son côté souhaitoit cette réponse, ayant été touchée de la beauté du garçon, dont elle fit d'abord la comparaison avec la laideur de Seremeth. Les autres femmes le renvoyèrent avec une espèce de dépit, & dirent.

dirent à Fatime que c'étoit assez badiné, & qu'elle ne l'amenât plus : ce qui fit beaucoup de peine à la jeune femme qui en étoit éprise. Le lendemain Zulpha se trouvant seule avec la Gouvernante, lui demanda des nouvelles de la santé du bel esclave, en ajoûtant quelques reflexions sur le sort qui l'avoit réduit dans la captivité, dans un tems qu'il pourroit peut-être faire les délices de quelque femme ; car la conversation des Mahometanes ne roule que sur cette matière. La Gouvernante répondit qu'il se portoit bien, & que selon les ordres de Seremeth, il devoit bientôt partir pour la campagne, afin de travailler avec le Jardinier, à qui son Maître avoit bien recommandé avant son départ, de le bien ménager. La belle Zulpha lui repliqua, qu'il pourroit retomber malade, s'il alloit au travail avec une santé si foible ; que ce seroit rendre un service agréable à Seremeth de le lui conserver, parce qu'il l'aimoit beaucoup, & qu'il en espéroit une rançon considérable : qu'elle lui conseilloit de le retenir à la Ville encore quelque tems, & de lui faire même garder la chambre, tant que sa santé seroit foible. La rusée Gouvernante étoit trop faite aux intrigues pour ne pas connoître par les discours de Zulpha, que la part qu'elle prennoit à la conservation de la santé de l'esclave, ne venoit ni de pitié, ni d'affection pour les intérêts de Seremeth, mais plutôt d'une tendresse que cette jeune & timide beauté tâchoit de voiler aux autres & de se cacher à elle-même. Elle voulut approfondir ce que Zulpha pensoit, persuadée

que ce secret lui donneroit un petit empire sur sa maîtresse, dont elle profiteroit dans l'occasion. Effectivement elle feignit de se rendre aux raisons que la pitié sembloit dicter à Zulpha, qui faisoit de plus en plus des caresses & des présens à Fatime. On croyoit que l'esclave n'attendoit que d'avoir réparé ses forces pour retourner à la campagne, où il se plaçoit plus qu'à la Ville, avant que d'avoir vû Zulpha; mais depuis ce tems-là il ne parloit plus d'y aller, & il restoit au logis avec beaucoup de patience; surtout depuis que pour pénétrer ses sentimens, Fatime lui avoit dit, que Zulpha s'intéressoit à sa santé, il feignoit toujours au contraire quelque indisposition; ce qui confirma si bien Fatime dans son opinion, qu'elle résolut de lui arracher l'aveu de sa passion. Un jour elle lui dit, en riant; Ferdinand je vois bien que vous êtes malade, mais ce n'est pas de la maladie que vous me dites; & si vous continuez comme vous faites, à ne point manger & à ne point dormir, vous pourrez le devenir tout de bon.

Il y a long-tems que je vis: j'ai été esclave à Constantinople dès l'âge de 13. ans: Seremeth qui m'acheta dans la suite, m'a fait voyager en bien des endroits, j'ai beaucoup appris, & je sai qu'en tous maux, il y a du remède. Je vois bien que vous êtes amoureux de la belle Zulpha, & qu'elle fait toute votre occupation, comme elle mérite celle de tous les hommes par sa beauté & par ses belles qualités. Je sçai qu'elle vous aime aussi. Voilà d'abord de quoi soulager vôtre mal. Mais
comme

comme ce n'est pas assez d'être aimé, & que vous aspirez sans doute au seul bonheur de la vie, qui est de posséder ce qu'on aime, cela vous inquiète par les difficultez qui se présentent à vous : parce que votre jeunesse & votre peu d'expérience ne vous font voir que des obstacles insurmontables, qui s'opposent à votre félicité. Mais si vous voulez vous confier à moi, je vous ferai voir que la possession d'une personne qu'on aime, n'est pas si difficile que celle de son cœur. Sur cela elle lui raconta plusieurs aventures arrivées à des esclaves, qui étoient dans la même situation que lui, & qui avec un peu de patience étoient venus à bout de leurs desseins. Ferdinand avala le poison flatteur que Fatime lui glissa si subtilement, & il lui avoua que depuis qu'il avoit vu Zulpha, il en étoit si touché qu'il n'étoit plus le même, & qu'il croyoit que les femmes de Seremeth avoient fait pour le tourmenter, quelque sortilège dans un biscuit qu'elles lui donnerent avec du Sorbet ; que véritablement il ne se soucioit plus de rien au monde, & que malgré lui il songeoit toujours à Zulpha ; qu'il vouloit bien lui confier sa passion, étant persuadé pourtant que si Seremeth venoit à le savoir, il seroit perdu ; mais qu'il aimoit autant mourir que de rester plus long-tems dans la situation terrible où il étoit. La Gouvernante lui dit que le mal n'étoit pas sans remède, qu'il avoit bien fait de décharger son cœur, qu'elle prendroit soin de cette affaire, & qu'il pouvoit être tranquille. Elle fut voir Zulpha à son ordinaire,

re, qui lui demanda des nouvelles du pauvre esclave. Elle lui répondit, qu'il étoit fort malade, mais que son mal ne seroit rien, si elle vouloit. La belle rougit à cette réponse ; & feignant de ne pas comprendre ce qu'elle vouloit dire, elle lui repliqua qu'elle ne savoit aucun remède ; que si elle en savoit elle le lui donneroit d'autant plus volontiers, que son mari aimoit beaucoup cet esclave, & qu'il en esperoit beaucoup d'argent pour sa rançon. Fatime persuadée de plus en plus que Zulpha l'aimoit, lui dit qu'elle avoit par subtilité pénétré le secret de l'esclave, qui lui avoit fait l'aveu d'une forte passion pour elle ; que Zulpha ne devoit plus feindre, qu'elle seule pouvoit les rendre heureux par son habileté, & qu'elle lui conseilloit de s'y confier sans aucune crainte. La belle se défendit pendant quelque tems, mais à la fin, elle lui avoua, les larmes aux yeux, qu'elle n'avoit pu s'empêcher de l'aimer. Et si vous voulez me favoriser, dit elle à Fatime, je vous promets & je vous jure par tout ce qu'il y a de plus terrible, que vous ne manquerez jamais de rien, tant que j'aurai quelque chose. Mais j'ai besoin de vos soins & de vos conseils, & je m'y abandonne entièrement, d'autant mieux que j'aime autant risquer de mourir que d'être à Seremeth, que je hais & que je déteste. Si je puis trouver le moyen de m'enfuir avec Ferdinand en quelque endroit du monde que ce soit, mon sort me semblera toujours très-doux, en comparaison de celui qui m'est préparé, & que j'ai commencé à ressentir. La Gouvernante lui promit.

mit merveille , & sur tout un secret inviolable. Elle étoit habile à conduire des intrigues ; & elle y étoit si fort accoutumée, qu'elle ne pouvoit s'en passer , quelque risque qu'il y eût à courir. Elle laissa donc Zulpha dans des esperances flatteuses jusqu'au lendemain, qu'elle avoit accoutumé de faire sa visite dans les appartemens des femmes. En attendant, elle consola l'amoureux Ferdinand, par les bonnes nouvelles qu'elle lui donna. Dès qu'elle revit Zulpha, elle ne perdit point de tems pour lui dire , qu'elle avoit trouvé un moyen pour lui ménager une entrevue avec Ferdinand sans aucun risque, mais qu'avant que d'entreprendre une chose de cette conséquence, il falloit bien la concerter, & que l'affaire ayant réussi, il falloit au retour de son mari, feindre de l'aimer au moins par devoir , & souffrir sa compagnie dès qu'il seroit arrivé. Elle l'assura, que la disproportion de Seremeth & de Ferdinand n'occasionneroit aucun soupçon, & que si l'armée tardoit à revenir, elle prendroit sur elle d'empêcher toute grossesse. La belle promit de suivre exactement ce que Fatime lui proposoit, & lui fit un présent comme à son ordinaire. Comme cette Gouvernante accompagnoit, par ordre du mari, Zulpha dans le Bain avec une esclave qui la servoit dans le Cabinet du Bain, tandis qu'elle restoit à la porte qu'elle tenoit fermée à clef, elle disposa les choses d'une façon que de tems en tems elle menoit Ferdinand, à qui elle donnoit un habit de femme. Les deux Amans goûtoient sans doute alors des plaisirs inexprima-

primables. J'en laisse les juges ceux qui ont surmonté en amour des obstacles qui leur avoient paru invincibles, & qui ont passé du desespoir à la possession de l'objet aimé. Mais comme il est rare qu'un grand bonheur ne soit suivi de quelque revers, aussi s'en préparoit-il un terrible contre nos Amans. Les autres femmes jalouses de la beauté de Zulpha, & irritées de la préférence que Seremeth lui donnoit sur elles, ne manquèrent pas de faire observer cette rivale depuis la déclaration que Ferdinand avoit faite en sa faveur. Elles employèrent pour cela un esclave Nègre, qu'elles avoient mis dans leurs intérêts, & dont on ne se méfioit pas; parce qu'il étoit regardé comme imbecille, & que les autres domestiques le commandoient à tous momens pour aller & venir d'un côté & d'autre. Ce Nègre, guidé par les leçons des rivales éclairées de Zulpha, découvrit en peu de tems ce qui se passoit. Il les en informa, & continua par leur ordre, à observer les deux Amans, sans faire semblant d'avoir aucun dessein. Les jalouses furent au comble de la joye, & attendoient avec impatience Seremeth, pour faire éclater leur vengeance. Elles feignirent pourtant de ne rien savoir, & ne laissèrent rien échaper devant la belle, qu'elles alloient souvent visiter, & à laquelle elles faisoient de plus en plus des honnêtetés comme à la favorite. Elles se gardèrent bien aussi de rien dire à la Gouvernante; & la maligne joye de se voir bientôt vengées, les rendoit de si bonne humeur, qu'elles ne faisoient que rire & chanter en présence de la belle

belle Zulpha. Enfin Seremeth arriva. Il trouva sa jeune femme plus belle qu'elle n'avoit jamais été. Tout le monde étoit content dans la maison, à la réserve de Ferdinand, qui étoit malade pour s'être épuisé avec Zulpha, qui prévoyoit que l'arrivée du mari les empêcheroit de se voir commodement. Seremeth plein de feu & de flamme pour Zulpha, voulut user des droits de mari. Elle se rendit de bonne grace, pour faire voir qu'elle étoit devenue raisonnable; mais quelque effort qu'il fit, il reconnut qu'il n'étoit pas fait pour elle. Il fallut remettre son bonheur à un autre tems, & jusqu'à ce que la Belle eût atteint un âge plus avancé. Il fut satisfait de n'avoir pas été rebuté, comme il l'étoit au commencement de son mariage. Il prit patience, & en attendant il donna quelque attention à ses autres femmes. La Gouvernante trouva cependant le moyen de continuer de tems en tems les rendez-vous des Amans, malgré l'arrivée de Seremeth. Le Negre en informa les jalouses, qui en instruisèrent le mari & lui offrirent de le convaincre de la vérité, par ses propres yeux. Seremeth piqué au vif de cette nouvelle, & d'autre part connoissant la jalousie que ces femmes avoient conçüe contre Zulpha, leur répondit dans les premiers mouvemens de sa colère, que si cela étoit vrai il les immoleroit tous deux à sa fureur; mais qu'au contraire si c'étoit une calomnie, elles pouvoient s'attendre à mourir toutes quatre de sa main. Il s'abandonna à des transports si violents, que ses femmes craignirent d'en avoir trop dit, & de ne pouvoir pas

pas le prouver, faisant reflexion que le Negre auroit pû les tromper, ou se tromper lui-même. Elles radoucirent Seremeth par toutes les caresses qu'elles pûrent imaginer, & lui représenterent que ne pouvant légitimement être le mari de Zulpha, il devoit la repudier sans bruit, & recouvrer par ce moyen le repos que cette jeune femme lui avoit fait perdre. Il s'adoucit effectivement, & sans vouloir aprofondir davantage une chose qu'il craignoit, il monta à cheval & se retira à la campagne, pour y faire des reflexions. Tout bien considéré, il reconnut qu'il avoit tort, & se condamna de vouloir prétendre, d'être aimé de Zulpha si jeune, si belle, si délicate, & dont la personne avoit si peu de proportion avec la sienne. Il reconnut son injustice & le bon droit de cette jeune femme; & pour la dédommager de ce qu'elle avoit souffert depuis qu'il l'avoit épousée, & mettre fin à la jalousie de ses autres femmes, il résolut de la repudier & de la faire épouser par Ferdinand, à condition qu'il embrasseroit la Religion Mahometane. Par ce moyen, il devoit être toujours leur Maître & leur Protecteur, Ferdinand étant son esclave, & n'ayant d'autre bien que celui que Seremeth avoit résolu de lui procurer. Il fit appeler Ferdinand, qui ne savoit rien encore de ce qui se passoit, & qui fut bien surpris lorsque son Maître lui dit, qu'il avoit appris son inclination pour Zulpha & leur rendez-vous au Bain. Le pauvre esclave, qui connoissoit le genie des Turcs, fut comme frappé de la foudre, & pensa expirer de frayeur sur le champ. Mais voyant

voyant que son Maître lui parloit avec douceur, il se jeta à ses genoux, & lui avoua qu'il méritoit la mort. Il le pria de la lui donner au plutôt, mais d'épargner Zulpha, qui étoit innocente, & qu'il avoit séduite. Seremeth lui imposa silence, & lui répondit, qu'il ne vouloit point entrer dans les circonstances de cette affaire; mais que pour le rendre heureux, il avoit résolu de repudier Zulpha & de la lui faire épouser, à condition qu'avant toutes choses il se feroit Mahometan, & que comme il étoit son esclave, il auroit soin de lui & de sa femme, en sorte qu'ils ne manqueroient jamais de rien. Seremeth conjura Ferdinand, qui paroissoit tout embarrassé, de bien penser à ce qu'il venoit de lui proposer, & de lui rendre une réponse précise dans 24. heures. Il partit aussitôt pour la Ville, laissant le pauvre esclave dans le plus grand trouble qu'on puisse s'imaginer. Ce n'étoit pas le changement de Religion, qui faisoit de la peine à Ferdinand, puisqu'il avoit appris de ses parents qu'on pouvoit professer extérieurement toute sorte de Religions, pourvu qu'on fût attaché intérieurement à la Judaïque; mais il étoit né de parents riches, qui l'aimoient beaucoup, & on lui avoit fait savoir qu'il seroit bientôt racheté & mis en liberté. Cette espérance l'occupoit tout entier & faisoit tout son plaisir, depuis que la grande passion de Zulpha avoit ralenti la sienne, en épuisant ses forces. Il s'abandonna alors à ces réflexions les plus cruelles du monde, sans pouvoir se déterminer. Si j'accepte, disoit-il, la proposition de mon
Maître.

Maître, me voilà privé pour toujours de ma patrie, de mes parens, de mes biens & de mes plaisirs, pour vivre misérable dans un Pais de servitude. Si je refuse, je serai brûlé suivant la Loi, & Zulpha noyée. Envain formoit-il des résolutions, il n'en trouvoit aucune qui pût s'accorder avec ses desirs. Cependant Seremeth alla dire à ses femmes qu'il vouloit suivre leurs conseils, & qu'il avoit résolu de repudier Zulpha, qui n'étoit pas encore sa femme, n'ayant pu consommer le mariage; & que pour ne pas pécher contre la Loi, il obligeroit Ferdinand de se faire Mahometan & la lui feroit épouser, puis qu'aussi-bien il l'avoit possédée. Les femmes furent charmées de la répudiation, mais non pas du mariage avec l'esclave. Elles la croyoient trop heureuse, & leur jalousie se reveillant, sans en rien témoigner à Seremeth, elles résolurent de perdre les deux Amans, plutôt que de les voir unis légitimement. Seremeth retourna à la Campagne pour savoir la résolution de Ferdinand. Il le trouva résolu à tout ce que son Maître lui avoit proposé, y ayant consenti dans l'espérance de se sauver un jour en Europe avec Zulpha, qu'il aimoit toujours, & qu'il auroit bien voulu posséder loin d'Alger. Les femmes de Seremeth profitèrent de son absence, & firent répandre le bruit dans la Ville, de ce qui s'étoit passé entre Zulpha & Ferdinand, pendant que Seremeth étoit à l'armée. Le Dey, le Cady, le Moufti, les Morabouts, en étoient tous informez; & chacun attendoit avec impatience le dénouement de cette affaire. Il n'y
avoit

avoit que la belle Zulpha qui ne favoit encore rien de ce bruit public, par les précautions que ses rivales avoient prises pour empêcher qu'elle n'en fût instruite. Seremeth, qui ne resta pas long-tems à la Campagne, & qui ne fit qu'y coucher, ayant eu une réponse de Ferdinand, telle qu'il la souhaitoit, se hâta de venir lui annoncer une bonne nouvelle qu'elle reçût avec une surprise incroyable, mais qui lui causa pourtant une joye qu'elle ne pût diffimuler. Peu après qu'il fut arrivé, le Dey amplement informé de la galanterie de Zulpha, fit appeller Seremeth par un Chaoux, qu'il suivit incessamment. Il fut fort surpris de ce que le Dey lui parla comme d'une chose publique, en présence de sa Cour, de ce qui s'étoit passé pendant son absence; ce que les Officiers du Divan confirmèrent avoir entendu raconter par tout, & tous lui firent entendre que Zulpha, & le Chrétien devoient être punis selon la Loi. Seremeth quoi que fort étonné, ne se déconcerta pas, & dit que Zulpha n'étoit point encore sa femme pour les raisons dont on a ci-devant parlé, & qu'étant fille elle pouvoit se marier avec Ferdinand, pourvu qu'il se fit Mahometan; que pour lui il étoit prêt à lui donner ses Lettres de Divorce, & qu'il ne croyoit pas que de cette manière, il y allât de son honneur. Il raconta ensuite le desespoir où il avoit mis cette fille, voulant user des droits de mari, sans avoir pu en venir à bout. Il demanda grace pour les coupables, en faveur de la Religion que Ferdinand embrasseroit, dont il sortiroit peut-être des Eleus;

ajou-

ajoutant que cette action ne pouvoit qu'être agréable à Dieu & au Prophete Mahomet. Là-dessus tout le Divan fut assemblé; le Cady, le Mufti & tous les Savans & gens de Loi y assisterent, & il fut résolu, qu'on feroit grace aux coupables, à condition que Ferdinand se feroit Mahometan, & qu'il épouserait Zulpha, à laquelle Seremeth donneroit en la repudiant, la dot qu'il lui avoit constituée par son contrat de mariage; mais que comme l'affaire étoit publique, il falloit aussi que l'esclave fit publiquement profession de la Foi Mahometane. Seremeth fit préparer Ferdinand & Zulpha à cette cérémonie, qui devoit se passer dans la grande Cour du Palais de Seremeth. Le jour ayant été pris pour cela, & publié par un Crieur, il s'y rendit une quantité prodigieuse de monde pour y assister. Ferdinand ne pensant point à la Circoncision qu'on devoit lui faire, car il l'étoit sans y avoir fait beaucoup de réflexion, fut conduit au lieu destiné pour la cérémonie. Ayant été mis en état d'être circoncis, l'Uman destiné pour faire cette operation, fut fort surpris de ce qu'elle étoit faite, & dit tout haut, qu'on se mocquoit de Dieu & du St. Prophete; que ce misérable n'étoit point Chrétien; qu'il étoit circoncis depuis longtemps, & qu'il falloit qu'il fût né Mahometan ou Juif. Alors il se leva de grands cris de la part des assistans, qui dirent que si c'étoit un Juif, il falloit le brûler pour avoir séduit une Mahometane: & que s'il n'étoit pas Juif, il falloit qu'il eût renié la Loi du Prophete, & qu'il méritoit la même punition,

tion. Le Peuple s'en saisit & le ména à la maison du Roi, où il fut interrogé ; & il avoua qu'il étoit Juif. L'horreur que ce nom inspira à l'assemblée, parut à la contenance du Dey & de tout le Divan ; car en le maudissant, il lui dit : „ Quoi fera-t-il dit que „ les Musulmans souffrent, qu'un Juif esclave „ ve mêle son sang avec le leur, & deshore „ nore un Seigneur aussi généreux que Hagi „ Seremeth ? Je jure par le St. Prophete, „ qu'on ne se moquera point de sa Loi ”. Le Cady & le Mufti approuverent les sentimens du Dey, de même que la plupart des Officiers du Divan ; & comme on alloit porter le jugement, Seremeth qui étoit présent, voyant que ce couple devoit périr inévitablement, cacha la douleur qui l'accabloit & parla ainsi à l'Assemblée : „ Seigneur Dey, „ & vous tous mes freres Musulmans, avant „ de prononcer la Sentence contre ces deux „ misérables, écoutez moi. C'est moi qui „ suis le plus offensé. Puisque Zulpha avoit „ encore sa virginité lorsque je l'ai laissée, „ elle n'étoit pas encore ma femme ; mais „ elle étoit dans ma maison, qu'elle a deshonnorée avec un vil Juif mon esclave „ qui a abusé de mes bontez. Afin que je „ n'aye aucune part à l'ignominie, donnez-moi le tems de la répudier & de la rendre „ à ses parents ; après quoi, qu'elle subisse „ avec son complice la peine à laquelle, la „ Loi & votre justice la condamneront ”. On lui accorda sa demande. Il fit conduire Zulpha chez le Cady, & ses Lettres de Divorce lui ayant été accordées, il la renvoya
à ses

à ses parents. Dès qu'elle y fut arrivée, elle fut mise au pouvoir du Mezouard & de ses gardes qui la menerent chez le Roi avec la Gouvernante de la maison de Sere-meth, que les deux coupables avoient accusée de les avoir séduits. Dès que le Dey vit paroître Zulpha, il ordonna qu'on lui ôtât son voile, ne méritant pas, disoit-il, d'être traitée comme une Musulmane, mais comme une vile Juive. Lors qu'il vit son visage, il fut si touché de sa beauté & de sa jeunesse, qu'un mélange de compassion & de tendresse l'intéressa d'abord pour elle, & il auroit voulu la sauver. Il l'interrogea sur le crime dont elle étoit accusée, l'incitant à dire ce qu'elle avoit pour sa justification. Mais cette infortunée étoit si honteuse & si effrayée de se voir à visage découvert devant tout le Divan assemblé, qu'elle ne pût proferer une seule parole. Elle seroit tombée à la renverse, si elle n'avoit été soutenue par la Gouvernante, qui étoit déjà faite aux frayeurs de la mort. Le Dey, pour gagner du tems, proposa au Divan de remettre l'affaire au lendemain, Zulpha ne pouvant répondre aux griefs qu'on lui imputoit. Mais les gens de la Loi pénétrant le dessein du Dey par le calme de sa colere, qui l'avoit possédé, avant que Zulpha parût & par la manière dont il lui avoit parlé, dès qu'il avoit vu son visage, crièrent *Char-Alla*, ou Justice de Dieu, & tout le Divan en fit de même. Ils dirent au Dey qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle parlât; qu'elle avoit assez avoué son intrigue criminelle avec l'esclave, qui avoit tout confessé, & qu'il falloit seule-
ment

ment faire parler Fatime dont il n'avoit pas été encore question. Elle fut interrogée, & voyant bien qu'il falloit mourir, elle s'accusa seule, & tâcha de disculper les Amans le mieux qu'elle pût. La multitude demanda qu'on prononçât. Le jugement porta que Ferdinand seroit brûlé dans le Cimetière des Juifs, & Zulpha noyée avec la Gouvernante, ce qui fut executé en même-tems.

Quoique Seremeth s'attendît à cet événement, il en fut sensiblement touché. Il sentit reveiller toute sa tendresse pour Zulpha & pour Ferdinand, & fut animé d'une fureur qui le suivoit par tout. Il se retira chez lui dans le dessein de vanger leur mort par le massacre de ses quatre femmes, qui avoient si bien satisfait à leur jalousie. Mais ayant considéré que cette action lui seroit deshonneur, & qu'il passeroit pour complice de l'intrigue de Zulpha, il se modéra & remit sa vengeance à un tems plus favorable. Il les fit assembler toutes dans une chambre, & y étant entré seul, il fit éclater sa fureur par des regards affreux, & par des injures atroces dont il les accabla. Elles se mirent à genoux pour l'appaiser, mais inutilement. Il les renversa à coups de pied, tira son sabre & le remettant en même tems dans le fourreau, il leur dit qu'il les immoleroit aux manes de Zulpha & de Ferdinand, s'il les croyoit assez punies par une telle mort, mais qu'il vouloit différer sa vengeance pour les faire souffrir plus long-tems. Il les quitta de la même manière qu'il étoit entré, & demanda l'esclave Negre qui avoit si bien servi les jalouses. On lui

dit qu'il étoit allé à la maison de campagne y porter des provisions. Seremeth partit sur le champ pour y aller, après avoir donné ordre que les femmes ne sortissent pas, & y étant arrivé, le Negre s'approcha pour lui tenir l'étrier & prendre le cheval. Alors Seremeth sentant redoubler sa fureur s'écria, en lui donnant des coups de fouet sur le visage; malheureux, traître, oses-tu me toucher? Entre, que je te parle avant que tu meures. Le Negre transi d'effroi, obéit, & Seremeth lui dit, excrement de la terre, tu mériterois la mort la plus horrible. Qu'as-tu fait pour complaire à mes femmes? Tu as causé la mort ignominieuse de celle que j'aimois le plus. Comment as-tu fait cela? Le Negre prosterné à terre, lui raconta toutes choses, & dit pour sa justification, que comme il y alloit de l'honneur de son Maître, il leur avoit obéi, d'autant plus volontiers. Eh bien, dit Seremeth, dis-moi tout à présent, puisque tu étois le confident de mes criminelles femmes. Ne m'ont elles pas été infidèles? Meurs plutôt que de mentir devant ton Maître & ton Seigneur, dont tu n'es pas digne de baiser la poussière des souliers. Le Negre avoua qu'elles lui avoient toutes été infidèles, & lui dévelopa les intrigues qu'elles avoient eues avec plusieurs esclaves Chrétiens, lorsqu'elles alloient au Bain, ou qu'elles étoient à la campagne pour se visiter avec leurs amies. La fureur de Seremeth fut alors à son comble, & tirant son sabre, il voulut couper la tête à son esclave. Mais méditant une cruelle vengeance contre ses femmes, il l'enferma dans un

un souterrain avec du pain & de l'eau, & pour executer cette vengeance, il jugea à propos de diffimuler, jusqu'à une occasion favorable. Il ne dit plus rien d'outrageant à ses femmes, qui crurent, par la modération feinte de Seremeth, qu'elles rentreroient avec le tems en grace. En attendant le tems de sa vengeance, il ramassa le plus d'argent comptant qu'il pût, l'envoya à sa maison de campagne, & resolut de se retirer dans les montagnes du Couco & d'y passer le reste de ses jours en y menant une vie douce, tranquille & champêtre, loin de la Cour & du grand Monde, après s'être vengé de ses femmes. L'occasion s'en présenta bientôt, une députation des principaux Cheques des Nations Maures de la Province du Couco étant arrivée à Alger. Il s'ouvrit aux Deputez, qui furent ravis d'aïse d'avoir dans leur Païs, un homme illustre par sa valeur, & qui y apporteroit des richesses, & ils consentirent volontiers de le recevoir en leur compagnie. Le jour du départ des Deputez étant fixé, Seremeth alla à sa maison de campagne où ils se rendirent pour y coucher, & en partir le lendemain au point du jour. Les femmes y étoient déjà arrivées. Lorsqu'on eut soupé, Seremeth dit aux Maures du Couco qu'il avoit médité une cruelle vengeance contre ses femmes, qui s'étoient abandonnées à des esclaves Chrétiens, & qui avoient fait d'horribles débauches avec eux; & que c'étoit la raison qui l'avoit déterminé à aller vivre dans les montagnes du Couco, & à ne plus se marier. Les Maures dirent que ses femmes

ne méritoient pas moins que le suplice qu'il avoit prémédité, & offrirent leur aide pour l'exécution. Seremeth fit venir en même tems ses femmes qu'il dépouilla de leurs bijoux & de leurs ornemens, les partagea entre les Maures, & les ayant conduites dans le souterrain où étoit enfermé l'esclave Nègre dont nous avons parlé, ils les empalèrent avec des pièces de bois préparées à cet effet, après leur avoir brûlé avec un fer ardent la partie qui avoit été cause de leur crime. L'exécution se fit en présence d'une esclave Numidienne, afin qu'elle apprît à Alger, ce qui étoit arrivé. Ils planterent en terre les pals où les femmes étoient; ils couperent par quartiers le Nègre tout en vie, dont ils en pendirent un au col de chaque femme, après quoi ils sortirent, fermerent les portes de la maison, afin que l'esclave ne pût aller demander du secours avant le jour, & monterent sur de bons chevaux pour s'acheminer vers les montagnes du Couco, où ils arriverent en peu de tems. Le lendemain matin un esclave Chrétien de Seremeth arrivant de la Ville avec des provisions, selon sa coutume, lorsque son Maître étoit à la campagne, fut surpris de ce que la porte étoit fermée si tard. Il apella & fit du bruit, & la malheureuse esclave enfermée dans une chambre, lui dit par une fenêtre grillée & d'une voix mourante, de rompre la porte; que leur Maître avoit pris la fuite, après avoir fait mourir cruellement ses femmes. L'esclave effrayé fut sur le chemin dire à tous ceux qui passoient ce qu'il venoit d'apprendre; une
foule.

foûle-de monde le suivit, & l'esclave enfermée leur repeta la même chose. On dépêcha un homme à la Ville pour en avertir le Dey, qui envoya un Chaoux pour faire ouvrir les portes. Il alla dans le souterrain accompagné de plusieurs personnes, où l'on vit cette barbare tragedie. On ne put sauver aucune de ces femmes, deux étoient mortes & l'on acheva de tuer les deux autres qui étoient mourantes. On leur donna la sepulture, & les enfans de ces malheureuses meres eurent les biens que le pere avoit laissez, n'ayant pas eu le tems de les vendre, & ne pouvant les emporter avec soi.

CHAPITRE IV.

Des dehors & de la Campagne de la Ville d'Alger.

ON ne voit point de Fauxbourg à Alger. Il y en avoit de fort grands, lorsque Charles V. fit descente à Matifux; mais après sa retraite, les Turcs les firent abbatre, craignant que les Espagnols venant une autrefois à faire débarquement, ne s'en emparassent, favorisez par les Maures. Il n'y a plus que quelques maisons près des Portes de Babazon & de Babaloüet, qui servent de remises aux Chameaux des Arabes & des Maures de la campagne, qui apportent de provisions à la Ville.

Au dehors des Portes & près de la Ville, à chaque côté des chemins, on voit une quantité prodigieuse de tombeaux. Ceux des

Pachas & des Deys sont hors la Porte de Babalouët, hauts d'environ 10. à 12. pieds en rond, voutez & bien blanchis. On y en voit six qui s'y touchent en rond, & que l'on distingue de tous les autres. Ce sont les tombeaux de six Deys, qui furent élus & étranglez dans le Divan au moment de leur Election, par diverses cabales qu'il y avoit. Le septième qui fut élu, regna. Il en sera parlé dans le Chapitre du Dey.

Les tombeaux des gens du commun sont fort simples, & seulement désignez par des pierres plates enfoncées dans la terre. Elles forment la figure d'un cercueil, & celles de la tête & des pieds sont plus élevées que les autres.

Ceux des Pachas & des Deys sont distingués par un Turban de pierre gravé en relief. Ceux des Agas ou Officiers de distinction dans la Milice, sont désignez par une pique plantée auprès du cercueil; & ceux des Rais ou Capitaines de Marine, par un bâton d'Enseigne avec une pomme dorée. Hali Dey, mort le 5. Avril 1718. fut enterré par distinction dans un cimetière clos dans la Ville. Le public orna de fleurs son tombeau pendant 40. jours & y alla pleurer en foule, & prier Dieu pour son ame. Ce Dey fut regardé comme un Saint, parce qu'il étoit mort de mort naturelle; ce qui n'étoit guères arrivé depuis qu'il y a de Deys à Alger.

Il y a aussi hors des Portes quelques Oratoires, Cellules ou Chapelles dédiées à des Morabouts, qui sont reputés Saints; & les fem-

femmes vont par devotion les visiter le Vendredi.

La campagne est très-belle, très-fertile en toute sorte de grains, de legumes, de fruits & de fleurs. Elle est fort riante & variée par des côteaux & des plaines, dont la vûe est très-agréable. La verdure y regne toute l'année, & la grande chaleur n'y sèche pas les feuilles des arbres à cause de la fraîcheur de la terre qui est toujours arrosée, & parce que l'hyver qui est fort doux ne les fait pas tomber. Les peuples d'Alger ne profitent guères de cet avantage, ne prennant pas la peine non-seulement de faire de compartimens & des allées, mais même de tailler les arbres. Ils laissent agir la nature.

Il y a quantité de vignes d'une beauté surprenante, & qui rendent beaucoup. Il y en a qui montent au haut des arbres fort élevez, & qui forment naturellement des berceaux admirables. Elles ont été plantées par les Maures venus de Grenade; car avant ce tems-là, non-seulement on n'en plantoit point, mais même on avoit arraché celles que les Chrétiens avoient plantées, pour faire servir la terre à un autre usage. Les arbres commencent ordinairement à être en fleurs au mois de Février, & aux mois de Mai & de Juin les fruits sont en maturité.

Dans l'espace de quatre lieues aux environs de la Ville, qui est un plat país enfermé par une montagne, on prétend qu'il y a 20000. Jardins ou biens de campagne, qu'on appelle masseries. Il y en a plusieurs où il n'y a point de maison, mais seulement des cabanes

faites avec de branches d'arbres. Mais autour d'Alger, on voit des magnifiques maisons de campagne, faites dans le même ordre que celles de la Ville. Ce sont les esclaves qui travaillent à l'entretien de ces maisons. Du côté de l'Est, au-delà de cette montagne, il y a une belle plaine bien arrosée & très-fertile. Elle a 9. à 10. lieues de longueur & 4. de largeur, & elle est peuplée par d'anciennes Tribus ou Nations d'Arabes. On la nomme la plaine du Mutijar, & en langue corrompue Mottigia ou Mottigie. C'est là où dominoit le Prince Selim Eutemi que les habitans d'Alger apellerent pour les Gouverner dans le commencement du XVI. Siècle, lequel fut tué & sa posterité détrônée par Aruch Barberousse, comme nous l'avons raconté. Les terres de cette plaine raportent deux fois l'an, & quelquefois trois, du froment, de l'orge, de l'avoine ou des legumes. Il y a seulement près de la mer quelques endroits steriles, & des bois fort épais, où il y a beaucoup d'animaux venimeux.

Les biens de campagne & les jardins ne sont point enfermés par des murailles, mais seulement par des hayes de caramunzenzaras, que nous apellons figuiers de Barbarie, & les Algeriens figuiers des Chrétiens, parce que les esclaves ont commencé de manger du fruit qui en provient; usage qu'ont suivi les Maures de ce pais-là. A peine a-t-on planté des feuilles de cet arbre pour former ces hayes, que par la bonté & la force du terroir, elles prennent racine, & on les voit croître à vûe d'œil, & se multiplier à l'infini

en peu d'années. La première feuille qu'on a planté devient tronc, & les autres deviennent branches à mesure qu'elles sortent de ce tronc. Ces hayes deviennent impénétrables, à cause de leur épaisseur & des épines qui entourent les feuilles, autour desquelles croît le fruit qui reste vert même dans sa maturité. L'écorce ou la peau de ce fruit est fort épaisse, & n'est pas bonne à manger. On la coupe ordinairement, & le dedans est d'un beau rouge foncé. Outre que ces hayes sont d'un meilleur usage que les murailles, leur verdure perpetuelle fait un ornement à la campagne.

Les Orangers, Citroniers & autres arbres fruitiers y sont en abondance, mais les fruits n'y sont pas généralement beaux, à cause qu'on n'en prend aucun soin, & qu'on laisse agir la nature. Il n'y a que les Consuls des Nations étrangères, qui embelisent leurs maisons de campagne; ils les distinguent de toutes celles des gens du pais, & en font des demeures très-agréables. M. Durand de Bonnel, à présent Consul de France, a une maison de campagne que Mr. de Clairambault son prédécesseur avoit rendu un séjour délicieux. Il y a sur tout un grand & superbe Tilleul fort touffu; les branches les plus basses qui forment un berceau, se joignent avec des jeunes charmes plantez tout autour, & forment une sale ronde de soixante pieds ou environ de circonference, à laquelle on n'a laissé du vuide que pour l'entrée. L'on y est à l'abri du Soleil, même dans les plus excessives chaleurs, & l'on y respire un air de

fraîcheur en tout tems par son exposition. A un côté de cette sale, il y a un puits profond qui fournit une eau fort claire & fort bonne; & pendant l'Eté on n'a qu'à y suspendre des bouteilles de vin dans un panier, demie heure avant que de se mettre à table, pour boire frais & aussi délicieusement qu'il se puisse. Des lits de repos, qui sont placez sous l'endroit de l'arbre le plus touffu, laissent jouir d'un tranquille sommeil, dans le tems que la grande chaleur empêche tout le monde de dormir.

Lorsque les femmes distinguées du commun vont à la campagne, c'est sur un cheval ou sur un âne, dans un Pavillon quadré, dressé sur une selle faite exprès. Ce Pavillon est d'osier & entouré d'une étoffe de laine blanche fort claire, avec une frange au bas, & ouvert par le haut. Elles peuvent être deux assises les jambes croisées sur la même selle, & voir les passans de tous côtez, sans en être vûës. Un esclave même le cheval ou l'âne par la bride. Les femmes riches & distinguées par leur qualité, ont des Pavillons de gaze peinte & dorée.

CHAPITRE V.

*De la Milice d'Alger, de son Gouvernement,
& de ses forces.*

Toutes les forces & le soutien du Royaume d'Alger consistent en 12000. Turcs, qu'on appelle ordinairement & par distinction soldats ou Turcs de paye. Parmi les soldats
sont

sont compris les Deys, les Beys ou Lieutenants Généraux, Commandans des armées & dans les Provinces, les Agas ou Gouverneurs de place, les Secretaires d'Etat, l'Amiral & les Capitaines de Vaisseau, & généralement tous les Officiers du Gouvernement.

Tous les Turcs qui viennent à Alger se faire incorporer dans la Milice, sont ordinairement des gens sans aveu, sans ressource, & la plupart de la lie du Peuple, des proscrits, ou gens de mauvaise vie, qui évitent les supplices par leur fuite du Levant. Le nom de Corsaire d'Alger, y est si en horreur, qu'il n'y a absolument que des misérables, qui veulent prendre ce parti; encore ne le feroient-ils pas, s'il n'avoient appris que de gens de rien comme eux avec un peu de génie, sont parvenus aux emplois les plus considérables, & même à être Deys. Lorsque le nombre des soldats est diminué par mort ou esclavage, on envoie des Vaisseaux en Levant pour remplacer ceux qui manquent. Tous les Turcs de quelque pays qu'il soient, sont reçus à la paye, pourvu qu'ils puissent prouver qu'ils sont Turcs. On reçoit aussi dans la Milice les Chrétiens Renegats, & les Coulolis qui sont les fils des Turcs nés des femmes Arabes ou Maures; mais les Maures & les Arabes en sont absolument exclus, étant toujours suspects aux usurpateurs de leur Pays & de leur liberté, qui les tiennent dans une dépendance qui ne diffère pas de la captivité.

Les soldats qui composent cette Milice,

ont de grands privilèges, & ils regardent avec le dernier mépris tous ceux qui ne le sont pas. Ils sont tous les Hauts & Puissans Seigneurs du Royaume, & ont même plus d'autorité que les Nobles de plusieurs États d'Italie. On leur donne à tous le titre d'*Effendi* ou Seigneurs; au lieu qu'on nomme ceux qui ne sont pas soldats, *Cidi*, qui est la même chose que Sieur ou Monsieur. C'est parmi cette Milice qu'on fait l'élection des Deys, des Beys & des autres Officiers. Ils sont exempts de toute imposition & des droits de Capitation. Ils ne peuvent point être châtiés en public, & le sont rarement en particulier; ce n'est que lorsqu'ils sont coupables de haute trahison, auquel cas, ils sont étranglez secrètement chez l'Agâ de la Milice, qui est Général de l'Infanterie. Ils se soutiennent tous également, soit qu'ils aient tort ou qu'ils soient fondez, lorsqu'ils ont à faire aux Arabes & aux Maures, & le pouvoir tyrannique les rends fiers, insolens & difficiles à gouverner. Le plus misérable Turc fait trembler par ses regards les Arabes & les Maures les plus puissants; & si le plus riche même de ces deux Nations se trouve sur son passage, il est obligé de se ranger respectueusement & de laisser passer le Turc, sans quoi il est maltraité impunément. Ces Turcs obéissent pourtant tous au Dey avec une profonde soumission, tant qu'il maintient son pouvoir & son autorité par la douceur, par la force ou par adresse; & qu'il n'enfreint par les loix du Gouvernement, & sur tout tant que la paye ne manque pas. Mais si elle

elle vient à être différée d'un jour seulement, rien ne peut contenir cette Milice hautaine, & le Dey est la première victime qu'on immole. Outre la paye, tous les soldats qui ne sont point mariez sont logez dans des maisons grandes & commodes, ou cazernes qu'on appelle Cacheries. Il y ont des bassins ou fontaines, pour faire leurs ablutions, & toutes les commoditez nécessaires. Ils ont une grande chambre à trois, & des esclaves entretenus par le Gouvernement pour les servir & nettoyer ces maisons.

Le Gouvernement donne à chaque soldat quatre pains par jour, ce qui est au delà de leur nécessaire. Ils ont le privilége d'acheter la viande à un tiers au-dessous de la taxe publique; mais ils sont privez du logement, du pain & du privilége d'acheter la viande à meilleur prix, dès qu'ils sont mariés. Alors ils sont obligez de se nourrir & de se loger, au dépens de leur paye & de leur industrie.

La raison qui fait ainsi distinguer les soldats qui sont mariez d'avec ceux qui ne le sont pas, c'est que le Deylik ou Gouvernement par une constitution de l'Etat, est héritier généralement des Turcs & des Maures qui meurent, ou qui tombent en esclavage sans avoir ni enfans, ni freres. Et comme il est privé de cette espérance, lorsque les soldats se marient, il est aussi dispensé de leur donner autre chose que la paye; & cette considération en empêche beaucoup de se marier. Il y a une autre raison qui n'est pas moins forte, pour empêcher les Turcs de se marier. C'est que les enfans des Turcs
ma-

mariez à des femmes Arabes ou Maures, ne sont point reputez Turcs. Ils sont véritablement reçus à la paye de soldat, mais ils ne parviennent point aux Charges de l'Etat, & ne jouissent pas des privilèges des soldats Turcs. C'est une politique du Gouvernement, qui sans cela craindroit, que la plupart des soldats se mariaissent, & que naissant une infinité d'enfans des femmes du Pais, ils ne se rendissent assez forts avec le tems pour secouer le joug & la tyrannie des Turcs par amour pour leur Patrie, & l'on ne voit de soldats mariez que les Renegats Chrétiens. Les Maures & les Arabes sont absolument exclus du Corps de la Milice, pour les mêmes raisons expliquées ci-devant. Il est à remarquer, qu'il n'y a point de femme Turque à Alger. Elles regardent ce Pais-là avec horreur, & l'ont en abomination, comme le receptacle des Turcs les plus malheureux & les plus méprisables. Les véritables Turcs se contentent d'y avoir des concubines du Pais, ou des esclaves Chrétiennes.

Lorsqu'un soldat Turc tombe en captivité, il est censé mort à la Republique; & à la première nouvelle le Deylik s'empare de tous ses biens, meubles & immeubles, lorsqu'il n'a ni frere ni enfant, ainsi qu'il a été dit. S'il a le bonheur d'échapper d'esclavage, ou d'y gagner sa rançon, l'Etat à son retour est quitte envers lui, en lui donnant une année de sa paye, pour se munir d'un fusil, d'un sabre & des autres armes nécessaires, qu'un soldat en obligé d'avoir à ses dépens.

Nul

Nul Turc n'est estimé à Alger, s'il n'est soldat, & tous en general ne respirent jamais que la guerre.

Les Algeriens ont un extrême mépris pour toutes les Nations, fondez sur l'habitude qu'ils ont dès leur bas âge de se voir maîtres des esclaves de tout Pais. Mais ce mépris est encore plus grand pour les Espagnols, les Portugais, & les Maures, lesquels après les Turcs se croient aussi en droit, par les préjugés de leur éducation, de se regarder comme les maîtres de toutes les Chrétiens.

Malgré tous les vices qui regnent parmi les Turcs d'Alger, on y voit quelques bonnes qualitez. Le plus débauché d'entre eux n'ose prononcer le nom de Dieu en vain, & le mêler dans les discours profanes. Ils ne jouient à aucun jeu qu'aux Dames & aux Echets; encore ne jouient-ils jamais de l'argent, mais du Caffé, du Sorbet, quelque pipes de Tabac ou autres choses semblables.

Les défauts naturels ne leur font point de honte, au contraire, ils en prennent le nom, & veulent bien qu'on les distingue par ceux de borgne, bossu, boiteux, manchot & autres.

Il leur est défendu, & ils regardent comme un deshonneur de piller la moindre chose dans un combat, quelque occasion facile qu'ils en aient. Ils laissent le pillage aux Maures, & à leurs esclaves, & un Turc seroit puni, s'il commettoit une pareille lâcheté; mais hors du combat, ils usent de leur force & de leurs prérogatives.

Ils se piquent de laisser toutes les Nations
dans

dans le libre exercice de leur Religion , & ils témoignent beaucoup de considération pour ceux qui observent religieusement celle dont ils font profession.

Quoi que la Milice ait beaucoup de pouvoir à Alger, le Gouvernement est plus Monarchique que Democratique. Il dépend absolument d'un seul qu'on nomme Dey. Ce Dey décide souverainement du civil & du criminel. Il assemble le Divan general, quand il lui plait, dans les grandes affaires seulement & par politique, afin de se discuter des événemens. Il en sera parlé plus au long dans la suite, & nous traiterons par ordre des Dignitez & des Officiers du Gouvernement.

Il y avoit autrefois un Pacha, ou Viceroy, nommé & envoyé par la Porte Ottomane. Cet Officier étoit, ainsi que dans tous les autres Païs dépendans du Grand Seigneur, le Chef du Gouvernement du Royaume d'Alger.

Mais comme ce Païs est éloigné de Constantinople, & que le Pacha ne songeoit qu'à faire ses affaires, comme ils le pratiquent tous afin de se dédommager des présens considérables qu'il leur faut donner pour obtenir cet Emploi, la paye du soldat en souffroit ; le Grand Seigneur étoit obligé d'envoyer des fonds à Alger, bien loin d'en retirer, & le Pacha seul profitoit & s'enrichissoit par la tyrannie sur les Peuples. De sorte que la Milice pour obvier à ces inconveniens, aiant représenté à la Porte Ottomane les suites fâcheuses qui pourroient s'en
suivre,

suivre, en obtint, comme nous l'avons expliqué plus haut dans la page 51. que l'administration des affaires du Royaume d'Alger seroit confiée à un des plus capables d'entre eux, qui seroit élu leur Chef à la pluralité des voix & avec le consentement unanime de la Milice, moyennant quoi ce Chef seroit obligé de donner une subsistance honorable au Pacha & de fournir à la paye & à l'entretien de la Milice & du Pais. On fixa à ce Pacha 2000. Pataques Chiques* de paye de deux en deux Lunes, outre son logement, ses ameublemens, ses esclaves & sa nourriture qui devoient lui être fournis aux dépens du Gouvernement. Il fut réglé aussi, que ce Pacha assisteroit aux Divans généraux, pour être témoin de l'ordre & de l'administration des affaires ; mais qu'il n'y auroit aucune voix & ne donneroit ses avis, que lorsqu'il en seroit requis, sans qu'ils pussent tirer à conséquence ni pour le présent ni pour l'avenir.

Mais quelques-uns de ces Pachas n'ayant pu se contenir, & s'étant rendus Chefs des Factions, la Milice obtint de la Porte dans la suite, qu'il n'y en auroit plus à l'avenir & qu'elle gouverneroit seule.

* C'est le tiers d'une Pataque gourde ou Piastre courante, comme on l'expliquera.

CHAPITRE VI.

Du Dey.

LE Dey est le maître absolu du Pais. Il gouverne generalement tout le Royaume, recompense & punit à son gré, ordonne les camps, les armemens & les garnisons, dispose des Emplois & des graces, & ne rend compte de sa conduite à personne. Il a pourtant dans ce haut rang, bien de mesures à garder, pour éviter les fréquentes & les dangereuses révolutions, que produit l'inconstance d'une Milice feroce, difficile à contenir, & au Gouvernement de laquelle, il faut user d'une extrême rigueur, ou de beaucoup de bonté, selon les occasions. C'est pourquoi il faut qu'un Dey soit irréprochable dans sa conduite, & qu'il prenne sur soi avec hardiesse les événemens bons ou mauvais, sans être agité par les réflexions sur l'avenir.

L'élection d'un Dey, suivant les constitutions du Pais, se doit faire par la voix generale des soldats. Lorsque cette place se trouve vacante par la mort ou la fuite de celui qui l'occupoit, toute la Milice qui se trouve alors dans Alger, s'assemble dans la Maison du Roi.

L'Aga de la Milice, Général de l'Infanterie, demande à haute voix qui elle veut élire pour Dey. Alors chacun peut donner sa voix, & nommer celui qu'il croit le plus digne de gouverner. S'il n'est pas generale-
ment

ment approuvé, il est refusé. On en nomme un ou plusieurs autres à haute voix, & lorsqu'un est agréé, ils s'écrient tous ensemble, en le revêtant d'un Caffetan & en le portant bon gré ou malgré sur le siège Royal, *à la bonne heure. Ainsi soit-il. Que Dieu lui accorde, en le nommant par son nom, félicité & prospérité, à la bonne heure. Ainsi soit-il.* Le Cady ou Juge de la Loi lui lit un moment après tout haut, quelles sont ses obligations, dont le précis est, Que Dieu l'a appelé au Gouvernement du Royaume & de la guerrière Milice: Qu'il est en place pour punir les méchans & faire jouir les bons de leurs Priviléges: Qu'il doit entretenir exactement la paye, employer tous ses soins pour la prospérité du Pais, fixer le prix des denrées pour le bien des pauvres & autres choses semblables.

Après quoi tous lui baissent la main, & lui promettent fidélité & soumission. Une heure ou deux est tout le tems qu'il faut pour cette grande cérémonie, dont toute la splendeur consiste en quelques coups de canon qu'on tire des forteresses.

Il faut pourtant observer, que le choix d'un Dey se fait rarement sans trouble & sans massacre, y aiant toujours différentes cabales sur ce sujet.

Comme tous les Turcs de la Milice d'Alger sont sans distinction habiles à être Deys, ou Chefs du Gouvernement, il y en a toujours quelques-uns plus ambitieux que les autres, qui font des partis parmi les plus mutins & les plus intéressez, pour tuer celui qui
est

est en place, sur divers prétextes, & en promettant à ses satellites les premières Charges de l'Etat. Lorsqu'un de ces partis peut tenir la chose secrète, jusqu'à ce qu'il puisse entrer bien uni dans la Maison du Roi, le Dey étant sur son siège, il y est tué à coups d'armes à feu ou de poignards.

Le Chef de ce parti est mis aussitôt en sa place par ses adhérens, qui le revêtent du Caffetan tout sanglant, dont ils dépouillent le mort, & crient à haute voix; *Prospérité à un tel que Dieu a voulu appeller au Gouvernement du Royaume & de la guerriere Milice d'Alger*; sans que les Officiers du Divan qui sont présens, osent remuer, de peur que la cabale ne soit plus forte qu'eux; car alors ils seroient sûrs de périr, s'ils vouloient lui résister. Ils vont au contraire sur le champ baiser la main au nouveau Dey, & après eux la Milice; chacun craignant de perdre la vie. Car il assez ordinaire que lors qu'un Turc se fait Dey par une voye semblable, il fait étrangler tous les Officiers du Divan, lorsqu'il se sont opposez à son entreprife, aiant déjà promis les places vacantes à ceux de sa cabale. Il ne laisse d'anciens Officiers que ceux qui lui ont aidé par leurs avis, ou autrement, & ceux qui ne se sont pas attachez particulièrement à la personne du Dey précédent.

Hali Dey élu au mois de Juin 1710. & qui parvint au Deylik par la mort cruelle d'Ibrahim Dey surnommé le Fou, fit étrangler moyer ou massacrer 1700. personnes dans le premier mois de son regne. Il jugea à propos

pos de se défaire de quelques esprits remuans, amis du défunt, qui auroient certainement vangé sa mort aux dépens de Hali. Mais cette exécution aiant déplu à plusieurs personnes, les mécontens prirent de là le prétexte de former plusieurs cabales, que Hali Dey eut le bonheur de détruire, avant qu'elles eussent le tems d'exécuter leur dessein.

Ibrahim Dey fut massacré pour avoir voulu séduire la femme de Mahmoud Rais, Renegat Portugais, qui commande actuellement un Vaisseau de 22. canons nommé la Galere Hollandoise. Il est à propos de raconter ici le fait, pour faire voir combien un Dey tout puissant en un sens, est chancelant sur son Trône rempli d'épines.

Ce Dey parvint au Gouvernement dans le mois de Mai 1710. Il aimoit beaucoup les femmes & se hâta de faire valoir son autorité pour prendre des plaisirs illicites, qui ne sont pardonnez à personne dans ce Pais-là. Il se faisoit informer par son confident, des maisons où il y avoit de jolies femmes, & lorsque les maris étoient en mer ou en campagne, il alloit secrètement à une heure indue chez elles. Il se rendoit maître des esclaves par l'argent qu'il leur faisoit distribuer, & par les menaces qu'il leur faisoit, s'ils parloient. Il trouva peu de cruelles, soit par crainte ou par obéissance. Mais malheureusement pour lui, à peine goûtoit-il le fruit criminel de ses intrigues, qu'il y trouva sa perte. Aiant appris que la femme de Mahmoud Rais, qui étoit alors en course, étoit une jeune & aimable personne, il se rendit

rendit un soir chez elle de la même manière qu'il avoit accoutumé de faire. Il trouva un esclave Negre & fort laid, à qui le mari avoit commis la garde des portes de sa maison. Cet esclave trembla à la vûe du Dey. Il se prosterna à ses pieds, & aiant reçu de l'argent, il le laissa monter à l'appartement de la femme, qui effrayée de voir un Turc chez elle, se mit à crier. Les esclaves Chrétiennes accoururent & furent toutes étonnées lors qu'Ibrahim se nomma. Il fit une déclaration des plus tendres à la femme de Mahmout, à laquelle elle répondit par des injures atroces & par des menaces. Le Dey déconcerté s'en alla après quelques instances inutiles, sans craindre pourtant que cette tentative tirât à aucune mauvaise conséquence. Mahmout Rais arriva peu de tems après; sa femme lui raconta tout ce qui s'étoit passé, & lui demanda vengeance de l'affront que le Dey avoit voulu lui faire pendant son absence. Mahmout lui répondit, que puisque sa vertu & son devoir avoient triomphé, cela ne pouvoit pas lui faire du tort, quand même le Dey en parleroit; mais qu'il se garderoit bien de divulguer & de faire parade de ses sottises & de risquer de se rendre malheureux; que ce Dey ne se conduisoit que par des maximes opposées à la raison & à la prudence, qu'il ne pouvoit pas durer long-tems dans son poste, & qu'il valoit mieux que ce fussent d'autres que lui qui entreprissent sur sa personne. Sa femme fut outrée d'un discours si modéré, & lui repliqua par des injures qui le piquèrent

rent au vif. Elle lui dit qu'elle croyoit avoir époufé un Mufulman, ou vrai Croyant, mais qu'elle n'avoit époufé qu'un Chrétien, & qu'elle l'obligerait bien de la répudier, s'il ne lui faisoit pas raifon d'un affront fi fenfible. Elle confia cette affaire aux femmes de plusieurs Rais ou Capitaines de Vaiffeau, auxquelles elle fit entendre que le Dey étoit un homme fans Religion & fans raifon ; qu'il fe croyoit tout permis, qu'il ne fe foucioit ni des Loix, ni du droit des gens ; que fi l'on fouffroit fes crimes & fes folies au commencement de fon Regne, lorsqu'il feroit devenu encore plus le maître, il les prendroit de force pour les deshonor, & qu'elles feroient toutes fes efclaves. Elle les engagea par ces difcours, à contraindre leurs maris de fe défaire d'Ibrahim Dey. Ils en parlerent à Mahmout, & le porterent à le faire mafacrer, lui promettant de le féconder. Mahmout fe rendit & prit la réfolution de fatisfaire à la fureur de fa femme & de fes confrères, fur les représentations qu'ils lui firent que les Capitaines Corfaires devoient être les plus confiderez & les plus refpectez de l'Etat ; que c'étoient eux qui en étoient le plus ferme foutien, qui y apportoient le plus grand profit tant en Marchandifes qu'en efclaves, & qui expofoient leur vie pendant toute l'année. Il le dit à fa femme qui en fut ravie d'aife, & qui l'obligea de fe fervir du Negre pour porter le premier coup au Dey, afin de punir cet efclave de ce qu'il l'avoit laiffé entrer & monter dans fon appartement. L'affaire fut examinée &

concertée, & la résolution fut prise de tuer le Dey à la première occasion favorable, & le secret fut bien observé.

Un jour que le Dey venoit de la Marine à son Palais, suivi des Officiers de sa Maison & des principaux du Divan, dès qu'il fut entré dans la Ville, l'Esclave Negre de Mahmout, qui avoit été posté à la Porte de la Marine avec un fusil chargé, lui tira & le manqua. Le Dey pâlit & n'osa pas seulement demander ce que c'étoit, sachant bien qu'en pareilles occasions il ne peut se confier à personne. Aucun de ceux qui l'accompagnoient n'osa remuer, craignant un mauvais traitement, si les assassins étoient les plus forts.

Le Dey & sa suite marcherent toujours, & arriverent au Battistan, qui est le marché des esclaves, tout près de sa Maison. Le Negre qui avoit pris les devans & rechargé son fusil, lui tira un second coup & le manqua encore. Le Dey & toute sa troupe arriverent à la porte du Palais, où les conjurez qui suivoient près de lui, sans qu'on les soupçonnât, voyant qu'ils avoient manqué leur coup & que s'ils n'achevoient pas ce qu'ils avoient commencé, ils seroient bientôt découverts & étranglez par ordre du Roi, crièrent *Char-alla Justice de la part de Dieu*. Le Dey effrayé entra, sans sçavoir quel chemin il prendroit. Les conjurez le suivirent de près, la populace s'y joignit, & l'ayant accusé hautement de ses crimes, on cria confusement qu'il falloit qu'il périt. Ce malheureux Prince eut le tems de gagner sa
cham-

chambre & de s'y enfermer avec deux esclaves Chrétiens qui étoient ses pages. Les conjurez vinrent à la porte avec des haches pour l'ouvrir ; mais comme la chambre du Dey est ordinairement embellie des armes curieuses dont les Princes Chrétiens lui font présent ; comme de fusils & de pistolets à plusieurs coups , il fit en entrant décrocher toutes ses armes par ses esclaves. Il tiroit par chaque brèche qu'on faisoit à la porte , & tuoit tous ceux qui se présentoient , & d'autres même qui étoient derrière parmi la foule. Ainsi les conjurez ne pouvant pas tenir & venir à bout de leur dessein , monterent sur la terrasse , qu'ils depaverent au dessus de la chambre , où ils firent une grande ouverture ; & ayant fait apporter des grenades , ils assassinèrent à la fin Ibrahim Dey , & on en élût un autre sur le champ. C'est ainsi que ce misérable Prince finit ses jours , après avoir regné environ un mois. Son cadavre fut insulté & traîné dans les rues , après quoi son Successeur lui fit dresser un mausolée , & le fit inhumer selon l'usage.

Un Dey se trouve l'esclave des esclaves. Il marche continuellement sur les épines. Il est dans une méfiance perpétuelle , & toujours occupé à découvrir des conspirations , & à faire mourir ceux qui en sont accusés ou soupçonnés , quelquefois même sans fondement , tant pour détruire les factieux , que pour l'exemple. Mais ce sont des Hydres , d'une tête coupée il en naît une infinité : c'est ce qui en a obligé quelques-uns de s'enfuir secrètement dans les montagnes du Couco ,

& d'aller chercher leur repos dans la solitude. Ils n'en ont pourtant pas toujours les moyens , & ils s'exposent à être massacrez s'ils sont découverts ; parce qu'on suppose d'abord, qu'ils ont fait des concussions , & qu'ils emportent beaucoup d'argent, ou qu'ils l'ont déjà envoyé dans le Pais où ils veulent se retirer.

Lorsqu'un Dey est tué par son Peuple, ses femmes sont dépouillées de tout ce qu'elles ont au delà de leur premier état ; ses enfans sont réduits à la simple paye de soldat, & exclus de toutes les Charges de l'Etat. Mais lorsqu'il meurt de mort naturelle , ce qui est fort rare , il est révééré comme un saint ; on n'inquiète aucun des siens , & on lui rend avec distinction les honneurs funebres. Cet exemple est arrivé , lors de la mort de Hali Dey en Avril 1718. Pendant sa maladie, & dans le tems qu'on désespéra de sa vie, les Officiers de sa Maison & du Divan choisirent fort secrètement un d'entr'eux pour lui succéder ; & dès le moment que le malade eut expiré , ce qui arriva la nuit du 4. Avril, Mehemed Dey , qui étoit alors Cazenedar, ou Trésorier de l'Etat, fut placé sur le siège Royal & revêtu du Caffetan par les gens de son parti. On ouvrit le matin les portes du Palais à l'heure ordinaire, l'on fit tirer le canon, & l'on annonça la mort de Hali & l'élection de Mehemed. Alors tous les Officiers, & toute la Milice vinrent lui baiser la main, & le féliciter, de même que les Consuls étrangers qu'on en fit avertir. Mais on ne s'en tient pas toujours

jours là, & cet exemple en faveur de Méhemet est l'unique. Quelquefois à l'élection d'un Dey, il n'est pas plutôt assis sur son siège Royal, qu'il est tué par un parti, & celui qu'on a mis à sa place tué par un autre. On a vu dans un jour six Deys massacrés, & sept d'élus. On en voit les six mausolées ensemble, qui forment un rond hors de la Porte de Babalouïet. On ne fait pas plus de difficulté de reconnoître un Turc qui s'est fait Dey par la force des armes, que celui qui est placé sur le Trône malgré ou bon gré, disant que ce qui doit arriver est écrit de tout tems, & n'arrive que par la volonté éternelle & immuable de Dieu.

Le Dey ne sort presque jamais de son Palais, & seulement dans certaines cérémonies qui sont d'usage, mais fort rares. Ce qu'on appelle la Maison du Roi, qui est un Bâtiment qui appartient à l'Etat, & qu'on pourroit bien appeler la Maison de l'Etat, est affectée au Dey & à son domestique. C'est dans cette Maison que l'on règle toutes les affaires du Royaume; l'on y rend la justice, & le Trésor y est enfermé. Lorsque le Dey est marié il a une maison particulière; où il tient ses femmes, ses enfans & ses concubines. Les Deys ont à présent perdu l'usage de se marier & d'avoir des concubines, à cause de la jalousie qu'elles excitoient par leurs airs de grandeur & par leurs dépenses. L'exercice ordinaire du Dey est d'être presque tout le jour sur son siège au fonds d'une grande sale à rez de chaussée, pour y écouter tout le monde, tant de la Ville que du

dehors, & rendre la justice sans aucun délai.

Ce siége Royal est un banc de pierre garni de briques, couvert d'un tapis de Turquie avec une peau de Lyon par dessus. Il s'y rend après la première prière nommée *Caban*, qui se fait à la pointe du jour, & il y reste jusqu'à la seconde prière *Dohor*, qui se trouve plus ou moins vers le Midi selon la saison. Il monte alors dans sa chambre, y fait la prière, & dîne seul ou avec quelqu'un de ses meilleurs amis. Dès qu'il a dîné il retourne à son siége, où il reste jusqu'à la prière de *Lazaro*, qui est la troisième prière, & se rencontre aussi plus ou moins près de quatre heures du soir, suivant la saison de l'année. Alors il remonte dans sa chambre, fait sa prière, se recrée au bruit d'un tambour d'une grandeur démesurée & d'une muzette; après quoi il soupe, s'entretient familièrement avec quelques-uns de ses amis & se couche de fort bonne heure. Pendant tout le tems qu'il demeure à son poste, ainsi qu'il a été dit, les quatre grands *Hojas* ou *Cogias*, ses Secretaires d'Etat, sont assis à sa droite dans un bureau & tout près de lui, pour exécuter ses ordres sur le champ. Ils tiennent chacun entre leurs mains les Regîtres dont ils sont chargés, pour y écrire ou pour y examiner & vérifier ce que le Dey ordonne. Le Trésorier de l'Etat, le Bachaoux, les Chaoux & le Truchement de la Maison du Roi sont toujours auprès du Dey, & aucun ne sort pour vaquer à ses affaires tant que le Dey est sur son siége. Là il regle, ordonne, décide généralement de toutes choses, excepté des affaires

affaires de Religion qui doivent être réservées au Cady. Chacun, depuis le plus grand de l'Etat jusqu'au dernier esclave, vient porter au Dey ses causes civiles ou criminelles, les explique lui-même sans Avocat, ni Procureur, ni Solliciteur, qu'on ne connoit point dans ce Pais-là, & elles sont décidées sur le champ sans frais & sans appel.

Vis-à-vis la Maison du Roi il y a une Salle, où s'assembloient les plus anciens Officiers de la Milice; ils se rendent à cette assemblée à l'heure que le Dey va à son siège, & n'en sortent que quand il se retire. Sur des bancs près de la porte de la Maison du Roi, sont assis d'autres anciens Officiers des troupes, qui y restent aussi tant que le Dey est sur son siège; tellement que lorsqu'il a besoin de quelqu'un pour donner des ordres, il les a sous sa main, & les particuliers trouvent aussi ceux qui leur sont nécessaires, & on n'a aucune peine pour les chercher, ce qui est d'une grande commodité.

Voici le préambule des Traitez faits entre cette Regence & les Puissances étrangères.

„ Au nom de Dieu miséricordieux, louange
 „ au Dieu & Roi éternel, & graces soient
 „ rendues à ce Roi des Rois qui est tout puissant & créateur du Monde. Le très-honoré, très-puissant, très-illustre & très-magnifique Mehemed fils d'Assein, ayant été par la permission du Dieu très-haut maître des destinées, élu Dey & Gouverneur du Royaume & Ville guerriere d'Alger, du consentement unanime des soldats invincibles & Grands du Pais, Chef de la

„ Loi , Ministres , Divan , Peuples & Habitans &c.

Le Dey qui gouvernoit au commencement de cette année s'appelloit Mehemed fils d'Agsein. Il étoit âgé d'environ 36. ans, d'une grande taille, gros & vigoureux. Il ne savoit ni lire, ni écrire. Il gardoit dans sa jeunesse les bœufs en Egypte, & il avoit conservé une grande brutalité, & beaucoup de foiblesse pour les garçons. Il n'avoit jamais été marié, & il occupoit ci-devant la Charge de Cazenadar, ou Trésorier de l'Etat. Il fut élu au commencement du mois d'Avril 1718.

Le 18. Mai 1724. ce même Mehemed Pacha Dey étant allé selon sa coutume se promener à la Marine, y visita tous les Châteaux. En rentrant dans la Ville sur les 10. heures du matin, il fut assassiné par cinq ou six Turcs qui l'attendoient en dedans de la porte d'une Cazerne, devant laquelle il falloit qu'il passât, étant située au dessus même de la Porte de la Marine. Un Turc qui étoit sur la terrasse de cette Cazerne lui tira un coup de fusil, qui le prit entre les deux épaules & sortit par le ventre. Ce fut un signal pour ceux qui étoient en embuscade, lesquels en se montrant à la porte firent leur décharge sur le Dey, qui tomba sans pouvoir prononcer une parole. Les gardes qui l'accompagnoient se dispersèrent, & les assassins tuèrent encore un Chaoux & un Ecrivain, qui étoient parens du Dey, & coururent à la Maison du Roi pour s'en emparer & y proclamer un Dey de leur parti. Heureusement le Cazenadar, ou Trésorier de l'Etat,

l'Etat , qui étoit de la compagnie du Dey les y avoit dévancez , quoique blessé à la tête d'un coup de sabre , & avoit engagé les Noubagis ou gardes de la porte de prendre leurs armes , & de proclamer un Dey de leur parti. Ils le firent en obligeant l'Aga des Spahis , intime ami du défunt , de prendre sa place. A peine fut-il sur le siège du Dey revêtu du Caffetan , que les assassins se présentèrent devant la porte. Les gardes les arrêterent en les couchant en joue & les exhortant à se retirer , ne sachant s'ils venoient comme amis ou comme ennemis. Ils ajoûterent qu'on avoit proclamé Abdi Aga pour leur Dey ; mais ces assassins aiant répondu qu'ils en vouloient un autre , les gardes firent feu , trois furent tuez sur la place , & les autres eurent le bonheur de se sauver.

Cette expédition étant faite , on ouvrit les portes de la Maison du Roi ; Abdi Aga fut proclamé Dey par des Chaoux sur la place qui est au devant , & d'autres Chaoux furent avertir les Consuls & les Ministres Etrangers de cette proclamation. On courut en foule le féliciter , & tout fut tranquille avant la fin du jour , & l'a été depuis ce tems-là.

Abdi Aga Dey est un homme d'environ 60. ans , qui a passé par les principales Dignitez du Gouvernement. Il a été Bey ou Lieutenant-Général des Pais situez au Midy , & ensuite Général de la Cavalerie pendant plusieurs années. Il est plus capable de gouverner & de se faire aimer qu'aucun autre. Il est doux , homme de bien & de bonnes mœurs , ce qu'on remarque d'autant mieux

qu'il a succédé à un Dey fier & violent, mais qui a pourtant rendu service au Gouvernement, par les fortifications qu'il a fait réparer & augmenter continuellement, depuis qu'il a été en place jusqu'à sa mort tragique.

CHAPITRE VII.

De l'Aga & des autres Officiers de la Milice.

L'Aga de la Milice est le Général des troupes qui se trouvent à Alger. Ce n'est proprement qu'un poste d'honneur & une Dignité, pour récompenser les services de l'Officier qui en est revêtu ; car il ne va point en campagne pendant son exercice.

C'est le plus ancien soldat qui occupe cette place. Chacun y parvient à son rang, Après que l'Aga a passé deux Lunes dans cet Emploi, qui est le tems réglé pour cette Dignité, afin que plusieurs puissent avoir part à ce haut rang & à cette marque d'honneur & de distinction, il fait place à un autre, & jouit tranquillement de sa paye, sans être sujet à aucun service de Terre ou de Mer, mais il ne peut aussi parvenir à aucune Charge de l'Etat. C'est-là la fin de ses travaux, qui n'arrive que dans un âge fort avancé.

Pendant ces deux Lunes d'exercice, on lui porte tous les soirs les clefs de la Ville. Tous les ordres que l'on donne aux troupes pour la garde des Portes & des Forts, & pour la discipline, se donnent au nom de l'Aga. C'est dans sa maison seule que sont punis secrètement les Turcs, soit par la bastonnade, soit

soit par la prison , ou mis à mort , le tout cependant par les ordres exprès du Dey.

Il loge dans une maison uniquement destinée pour celui qui est revêtu de cet Emploi. Il est entretenu aux dépens du Gouvernement , qui paye sa table & les domestiques qui conviennent à son rang, Il a outre cela 2000. Pataques Chiques pour sa paye d'Aga, pendant les deux Lunes de son exercice. Il ne peut avoir dans cette maison ni femme, ni enfans. Il n'en peut sortir que pour assister au Divan Général , & à la paye qui se fait en son nom de deux en deux Lunes. Alors il sort à cheval , & deux Chaoux qui le précèdent à pied, crient à haute voix. *Prenez garde à vous, voilà l'Aga qui passe.* Ils lui font faire place, à cause que les rues sont étroites & fort embarrassées, & lui font rendre un profond respect. Dès que les deux Lunes de son exercice sont passées, il rentre dans sa haute paye ordinaire, dont il jouit tranquillement jusqu'à sa mort.

Le Chaya, ou le Bachi-Boluk-Bachi, est le plus ancien Capitaine des Troupes, qui doit succéder à l'Aga après ses deux Lunes d'exercice ; chacun parvient à être Chaya successivement & par ancienneté. Il est le Chef de l'assemblée des Officiers qui se tient vis-à-vis la Maison du Roi. Il y demeure tant que le Dey est à son poste, & il y décide quelques petites affaires tant civiles que criminelles, que le Dey lui renvoie lorsqu'il a trop à faire, ou qu'il le trouve à propos pour se soulager, & il juge sans frais & sans appel. L'assemblée où il préside est compo-

fée des Aya-Bachis, qui est un corps très-distingué de vingt-quatre anciens Capitaines de Compagnie, qui ont fait place à d'autres. Le Doyen de ce Corps devient Chaya & puis Aga, & tous les autres lui succèdent à leur tour. Ils sont assis dans cette assemblée, selon leur ancienneté. Ce sont les Conseillers du Divan, ou Conseil Souverain. Ils doivent accompagner le Dey & être immédiatement après lui, les jours de cérémonie. Ils portoient autrefois des plumes blanches sur le Turban par distinction, mais à présent, ils en laissent perdre l'usage. L'exercice du Chaya est de deux Lunes, après lesquelles il est fait Aga de la Milice, & un autre Aya-Bachi prend sa place.

Les Mezoul-Agas sont ceux qui ont été Agas de la Milice. Ils sont exempts de tout service. S'ils n'en veulent plus faire, ils peuvent se retirer, où bon leur semble, & venir recevoir leur paye de deux en deux Lunes. Ils ne peuvent aussi se mêler d'aucune affaire que ce soit, & vivent tranquillement sans être inquiétés. Les Mezoul-Agas sont ordinairement vieux & cassés, & l'on respecte dans eux leurs services passés. Ils assistent aux Divans Généraux, lorsqu'ils le jugent à propos, mais ils n'y ont nulle voix. Quelquefois ils y sont appelés par le Dey, pour avoir leurs avis qui sont très-utiles en certaines occasions.

Les Aya-Bachis sont les anciens Boluks-Bachis ou Capitaines vétérans d'Infanterie, d'où l'on tire, comme nous avons dit, les Chayas & les Agas. Les Ambassadeurs & Envoyés dans les Païs étrangers sont ordi-
nai-

nairement tirez du Corps des Aya-Bachis. Ils vont aussi porter les ordres du Dey dans le Royaume. C'est toujours un d'eux alternativement, qui est présent à la visite des Bâtimens marchands dans le tems de leur départ. Cette visite est principalement pour voir, s'il n'y a point dans les Vaisseaux prêts à partir, d'esclaves cachez pour se sauver.

Les Boluks-Bachis sont les Capitaines de Compagnie, dont les plus anciens sont fort distinguez & parviennent par rang & par ancienneté à être Aya-Bachis, après avoir été un an Aga ou Commandant d'une Place, où il y a garnison. Là ils rendent la justice au nom du Dey, de même que celui-ci fait à Alger, & font exécuter ses ordres. Ils sont distinguez par un bonnet fort haut, & une Croix rouge qui leur pend sur un cuir derrière le dos. On appelle Agas des Spahis les Capitaines des Compagnies de Cavalerie.

Les Oldaks-Bachis sont les Lieutenans de Compagnie. Ils parviennent à leur rang & par ancienneté à être Boluks-Bachis, & aux autres emplois & dignitez plus distinguées, n'y ayant aucun exemple qu'on ait fait un passe-droit pour favoriser quelqu'un, ce qui seroit un sujet des plus légitimes de revolte pour la Milice, & le Dey en perdrait certainement la vie. Ils portent par distinction une bande de cuir, qui descend de la tête jusqu'à la moitié du dos.

Les Vekilards, ou Vekilardgis, sont les Commis aux vivres de l'armée. Chaque tente, qui est composée de 20. hommes en

a un , qui a soin de fournir & de faire préparer le nécessaire pour manger & boire , & de faire porter la tente , le bagage & les utensiles. Chaque tente a un cuisinier, sous les ordres du Vekilardgi. Il ont aussi soin des provisions pour les Cazernes , lorsque les troupes ne sont point en campagne. Ils portent un bonnet blanc en pyramide.

Les Peis sont les quatre plus anciens soldats , qui attendent leur avancement à leur tour. Ils portent par distinction un bonnet de cuivre.

Les Soulachs , ou Soulachis , sont les huit plus anciens soldats après les Peis. Ils portent un tuyau ou canon de cuivre sur le devant de leur bonnets , & de grands sabres dorez. Ils servent de Gardes du Corps au Dey , & marchent devant lui à cheval , armez de carabines , lorsqu'il va en campagne.

Les Caïtes sont des soldats Turcs , qui ont chacun le commandement sur quelques Adouars des Maures , ou d'un petit terrain. Ils en retirent la garme ou taille , & en rendent compte au Dey. Il y en a aussi un à chaque marché forain. Ce sont ordinairement des Hojas ou Cogias , qui sont les Ecrivains de Deylik , auxquels on donne cet emploi.

Les Sagairds ou Sagairdgi sont un corps de Turcs , qui sont armez d'une lance. Dans chaque armée , il y en a une compagnie de cent hommes , dont le Commandant est nommé Sagairdgi-Bachi. Leur soin est de chercher , garder & fournir l'eau nécessaire pour l'armée.

CHAPITRE VIII.

Des Beys.

LEs Beys sont les Gouverneurs de Province & les Généraux d'armée. Ils sont nommez par le Dey, qui les continue & les revoque, quand il le juge à propos, sans qu'il soit d'usage que l'ancienneté de service décide de ces Emplois considérables.

Il y en a trois dans le Royaume, sous le titre de Bey du Levant, Bey du Ponent & Bey du Midy. Le premier reside à Constanstine, le deuxième à Horan, & le dernier se tient à la campagne dans un camp, n'y ayant aucune habitation bâtie dans toute l'étendue de son Gouvernement.

Ils commandent souverainement dans les Pais qu'ils gouvernent. Ils retirent les impositions & les subides dans les Villes, la gabelle ou taille à la campagne, le casuel & généralement tous les revenus de la République dans leur district, dont ils doivent venir une fois toutes les années rendre compte au Dey, en lui apportant les revenus en espèces, qui se mettent dans le Hazenar ou Trésor public.

Ils ont l'autorité suprême hors d'Alger, en suivant les constitutions de l'Etat & les ordres du Dey; mais ordinairement ils ont carte blanche. Dans Alger ils n'ont pas le moindre pouvoir. On les reçoit avec grande cérémonie, lorsqu'ils arrivent avec le convoi de l'argent que chaque Bey doit apporter, toutes.

tes les années, qui est distribué sur une quantité de chevaux; le Public juge de l'abondance de l'argent par le nombre des voitures; & une grande foule de Peuple suit toujours ce convoi avec des cris de joye. Le Dey, à leur arrivée dans la Maison du Roi, leur fait présent d'un Caffetan; mais ils aiment à se passer de ces honneurs, quand ils peuvent en trouver l'occasion, ne sachant bien souvent; s'ils seront traitez gracieusement, ou s'ils y laisseront leur tête. Ce malheur leur arrive assez fréquemment, pour les punir de leur prévarication & de leurs concussions, & pour les dépouiller des biens immenses qu'il acquièrent ordinairement par toute sorte de voyes illicites. Lors qu'ils ne jugent pas à propos d'aller eux-mêmes à Alger, porter l'argent du revenu d'une année; ils envoient à leur place un Caïte, sous prétexte de maladie, ou de conspiration contre le Gouvernement de la part des Arabes & des Maures; & ce Caïte, selon ses instructions rend compte de toutes choses.

On peut dire que les Beys sont autant de Rois dans leur Gouvernement, & moins exposés que le Dey; dont la tête répond des mauvais événemens, quand même il ne seroit pas coupable. Ils ne s'attachent qu'à s'enrichir & à amasser des sommes considérables, ce qu'ils ne peuvent faire qu'aux dépens de l'Etat, & en faisant tort aux Peuples. Ainsi ils craignent toujours de perdre leurs biens & la vie, lorsqu'ils vont à Alger; sur tout, lorsque le Dey, qui les a placez, est mort. Celui qui a succédé ayant ordinairement

ment promis les Emplois à ses créatures, pour les avoir à sa disposition, & ayant aussi envie d'amasser promptement du bien, ne manque jamais de prétextes légitimes pour faire étrangler les Beys.

On ne peut pas venir à bout de les déplacer, s'ils ne viennent à Alger, à moins qu'on ne les fasse tuer par surprise. Quelques-uns après avoir accumulé beaucoup d'argent, craignant pour leur vie, s'enfuient secrètement, & vont en faire usage dans un autre Royaume.

CHAPITRE IX.

Des Hojas, du Cady, du Cazenadar, & de divers autres Officiers.

LEs Hojas, ou Cogias Bachis, ou grands Ecrivains, sont les Secretaires d'Etat. Il y en a quatre : le plus ancien tient les Livres de la Paye, & des dépenses ordinaires & extraordinaires ; le deuxième ceux de la Douane ; le troisième ceux des Revenus de l'Etat ; & le quatrième ceux des affaires étrangères & extraordinaires. Ils sont toujours assis dans un même rang devant une table ou bureau, à côté droit du Dey, pendant tout le tems qu'il est sur son siège, pour répondre, vérifier, écrire, ou enregistrer tout ce qui est de leur département.

Lorsqu'un Consul va porter plainte au Dey de quelque tort fait aux gens de sa Nation, ou de l'infraction de quelque article du Traité de Paix de la part des Algeriens, le Dey ordonne

ordonne au Secrétaire d'Etat qui a le Registre des Traitez de l'ouvrir, & de répondre aux plaintes du Consul. Le Secrétaire lit tout haut l'article, que le Consul prétend avoir été enfreint, il est suivi à la Lettre, & sans aucune interprétation. Si le Consul a raison, on lui rend justice; mais s'il se plaint fondé sur quelque interprétation favorable de l'Article en question, on lui refuse ce qu'il demande, & l'affaire est réglée dans un instant, de quelque conséquence qu'elle soit.

Les Grands Ecrivains sont nommez par le Dey. Ils ne décident de rien que par son organe; mais comme ils sont de sa main, que ce sont ses premiers Conseillers, & qu'ils sont toujours auprès de lui, ils ont un grand pouvoir, & leurs avis sont toujours d'un grand poids. Ils le donnent ordinairement en particulier, & parlent rarement en présence des parties.

Le Cady est nommé & envoyé par la Porte Ottomane, après avoir été approuvé par le grand Mufti ou Patriarche Ottoman à Constantinople. Il n'a aucun pouvoir dans le Gouvernement, & ne peut s'en mêler en aucune façon. Il juge & décide généralement de toutes les affaires qui regardent la Loi, & doit rendre ses jugemens sans frais & sans appel. Mais comme un Cady ne vient à Alger que pour s'enrichir, & qu'il lui en coûte des présens à la Porte, pour avoir cet emploi, il se laisse aisément corrompre par les parties. Il est obligé de rester toujours chez lui, sans pouvoir en sortir que par la permission du Dey. Ce dernier fait souvent ju-
ger

ger dans son Divan des affaires litigieuses qui sont de la compétence du Cady, lorsqu'elles sont de quelque conséquence, & en ce cas il appelle tous les gens de la Loi.

Il y a aussi un Cady Maure, qui rend la justice aux gens de sa Nation, lorsque le Dey les renvoie à lui. Il n'a aucune paye, & est entièrement subordonné au Cady Turc.

Le Hazenadar, ou Cazenadar, est le Trésorier Général de l'Etat. C'est lui-même qui reçoit en présence du Dey, les fonds provenant des revenus du Royaume, & qui les met aussi en sa présence & celle des quatre grands Ecrivains, dans le Hazena ou Trésor, qui est une chambre dans la Salle du Divan où on l'enferme. Ce Trésorier doit tenir un compte général des dépenses de la République; mais on n'y regarde pas toujours de si près, puis qu'il y a de ces Trésoriers qui ne savent point écrire ni même lire. Il ne fait ses opérations qu'en présence du Divan ordinaire, soit qu'il reçoive de l'argent ou qu'il en donne. Il a avec lui un Commis qu'on appelle contador, qui est un Turc chargé de tout l'argent tant de la recette que de la dépense. Ce Turc a deux aides pour cela, & deux Juifs auprès de lui: un pour visiter les monnoyes douteuses, qui en ce cas sont refusées, & l'autre pour peser; & à mesure qu'il reçoit ou qu'il paye, il crie à haute voix ce qu'il fait. Alors le grand Ecrivain, ou Secrétaire d'Etat, écrit ce qui se passe dans son Registre courant.

Le Chekelbeled est l'Echevin de la Ville.

Il a soin de la police en ce qui concerne les réparations de la Ville, les rues & autres choses semblables. Il est à la nomination du Dey. C'est dans la maison du Chekelbeled qu'on met en arrêt les femmes de bonne réputation qui ont mérité quelque punition, & elles y sont châtiées secrètement, comme les Turcs dans la maison de l'Aga. Lorsque le Dey a pour esclaves des femmes ou des filles de quelque distinction, dont il attend une bonne rançon, il les envoie dans la maison du Chekelbeled & sous sa garde, & leur fait donner tout leur nécessaire & de l'ouvrage pour s'occuper, si elles le souhaitent; & elles restent là jusqu'à ce qu'elles soient rachetées.

Le Pitremelgi, ou Bethmagi, qui signifie homme de la chambre des biens; est chargé de s'emparer au nom du Dey de tout le Casuel, qui appartient à la République par la mort ou l'esclavage de ceux qui n'ont ni enfans ni frere, tant en meubles qu'en immeubles, dont il doit rendre compte exactement. Il a ses Officiers particuliers, & de peur qu'on ne cache la mort de quelqu'un, nul ne peut être enterré sans un billet de lui. Cela s'observe d'autant plus exactement, que les sepultures sont toutes hors la Ville, & qu'il y a un Commis à chaque Porte, pendant tout le tems qu'elles sont ouvertes, pour recevoir les billets de permission que le Pitremelgi a signez.

Lorsque quelqu'un est mort sans enfant ni frere, le Pitremelgi s'empare de tout son bien, dont il paye le douaire à la Veuve. Il
a soin

à soïen de faire fouiller dans les maisons du defunt tant à la Ville qu'à la campagne, s'il y en a dans l'héritage, pour trouver le trésor caché, étant assez ordinaire à cette Nation de cacher de l'argent & de l'or. La raison de cet usage vient de ce qu'un particulier qui passe pour riche est souvent inquieté par le Dey, qui lui demande de l'argent sous prétexte des besoins de l'Etat, ou lui impose des amendes pecuniaires fort considérables, lorsqu'il commet la moindre faute, ou confisque ses biens au profit de l'Etat, sur le moindre soupçon d'avoir conspiré contre lui. De sorte qu'il aime mieux passer pour pauvre, & avoir un trésor caché, qui est une ressource pour lui ou pour ses enfans, en cas qu'il soit obligé de s'en aller furtivement, & d'abandonner ses biens pour garantir sa vie. Mais il est assez ordinaire que la mort en surprend beaucoup avec le trésor caché, sans qu'ils l'aient déclaré à personne; ce qui fait que le Pitremelgi fait de grandes recherches.

Le Hoja, ou Cogia-Pingié, est le Contrôleur Général, qui est chargé de la part ou portion des marchandises qui revient à la République sur les prises faites en mer. Il en tient compte, & les délivre selon l'ordre du Dey, soit à l'enchere, soit par vente particulière, dont il rend compte aux Secretaires d'Etat. Il a deux Ecrivains pour ses aides.

Les Hojas, ou Cogias du Deylik, sont les Ecrivains du Roi, au nombre de 80. Ils ont chacun leurs différens emplois. Les uns sont

sont commis à la distribution du pain aux soldats, les autres de la viande, les uns aux gares ou droits sur les maisons ou boutiques, les autres aux gares des jardins, métairies & autres terres. Il y en a de préposés pour l'entrée des bestiaux, des cuirs, de la cire, des huiles & autres marchandises du crû du pais, & aux différens Magazins tant de terre que de mer. Il s'en tient toujours deux à chaque Porte, quelques-uns auprès du Dey pour recevoir ses ordres & ceux des Secretaires d'Etat, & d'autres s'embarquent sur les gros Vaisseaux qui vont en courre.

Le Dragoman, ou Interprète de la Maison du Roi, est un Turc qui fait lire & écrire en Turc & en Arabe. Il explique toutes les Lettres des Arabes & des Maures qui viennent au Dey des différens endroits du Royaume, de même que celles des esclaves Algeriens dans les Pais Chrétiens; & après en avoir fait la traduction en langue Turque, il les présente au Dey, qui donne ses ordres en conséquence. Il est dépositaire du sceau ou cachet du Dey, qu'il ne quitte jamais, & il scelle en sa présence toutes les dépêches, Mandemens, Traitez & autres écrits. Il faut observer que le Dey ne signe jamais aucun Ecrit, & le Sceau où il n'y a de gravé que son nom tient lieu de signature. Il est toujours auprès du Dey ou dans la Sale du Divan, pour servir d'Interprète aux Arabes & aux Maures, tant de la Ville que de la campagne, qui viennent porter des plaintes au Dey, ou lui donner des avis de ce qui se passe pour ou contre ses intérêts. Il interprète & tra-

traduit aussi les Lettres qui viennent des Royaumes de Maroc & de Tunis, qui sont écrites ordinairement en langue Arabe.

Les Chaoux sont les exempts de la Maison du Roi. C'est un corps très-considérable. Il est composé de douze Turcs des plus forts & des plus puissans de la République, & d'un Chef apellé Bachaoux, Chaoux-Bachi, ou grand Prévôt. Il y a en plusieurs Bachaoux qui ont été élus Deys. Ils sont habillez de vert avec une écharpe rouge, ils ont un bonnet blanc en pointe, & sont les fidèles porteurs de tous les ordres du Dey. Il ne leur est pas permis de porter aucune arme offensive ni défensive, pas même un couteau ni un bâton; & néanmoins ils arrêtent, lorsqu'ils en ont l'ordre, les Turcs les plus puissans & les plus séditieux, sans qu'il y ait aucun exemple qu'on leur ait résisté, quoique ceux qu'ils ont arrêtez aient sû leur mort certaine. Les Turcs les plus résolus, de quelque qualité qu'ils soient, tremblent & pâlisent dès qu'un Chaoux leur a mis la main dessus par commandement du Dey, & ils se laissent conduire comme des agneaux chez l'Aga de la Milice, où ils sont bâtonnez, ou étranglez, selon les ordres que ce Général en a déjà reçûs. Ces Chaoux ne sont employez que pour les affaires des Turcs, étant indigne d'eux de mettre la main sur un Chrétien, sur un Maure, ou sur un Juif. Il y a le même nombre de Chaoux Maures & un Bachaoux de la même Nation, qui ont même pouvoir, sur les Maures, sur les Chrétiens, & sur les Juifs, suivant les ordres du Dey; mais

mais il ne leur est pas permis de porter aucun ordre à un Turc.

Les deux Bachaoux se tiennent toujours auprès du Dey pour recevoir ses commandemens, & les faire executer par les Chaoux qui se tiennent toujours dans la Maison du Roi.

Lorsque le Dey a ordonné de faire venir quelqu'un qui est accusé devant lui, il ne faut pas que le Chaoux qui en a l'ordre, s'avise de revenir sans lui. S'il apprend qu'il est à la campagne, il va l'y chercher & l'amène avec lui. S'il ne peut apprendre où il est, il fait publier par un Cieur public, que ceux qui sauront où il est ayent à le déclarer, sous peine de punition; & si l'on apprend que quelqu'un l'ait caché ou l'ait fait évader, celui qui lui a rendu ce bon office est puni très-sévèrement & mis à l'amende, & même puni de mort si l'affaire dont il s'agit intéresse le Dey ou l'Etat.

Les Gardiens Bachis sont des Turcs, qui ont le Commandement des Bagnes du Deylik ou du Gouvernement, ils ont le compte & le soin des esclaves. Chaque Bagne a un Gardien-Bachi, & sur tout il y un Bachi-Gardien-Bachi, ou Gouverneur général qui fait la revûe tous les soirs dans les Bagnes, qui repartit les esclaves pour aller en mer, ou pour le travail journalier, qui les fait châtier lorsqu'ils sont jugez dignes de punition, & qui rend chaque jour compte au Dey de ce qui se passe dans les Bagnes. C'est le Bachi-Gardien-Bachi qui fait ordinairement préparer les Vaisseaux pour met-

tre

tre à la voile , à cause du nombre d'esclaves du Deylik qui y travaillent , & qui sont embarquez pour aller en campagne. C'est un des anciens Rais ou Capitaines Corsaires , qui occupe ordinairement cette place. Il a beaucoup de pouvoir dans la République.

Le Rais de la Marine, ou Capitaine du Port , est un Officier de grande distinction & de credit. Il n'est pas nommé par ancienneté de Capitaine , mais à la volonté du Dey, qui choisit ordinairement pour remplir ce poste , une personne âgée , expérimentée dans la Marine , & de bonnes mœurs. Cet Officier a plusieurs aides, qu'on nomme Gardiens du Port. Il donne avis au Dey , & sur le champ , de tout ce qui se passe. Lorsqu'il arrive des Bâtimens , il va à bord avant qu'ils entrent dans le Port ; & après avoir pris les informations ordinaires , il va sur le champ rendre compte au Dey, du lieu du départ des Bâtimens , du chargement , & des nouvelles qu'on lui a données , & il revient aussi incessamment pour porter aux Capitaines les ordres que le Dey lui a donnez. Dès que les Bâtimens sont dans le Port, il conduit les Capitaines devant le Dey, qui les interroge , selon son bon plaisir.

C'est le Rais de la Marine qui fait la visite en chef de tous les Bâtimens Chrétiens , qui sont sur leur départ , afin qu'ils n'enlèvent pas des esclaves.

Il a sa justice particulière pour tous les différens qui arrivent dans le Port , à l'occa-

L

sion

sion des Bâtimens, avec pouvoir d'absoudre ou de condamner. Dans les cas de conséquence seulement, il convoque l'Amiral & tous les Rais dans le lieu de leur assemblée ordinaire, qui est au bout du Mole, & l'affaire est décidée en leur présence, après qu'ils ont donné leur avis, en commençant par les plus anciens. Après quoi, il va faire son rapport au Dey, avant que d'exécuter le jugement, qui en est toujours approuvé.

Il commande la Galiote de garde, qui est armée pendant tout l'Eté pour faire la découverte sur la côte avant la nuit, & pour aller reconnoître les Bâtimens qui viennent pendant le jour.

L'Amiral n'est pas le plus ancien Officier de Mer, mais celui à qui il plaît au Dey de donner le commandement du seul Vaisseau qui appartient au Deylik. Il a le pas & les honneurs devant tous les autres Capitaines & les commande à la mer. Il n'a aucun pouvoir que celui qu'il s'acquiert, en s'attirant l'estime des autres Capitaines qui, excepté sur Mer, ne dépendent de lui qu'autant qu'il leur plaît. Mais lorsqu'il est reconnu pour un homme de poids & de mérite, le Dey lui renvoye souvent la décision des affaires de la Marine, & les Capitaines & les Marchands s'adressent volontiers à lui pour terminer leurs différens.

Les Rais, ou Capitaines de Vaisseau, forment un corps considérable & accrédité, à cause du profit que leurs courses apportent au Pais dont ils font le plus ferme soutien: aussi sont-ils respectez & ménagés par rapport

au besoin qu'on a d'eux. Chaque Capitaine est un des propriétaires du Bâtiment qu'il commande, & les autres Armateurs le laissent maître de l'armement, & d'aller en course quand il veut, à moins que le Dey ne juge que le Bâtiment est nécessaire au service de l'Etat; car alors, il faut qu'il le serve avant toutes choses. Ce service ne consiste qu'à porter les garnisons des Places maritimes, lorsqu'on les change. Ils sont fixés à ce poste, & n'ont d'autorité dans le Gouvernement que celle qu'ils s'acquièrent par leurs services, leur bonne réputation & leur bonheur. Un Capitaine n'a part aux prises que comme Armateur, sans avoir des appointemens.

Les Soute-Rais sont les Officiers-Majors. Ils sont au choix du Capitaine, & n'ont point d'appointemens. Ils ont quatre parts sur le provenu des prises.

Les Topigi-Bachi sont les Maîtres Canoniers. Ils commandent l'Artillerie à bord. Il y en a un dans chaque Bâtiment Corsaire au choix du Capitaine. Il commande au défaut du Rais par mort ou maladie; & n'a que trois parts aux prises. Lorsqu'ils ont de quoi s'intéresser à un armement, ils parviennent aisément à avoir un Bâtiment, de même que les autres Officiers subalternes.

Le Mezouard est le grand Baillif & le Lieutenant Général de Police. Il maintient la paix & le bon ordre dans la Ville. Il a une Compagnie de gardes à pied, qui ne reçoivent aucun ordre que de lui directement. Il observe & se fait informer de ce qui se

L 2 passe

passé dans la Ville, pendant le jour, fait la patrouille pendant la nuit, & rend compte tous les matins au Dey de tous les defordres qui sont arrivez, & de tout ce qu'il a appris par ses émissaires. Il a inspection & plein pouvoir sur les femmes de mauvaise vie; il en exige une gabelle ou tribut, dont il paye tous les ans 2000. Piastras séviliannes au Dey.

Il s'empare de toutes les femmes de joye & les tient enfermées dans sa maison, où elles sont distinguées par classes. Dès qu'il découvre quelque femme ou fille qui commence à donner dans l'intrigue, pourveu qu'il puisse une fois la surprendre en flagrant delit, il a le droit de s'en saisir & de la mettre avec les autres, ou de la rançonner. Il les loue aux Turcs & aux Maures, qui viennent lui en demander, & leur laisse choisir celles qui leur conviennent. Ils peuvent les garder autant de tems qu'ils veulent, suivant la conclusion du marché fait entre le Mezouard & eux, & sont obligez de les ramener à la maison où il les ont prises, lorsque le tems du marché est fini, ou de le renouveler. Celles qui veulent sortir & chercher fortune en obtiennent la permission, en payant chaque jour une petite somme au Mezouard pour droit de sortie. Il est aussi le Maître Bourreau: il fait ou fait faire les executions, par ses satellites, donne ou fait donner la bastonnade, lorsque le Dey lui en donne les ordres.

C'est toujours un Maure qui occupe cet Emploi; qui est des plus lucratifs & des plus en horreur.

CHAPITRE X.

De la Justice Civile & Criminelle.

LA Justice tant pour le Civil que pour le Criminel se rend sur le champ, sans écritures, sans frais & sans appel, soit par le Dey, soit par le Cady, le Chaya ou le Rais de la Matine; & dans les affaires contestées par les parties, il n'y a de délai que le tems nécessaire pour aller chercher les témoins, s'il n'y a pas des preuves suffisantes d'ailleurs.

Lorsque quelqu'un est en différent pour dette, convention ou autre chose semblable, le demandeur porte ses plaintes directement au Dey, qui est visible à toute heure du jour, pour rendre la justice à ses sujets. La partie est citée, & amenée sur le champ par un Chaoux; & il n'est guères d'usage de faire des écrits; le débiteur est interrogé par le Dey sur les circonstances de l'affaire en question. Si le débiteur nie la dette, le créateur nomme les témoins, qu'on envoie chercher sur le champ, & dont on reçoit le témoignage, si ce sont des gens de bonne réputation, autrement ils ne sont point admis. Si la dette est prouvée, on distribue dans le moment quelques centaines de coups de bâton sous les pieds au débiteur, pour avoir menti, & il est condamné à payer le double. Si au contraire, le demandeur est convaincu d'imposture, c'est lui qui reçoit la bastonnade, & est obligé de payer à l'accusé, la somme

nie qu'il lui a demandée. Cette sévérité est cause, qu'il est très-rare qu'on mente devant le Dey.

Si le débiteur avoué la dette, & qu'il prouve par de raisons bonnes & valables ou vraisemblables qu'il n'a pu l'acquiter à l'échéance, & qu'il a bonne volonté, le Dey s'en contente, & lui demande combien il veut de tems pour payer la somme due, ce qui ne peut aller au delà d'un mois. On lui accorde huit jours au-delà de sa demande; mais s'il ne satisfait pas dans le tems, sur la première plainte du créancier, un Chaoux reçoit l'ordre d'aller faire descendre dans la rue les meubles du débiteur, & les vend sur le champ à l'enchère jusqu'à la concurrence de la somme due, qu'il porte au créancier, sans aucun frais, de part ni d'autre, que ce qu'on veut donner au Chaoux par gratification.

Si c'est un homme sans établissement, il est mis en prison jusqu'à l'entier paiement de la somme due & des intérêts; suivant le cours, sans aucune modération ni tempérament que celui que le créancier veut bien accorder, lequel étant satisfait va remercier le Dey qui ordonne la liberté du prisonnier.

Il en est à peu près la même chose des autres différends. Il n'y a que les divorces & les contestations au sujet des Héritages, dont la cause est toujours renvoyée au Cady, qui doit juger suivant la Loi sans aucune interprétation, souverainement & sans appel. En ce dernier cas, il fait faire un Inventaire des effets délaissés avec l'estimation; & après avoir

voir écouté les prétendants, il juge & fait leurs parts en même tems.

Pour ce qui regarde la Justice Criminelle, aucun Turc, pour quelque crime que ce soit, ne peut-être châtié en public. Il est conduit à la maison de l'Aga de la Milice, où selon les ordres du Dey & son crime, il est étranglé, châtié par la bastonnade, ou condamné à une amende pecuniaire. La Sentence lui est prononcée par l'Aga, & exécutée à l'instant.

Quant aux Maures, Juifs & Chrétiens, sitôt que le coupable a paru devant le Dey & en a été condamné à mort, on le conduit sur la muraille au-dessus de la Porte de Babazon, d'où il est jetté en bas avec une corde de laine au col, dont on a attaché un bout à un pieu planté en terre. Il y a des criminels qu'on précipite de la même muraille; d'autres qu'on laisse tomber sur des crocs de fer, où ils restent jusqu'à ce qu'ils tombent en pièces. Ce sont ordinairement les Voleurs de grand chemin, qu'on fait mourir par ce supplice.

Les Juifs sont ordinairement brûlez vifs hors la Porte de Babalouet, sur les moindres soupçons d'avoir agi, ou mal parlé contre le Dey ou le Gouvernement.

Lorsqu'un coupable ne mérite pas la mort, on lui donne sur le champ, le nombre de bastonnades auquel il est condamné, qui est depuis 30. jusqu'à 1200. sans qu'il puisse être retranché un seul coup de l'arrêt, & ils sont comptez exactement.

Les Voleurs y sont punis sévèrement, & il n'y a que les esclaves qui friponnent impu-

nement. Ils en sont quittes pour quelques gourmandes, lorsque ceux à qui ils pillent, peuvent les attraper.

Le Maure qui est surpris à voler la moindre bagatelle est mutilé sur le champ de sa main droite, & promené sur une boutique, le visage tourné vers la queue, avec sa main pendue au col. Un Chaoux-Maure le précède en criant, c'est ainsi qu'on punit les Voleurs. Le Marchand qui est surpris avoir de faux poids ou de fausses mesures, est puni de mort; ou par grace spéciale, il se rachète par une somme considérable.

Toutes les affaires généralement, même celles qui regardent l'Etat, se décident de la même manière & sur le champ. Dans les affaires d'une grande conséquence seulement le Dey propose l'affaire au Divan, & donne son avis en même tems, qui est toujours suivi. Il le fait seulement par politique, ou pour se disculper des événemens fâcheux qui pourroient arriver.

Les Juifs ont leurs Magistrats & leurs Juges, qui rendent la Justice selon leur Loi, lorsque le Dey leur renvoie les affaires des gens de leur Nation, ce qui arrive souvent; mais les parties qui se croient lésées, peuvent en appeller au Dey.

Les Chrétiens libres & de même Nation, sont jugez par leur Consul, sans que le Dey puisse prendre aucune connoissance de ce qui les regarde. Il prête au contraire son autorité pour l'exécution des jugemens des Consuls. Mais si un Chrétien a un différend avec un Turc, un Arabe ou un Maure, c'est le Dey qui les Juge, en présence du Consul qu'il fait
tou-

toujours appeller pour défendre la cause du Chrétien. Quelquefois, lorsqu'un Consul est connu pour être entendu & équitable, le Dey lui renvoie les affaires entre les Chrétiens & les Maures ou les Juifs, qu'il laisse à sa décision.

La Garde de la Ville est confiée à la Nation des Biscaras dont il a été parlé page 145. Cette Nation a un Emir ou Chef qui répond d'eux, & paye le tribut annuel au Dey, qu'il repartit entre les Biscaras. Tous les soirs il les distribue dans les rues où ils couchent devant les magasins ou boutiques des Marchands, sur des petits matelats, des nattes ou sur le pavé, selon leur moyen, pour garantir ces magasins & boutiques des Voleurs, dont les tentatives sont inutiles, tant que les Biscaras veulent faire leur devoir, les uns veillant pendant que les autres dorment. Si un magasin ou une boutique est volée ils en répondent, payent le dommage, & sont châtiés sévèrement. Ces sortes de cas n'arrivent presque jamais, mais lorsque pareille chose arrive, celui qui a été volé porte sa plainte au Dey, & expose le dommage qu'on lui a fait. Le Dey envoie chercher en même tems l'Emir des Biscaras, qui a ordre de faire venir ceux de sa Nation, qui étoient de Garde devant la boutique volée. Après qu'ils ont été interrogés, & convaincus d'intelligence avec les Voleurs, n'étant pas possible que cela soit autrement, ils sont envoyés à Babazon pour y être pendus, & la Nation est condamnée à réparer tout le dommage. L'Emir est obligé de payer sur le champ, & en fait après la repartition par tête, pour s'en faire rembourser.

CHAPITRE XI.

Des Monnoyes d'Alger.

LEs monnoyes qui ont cours à Alger & que l'on y fabrique, sont les Sultanins d'or & les Aspres.

Les monnoyes étrangères qui y ont cours sont les Sequins Venitiens, les Sultanins de Maroc, les pièces d'or de Portugal, les Pistoles d'Espagne, & les Piaîtres de tout poids.

La valeur des espèces à Alger n'est point fixe: elle varie selon qu'il convient au bien du Gouvernement, mais cette différence dans les variations est fort petite.

Les Etrangers en supputent la valeur, selon le prix des espèces & des matières dans les Places d'Europe. Ainsi on ne sauroit faire ici une comparaison juste ni solide de leurs prix à Alger, avec celui qu'elles ont dans les autres Païs.

Il n'y a de fixe que la Pataque Chique ou la Pataque d'Aspres, laquelle est une monnoye en idée comme le Franc où la Livre Tournois, qui vaut toujours vingt sols. Cette Pataque vaut toujours 232. Aspres, & c'est le tiers d'une Piaître courante, qu'on appelle plus communément Pataque Gourde, laquelle est ordinairement du poids de deux Pistoles & demi. Mais quelquefois le poids en augmente ou diminue, selon qu'il convient au Dey.

Le Sultanin d'Alger & celui de Maroc valent à présent Piaîtres courantes & Reaux de même,

même, - 2: P. 4. R.

Le Sequin Venitien, 2: 6.

La Crusade de Portugal, 7: 0.

La Pistole d'Espagne, 4: 4.

La Piastre Sevilliane & Mexicane de poids
& de 20. à la Livre, vaut Pataques Chiques
& Temins, 3: 7.

La Piastre poids de Livourne, 3: 6.

La Piastre poids de Tunis, 3: 4.

La Pataque Gourde, ou Piastre courante
d'Alger, 3: 0.

La Pataque Chique vaut 232. Aspres, de
sorte que la Pataque Gourde, ou Piastre
courante, vaut 696. Aspres.

Le Temin est un Real Chique, ou la huitième
partie de la Pataque Chique valant 29.
Aspres.

La Caroube est un demi Temin valant 14.
Aspres & demi.

Tous les comptes se faisoient autrefois par
Saïmes, mais on a beaucoup perdu cet usage.

La Saïme est une monnoye en idée, qu'on
fait valoir 50. Aspres; de sorte que 14. Saï-
mes font la Piastre courante à 4. Aspres près.

L'Aspre est une monnoye réelle d'argent,
mais si petite qu'elle fuit des mains.

Ceux qui font de la fausse monnoye, à la
marque des Sultanins d'Alger & des Aspres,
sont punis du feu; mais ceux qui la font à
la marque des espèces étrangères ne courent
aucun risque que de les changer pour des bon-
nes, lorsque ceux qui reçoivent un paye-
ment s'en apperçoivent. C'est à quoi on ne
sçauroit faire trop d'attention, tant pour la
qualité des pièces, qui l'on reçoit, que pour
le poids.

Il y a des Changeurs à chaque coin de rue, qui sont des Maures très-méprisés & très-méprisables, qui changent les espèces en Aspres, sans autre bénéfice que des faux Aspres qu'ils glissent parmi les bons, à quoi on ne prend pas beaucoup garde & qu'on a bien de la peine à distinguer. Lorsqu'on reçoit un payement, on envoie chercher ordinairement un de ces Changeurs pour examiner les espèces, y étant très-entendus par leur pratique & occupation continuelle.

CHAPITRE XII.

De la Paye de la Milice.

CHaque soldat qui est reçu à la paye, est écrit sous un Capitaine, sans que cela tire à conséquence, soit pour l'armée, soit pour aucun autre service, mais seulement pour l'ordre de la paye.

La paye n'est pas égale pour tous les soldats. Elles commence par fort peu de chose, & est augmentée régulièrement toutes les années d'une Saime ou 50. Aspres. Elle augmente aussi dans plusieurs occasions, comme à l'élection d'un nouveau Dey, dans le tems d'une victoire, d'une paix, d'une guerre, d'une réjouissance publique, ou pour faire honneur à quelque Envoyé extraordinaire du Grand Seigneur, ou par quelque belle action particulière. Ce qui fait qu'à mesure qu'un soldat avance au service, sa paye augmente aussi. De sorte qu'en 10; 12. ou 15. ans tout au plus, il parvient à la

la haute paye, qu'on appelle paye serrée, parce qu'elle n'augmente ni ne diminue.

La première paye lorsqu'un soldat est écrit n'est que de 8. Saïmes, qui font une Pataque Chique, six Temîns & une Caroube pour deux Lunes.

La haute paye, ou paye serrée, est fixée à 80. Saïmes, qui font environ six Piaîtres courantes.

Il faut observer qu'on y compte, comme dans les autres Païs de Turquie, les mois par Lunes, & que leur année est composée de douze Lunes, comme la notre de douze mois. Cela fait une différence chaque année d'environ onze jours, de sorte que 36. mois font environ 37. Lunes, & 32. ans de nôtres 33. des leurs : ce qui fait que les noms de leurs mois ou Lunes parcourent toutes les saisons tour à tour, & que leur mois de jeûne, ou la Lune de Ramadan, se rencontre tantôt en été, tantôt en hyver, ou dans les autres saisons de l'année.

La paye se fait régulièrement de deux en deux Lunes, en présence du Dey, de l'Aga de la Milice, des Aya-Bachys & autres Officiers du Divan. Chacun la reçoit soi-même dans la Maison du Roi, des mains du Contador, en bon or, ou en bon argent du poids courant. Il le fait examiner par le Visiteur, le fait peser & changer s'il ne lui convient pas, & s'en va lors qu'il est content.

Celui qui se trouve absent, lorsqu'on le nomme, la reçoit dès qu'il se présente.

Tous les Officiers du Gouvernement, depuis le Dey inclusivement jusqu'au dernier,

n'ont que la paye de soldat pour appointemens reglez. Mais à chaque Emploi, il y a des droits attachez, sur les Marchandises d'entrée & de sortie, sur les ancrages, sur la vente & le rachat des esclaves & autres choses semblables. Il y a d'ailleurs les usances ou usages, qui sont les donatives des étrangers établis à Alger, les présens que les Cours Etrangères font au Dey & aux Officiers du Divan, & ceux qui sont faits aux mêmes Officiers lorsqu'on obtient quelque grace du Gouvernement. Il n'y a que l'Aga de la Milice, qui est changé à chaque paye, qui a 2000. Pataques Chiques pendant le tems de son exercice, après lequel il revient à sa paye serrée.

Les Turcs qui sont parvenus à être Mezoul-Agas, ou aux autres Charges qui exemptent ensuite des services de la République, ou ceux qui ont été blesez ou mutilés de manière qu'ils soient incapables de servir, jouissent de leur paye entière jusqu'à leur mort, en quelque endroit du Royaume qu'ils vueillent faire leur demeure. Mais ceux qui quittent le service avant leur rang & sans cause légitime, perdent la moitié de leur paye qui n'augmente plus, ce qui est très-infamant. C'est encore une grande punition à un soldat, & en même tems un très-grand affront, lors qu'ayant manqué à son devoir, on lui diminue sa paye; mais cela arrive très-rarement.

Le jour fixé pour la paye tous les Officiers du Gouvernement s'assemblent dans la Sale du Divan, & toute la Milice dans la Cour.

L'Aga

DU ROYAUME D'ALGER. 279

L'Aga, ou Général de la Milice, prend le poste du Dey qui se tient auprez de lui, & le Livre de la paye, & fait l'appel des soldats en commençant par le Dey qui tire sa paye, & ainsi de suite jusqu'à ce que toute la Milice soit payée.

Chaque soldat, outre sa paye, peut exercer son industrie, ou en commerçant ou en faisant un métier à Terre, ou en allant à la Mer, & jouir de son bien & de son savoir faire tranquillement, étant néanmoins toujours prêt à marcher pour le service de l'Etat.

NOMS DES LUNES.

MAHEREM.	<i>Paye.</i>
SAFER.	
RABIEUL EWEL.	<i>Paye.</i>
RABIEUL AKER.	
GENNUASIL EWEL.	<i>Paye.</i>
GENNUASIL AKER.	
REGEF.	<i>Paye.</i>
CHABAN.	
RAMADAN.	<i>Paye & Carême.</i>
CHEWAL.	
ZILKADUAY.	<i>Paye.</i>
ZILHYLGUAY.	

CHAPITRE XIII.

Des Camps ou Armées, de leur Marche, & de leur manière de combattre.

LEs Camps, ou Armées, sont composez d'un nombre de tentes, par lesquelles on compte au lieu d'Escadrons & de Bataillons. Les tentes sont de forme ronde, capables de contenir trente personnes commodément. Les chevaux sont attachez au piquet par un pied, & les harnois sont mis dans les tentes.

Chaque tente est composée d'un Boluk-Bachy, d'un Oldak-Bachy, d'un Vekilardgy qui a soin de la tente, des provisions & hardes & de 17. Oldaks ou soldats, qui sont en tout 20 hommes de combat, outre quelques Maures armez pour le service de la tente, & la conduite des animaux qui portent le bagage.

Chaque soldat ne porte que son fusil & son sabre, & ne s'embarasse d'aucune autre chose. La République fournit les vivres & six chevaux ou mulets à chaque tente, pour porter vivres, tente, hardes, munitions & malades.

Le bagage marche ordinairement devant, de sorte que lorsque les soldats arrivent, ils n'ont d'autre soin que de se reposer & de manger, trouvant leur cuisine prête à leur arrivée, dont ils réservent quelque chose pour le lendemain matin. Ils observent de faire marcher, à la queue des troupes, des chevaux de relais pour le besoin de ceux qui tombent

bent malades, ou pour échanger les bêtes de charge qui peuvent mourir en chemin, ou être hors de service.

Lorsqu'il sort un Camp d'Alger, le Dey nomme un Aga & un Chaya pris du nombre des Aya-Bachis, lesquels ont soin de la justice de ce Camp tant civile que criminelle, n'étant pas permis aux Officiers de châtier les soldats en aucune façon. Il faut qu'ils portent leurs plaintes à l'Aga qui y met ordre comme bon lui semble, suivant l'exigence du cas.

Le Dey nomme aussi deux Chaoux pour l'exécution des ordres de l'Aga & du Chaya.

Les soldats vont en campagne suivant leur rang & leur tour, sans qu'il puisse être fait aucun passe-droit, ni qu'aucun puisse s'en exempter. Tous marchent à pied, tant Officiers que soldats sans exception, à la réserve du Bey, de l'Aga & du Chaya.

La Cavalerie est distribuée de même par tentes de vingt personnes avec les mêmes Officiers, chevaux de charge & quelques Maures de plus pour le fourage & le soin des chevaux.

On envoie toutes les années au printemps trois Camps ou Armées d'Alger, plus ou moins fortes, selon qu'il paroît nécessaire; sçavoir le Camp du Levant, le Camp du Ponent & celui du Midi. Chacune de ces Armées va joindre le Camp particulier du Bey qui doit la commander, & qui se trouve en campagne avec sa Milice ordinaire, telle qu'il a été expliqué ci-devant.

Le Bey commande son Camp en Souverain,

rain, à l'exception de la justice, qui est réservée à l'Aga. C'est dans les occasions de conséquence seulement qu'il assemble son Divan où il préside; ce Conseil est composé de l'Aga, du Chaya, & de tous les Boluks-Bachis qui donnent leurs avis, chacun selon leur ancienneté.

Comme la plupart des Païs se trouvent abandonnez par la fuite des Maures à la venue des Armées, le Bey fait porter du biscuit, de l'huile & les autres provisions accoutumées, & fait conduire des bœufs & des moutons. Toutes ces provisions ont déjà été exigées des Maures, excepté le biscuit dont ils n'ont contribué que le bled. Les Maures de la campagne fournissent aussi tous les chameaux, les chevaux & les mulots nécessaires pour remplacer ceux qui peuvent manquer pendant la campagne, qui est ordinairement de six mois.

Les Camps sont pour maintenir les Arabes & les Maures dans leur devoir; pour lever le carache ou la taille, qu'on fait payer double à ceux qui s'y sont contraindre, pour exiger des contributions des Païs, qui ne sont pas tout-à-fait soumis; & enfin pour acquérir des nouveaux sujets & des tributaires, suivant l'adresse ou le courage des Beys, qui marchent quelquefois assez avant dans les deserts du Biledulgerid, suivant les avis qu'ils peuvent avoir de quelque Nation dont l'accès n'est pas impossible.

Comme il y a beaucoup des Païs dans le Biledulgerid, que la stérilité ou la disette d'eau rendent exempts de tribut, il est de l'habileté d'un

D'un Bey de pouvoir y parvenir , sans trop risquer les troupes , qui n'y marchent point qu'ils ne voyent un chemin sûr pour leur retour. Ils ne font guères de campagne , qu'ils n'y fassent une quantité d'esclaves , les Maures de cette contrée se trahissant les uns les autres , & n'ayant aucune union entr'eux. C'est ce qui les fait gémir sous la domination ou la tyrannie des Turcs d'Alger , dont ils sont traités avec la dernière hauteur , quoique le nombre des premiers soit infiniment plus considérable.

Il n'y a aucun ordre prescrit dans la marche des troupes d'Alger , elle dépend de la volonté du Chef , jusqu'à ce que l'on soit dans le Pays ennemi.

Le Bey fait joindre un nombre de tentes ou Compagnies tant de Cavalerie que d'Infanterie , & forme des espèces d'Escadrons & de Bataillons auxquels il donne un Aga pour les commander , & au défaut d'Aga d'office , il nomme des plus anciens Boluks-Bachis pour commander ces Corps , chacun desquels a sa Bannière ou Etendart.

Leur marche ordinaire dans le Pays ennemi , est de mettre à la tête un gros d'Infanterie , sur les aîles un peu en arrière deux Escadrons , le reste de l'Infanterie sur deux files , le bagage au milieu , deux autres Escadrons derrière formant deux aîles , & un petit Bataillon à la queue.

Dans un combat on laisse des gens à la garde du bagage , & l'Armée marche à l'ennemi de la manière suivante. Un gros Corps d'Infanterie à la tête , deux gros Escadrons
sur

sur les aîles soutenus de deux autres qui suivent à quelque distance, & le Corps d'Armée au milieu, derrière lequel tant la Cavalerie que l'Infanterie viennent se rallier dans le besoin, & dont on remplace le premier Bataillon ou le Corps d'Infanterie qui est à la tête, autant qu'il est nécessaire.

Les Maures auxiliaires se tiennent par troupes sur les aîles, pour donner suivant le commandement du Bey & l'occasion.

Il est à observer, comme nous l'avons déjà dit, qu'il est absolument défendu aux Turcs de toucher, ni de piller quoi que ce puisse être dans le tems du combat. Cela est si exactement observé, qu'on regarderoit un soldat Turc qui s'amuseroit au pillage comme le plus infame & le plus indigne des hommes, & ils le laissent faire aux esclaves & aux Maures.

CHAPITRE XIV.

De la Marine d'Alger, & des Armemens.

LE Corps de la Marine est très-considérable & très-puissant dans la République. Quoi qu'il n'y ait que les Capitaines des Vaisseaux qui soient Officiers fixes, & qu'ils ne puissent se mêler en rien des affaires du Gouvernement, néanmoins comme c'est par leurs avis que se reglent toutes les affaires concernant la Marine tant du Royaume que les étrangères, il est bon de ménager ce Corps dans toutes les occasions; d'autant plus que c'est la course qui apporte le plus grand profit au Gouvernement, & qui le fait ménager
par

par les Princes Chrétiens à cause du Commerce Maritime de leurs sujets.

Il est assez étonnant que dans un País, où il y a fort peu de bois de construction, & où il n'y a ni mâture, ni cordages, ni voiles, ni goudron, ni ancres, ni aucune des choses nécessaires pour soutenir une Marine, on puisse entretenir un si grand nombre de Bâtimens, sans faire presque aucune dépense.

Lorsque les Algeriens construisent un Vaisseau, il suffit qu'ils puissent trouver du bois neuf qu'ils font venir de Bugie, pour le fonds du Navire: tout le dedans & l'œuvre morte se font des débris des Bâtimens pris qu'ils dépecent avec beaucoup de ménagement & d'adresse, tant pour conserver le bois que la clavaison; & ils font ainsi des Vaisseaux bons voiliers & à très-bon marché.

Le seul Vaisseau, commandé par l'Amiral, appartient à la République qui en fait les armemens de la même manière que les autres Armateurs. Il a ses magasins particuliers & il est appelé le Vaisseau du Deylik. Depuis l'année 1722. Mehemed Dey a fait armer pour le Gouvernement une Flotte prise sur les Hollandois.

Tous les autres Bâtimens appartiennent à des particuliers, & chacun a ses Armateurs & ses magasins assez bien munis de ce qui est nécessaire, par le soin que prennent les Capitaines de dépouiller les prises de tout ce qui peut leur convenir.

Les Capitaines ont la liberté d'armer quand il leur plaît, & d'aller du côté que bon leur semble. Mais ils sont obligez de servir la
Ré-

République, lorsqu'elle en a besoin, pour le transport des garnisons & des provisions pour Alger, ou d'aller en course lorsque c'est la volonté du Dey, & même d'aller au service du Grand Seigneur, quand le Dey les nomme, & toujours aux frais des Armateurs.

Lorsqu'un Vaisseau périt ou est pris, les Armateurs sont obligés d'en acheter ou d'en faire construire un autre de pareille force, la République ne pouvant perdre ni diminuer ses forces, & cela est exactement observé.

La République jouit du huitième des prises, tant des esclaves dont le Dey a le choix, que des Marchandises & des Bâtimens. Le reste est partagé entre les Armateurs & les équipages, comme il sera expliqué dans la suite. Les Bâtimens de Mer appartiennent souvent aux Capitaines qui les commandent, ou au moins ils y sont intéressés. Ils observent de céder le commandement à un autre, lorsqu'ils ne sont pas heureux à la course.

Outre le nombre de 20. Vaisseaux tant grands que petits, qui ne diminuent jamais & qui augmentent plutôt, suivant que le tems est favorable pour la course, les particuliers arment pendant l'été plusieurs barques Latines, & au moins douze Bâtimens à rames chaque année, dont il ne revient pas ordinairement la moitié. Ces petits Bâtimens armés de misérables Maures, qui vont chercher fortune, qui sont fort ignorans dans le métier de la Mer, & qui se laissent guider par le hazard plus que par tout autre chose, étoient, sont pris ou font capot à la Mer.

Quoi que dans la Liste des Vaisseaux, il y

en ait plusieurs qui ont des canons de 12., de 8. & de 6. dans leur bord ; ce n'est pas à dire qu'ils ayent toute la première batterie de 12. Il n'y a que le Vaisseau du Deylik qui a sa première batterie de 12., la seconde de 8. & de 6. sur les gaillards. La plupart des autres n'ont que quelques pièces de 12. à la première batterie, les uns plus les autres moins. Ils s'en munissent à mesure qu'ils en trouvent sur les Bâtimens ennemis qu'ils prennent & qui en ont quelquefois de transport, & ils posent leur Artillerie sans en faire la comparaison avec la grandeur ni la force du Bâtiment.

Ils n'observent aussi aucune proportion à l'égard de l'Envergueure, des Ancres, Câbles, Grelins, Haubans, Ettays, Guindereffes, Ecoutes, ni des autres manœuvres dormantes ou courantes. Quand ils en trouvent sur les prises qui leur conviennent ils s'en servent, sinon, ils ne s'en embarrassent pas trop, pourvu qu'ils en ayent ; & ils disent qu'ils ne laissent pas de naviguer & de faire des prises, quoi qu'ils ne le fassent pas avec autant de précautions, de commoditez & de molesse, que les Chrétiens.

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Capitaines.</i>
La Fontaine, Vaisseau du Deylik	Bekir Rais Amiral
Le grand Oranger	Mahmet Rais ben Mustapha Hoja.
Les grandes Gazelles	Hagi Hali Rais dit Danzick.
Le Soleil d'or	Mahmet Rais dit Barbe Nègre.
Le Tournesol	Mustapha Rais ben Spahi.
Le Cheval blanc	Soliman Rais dit Portugal.
La Rose rouge	Bekir Rais Hoja.
Le Lyon blanc	Mustapha Rais Chakmaëgi.
La Perle	Affan Rais.
La Fortune	Ahmet Rais.
La demie-Lune	Soliman Rais de la Pantele-rie.
Les petites Gazelles	Mahmet Rais dit Cazas.
Le Lièvre	Uffain Rais.
La Caravelle Genoïse	Hali Rais dit Sevillano.
La Galere	Mahmout Rais.
La Poste de Neptune	Mustapha Rais Cherif.
La Galere de Porto-à-Porto Flute du Deylik	Mahmet Gayatou.
La Caravelle Angloïse	Seraf Rais dit Caid.
La Marie	Abdulkader Rais.
La Rose d'or	Mustapha Rais dit Caratero.
La Ville de Mataron	Nooroula Rais.
La petite Caravelle Angloïse	Nems Rais.
La Polacre	Hagi Mossa Rais.
La Gabarre.	Osman Rais.

DU ROYAUME D'ALGER. 265.

d'Alger en 1724.

<i>Canons montez.</i>	<i>Calibres</i>	<i>Lieu de la fabrique.</i>	<i>Année de la fabrique.</i>
52	12, 8 & 6	Alger	1722.
50	12, 8 & 6	Alger	1722.
40	12, 8 & 6	Alger	1721.
44	12, 8 & 6	Alger	1717.
44	12, 8 & 6	Alger	1713.
44	12, 8 & 6	Alger	1717.
38	8, 6 & 4	Alger	1714.
38	8, 6 & 4	Alger	1719.
32	8, 6 & 4	Alger	1708.
32	8, 6 & 4	Alger	1719.
32	8, 6 & 4	Alger	1706.
32	8, 6 & 4	Alger	1706.
26	8, 6 & 4	Hollande	
26	6 & 4	Italie	
22	6 & 4	Hollande	
22	6 & 4	Angleterre	
16	6 & 4	Hollande	
16	6 & 4	Angleterre	
14	6 & 4	Hollande	
10	6 & 4	Italie	
14	6 & 4	Catalogne	
12	4	Angleterre	
14	6 & 4	Italie	
10	4	Portugal.	

CROISIÈRES DES ALGERIENS.

Dans la Méditerranée.

Détroit de Gibraltar.	Côte Ecclésiastique.
Cap de Moulins.	Sicile.
Cap de Gatte.	Trapano.
Cap de Palos.	Golphe Adriatique.
Cap St. Martin.	
Cap. St. Sebastien.	<i>Dans l'Océan..</i>
Cap de Creux.	
Mayorque.	Cadis.
Minorque.	Lagos.
Yvice.	Cap St. Vincent.
Cap Corfe.	Cap de la Roque.
Cap de la Casse.	Cap Finisterre.
Isles de St. Pierre.	Les Isles Canaries.
Riviere de Genes.	Les Isles Maderes.
Côte de Naples.	Les Isles Açores.

Il y en a eu qui ont été jusqu'en Terre-Neuve, & l'on assure même qu'il y en a eu d'assez hardis pour venir au Texel, où ils ont pris des Bâtimens.

Lorsqu'il y a des Vaisseaux de leurs Ennemis, qui croisent sur eux dans la Méditerranée, leurs croisières sont seulement à la côte de Portugal & aux Isles Canaries.

Lorsqu'un Capitaine veut aller en course, il en demande la permission au Dey qui ne la refuse jamais, à moins que le Gouvernement ait besoin de son Vaisseau pour transporter quelques troupes dans les garnisons.

La permission étant accordé, le Capitaine tra-

travaille à mettre le Vaisseau en état, avec ses esclaves, ceux des Armateurs, & ceux de plusieurs particuliers qui les font embarquer, afin qu'ils gagnent leur part aux prises, dont les Patrons ou Maîtres des esclaves retiennent la plus grande portion. Le Vaisseau étant radoubé & agréé, les provisions y sont embarquées pour deux Lunes ou trois par extraordinaire. Ces vivres ne consistent qu'en du biscuit, de l'eau, du boubou, du courcouffon & un peu de ris. Le Capitaine fait alors mettre Pavillon en flamme & tirer un coup de canon. C'est le signal qu'il doit mettre à la voile le lendemain, afin que tous ceux qui veulent s'embarquer pour faire la campagne, viennent à bord, soit Turcs, soit Maures, & on n'en refuse aucun. Chaque Capitaine a seulement quelques Turcs de ses amis, qui lui sont attachez, & qui vont ordinairement avec lui en Mer. Ceux-là cherchent à en entraîner d'autres, parce que les Turcs font toute leur force, les Maures étant desarmez & n'étant propres qu'à très-peu de chose.

Chaque Turc porte son fusil, son sabre & sa couverture pour dormir. C'est là tout leur équipage, & ils n'embarquent ni lits, ni coffres. Quelques-uns portent en leur particulier quelques rafraîchissemens, ce qui dépend de la volonté d'un chacun.

Les Maures ne portent ordinairement qu'une haïque ou barnus qui fait leur équipage, & qui leur sert d'habit & de couverture. Ils sont ordinairement pleins d'ordure, très-ignorans & poltrons. Tout leur service est d'é-

tre aux canons dans un combat pour tirer les palans & servir les canoniers, & ils tirent la manœuvre sur le Pont. Ce sont les esclaves Chrétiens & quelques Turcs, qui font la manœuvre en haut.

Dans chaque Vaisseau il s'embarque un Aya-Bachi, ou quelque ancien soldat qui est reçu en qualité d'Aga. Il est le Chef de la Milice, & rend la justice aux Turcs. Le Capitaine ne peut sans son avis donner chasse, combattre ni disposer de son retour. A l'arrivée du Vaisseau, cet Aga rend compte au Dey de la conduite du Capitaine, lequel est châtié s'il est accusé par l'Aga & le plus grand nombre des soldats, d'avoir manqué à son devoir, & à prendre quelque Bâtiment faute de le combattre assez long-tems, ou d'avoir laissé aller quelque Bâtiment ami, dont le Passeport étoit douteux. Le Rais Mezomorto, qui fut depuis Dey d'Alger, fut dans le cas. Il fut accusé par l'Aga & la Milice de son Vaisseau de n'avoir pas fait son devoir; le Dey lui fit donner 500. coups de bâton sous les pieds, & le renvoya en même-tems en course.

Le Dey, ou plutôt le Deylik, a le huitième de toutes les prises tant des esclaves que des Marchandises, l'équipage la moitié du restant, & l'autre moitié est pour les Armateurs.

Etat Major.

L'Aga, ou Chef de la Milice, à 3. parts aux prises.

Le

Le Rais, ou Capitaine, a part seulement comme Armateur.

Le premier Soute-Rais, ou Lieutenant, a 3. parts.

Le Hoja ou Ecrivain a 3. parts.

Le Maître Bombardier, ou Capitaine de l'Artillerie, a 3. parts.

Le Vekilardgy, ou Commis aux Vivres, a 3. parts.

Officiers Subalternes.

Trois Soute-Rais	}	chacun 2. parts.
Trois Aides d'Artillerie		
Huit Timoniers.		

Les esclaves Chrétiens, dont on embarque un bon nombre, servent d'Officiers Mariniers & de Matelots, & ont chacun 3. 2. ou une part & demi, selon qu'ils sont reconnus pour être entendus dans la Navigation, manœuvre, ou autres services d'un Vaisseau.

Les Officiers nommez ci-dessus sont tous Turcs ou Coulolis. Ils ne se mêlent jamais avec les Maures, lesquels non plus que les esclaves ne peuvent monter sur le Gaillard d'arrière, ni entrer à la S^{te}. Barbe, si le Capitaine ou quelque Turc ne les demande.

L'Etat Major est toujours destiné lors de l'armement; mais pour les Officiers Subalternes, on les choisit ordinairement parmi les plus anciens de la paye de ceux qui sont embarquez, lorsque le Bâtiment est sous les voiles.

Comme chacun est libre de s'embarquer, les Vaisseaux ont plus ou moins d'équipage

selon le bonheur & la réputation du Capitaine, qui n'en sçait le nombre que lorsque le Vaisseau est à la Mer. Alors l'Ecrivain fait un rôle de tous ceux qui s'y trouvent. Les Turcs servent à la mousqueterie & à commander les pièces de canon, suivant l'occasion & le bon plaisir de l'Aga.

Lorsque les prises sont fréquentes, les Capitaines sont quelquefois obligez de débarquer du monde, avant que de partir, tous ne pouvant contenir à bord, & alors ils gardent tous les Turcs & ne débarquent que les Maures tels qu'ils se trouvent sans aucun choix. Mais lorsque les prises sont rares, qu'ils ont à craindre des Vaisseaux ennemis, ou que les Capitaines qui vont en course ne sont pas heureux ou n'ont pas bonne réputation, les équipages sont assez foibles, sur tout pendant l'été que les Armées sont en campagne.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que s'il y a dans un Vaisseau d'Alger, dans le tems qu'il fait prise, des passagers de quelque Nation & Religion qu'ils soient, il y ont part, parce, disent-ils, que ce sont peut-être ces passagers qui ont causé ce bonheur, par un effet inconnu de la Providence.

CHAPITRE XV.

Des Prises, & de leur Vente.

Lorsqu'un Corsaire a fait prise, pour peu qu'elle soit considérable, il quitte sa croisière & conduit sa prise à la remorque. Si c'est peu de

de chose, il prend les Chrétiens & met dessus un Soute-Rais & quelques Maures pour la conduire à Alger; si elle n'en vaut pas la peine, il prend les Chrétiens & la coule bas, après l'avoir desagrée & dégarnie de tout s'il en a le tems. Lorsqu'un Corsaire arrive, on connoit facilement s'il a fait prise; il la tient à la remorque, si le tems le permet, & tire des coups de canon de tems à autre jusqu'à ce qu'il soit entré dans le Port, & quelquefois il continue tout le jour par réjouissance. On connoit aussi de loin de quelle Nation est la prise, le Corsaire mettant ordinairement l'Enseigne de poupe de la prise, à son beaupré.

Si la prise est bien riche, il tire le canon coup sur coup, même avant qu'il puisse être vû d'Alger, jusqu'à ce qu'il soit arrivé.

Dès qu'il est à la Rade, le Rais de la Marine va à bord s'informer de ce qu'on a rencontré ou appris à la Mer, du nombre des esclaves pris, de la qualité & quantité des Marchandises du chargement, & va en rendre compte sur le champ au Dey.

Le Capitaine Corsaire aiant ancré son Vaisseau dans le Port, conduit tous les esclaves à la Maison du Roi, où les Consuls des Nations étrangères sont appelez. Ils demandent en présence du Dey; s'il y a parmi les esclaves nouvellement arrivez, de gens de leur Nation. S'il y en a, on les leur amene, les Consuls s'informent d'eux s'ils étoient passagers ou engagez sur le Vaisseau pris; s'ils prouvent être passagers, ils sont rendus à leur Consul, & s'ils sont engagez ou pris

les armes à la main , ils sont abandonnez pour esclaves.

Le Dey aiant fait ranger tous les esclaves , en prend de huit un à son choix ; sçavoir les plus qualifiez & les plus robustes. Il commence par le Capitaine, les Officiers Majors, les Officiers Mariniers & particulièrement les Charpentiers , & les envoie aux Bagnes du Deylik. Il laisse les autres à la disposition des Armateurs , & de la Milice qui en font la vente, comme il sera bientôt expliqué.

Dès que la prise est ancrée , les gardiens du Port , vont s'emparer de toutes les voiles, manoeuvres & agrez qui s'y trouvent, du grand mât de poupe , ce qui leur appartient de droit, & s'appelle *Caraporta*. Ce qui est du grand mât de prouë appartient à l'équipage, qui a soin de n'y rien laisser.

Ce *Caraporta* n'est pas considérable , le Capitaine aiant eu le soin de dégarnir entièrement la prise en Mer. Il ne laisse ordinairement que ce qui est indispensablement nécessaire pour naviguer , de très-mauvaises voiles & de mauvais cordages qu'il porte exprès , & prend tout ce qui s'y trouve de bon pour s'en servir ou pour le vendre.

La prise étant amarrée au Quay, le Dey envoie de sa part l'Ecrivain du Pingié, ou Controlleur des affaires des prises , & l'Ecrivain du Vaisseau du Corsaire de la part de l'équipage, lesquels la font décharger & mettre les Marchandises en Magasin , dont ils tiennent chacun un compte exact. Après quoi le Controlleur s'empare pour le
Dey

Dey du huitième des Marchandises du chargement, & les fait mettre dans les magasins du Deylik ou de l'Etat. Le reste est vendu à l'enchere, ou partagé en nature aux Armateurs & à l'équipage sans aucun frais.

Dès que le Controlleur a reçu au nom du Dey le huitième des Marchandises appartenant au Deylik, si celles qui restent sont aisées à partager, comme Sucre, Tabac & autres semblables, elles sont partagées la moitié aux Armateurs & l'autre moitié à l'équipage, chacun selon la part qui lui doit revenir. Il ne se fait aucune procédure, ni frais, & le travail est tout fait par les esclaves. Si la Marchandise n'est pas facile à partager, ou s'il se trouve quelque difficulté entre ceux qui y ont droit, elle est vendue à l'enchere, payée comptant, & le provenu en est partagé.

L'enchere des Bâtimens pris se fait à la Maison du Roi, ou chacun est reçu pour y offrir, & ils sont délivrez au plus offrant & dernier enchérisseur, consistant seulement en ce qui suit.

Le Corps du Bâtiment avec son gouvernail & barre, la mâture en l'état qu'elle se trouve sans rechange, & les haubans, un mauvais cable & une petite ancre. Le Bâtiment étant délivré & payé comptant, le Dey prend le huitième du provenu, les Armateurs la moitié du restant, & l'autre moitié est partagée à l'équipage.

Lorsque le Dey ne trouve pas à vendre avantageusement les Marchandises du huitième appartenant au Deylik, il oblige les Marchands Maures ou Juifs qui ont du bien, de

les acheter à un prix qu'il fixe, & il en distribue à chacun une quantité selon ses facultez. Il s'en fait payer comptant, ou dans un terme court, auquel il ne faut pas qu'ils manquent, à peine de mort & de confiscation de biens.

CHAPITRE XVI.

De la vente des Esclaves, du traitement qu'on leur fait, & de la manière dont ils sont rachetez.

L'Etat trouve un profit considérable tant en la vente des esclaves, qu'en ce qu'aucun ne peut être racheté qu'en payant dix pour cent du prix de son rachat, & plusieurs autres droits qu'on appelle droits des portes, ou droits de sortie.

Après que le Dey a choisi le huitième sur les esclaves nouvellement pris, les autres sont envoyez au Batistan ou marché des esclaves. Il s'en fait là une première vente de cette manière.

Les Deles ou Courtiers les promènent l'un après l'autre dans le marché, en disant fort haut la qualité ou le métier de l'esclave & le prix qu'on y a dit. Les personnes de toute Nation sont reçues pour y dire & l'enchère s'en fait, jusqu'à ce que personne n'augmente plus, & alors l'Ecrivain préposé aux ventes, écrit le prix.

Cette vente ne va jamais bien haut, parce qu'il s'en fait une autre en présence du Dey dans la Maison du Roi, où l'esclave est délivré.

Évéré. Tous les Acheteurs s'y rendent , & l'esclave est remis à l'enchere & délivré au plus offrant & dernier enchérisseur , qui le prend & en dispose à sa volonté.

Le prix de la première vente au Batistan est celui qui appartient aux Armateurs & à l'équipage. Celui de la seconde excédant la première appartient entièrement au Deylik , & monte ordinairement une fois autant que celui de la première ; parce que les acheteurs sachant que les esclaves ne sont délivrés qu'à la deuxième vente, ne poussent pas à la première. L'argent provenant de ces ventes est toujours payé comptant & sur le champ.

Il y a des esclaves de deux classes : ceux du Deylik ou de la République , & ceux des particuliers.

Les uns & les autres ne sont pas , à beaucoup près aussi malheureux dans cet esclavage , comme on le débite dans les relations fabuleuses faites par des Moines , ou par des gens qui ont été esclaves , lesquels ont leurs raisons d'en imposer au Public. C'est ce que nous allons faire voir.

Des esclaves du Deylik le Dey en prend toujours un nombre des jeunes & des mieux faits , qui restent auprès de lui pour le servir en qualité de pages. Ils y sont bien nourris & bien habillez , & ont souvent de bonnes étrennes de ceux qui approchent du Dey pour des affaires.

Il y en a un nombre destinez pour les Cacheries ou Cazernes , qui sont très-bien traités par les soldats Turcs qui y logent. Les autres sont logez dans des Bagnes , qui

sont de grands & vastes Bâtimens où ils sont enfermez tous les soirs. Il y a une Chapelle dans chacun, & ils peuvent faire librement l'exercice de la Religion Chrétienne. Ils ont tous les jours une ration de trois petits pains sans autre chose, un petit matelas & une couverture de laine pour leur lit.

Le Dey fait toujours embarquer un nombre de ces esclaves sur les Bâtimens Corfaires, qui ont part aux prises, selon qu'ils sont habiles. Le Dey retire les deux tiers de leur part, & leur laisse la troisième. L'ordre est que tous les esclaves du Deylik portent un petit anneau de fer à un pied pour les distinguer des autres, mais on n'observe guères cet usage. L'ordre en est pourtant renouvelé de tems à autre, parce qu'il y a quelquefois de vieux esclaves, qui sachant la langue du Pais, s'habillent à la Turque, & vont faire du ravage dans les metairies des Maures.

Le Dey employe à la construction des Bâtimens de Mer tous ses esclaves qui y sont propres, comme les charpentiers, calfats & forgerons, & tire les deux tiers des journées que leur payent les Armateurs de ces Bâtimens, & leur laisse l'autre tiers.

Tous les soirs on enferme dans les Bagnes, les esclaves du Deylik. A la pointe du jour on en ouvre les portes, & tous ceux qui ont un métier & qui veulent sortir pour aller travailler pour eux, sont libres en payant un droit au Gardien-Bachi, & doivent revenir tous les soirs coucher aux Bagnes. Ceux qui n'ont aucun métier sont

sont employez aux ouvrages publics du Gouvernement. Tous les matins on en fait sortir un nombre à cet effet, qui se repose le lendemain, & on en envoie une autre nombre. On ne les charge point de travail au dessus de leurs forces. On les ménage au contraire afin qu'ils ne soient pas malades, de crainte de les perdre. Il y en a beaucoup qui feignent de l'être lorsqu'il faut aller au travail, & on les laisse ordinairement au Bagne. Mais lors que cela arrive trop souvent, & que le Gardien-Bachi s'aperçoit qu'ils ne sont pas malades, ils sont châtiés & envoyez au travail.

Il y a de ces esclaves qui ont le privilège de tenir Taverne ou Gargote. Ils payent un droit annuel au Dey & au Gardien-Bachi, & donnent à manger & à boire pour de l'argent à qui en demande, soit Turc, soit Maure, ou Chrétien. Ils ont le pouvoir de s'y faire payer exactement, même des soldats Turcs jusqu'à les dépouiller & à les battre, s'ils le jugent nécessaire pour être payez. Ces Taverniers gagnent considérablement par toute sorte de voyes d'iniquité, & pourroient dans une année gagner leur liberté; mais la plupart s'abandonnent à la débauche & au libertinage, & ils aiment mieux demeurer à Alger qu'en Païs Chrétien.

Les esclaves des particuliers doivent aussi être mis en deux classes. Les uns sont achetez pour le service particulier des Ache-teurs, de leurs Maisons, Jardins &c. Ils sont plus ou moins heureux ou malheureux suivant l'humeur des Maîtres, ou le bon ou

mauvais naturel des esclaves. Mais de quelle manière que ce soit, les Maîtres ménagent toujours les esclaves, de peur qu'ils ne deviennent malades & de les perdre, & ils ont beaucoup d'indulgence pour eux.

Comme il n'y a point de domestiques libres à Alger, & qu'il n'y a que des esclaves pour servir, il y a des Maîtres riches, qui se font un plaisir de les habiller proprement & de les bien entretenir pour s'en faire honneur. Plusieurs d'entr'eux ont autant & plus de pouvoir dans la maison que leurs Maîtres, couchent dans la même chambre; mangent ensemble & sont soignez & chervis comme les enfans. Mais ceux qui sont libertins & méchans s'attirent souvent de mauvais traitemens; on prend garde pourtant, autant qu'il se peut, de ne point altérer leur santé, pour pouvoir les revendre sans perte.

Les plus malheureux sont ordinairement ceux, qu'on croit avoir du bien, & dont on espere une bonne rançon. Ils sont achetez par les Tagarins, Nation de Maures venus d'Espagne, qui ne font autre chose que le trafic des esclaves, pour y profiter comme sur une marchandise. Les esclaves sont à plaindre avec de tels Maîtres, qui les font travailler sans profit, & les obligent quelquefois par de mauvais traitemens à se racheter à bonnes enseignes. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce sont ordinairement les personnes de quelque rang dans le monde qui tombent entre les mains de ces Tagarins, & ils ne laissent point échaper, autant qu'il peuvent ni Prêtres ni Religieux, parce que la longue-
ex-

expérience de ces Marchands d'esclaves leur donne là-dessus des lumières inconcevables pour faire de grands profits.

Chaque particulier a encore la liberté d'envoyer ses esclaves en Mer, & profite des parts qui leur reviennent des prises.

D'autres loient leurs esclaves aux Consuls ou à des maisons Chrétiennes, moyennant une Piaïstre courante par Lune, & qu'ils soient entretenus de tout leur nécessaire.

J'ai déjà remarqué, que les femmes de quelque distinction qui tombent toujours en partage au Deylik, sont envoyées dans la maison du Chekebeled ou Maire de la Ville pour y être gardées & bien traitées, jusqu'à ce que leur rançon soit arrivée.

Les femmes de basse extraction sont vendues à des particuliers, à la brutalité desquels elles sont exposées, & il y en a peu qui puissent bien s'en défendre. Car lorsqu'elles se plaignent au Dey des violences que leur font leurs Maîtres, il ne peut faire autre chose, que d'exhorter les derniers à ne pas les violenter.

Les jeunes garçons esclaves sont aussi fort exposés aux violences de certains Maîtres, qui les achètent quelquefois à ce dessein.

Il est nécessaire que les nouveaux esclaves qui arrivent à Alger, soient sur leurs gardes, & se méfient de leurs compatriotes qu'ils y trouvent dans l'esclavage. Car les anciens, sous prétexte de consoler les nouveaux venus, l'informent de leur qualité & de leurs biens, & savent adroitement s'ils seront bientôt rachetés, & combien leurs parents sont en

en état de donner. C'est uniquement pour les trahir qu'ils font ces perquisitions ; car dès que la vente est faite , ces misérables vont trouver ceux qui les ont achetez , & moyennant une ou deux Piaftres leur révèlent ce qu'ils savent ; ce qui oblige les Maîtres de fixer bien haut le rachat de ces esclaves. Il y a aussi des esclaves qui sont Ecrivains dans les Bagnes , qui écrivent des Lettres pour tous ceux qui ne savent point écrire , & qui révèlent leurs secrets pour de l'argent aux Maîtres.

Généralement parlant les esclaves sont plus respectez à Alger que les Chrétiens libres. Les derniers sont toujours insultez de paroles par les Turcs , les Coulolis & les jeunes Maures ; au lieu qu'on n'ose rien dire aux premiers , & encore moins les battre , parce que s'il arrivoit qu'un esclave maltraité fut malade on mourût , celui qui l'auroit maltraité ou ses parents seroient condamnez à le payer plus qu'il ne vaudroit. Ils sont même si ménagés , qu'ils commettent quelquefois bien des crimes dans la maison de leurs Maîtres , dont ils ne reçoivent que de légers châtimens ; les Maîtres n'osant pas les dénoncer , de peur de les perdre par Arrêt de Justice. Le libertinage regne parmi les esclaves Chrétiens , & il est rare d'en voir qui ne soient adonnés à toute sorte de vices. Ceux qui vivent avec sagesse , & qui obéissent fidèlement à leurs Maîtres , sont comblez de caresses & regardez avec admiration. Il est incontestable que ce sont les vices & la mauvaise conduite des esclaves , qui le plus souvent

vent leur attirent des mauvais traitemens.

Il y a des esclaves qui se trouvent si bien à Alger, tant par le profit que leur industrie leur procure, que par leur libertinage, qu'ils achètent le droit d'être esclaves pendant long-tems, ou pendant toute leur vie. Ils conviennent de leur rançon avec leurs Maîtres, & en payent la plus grande partie, parce qu'étant entrez en payement, ils ne peuvent être vendus à d'autres. Outre cela les esclaves payent tant par Lune à ces mêmes Maîtres, pour être libres de travailler pour leur propre compte, & ne payent point le reste du prix convenu de leur rançon, pour avoir le nom d'esclave & être protegez comme tels.

Le rachat des esclaves se fait de deux manières, par les Redemptions publiques des Royaumes Chrétiens, & le ministère des Religieux qui collectent des aumônes, ou par les ordres des particuliers. D'une manière ou d'autre, après que le prix convenu de la rançon de l'esclave est payé à son Maître, on paye les droits suivans, qu'on appelle ordinairement les droits des Portes, ou seulement les Portes. Savoir,

10. pour 100. sur le prix du Rachat pour la Douane.

15. Piastras au Dey pour le droit appelé Caffetan du Pacha.

4. Piastras aux grands Ecrivains ou Secrétaires d'Etat.

7. Piastras au Rais de la Marine, ou Capitaine du Port.

Outre ces droits les esclaves du Deylik sont obligez de payer 17. Piastras pour les
Por-

Portes du Bagne au Bachi-Gardien-Bachi.

Les Redemptions publiques d'Espagne se font de la manière suivante.

Dès qu'il y a une assez grande quantité d'aumônes pour faire une Redemption, on en avertit le Pere Administrateur de l'Hôpital d'Espagne qui est à Alger. Il demande au Dey, & en obtient un Passeport pour la personne des Peres préposés pour faire la Redemption, & pour le Bâtiment qu'ils frettent à cet effet. Dès que ces Peres sont arrivés, ils vont saluer le Dey, & lui font quelque présent de valeur en bijoux ou en argent. Le Dey leur demande quelle somme d'argent, & quelles marchandises ils apportent. Après la réponse, il envoie à bord un Aya-Bachi pour les vérifier. On débarque tout en sa présence, & on le porte à la Maison du Roi, qui retient trois pour cent sur l'argent, & douze & demi pour cent sur la valeur des marchandises. Il prend aussi, à peu près l'argent auquel doivent monter les droits des Portes expliqués ci-dessus, pour la Redemption qu'on doit faire, desquels il tient compte. Après quoi le Dey fait louer une belle maison pour les Peres Redempteurs, & nomme un Truchement pour leur aider, qui est ordinairement celui de la Maison de France.

Les Peres ont avec eux une liste de plusieurs esclaves, qui sont recommandés à leur Ordre, ou à eux en particulier, par des Puissances ou par leurs amis; & ceux-là sont ordinairement privilégiés & rachetés les premiers.

Ils

Ils font une perquisition secrète & exacte de tous les esclaves de leur Nation, du nom de leurs Maîtres, du lieu où ils sont, de leur âge & de leur métier, pour pouvoir traiter de leur rançon avec plus d'avantage. Ils sont obligez de racheter toujours par préférence les jeunes femmes & les enfans; afin que la foiblesse du sexe & de l'âge ne les fassent succomber à changer de Religion.

Il y a quelques esclaves dont la Redemption est forcée par l'usage, laquelle est payée la première; savoir, ceux du Deylik à proportion de la somme destinée pour cet ouvrage, dont le nombre & le prix sont reglez par le Dey; quelques-uns du Dey, & un de chaque Secrétaire d'Etat, la plupart desquels les Peres sont obligez de racheter, quoi qu'ils ne soient quelquefois ni de leur Nation ni de leur Religion. Ensuite avec l'aide du Truchement, ils rachètent ceux dont ils ont fait l'état autant que les fonds y peuvent suffire, après en être convenu avec les Maîtres des esclaves.

Pendant cette Négociation, tous les esclaves sollicitent & donnent des Placets aux RR. PP. pour n'être pas oubliez, & ceux qui ont gagné quelque chose par leur industrie leur remettent pour aider à leur rachat, ce qui fait quelquefois une somme fort considérable. D'autre part les Turcs & les Maures qui ont des esclaves, leur font la cour & toute sorte de caresses, pour les engager à racheter leurs esclaves préférablement à d'autres. Ils leur représentent qu'ils sont malades, & qu'ils pourroient mourir dans l'esclavage,

vage, & se servent de tous les pretextes possibles qu'ils font appuyer par leurs esclaves, auxquels ils promettent une récompense proportionnée au prix qu'ils retireront de leur rançon.

Lorsque les Redempteurs ont racheté tous les esclaves de leur Nation, s'il leur reste de l'argent, ils sont obligés de racheter d'autres esclaves Chrétiens, quoi qu'ils ne soient ni de leur Nation, ni de leur Religion. Quand tout est fini, on assigne un jour où tous les esclaves rachetés, à chacun desquels on a distribué un Barnus blanc ou cape, se rendent à l'Hôpital d'Espagne, où l'on chante une grande Messe solennelle, & des prières en action de grâces. Ensuite, on les conduit à la Maison du Roi, où on leur distribue un Teskeret ou carte franche à chacun; & les PP. ayant pris congé du Roi & des Officiers du Divan, conduisent la troupe & la font embarquer avec eux. Les uns de ces Religieux se mettent à la tête avec le Truchement, d'autres au milieu, & les autres à la queue, & les esclaves marchent deux à deux. Ils sortent en cet ordre de la Ville, vont s'embarquer & faire voile dans le moment. Le Dey fait prendre ce jour-là toutes les précautions nécessaires, afin qu'aucun esclave non racheté, ne se mêle parmi la troupe franche. C'est l'usage que les esclaves laissent croître leur barbe pendant tout le tems de leur esclavage, à la réserve de ceux qui gagnent de l'argent, & qui restent volontairement à Alger. Ces derniers sont lestes & ne portent qu'une grande moustache, & par-
mi

mi les premiers il y en a qui ont la barbe jusqu'à la ceinture, & qui ont un air affreux. Les Religieux ont soin de les empêcher de la couper, parce qu'étant arrivez en Espagne, on y fait une procession solennelle, où les esclaves sont conduits de deux en deux avec leur barnus ou cape à la Mauresque avec leurs barbes, & chargez de chaînes qu'ils n'ont jamais portées. Ces figures Mauresques, ces barbes & ces chaînes attirent la compassion du public, qui fait de grandes liberalitez, & jette des pièces d'or & d'argent dans des bafins qui sont portez par des gens de distinction, sans compter les charitez qu'on porte aux Religieux de la Redemption.

Les esclaves rachetez par des ordres particuliers, le sont par ceux auxquels ces ordres sont adressez. Ils traitent à loisir avec les Patrons ou Maîtres des esclaves, & prennent le tems & les occasions pour les avoir au meilleur prix qu'il se peut, suivant l'intention de ceux qui donnent la commission. Le rachat & les droits étant payez, le Rais de la Marine les laisse embarquer, & partir sur le Bâtiment qui leur convient, en représentant leur *Teskeret* ou carte franche, pourveu que les esclaves rachetez ne laissent aucune dette à Alger, car alors ils sont retenus, jusqu'à l'entier payement.

Ces sortes de rachats coûtent beaucoup moins que ceux qui sont faits par les Peres de la Redemption, sur tout quand ils sont conduits par des personnes prudentes, qui ne font paroître aucun empressement pour avoir les esclaves. Car ces Religieux payent un droit

droit pour les fonds qu'ils employent, sont obligez de faire un présent au Dey, & à quelques Officiers du Divan, & de prendre plusieurs esclaves à un haut prix réglé par la volonté du Dey; & enfin ils ne sont plus les maîtres, étant une fois à Alger, de remporter leurs fonds. Mais ces Missions de rachat sont utiles d'autre part pour l'honneur des Religieux de la Redemption des captifs, & pour la collecte des aumônes qui se font en abondance, par la quantité de monde qu'attirent les processions avec l'appareil qui a été expliqué, où il y a quelquefois 7. à 800. esclaves.

CHAPITRE XVII.

Des Résidents Etrangers à Alger.

DANS la Maison de France est logé le Consul de Sa Majesté Très-Chrétienne, accompagné d'un Chancelier, d'un Aumônier & d'un Truchement. Les fonctions de ce Consul sont les mêmes que celles d'un Résident dans une Cour étrangère, d'un Envoyé ou Ambassadeur. Il est le Juge des différens qui surviennent entre les François tant pour le Civil que pour le Criminel; & les Sentences sont exécutées non-obstant Appel, en donnant caution, excepté les cas où il s'agit de peine afflictive. Les Nations franches, comme les Juifs étrangers, les Grecs, les Armeniens & autres, sont ordinairement sous la protection du Consul de France, & ont recours à lui dans leurs contestations. Il est

est défendu à ce Consul de faire aucun Commerce directement ni indirectement. Sa maison est le lieu de consolation de tous les esclaves qui en ont besoin, & de leur secours lorsqu'ils manquent du nécessaire par la faute de leurs Maîtres. Il donne dans sa maison à manger à tous les esclaves qui se présentent aux Fêtes de Noël & de Pâques, & fait dresser pour cela des tables dans les galeries autour de la cour. Cet Emploi est pénible & délicat, par rapport à la constitution du Gouvernement & au génie de la Nation, & ne peut être exercé avec utilité que par une personne d'un esprit patient, doux & accommodant. Celui qui en est pourvu aujourd'hui est Mr. Gabriel Durand de Bonnel natif de Paris, doué de toutes les qualitez nécessaires pour l'exercer dignement. Il est droit, franc, généreux, vigilant, maniable, toujours prêt à rendre service, aimé au delà de toute expression des Chrétiens, des Maures & des Juifs & particulièrement d'Abdi-Aga Dey, qui regne à présent. Il a été élevé dans ce Pais-là par Mr. Durand son frere aîné ci-devant Consul de France, homme d'un mérite distingué. Il a profité ensuite des talens admirables de Mr. de Clairambault son beau-frere, auprès duquel il fit les fonctions de Chancelier, lorsqu'il fut Consul, après Mr. Durand l'aîné.

La Maison d'Angleterre est occupée par un Consul, entretenu par Sa Majesté Britannique, avec les mêmes fonctions ci-devant expliquées. Il a un Chancelier & un Truchement, & est le Juge de sa Nation. Il

a la

a la permission de commercer & de fournir au Gouvernement d'Alger tout ce dont il a besoin pour l'armement de ses Vaisseaux & l'entretien de ses Magazins, de même que les munitions de guerre qui peuvent être nécessaires pour les Camps ou Armées : ce qui le rend utile & le fait considérer, & ménager dans les occasions. Celui qui exerce cet Emploi, est Mr. Charles Hudson. Il a succédé depuis deux ans à Mr. Thomas Thompson, qui est mort. On a gagné au change ; car Mr. Hudson est un jeune homme habile, hardi, laborieux & bon Anglois. Il étoit ci-devant Consul à Horan.

Il y avoit autrefois la Maison & un Consul des Etats Généraux des Provinces-Unies des Pais-Bas, mais il se retira en 1716. Les Corsaires d'Alger ne faisant presque plus de prises, la Milice fit assembler le Divan, où elle représenta qu'ils ne rencontroient plus de Bâtimens ennemis à la Mer ; que généralement tous ceux qu'ils trouvoient étoient François, Anglois ou Hollandois ; & que le Pais ne pouvant se soutenir sans faire de prises, il falloit déclarer la guerre à une des trois Nations à la pluralité des voix. Elle fut contre la Hollande. On arrêta en même tems un Navire de cette Nation qui étoit dans le Port, & le Dey envoya ordre dans tous les Ports du Royaume d'en faire de même. Il donna au Consul autant de tems qu'il en voulut pour régler ses affaires, il le consola & le plaignit. Ce Consul étoit fort aimé du Dey, & avoit une reputation bien établie parmi les Chrétiens, les Turcs & les Maures.

Il y a la Maison du Bastion de France, avec un Agent entretenu par la Compagnie Royale du Cap Negre, tant pour le payement des Lifmes au Dey, que pour son Négoce particulier, & pour obtenir du Dey les ordres nécessaires en faveur des Comptoirs de cette Compagnie dans les Villes & Ports du Royaume d'Alger.

Dans la Maison de la Mission de France il y a deux Prêtres, dont un a la commission & le titre de Vicaire Apostolique des Royaumes d'Alger, Tunis & Tripoli, & deux freres. C'est une fondation de feüe Madame la Duchesse d'Eguillon, pour le soulagement spirituel des esclaves Chrétiens, dont le revenu, de 4000. livres Tournois par an, & la fonction sont attribuez aux Prêtres de la Mission de France.

La Maison de l'Hôpital d'Espagne est dirigée par un Prêtre Religieux de l'Ordre de la Redemption des esclaves. On l'apelle le Pere Administrateur de l'Hôpital, & il a un ad-joint du même Ordre, qui est aussi Prêtre. Ils ont soin de secourir, de nourrir & d'entretenir tous les esclaves Chrétiens malades de quelque Nation qu'ils soient.

Cet Hôpital avoit été de tout tems sous la Protection & la direction du Consul de France; mais dans la dernière guerre par les intrigues d'un de ces Peres qui étoit attaché au parti de la Maison d'Autriche, il a été mis sous la Protection du Consul d'Angleterre, seulement pour la forme & sans aucune direction. Cet Hôpital a été fondé depuis long-tems par un Capucin, Confesseur de

N

Don

Don Juan d'Autriche, lequel Religieux fut fait esclave par les Algeriens. Le Prince ayant envoyé une somme considérable pour son rachat, ce bon Religieux eut assez de charité pour préférer le bien public à sa liberté. Il acheta la grande Maison où est cet Hôpital, & le Cimetière des Chrétiens qui est hors la Porte de Babalouet. Il fonda un revenu pour l'entretien de l'Hôpital, & ordonna par ses constitutions que les Religieux de la Redemption d'Espagne en auroient l'administration, & que tous les esclaves Chrétiens y seroient indifféremment reçus & traités sans frais, quelques maladies dont ils pussent être atteints. Ce Capucin ayant ainsi employé l'argent de sa liberté, mourut esclave : rare exemple à la postérité de vertu & de charité !

Les Religieux de la Redemption d'Espagne ont toujours eu soin d'entretenir cet Hôpital en bon état, & même d'en augmenter les commodités. Les Puissances d'Alger l'ont toujours protégé, & ordonné que les maîtres qui y envoient leurs esclaves malades, enverront aussi une Piaſtre pour chacun, laquelle sert à les ensevelir en cas de mort. Mais lorsqu'un esclave a recouvré la santé, il est rendu à son Maître avec la Piaſtre.

Tous les Bâtimens Chrétiens qui mouillent devant Alger, payent trois Piaſtres courantes pour l'entretien de cet Hôpital.

Les cinq Maisons, dont on vient de parler, sont franches & libres de tribut & de tous droits, en ce qui concerne les besoins, l'entretien,

retien, & les provisions de ceux qui y sont établis.

L'exercice de la Religion Chrétienne y est permis, sans qu'aucun ose l'empêcher n'y y apporter aucun trouble.

La Maison des Missionnaires de France est la Paroisse des Catholiques Romains, qui se trouvent à Alger. L'on y fait un Prône en Italien, ou plutôt en langue franque tous les matins des Dimanches & Fêtes, où l'on explique l'Evangile du jour & l'on annonce les Vigiles, quatre-tems &c. On y chante les louanges de Dieu, & on administre les Sacremens avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise Romaine.

On peut aller aussi entendre la Messe dans la Maison de France, & un Sermon ou exhortation que l'Aumônier fait après.

Dans l'Hôpital d'Espagne on y fait aussi le service divin avec tout l'éclat qui est possible, & tous les Prêtres esclaves y vont ordinairement dire la Messe. Au surplus, il y a une Chapelle dans chacun des Bagnes, où l'on célèbre la Messe les Dimanches & Fêtes, avec toutes les cérémonies requises.

Il y a encore un Papassé du Rite Grec, pour le spirituel de quelques artisans établis à Alger & des esclaves de sa Nation, qui a sa Chapelle & son appartement dans un Bagne.

Il y a aussi environ 5000. familles de Juifs originaires du Pais qui payent tribut, les droits & des avanies assez fréquentes. Ils ont leurs Synagogues, leurs Chefs & leur Justice, subordonnée cependant au Règlement des Turcs. Ils sont tous vêtus de noir

uniformement. Il y a quelques familles de Juifs de Livourne, vêtus à la Chrétienne, sous la protection du Consul de France.

Les Protestans n'y ont ni Eglise, ni Assemblée, ni Ministres.

CHAPITRE XVIII.

Du Commerce d'Alger.

LE Commerce que les étrangers font à Alger, étant principalement fondé sur les marchandises des Prises, il est bien difficile d'en parler au juste. Pour y parvenir le mieux qu'il se pourra, nous commencerons par les droits d'ancrage, d'entrée & de sortie, des poids & des mesures, & nous finirons par les marchandises dont on y fait quelque consommation, & celles que l'on en peut tirer.

Les Bâtimens Turcs ou Maures payent vingt Piastras d'ancrage, de quelque qualité & grandeur qu'ils soient.

Les Bâtimens Chrétiens, tant grands que petits, payent quarante Piastras lorsque leur Pavillon est en Paix avec la République. Ceux qui sont en guerre avec elle peuvent aller à Alger, en payant quatre-vingt Piastras. Dès qu'ils sont au Port, ils n'ont rien à craindre; mais étant en mer, soit qu'ils y viennent, soit qu'ils en soient partis, ils ont à appréhender, comme à l'ordinaire.

Les droits d'ancrage sont repartis au Dey, aux grands Ecrivains, au Aya-Bachi qui est de fonction pour la visite, au Rais de la Marine,

rine, aux Gardiens du Port, au Truchement de la Maison sous la protection de laquelle est le Bâtiment, & à l'Hôpital d'Espagne, à un chacun suivant le réglement qui est établi & d'usage. C'est le Truchement qui s'en charge, & qui en fait la repartition à toutes les personnes qu'on vient de nommer.

Le droit d'entrée de toutes les marchandises qui appartiennent aux Turcs, aux Maures ou aux Juifs, est de douze & demi pour cent, & celui de sortie est de deux & demi.

Les Anglois ont obtenu la diminution de ce droit depuis la conquête d'Horan, & ne payent depuis ce tems-là que 5. pour cent d'entrée, & deux & demi pour cent de sortie.

Les François ont obtenu la même faveur par un Article inséré dans la Ratification du Traité de Paix faite le 26. Janvier 1718. par le Comte Du Quesne Chef d'Escadre.

L'argent paye toujours 5. pour cent d'entrée. Il n'y a que celui de la Redemption, qui paye seulement trois pour cent.

Les Eaux de vie & Vins payent généralement & sans distinction, quatre Piaſtres courantes d'entrée par Pièce.

La Compagnie du Bastion a par année le chargement de deux Barques franc de tous droits.

Le quintal ordinaire d'Alger vaut 133. livres poids de Marseille, ce qui revient à 106. livres poids de Marc.

La livre en général est composée de 16. onces par réduction du quintal, à la réserve

de celle de quelques marchandises, comme Thé, Chocolat & autres semblables, qui n'est que de 14. onces.

La livre des dattes, raisins & autres fruits est de 27. onces.

La mesure des étoffes de laine & destoiles est le Pic de Turquie, dont deux font une aune & deux pouces mesure de Paris.

Les étoffes d'or, d'argent & de soye se vendent au Pic Mauresque, dont trois ne font que deux Pics & un tiers de celui de Turquie.

Comme ceux qui tiennent les boutiques sont Maures ou Juifs, ils sont ordinairement punis de mort, lorsqu'ils sont surpris avec de faux poids ou de fausses mesures, ou pour le moins il leur en coûte beaucoup d'argent.

Marchandises d'Entrée.

Etoffes d'or & d'ar-	Tarta.
gent.	Alun.
Damas.	Ris.
Draperie.	Sucre.
Epicerie.	Savon.
Etain.	Gales d'Alep.
Fer.	Gales de Smirne.
Cuivre battu.	Coton en laine & filé.
Plomb.	Couperose.
Vif-argent.	Aloës.
Menus Cordages.	Bois de Bresil.
Boulets.	Bois de Campeche.
Toiles communes.	Cumin.
Toiles de voile.	Vermillon.
Cochenille.	Arsenic.

Gom-

Gomme laque.	Miel.
Anis de Malte.	Laines grutins secon-
Soulfre.	de & tierce.
Opium.	Papiers.
Mastic.	Peignes.
Salsepareille.	Contaries assorties.
Aspic.	Cardes vieilles & nou-
Encens commun.	velles.
Noix de gale.	Fruits secs.

Il se debite une fort petite quantité de ces marchandises , quoi que le País en ait toujours besoin , parce qu'il y a des droits à payer , les payemens étant difficiles à retirer , les retraits incertains , & les avanies fréquentes.

Ceux qui ont besoin de la plupart de ces marchandises attendent l'extrémité pour en acheter , esperant toujours qu'il viendra quelque Prise qui en aura , ce qui arrive très-souvent.

On risque moins de porter des Piastras ; car outre qu'on les entre en fraude sans beaucoup de peine , on est en état de faire de bons coups avec le Dey , lorsque les Prises abondent.

Marchandises de retour.

Plumes d'Austruche.	Couvertures de laine.
Cire.	Mouchoirs brodez.
Cuir.	Cosakes ou Ceintures
Escayole.	de soye à la Turquie.
Tangoul ou Cuivre.	Dattes.
Laine brute.	Eselaves Chrétiens.

On trouve quelquefois en retour toute sorte de marchandises, que les Prises apportent.

Les Bâtimens dont les Pavillons sont francs, c'est-à-dire, en Paix avec les Puissances de Barbarie, trouvent quelquefois à Alger, du fret pour Tetouan, Tunis, Tripoli de Barbarie, Alexandrie, Smirne & Constantinople.

Le Commerce qui s'y fait à présent est si peu de chose, qu'il ne mérite aucune attention.

Les François n'y en font aucun, & la Compagnie du Bastion de France, qui a la franchise de tous droits pour deux chargemens par année, a cessé d'en envoyer depuis plusieurs années; n'ayant pû encore percevoir le paiement des dernières marchandises qu'elle a envoyées. Son Agent est obligé de faire maltraiter les Maures & les Juifs pour être payé même sou à sou, le Dey faisant une sévère Justice, dès qu'il se plaint de ses débiteurs.

Les Juifs de Livourne se sont emparez du peu de Commerce qu'il peut y avoir, par le moyen d'un de leurs compatriotes nommé Soliman dit Jaquete, demeurant depuis long-tems à Alger, & mort au commencement de cette année. C'étoit un homme d'intrigue, fort subtil, & qui par toute sorte de voyes d'iniquité s'étoit emparé de l'esprit des Puissances, sous pretexte d'être attaché aux intérêts du Deylik. Il étoit Armateur pour la course, & fermier pour la cire; car il faut remarquer que les Turcs, & même les Mau-
res

res des Villes, se feroient un deshonneur de l'être, & regardent les Fermiers comme des Publicains. Il donnoit les avis de ce qui se passoit en Chrétienté, & ce misérable avoit fait en sorte que les esclaves Chrétiens ne pouvoient presque plus être rachetez par d'autres que par lui, pour s'attirer de bonnes commissions, & le profit sur la difference des Piaîtres d'Alger & de celles du cours d'Europe. Lorsqu'il savoit qu'on traittoit de la rançon de quelque esclave, il en augmentoit l'offre jusqu'à ce qu'on se lassât & qu'on eût recours à lui. Il étoit favorisé en cela, comme en toute autre chose, & on le regardoit comme un des soutiens du País.

Le Consul Anglois, qui y est le seul Marchand de cette Nation, y fait le meilleur profit. Il vend à la République de la poudre, des bales, des boulets, des grenades, des haches, des ancres, des cordages & autres munitions de guerre & de Marine, lorsqu'elle en a besoin, & en retraits le Dey lui donne de l'huile, des grains & autres denrées dont la sortie est défendue pour tout autre.

Il y a au surplus à Alger un grand nombre de familles de Juifs Maures ou originaires du País, qui se mêlent de commercer, & qui ruinent tout le Négoce. Car comme ces gens-là traînent une misérable vie, qu'ils se contentent d'un profit très modique, & qu'ils ne sont pas fort consciencieux, ils gagnent quelque chose par leurs fourberies & par toute sorte d'iniquitez, où les Marchands de bonne foi perdent considérablement. De sorte qu'ils achètent les marchandises des

Prises fort cherement, & en font par ce moyen toujours augmenter le prix. Et lorsqu'ils ne peuvent payer au terme prescript, ils se sauvent à la montagne, & risquent d'être brûlez vifs, s'ils sont attrapez, le feu étant la punition des Juifs qui font banqueroute de mauvaise foi.

CHAPITRE XIX.

Des Revenus de la Regence d'Alger.

IL est assez difficile de connoître au juste le revenu du Deylik d'Alger, la plus grande partie consistant au Casuel, aux Garames ou Tailles, aux droits des Prises & des esclaves. Voici à peu prez sur quoi l'on peut compter chaque année.

Revenus fixes.

	Piastrs courantes.
Par le Bey du Levant	120000:
Par le Bey du Ponent	100000:
Par le Bey du Midi	50000::
Par les Caïtes à 18. lieues à la ronde d'Alger	50000:
Par les Marchez forains	12000:
Par la Garamie des Juifs originaires .	12000:
Par les Taxes des boutiques	10000:
Par les Droits des biens de Campagne	12000:
Par la ferme des Cires & Cuirs	12000:
Par celle des Droits d'Entrée	30000:
Par celle des Droits de Sortie	15000:
Par celle du Sel	6000:
	<hr/>
	429000:
	Par

	429000 :
Par les Emirs ou Sindics des Métiers	6000 :
Par les Lifmes ou Tribut de la Com-	
pagnie du Baftion de France	10400 :
Par le Mezouard pour les filles de joye	2000 :
Par le Rais de la Marine pour ancrage	1000 :
Par divers Emplois qui fe vendent	2000 :
	<hr/>
	450400 :
	<hr/>

Revenus cafuels.

Par le Pitremelgi	60000 :
Par les Prifes un an portant l'autre	100000 :
Par la vente & rachat des efclaves du	
Deylik & Droits fur le rachat de	
ceux des particuliers	50000 :
Par amendes & avanies	10000 :
	<hr/>
	220000 :
	<hr/>

Il faut remarquer qu'il y a des années où le revenu des Prifes monte à une fomme bien plus confidérable. Outre ces revenus , il y a des Garames en bled, orge, chevaux, mulets, chameaux & généralement en tout ce qui eft néceffaire pour la République, tant pour les Camps & Armées que pour les Villes & réparations.

Il y a de plus les préfents faits par les Beys, par les Chrétiens & par les Juifs.

On doit auffi observer, que les Beys voulant s'enrichir n'envoient fouvent au Tréfor

que la moindre partie de ce qu'ils retirent ; au lieu de le porter eux-mêmes chaque année ; & lorsqu'ils craignent d'être surpris, ils s'évadent avec leurs richesses immenses. On a fait attention, que le Bey d'Horan, quoi qu'il tyrannise le Peuple, n'envoie pas la moitié de ce que la République recevoit avant la prise de cette Place. Il s'est rendu Souverain dans ce Pais, & n'exécute les ordres du Dey, qu'autant qu'il le juge à propos, & envoie tous les ans un Officier pour porter l'argent au Trésor d'Alger.

CHAPITRE XX.

De l'Intérêt de la République d'Alger, avec les Puissances d'Afrique, & avec les Princes Chrétiens.

LES Puissances voisines du Royaume d'Alger sont les Rois de Maroc & le Bey de Tunis. Il est d'un intérêt essentiel à cette République d'entretenir une bonne Paix & intelligence avec ces deux Etats, en maintenant pourtant son autorité. Premièrement, parce que tous les Pais de la dépendance d'Alger sont peuplez par des Arabes & des Maures, auxquels la domination des Turcs est insupportable, & qui sont naturellement portez d'inclination pour le Roi de Maroc & le Bey de Tunis, qui sont Maures. En second lieu, parce que le Gouvernement d'Alger, étant en guerre avec ses voisins, est obligé d'employer la meilleure partie de ses troupes pour soutenir ses droits. Non seulement

lement il ne peut tirer les Garames ou tailles ordinaires, ni armer les Vaisseaux pour la course; mais il a encore de continuelles inquiétudes pour le salut de la Ville & du Royaume, qui n'est peuplé que des Maures, ayant ainsi l'ennemi dedans & dehors.

Comme les Turcs en connoissent très bien les conséquences, ils tiennent les Maures si bas, & les traitent avec tant de hauteur, que les enfans Maures succent avec le lait une terreur inconcevable du nom de Turc. On ne peut imaginer quelle frayeur ce nom inspire aux uns, & quelle supériorité il donne aux autres. Elle passe tout ce qu'on en pourroit dire.

Nous en avons deux exemples dans les dernières guerres, que Chaban Dey a eues à la fin du dernier Siècle avec Muley Ismaël Cherif Roi de Maroc, & avec Mehemed Bey de Tunis.

La première vint de ce que le Roi de Maroc avoit plusieurs fois insulté les Algeriens, & les avoit traitez avec peu de ménagement & même avec hauteur. Chaban Dey résolut d'aller en personne s'en vanger. Il partit avec 6000. Turcs de sa Milice, & environ 4000. Maures. Il entra dans le Royaume de Fez, où le Roi de Maroc vint aussi en personne à la tête de 60000. hommes. Les Algeriens bâtirent & taillèrent en pièces l'avantgarde de cette nombreuse armée, qui prit l'épouvante & se debanda. De sorte que le Roi de Maroc voyant la lâcheté de ses troupes & le succès des Algeriens, & désespérant de les rallier, fut obligé de demander

la Paix. Le Dey d'Alger y consentit, à condition qu'avant que de rien conclurre les troupes se retireroient de part & d'autre, & que, Muley Ismaël envoyeroit son fils aîné à Alger avec des présens considérables pour en faire les propositions dans le Divan, ce qui fut executé & la Paix fut signée. Le Dey étoit charmé de finir au plutôt une guerre qu'il auroit continuée sans doute avec succès, sans la crainte du soulèvement des Maures, habitans du Royaume d'Alger.

La guerre qu'il eut avec les Tunisiens vint de ce que Mehemed Bey de Tunis, suivant la véritable maxime de ses intérêts, abaissoit extrêmement les Turcs qui étoient dans son Royaume, chassant les uns, faisant mourir les autres, & affoiblissoit ainsi peu à peu le parti Turc, ne se servant d'ailleurs que des Maures tant en campagne que dans les garnisons, & entretenant toujours beaucoup de correspondance avec le Roi de Maroc.

Chaban Dey d'Alger en conçut une extrême jalousie, & jugea que ces Puissances unies pourroient un jour accabler la République d'Alger, & remettre ce Royaume sous la domination des Maures. Il prit la résolution de les prévenir. Il envoya des Troupes suffisantes sur les Frontières du Royaume de Fez, pour empêcher aux Troupes de Muley Ismaël l'entrée du Royaume d'Alger. Après quoi, sous prétexte de vouloir protéger Ben-Chouquer beau-frere de Mehemed Bey de Tunis, il fit des préparatifs de guerre. Mehemed Bey sur la nouvelle qu'il en eut,

sc

se mit en campagne à la tête de 25000. hommes bien armez. Il fit traîner dix-huit pièces de Canon de fonte, & fit faire des tentes fort magnifiques. Il arriva aux frontières d'Alger, & se proposa d'envahir tout le País, aidé par les Maures Algeriens, sur le secours desquels il comptoit, pour mettre ce Royaume en la puissance des Maures, & en exterminer les Turcs. Chaban Dey se mit en campagne avec 3000. hommes seulement de sa Milice, 500. de celle de Tripoli, qui étoient venus pour cette occasion, & environ 1500. Maures. Il attaqua l'armée de Tunis, la battit & la mit en déroute, prit tout son Canon & ses tentes, & eut la hardiesse avec si peu de monde de traverser cent lieues de país ennemi, & d'aller mettre le siège devant Tunis, où Mehemet Bey s'étoit réfugié avec ses Troupes. Chaban Dey resta cinq mois devant cette Place, pendant lesquels il fit venir un secours de troupes par mer, tant d'Alger que de Tripoli, & obligea enfin Mehemet Bey de fuir, & d'abandonner son Royaume, sa femme & ses esclaves. Le Dey d'Alger entra dans Tunis en Conquerant, & ses troupes y commirent des desordres épouvantables. Il y établit Ben-Chouquer pour Bey, & revint triomphant avec 200000. Piastras de butin, un grand nombre d'esclaves Chrétiens, & des meubles, & des joyaux montant à des sommes considérables.

Il y eut un autre exemple à Tripoli, de la superiorité des Turcs à l'égard des Maures. Le Bey de Derne s'étant revolté & mis à la tête de 2000. Maures, le Dey de Tripoli
marcha

marcha avec 700. hommes de Milice Turque seulement, le batit & l'obligea de venir lui-même à Tripoli apporter la Garamie double, & demander pardon & miséricorde à toutes les Puissances : terrible effet de la subordination des Maures à l'égard des Turcs.

Cette foiblesse ne doit pas être trouvée étrange, si l'on considère qu'un sujet des Turcs est obligé de souffrir les injures, les crachats, les soufflets & plusieurs mauvais traitemens semblables, sans oser se vanger & même sans se plaindre; que les plus riches Marchands Maures sont obligez de faire place par tout au plus misérable soldat, & que la moindre desobéissance est sûrement punie personnellement ou par la bourse, les peres & les meres étant taxez pour leurs enfans que l'âge peut excuser. Ce qui fait que les peres & les meres leur prêchent dès la mammelle un respect infini pour les Turcs, que ces enfans croient insensiblement des Dieux, ou au moins des hommes invincibles & nécessairement leurs Seigneurs & leurs Maîtres.

De l'Intérêt de la République d'Alger avec les Princes Chrétiens.

Toutes les raisons d'Etat & de Politique concourent à engager la République d'Alger d'entretenir une guerre continuelle avec tous les Princes Chrétiens, même avec la France & l'Angleterre, avec lesquels Royaumes elle est présentement en Paix. Il n'y a qu'une seule raison, qu'on expliquera dans

dans la fuite, qui oblige les Algeriens à ne pas la rompre.

La guerre est très-nécessaire aux Algeriens, parce que les Prises sont les plus solides, & les plus considérables revenus du Gouvernement, lorsqu'elles abondent, tant à cause des marchandises, des agrez des Bâtimens, qu'à cause des esclaves.

Le profit que trouve chaque soldat embarqué, engage les autres à aller en course; ainsi la Milice des Vaisseaux se fortifiant de plus en plus, les Bâtimens Corsaires se font craindre de même, & sont mieux en état de faire des Prises. Une autre raison est que le Gouvernement d'Alger, suivant ses Constitutions fondamentales, bien loin de perdre par la guerre, profite au contraire beaucoup, par des endroits qui portent un grand préjudice aux autres Etats.

Une des principales Loix de l'Etat étant que la République ne doit jamais perdre ses forces, lorsqu'un Corsaire est perdu ou pris par les Ennemis, les Armateurs propriétaires de ce Vaisseau sont obligez d'en acheter, ou d'en faire construire un de même force, dans le tems qui leur est prescript par le Dey, qui se regle suivant le bien & les facultez des propriétaires.

Lorsqu'un Turc ou Maure est fait esclave par quelque accident que ce soit, même en combattant pour l'Etat, il est censé mort à la République, lorsqu'il n'a ni enfant ni frere, ce qui est assez ordinaire pour les Turcs, qui sont gens venus de Levant sans aucune fuite; & alors le Dey s'empare de tous les
biens

biens meubles & immeubles , & les fait vendre au profit du Gouvernement. Lorsque les sujets reviennent d'esclavage au moyen de leur industrie ou de quelque manière que ce soit, il en est quitte en leur donnant une année de la paye qu'ils avoient avant leur captivité, pour se munir des armes nécessaires. D'ailleurs la paye croissant toutes les années, & en certaines occasions, un soldat Turc se trouve avoir la paye serrée ou la haute paye en 10, 12, ou 15. ans; & au lieu & place de ceux qui sont esclaves, la République fait venir d'autres Turcs de Levant, qui sont mis à la plus basse paye, ce qui ne va pas à la dixième partie de la haute; & les nouveaux se trouvant plus jeunes sont mieux en état de servir avec un peu de tems, soit par terre, soit par mer.

Le Gouvernement profite même dans un Bombardement, d'autant que toutes les maisons appartenant à des Coulolis ou à des Maures, qui sont démolies, doivent être rebâties dans l'année par les propriétaires; & lorsque quelqu'un n'est pas en état de le faire, la République s'empare aussi-tôt de la place & des matériaux, & fait vendre le tout à son profit. Ces raisons étant bien attentivement considérées, on ne doutera pas que la guerre ne soit tout à-fait l'intérêt des Algeriens. La seule raison qui peut la retenir, est que la Milice étant fort mutine, séditieuse, très-difficile à gouverner, & faisant tout sans réflexion, le mauvais succès & la perte de leurs camarades les émeut, quand même elle auroit engagé le Gouvernement à entrer en guerre.

guerre. Ces émotions ne se passent jamais sans qu'il est coûte la tête au Dey, y ayant toujours quelque faction qui profite des troubles pour se vanger du Dey, & pour en mettre un autre à sa place. Ainsi l'intérêt particulier du Dey le porte toujours à entretenir la Paix avec plusieurs Princes Chrétiens, quoi qu'il soit toujours le premier à menacer de guerre par politique seulement, & afin qu'on ne lui impute ni crainte ni lâcheté.

Nous en avons deux exemples dans les dernières guerres avec la France. Le premier bombardement coûta la tête à Assan Dey, & le second causa la fuite de Mezomorto Pacha, & d'Ibrahim Dey.

Il n'en fut pas de même dans la guerre qu'ils eurent avec les Anglois, car quoi que ces derniers eussent pris sur les Algeriens vingt-six Bâtimens Corsaires, la Milice s'en consola par 350. Bâtimens Marchands qu'elle prit sur les Anglois, ce qui lui apporta un bénéfice considérable. Et jamais la Regence d'Alger n'eût fait la Paix avec l'Angleterre, sans la guerre qui lui survint avec la France, au commencement de laquelle les Anglois acheterent la Paix par argent & par quantité de munitions de guerre, dont la République avoit besoin dans cette conjoncture, considérant bien de quelle conséquence, la Paix avec Alger est au Commerce de la Grande Bretagne.

CHAPITRE XXI. & dernier.

Conclusion de l'Ouvrage.

CE Chapitre contiendra une recapitulation des Statuts , Loix , Mœurs & Usages des Turcs qui gouvernent le Royaume d'Alger , suivant ce qui a été raporté dans les différens Chapitres de cet Ouvrage , & quelques Reflexions sur les idées desavantageuses qu'on a généralement de ces Peuples , dont la plupart ne doivent être attribuées qu'aux préjugés où l'on est à leur égard , & à l'ignorance de ce qui s'y passe. Les Peuples de la Barbarie , que l'on croit naturellement cruels & inhumains , sont véritablement fort grossiers & ignorans. La plupart n'ont pour guides que les coutumes de leurs ancêtres & la superstition ; & i:s nous paroissent d'autant plus sauvages , & plongez dans les ténèbres de l'ignorance , que nous sommes instruits , ou que du moins nous avons lieu de nous instruire sur toute sorte de sujets. Si l'on fait réflexion aussi , que les Turcs qui gouvernent ce Royaume , sont la plupart de gens grossiers , mal élevez , de la lie du Peuple & des proscripts , on avouera avec franchise , qu'il y a du bon , comme il y a du mauvais dans leur administration & dans leur conduite ; ce qui est inévitable dans tous les Gouvernemens , quelques soins que prennent les Souverains ou les Chefs des Républiques pour gouverner les Etats suivant les principes de la Religion , de la Sagesse , & de la Prudence.

Les

Les Algeriens ne connoissent presque point ce que nous apellons Politesse & Politique ; & ils n'en ont que ce que la nature leur en a donné, sans étude ni reflexions. Ils les nomment fourberies des Chrétiens. Ne devons nous pas avouer qu'ils n'ont point tout à fait tort ? Ces deux belles & eminentes qualitez, dans lesquelles nous faisons consister l'homme, & dont la plupart font toute leur étude, ne le font-elles pas disparoître ou changer à tout moment, & ne composent-elles pas l'art de tromper de propos délibéré & avec perfidie ? Je me souviens, à ce sujet, qu'un Consul étant arrivé à Alger, venant de la brillante Cour de son Prince, & encore tout rempli de la politesse qui y regne, alla un premier jour de l'an voir Baba Hali Dey, lui fit des complimens plus qu'à l'ordinaire, & lui dit, qu'il lui souhaitoit un long Regne, une santé parfaite, beaucoup de prospérité, & qu'il surmontât ses envieux & ses ennemis. Hali Dey l'interrompit & lui dit : Consul, c'est assez mentir, retranche tes complimens ; je n'en veux point. Quand tu m'as fait le salut ordinaire, cela suffit, venons aux affaires, & avoue que tu ne penses pas ce que tu me dis de si flatteur. Car je sai bien que les Chrétiens souhaitent tous notre ruine, comme nous souhaitons la leur, chacun desirant d'étendre sa Religion, d'augmenter ses forces & ses richesses : ainsi ne flatte des Musulmans que ceux qui aiment la flatterie & le mensonge, & même ceux qui t'y contraindront en mettant leurs bonnes grâces à ce prix. Tu

es. *sauvage* * dans ce Pais, & tu dois être bien aise que je te donne cet avis pour toujours. Le Consul profita de cet avis, mais il donna dans un autre excez. Il ne parla plus à Hali Dey qu'avec hauteur, avec mépris & avec menaces, & cette conduite lui attira des desagrémens, qu'il auroit pû éviter par la modération, & en suivant le conseil & l'exemple de ses confreres.

Cette Politesse & cette Politique à part, examinons les vices qu'on impute aux Algériens, & les défauts qu'on attribue à leur Gouvernement, pour voir s'il n'y en a point de communs avec ceux des Nations les plus polies, & qui se croient les mieux policées.

I. L'on objecte que les Turcs qui gouvernent le Royaume d'Alger sont des bandits, qui l'ont enlevé aux naturels du Pais, par la trahison, par la force & par le crime; qu'ils y maintiennent leur pouvoir par la Tirannie; & qu'un Etat gouverné par de telles gens, ne peut être que très-défectueux.

Il est vrai que la force & la violence ont fait l'origine de ce Gouvernement, & que les Turcs ont employé ce moyen pour le conserver pendant plusieurs Siècles : mais combien d'Empires, de Royaumes & de Républiques se sont élevez de la même manière depuis le commencement du monde. Ce seroit un grand ouvrage que de faire l'énumération des Etats établis ou conquis par la force

ce

* *Sauvage*, suivant leur maniere de parler signifie *nouveau*, & peu instruit dans les affaires dont il s'agit dans le discours.

ce, par le crime & l'usurpation. Pour peu qu'on lise l'Histoire on en sera bien convaincu, & à présent même il y a des Souverains que les uns regardent comme légitimes, & d'autres comme de vrais Usurpateurs des Etats qu'ils possèdent.

II. On dit que les Arabes & les Maures de Barbarie sont des brigands, des voleurs & des misérables, qui détroussent les Voyageurs Chrétiens, les tuent ou les font esclaves, & qu'ils pillent les Navires qui font naufrage sur leurs côtes, même ceux des Turcs, lorsque les premiers sont les plus forts.

J'en tombe d'accord, quant aux Voyageurs détroussés, tuez ou faits esclaves. Les Arabes & les Maures ayant été subjugués alternativement par les Chrétiens & par les Turcs, sous la domination desquels ils ont resté, tous leurs biens leur ayant été enlevés, se voyant traités durement, & tenus dans l'abjection & la misère, il se croient en droit d'user des représailles lorsqu'ils en ont l'occasion & la force; mais c'est-là plutôt un vice de ces Peuples, causé par la pauvreté & le desespoir, qu'un défaut du Gouvernement des Puissances. Doit-on s'en étonner, puisque dans les Etats les mieux policez, il n'y manque pas de voleurs & d'assassins, qui affrontent les supplices les plus affreux? Les Pyrénées n'ont-elles pas leurs Miquelets, les Alpes leurs Montagnards? La Sardaigne & la Corse ne sont-elles pas remplies de bandits & d'assassins en titre d'office, protégez par des Princes & des Seigneurs des Terres & des Forêts?

Forêts ? Cela étant, il faut avouer que les Chrétiens ressemblent assez aux Barbares.

Pour ce qui regarde le pillage des Bâtimens échouez ou naufragez sur les côtes, ils suivent l'ancien usage de tous les Peuples, de s'approprier tout ce que la tempête jettoit sur leurs côtes. Mais le Gouvernement n'y a point de part, & lorsqu'il est au pouvoir des Puissances, elles donnent aux étrangers avec lesquels elles sont en Paix, la même assistance qu'à leurs sujets pour recouvrer les personnes & les effets. Cet usage subsiste encore aujourd'hui en des Païs Chrétiens. Dans le mois de Septembre 1716. un Navire François coula bas, par une voye d'eau, dans le Port de Siracuse en Sicile, mais dans un endroit peu profond & d'où l'on pouvoit tirer aisément le Bâtiment. Les Siciliens s'emparèrent aussi-tôt de 159. Turcs passagers, de 26. femmes & enfans, & des effets du chargement qui apartenoient à ces Turcs, & s'approprièrent tout cela par une coutume qui a force de Loi. Voici la traduction d'une Lettre écrite par ces Turcs à Baba Hali Dey, datée du 27. de Janvier 1717.

„ Gloire soit à Dieu seul tout Puissant &
 „ miséricordieux, qui nous accordera sa clemence & sa miséricorde. Sa Gloire soit
 „ exaltée à perpetuité. Notre Roi & Maître, nos Seigneurs de son Conseil, & tous
 „ nos freres vrais croyans d'Alger. Nous
 „ vous faisons savoir qu'étant partis du Port
 „ d'Alger l'année dernière, sur un Vaisseau
 „ François commandé par le Capitaine Guillaume Aguitton, nous arrivâmes en
 „ bonne

„ bonne santé à Tunis , où plusieurs hom-
 „ mes, femmes & enfans s'embarquerent de
 „ passage pour aller dans le Levant. Après
 „ quoi nous partîmes & arrivâmes devant
 „ Malte, où l'on remit des Lettres au Con-
 „ sul de France. De là nous fîmes voile pour
 „ continuer notre route, & nous étant trou-
 „ vez vers le Golphe de Kibs avec un fort
 „ mauvais tems, un bout de planche s'ou-
 „ vrit. Il entroit par cette ouverture une si
 „ grande quantité d'eau, qu'à peine 159.
 „ Turcs que nous étions, & 35. hommes
 „ d'équipage travaillant sans relâche à pom-
 „ per, pouvions nous tenir le Vaisseau sur
 „ l'eau. Alors nous demandâmes que le
 „ Bâtiment relâchât à Tripoli, qui étoit sous
 „ le vent; mais le Capitaine nous fit con-
 „ noître que Tripoli, Malte & la Sicile
 „ étoient la même chose pour lui. Ainsi
 „ nous restâmes quatre jours en pompant
 „ sans pouvoir prendre Port, & nous arri-
 „ vâmes enfin sur le tard à celui de Siracuse.
 „ Le tems se trouvant alors un peu beau,
 „ nous convînmes avec le Capitaine de nous
 „ reposer tous après tant de fatigues, & que
 „ le lendemain nous nous débarquerions
 „ avec les femmes, enfans & les effets; qu'on
 „ raccommoheroit le Vaisseau, & qu'ensuite
 „ nous nous rembarquerions pour continuer
 „ notre route. Mais pendant notre sommeil,
 „ le Vaisseau coula bas dans un endroit qui,
 „ heureusement, n'étoit guères profond, &
 „ rien ne nous empêcha de nous débarquer
 „ tous avec nos effets. Nous campâmes sous
 „ des tentes, que le Capitaine fit dresser sur

„ le rivage, avec des voiles du Vaisseau, &
„ le Pavillon blanc y fut arboré. A peine
„ y étions nous, qu'il vint un nombre de
„ gens à cheval qui nous entourèrent, pil-
„ lerent tous nos effets, & nous menèrent à
„ Siracuse, & puis hors la Ville où nous fîmes
„ quarantaine, & y demeurâmes quatre Lu-
„ nes, sans apprendre aucune nouvelle de
„ notre sort. On nous sépara ensuite en
„ deux bandes, & nous fûmes conduits dans
„ des Forteresses, où nous restâmes deux Lu-
„ nes. On nous a fait aller à présent dans
„ une maison où l'on a écrit nos noms, no-
„ tre qualité, & notre País. Ceux qui ont
„ du bien resteront dans cette maison, & les
„ autres sont destinez au service des Gale-
„ res. Ainsi nous voilà esclaves au nombre
„ de 159. hommes & de 26. femmes ou
„ enfans. Les hommes peuvent supporter
„ plus constamment l'esclavage, mais les
„ femmes & les enfans ont plus besoin de
„ vos soins, pour en être promptement dé-
„ livrez. Vous êtes responsable, autrement,
„ des péchez qu'ils peuvent commettre, par-
„ ce que vous êtes notre Roi, notre Sei-
„ gneur & notre Pere en ce Monde. De
„ sorte que si vous négligez de nous faire
„ rendre Justice, comme Dieu le comman-
„ de, nous vous accuserons devant lui, &
„ la sainte maison de la Mecque, pour la-
„ quelle nous avions destiné 2000. Piastras.
„ Le Souverain Maître, qui est juge de tous
„ les hommes, vous demandera compte de
„ tout. Ecrit à Siracuse en Sicile vers la fin
„ de la Lune de *Maherem*, l'an de l'Hegire

„ 1129. Signez *Ibrahim Cberif ben Affan*,
 „ *Mehemed ben Hagi Mustapha*, *Hali ben*
 „ *Ramadan*, &c.

Dans des Pais où des Loix douces & charitables détruisent l'usage de s'approprier, ce qui vient par la tempête sur les côtes, il n'y manque pas de gens, qui au mépris de ces Loix, pillent les Bâtimens échouez & naufragez, qui apartiennent aux étrangers, & même ceux de leurs Compatriotes. Voici un fait tout recent. En 1723. le 25. Decembre, le Brigantin l'*Hirondelle*, Capitaine Christian Spittinck de Dunkerque, venant à Amsterdam, fit naufrage à l'Ile d'Urck dans le Zuiderzée. Ce malheur lui arriva par la faute de son Pilote Lamaneur, qui avoua devant les Magistrats du Village d'Urck, n'avoir jamais conduit des Bâtimens du Texel à Amsterdam. Les habitans de ce lieu lui donnerent tous les secours nécessaires, mais deux jours après, il vint à bord un nombre considérable de bateaux de Colornh, dont les gens se disoient Dunkerquois; & qui sous prétexte d'un prompt secours, le pillèrent impunement & emporterent avec eux avec précipitation plusieurs effets du chargement. Combien y a-t-il de Pilotes Lamaneurs, qui font échouer des Bâtimens par malice, pour faire rançonner les Capitaines, pour se faire allouer un droit de sauvage, ou pour les faire piller par leurs camarades? Combien d'autres voyant des Bâtimens sur la côte battus de la tempête, leur refusent tout secours, afin qu'ils fassent naufrage, pour les piller ensuite. Et si ces Bâtimens échapent des mains des ravisseurs

visseurs, que de formalitez à effuyer & de droits onereux à payer, dans certains endroits, pour leur conservation. C'est une chose que personne n'ignore; & l'on voit par là que l'attention des Souverains à faire de bonnes Loix & à en maintenir l'exécution, ne peut pas toujours contenir les méchans dans leur devoir.

III. On se recie extraordinairement sur ce que les Algériens font mourir leurs Rois par voye d'assassinat. C'est un fait incontestable. Ils sont mis quelquefois à mort, parce qu'ils violent les Loix & les Statuts de l'Etat, qu'ils ont juré à leur avènement au Deylick de faire observer, & d'observer eux-mêmes, sous les mêmes peines que les sujets. D'autres fois pour avoir mal regi & administré les affaires du Gouvernement, ou dissipé les fonds publics, & souvent par des Cabales de gens mal intentionnez qui les assassinent en trahison. D'autres, enfin, sont quelquefois assez heureux pour prevenir par leur fuite cette rude catastrophe.

Nous ne manquons pas de ces tristes exemples parmi nous. On a malheureusement vu de bons Rois mourir par une main criminelle & assassine, au milieu de leur Cour, & entouré de gardes. Des Rois chéris, respectez, & qui faisoient la joye de leurs Peuples, n'ont pû se garantir du fer meurtrier d'un scelerat ou d'un fanatique. Ne trouvons donc pas étrange, que parmi la fière Milice d'Alger, dont les sujets sont égaux à leur Chef, il s'en trouve d'ambitieux ou de vindicatifs, qui sous pretexte du bien public

blic ou par malice, en portent d'autres qui agissent souvent de bonne foi, à assassiner & à massacrer les Dèys.

On a vû d'autres Rois en Europe qui ont fui de leurs États, ou que leurs Sujets ont dégradé de la Souveraineté par des Résolutions autenthiques, & leur ont fait perdre la tête sur un échaffaut. Les yeux des Peuples se sont repûs du sang de leurs Souverains, dont ils avoient auparavant suivi & respecté les ordres. Il est vrai que ces spectacles tragiques se sont faits avec beaucoup de formalité, d'éclat, de pompe & d'appareil ; & il n'y a que la bruyante cérémonie qui distingue ; en cela, des Peuples Chrétiens, d'avec ceux de la Barbarie.

Personne ne doit ignorer aussi de quels noirs attentats est capable une Populace effrenée, lorsqu'elle peut avoir le dessus. Les Histoires anciennes & modernes de tous les Païs ne nous en fournissent que trop de preuves. On en a vû à la Haye un exemple qui frappe encore les esprits. C'est l'horrible massacre de Mrs. Jean de Wit Conseiller Pensionnaire, & Corneille de Wit, Bourguemaître de Dort, Commissaire Plenipotentiaire de l'Armée Navale en 1672, arrivé dans le mois de Juillet de la même année. N'est-ce pas une chose terrible d'apprendre que les Souverains furent forcez, pour calmer la fureur des séditieux, de dégrader de ses Emplois le Bourguemaître, de le faire mettre en prison sur l'accusation d'un imposteur & d'un scelerat, de lui faire donner une horrible torture, de le condamner à un Bannissement, à des amen-

des & des dépens, & de renvoyer absous le traître accusateur ? Peut-on penser sans horreur qu'une Sentence si terrible envers un Membre respectable du Senat, ne fût pas capable de calmer la fureur qui agitoit le Peuple ? A quels exces de Barbarie & de cruauté ce Peuple Chrétien ne s'abandonna-t-il pas ? Le Pensionnaire de Wit fut à la prison pour faire sortir son frere, dont il se rendit caution ; mais il ne prévoyoit point qu'ils alloient servir de victimes. Les Compagnies des Bourgeois prirent les armes, & le posterent d'une façon, que personne ne pût donner du secours aux prisonniers. La prison est investie, on pose des Corps de Garde même sur le toit, les portes sont enfoncées, les victimes sont traînées par des assassins au milieu des rangs des Bourgeois armés. Ces deux hommes infortunés, qui auparavant étoient regardez comme grands hommes, dont l'un étoit l'oracle d'un respectable Senat, & l'autre avoit le commandement absolu d'une Armée d'où dépendoit l'honneur & le salut de la République : ces deux hommes, dis-je, sont flétris, perçez de coups assassins, & massacrez en même tems. Voici de quelle manière un * Historien raconte le traitement qu'on fit à leurs cadavres. †

„ On dépouilla les deux corps & on mit
 „ leurs habits en mille morceaux, que l'on
 „ distri-

* Voyez *l'Histoire de Guillaume III.* par Mr. Samson, imprimée à la Haye, avec Privilege, Tom. II. page 410.

† Voyez aussi *les Delices de la Hollande*, à la Haye chez les Freres Van Dole 1710. Tom. II. Chap. 2.

„ distribua ensuite par curiosité à la Haye &
 „ dans les Villages voisins. On les perça de
 „ coups, & après mille outrages dont une
 „ Populace furieuse & brutale est capable, on
 „ les traîna tous nus dans les boues jusques
 „ au lieu où l'on exécute les scélérats, &
 „ on les pendit par les piez à un gibet fait
 „ en forme d'Estrapade. Là on encherit en-
 „ core sur les ignominies qu'on leur avoit
 „ fait souffrir dans la rue, & on les déchira
 „ en pièces sans que personne osât s'oppo-
 „ ser à cette barbarie. On coupa au corps
 „ mort de Jean de Wit les deux premiers
 „ doigts de la main droite, dont on disoit
 „ qu'il avoit signé l'Edit perpetuel. On cou-
 „ pa ensuite à l'un & à l'autre le nez, les
 „ oreilles, les doigts des piez & des mains,
 „ & les autres extremités du corps qui furent
 „ vendus publiquement par les rues, quinze
 „ & vingt sols le doigt, vingt cinq & trente
 „ sols l'oreille. On leur ouvrit aussi la poi-
 „ trine, & on en tira les entrailles qui furent
 „ jettées aux chiens, mais quelqu'un détour-
 „ na les deux cœurs, sans qu'on pût remar-
 „ quer celui qui s'en étoit saisi, ni l'usage
 „ qu'il en vouloit faire. Ils furent mis dans
 „ un pot d'huile de Thérébentine, & on les
 „ a vûs quelque tems après chez un particu-
 „ lier à la Haye. Pour finir le recit d'une
 „ si triste Tragédie, je me contenterai de di-
 „ re, que la rage de quelques-uns de ces fu-
 „ rieux alla si loin, qu'elle les porta jusqu'à
 „ leur déchirer la chair avec les dents & à en
 „ faire griller des morceaux, *sans se soucier*
 „ *d'en crever*, disoient-ils, *pourvu qu'ils*

„ voir conclu la Paix avec tes Lieutenans
„ & le desir ardent qu'ils ont qu'il plaise à
„ ta Haute Majesté d'y mettre le Sceau de
„ ton dernier contentement.

„ La force de tes armes très-puissantes &
„ l'éclat de ton sabre toujours victorieux
„ leur a fait connoître, quelle a été la
„ faute de Baba Affan Dey d'avoir déclaré
„ la guerre à tes Sujets. Je suis député pour
„ t'en venir demander pardon, & te pro-
„ tester que nous n'aurons à l'avenir d'autre
„ intention, que de mériter par notre condui-
„ te l'amitié du plus grand Empereur qui
„ soit & qui ait jamais été dans la Loi de
„ Jesus, & le seul que nous redoutions.

„ Nous pourrions appréhender que l'excez
„ détestable commis en la personne de ton
„ Consul, ne fût un obstacle à la Paix, si
„ ton esprit, dont les lumières semblables à
„ celles du Soleil, pénétrant toutes choses,
„ ne connoissoit parfaitement dequoi est ca-
„ pable une Populace emue & en fureur,
„ qui au milieu de ses concitoyens écrasez
„ par tes Bombes, où se trouvent des Peres,
„ des freres & des enfans, se voit enlever ses
„ esclaves, le plus beau de ses biens, & à
„ qui, pour comble de malheur, on refuse
„ en échange des Chrétiens la liberté de ses
„ compatriotes qu'elle avoit esperée.

„ Quelque motif que puisse avoir cette
„ violence; je viens te prier de détourner
„ pour jamais tes yeux sacrez de dessus une
„ action, que tous les gens de bien parmi
„ nous ont détestée, & principalement les
„ Puissances, auxquelles il ne seroit par rai-
„ sonnable

„ sonnable de l'imputer. Nous espérons, O
 „ Grand Empereur, aussi puissant que *Gem-*
 „ *shid*, aussi riche que *Karoun*, aussi magni-
 „ fique que *Salomon*, & aussi généreux qu'*A-*
 „ *kemptas*, cette grace de tes bontez.

„ Et même, dans la haute opinion que
 „ nous avons de ta générosité incomparable,
 „ nous n'avons garde de douter, que tu ne
 „ rendes libres tous ceux de nos Freres qui
 „ se trouveront arrêtés dans les fers, comme
 „ nous remettons en pleine liberté tous ceux
 „ de tes Sujets qui sont entre nos mains, &
 „ même tous ceux qui ont été honnrez de
 „ l'ombre de ton nom, afin que cette Paix
 „ soit égale & universelle.

„ En cela que demandons nous ? Sinon
 „ d'ouvrir un plus grand nombre de bouches
 „ pour célébrer tes louanges, afin que dans
 „ le tems que les tiens rendus à leur Patrie,
 „ te béniront prosterner à tes piéds, les nô-
 „ tres se répandant dans les vastes Pais de
 „ l'Afrique, aillent y publier ta magnificence,
 „ & graver dans le cœur de leurs enfans une
 „ profonde vénération pour tes vertus in-
 „ comparables.

„ Ce sera là le fondement d'une éternelle
 „ Paix, que nous conserverons de notre part,
 „ par une observation exacte & religieuse de
 „ toutes les conditions sur lesquelles elle a
 „ été établie; ne doutant point que par l'o-
 „ béissance parfaite que tu te fais rendre, tes
 „ Sujets ne prennent le même soin de la con-
 „ server.

„ Veuille le Créateur tout puissant & mi-
 „ sericordieux y donner sa bénédiction, &

„ maintenir une union perpetuelle entre le-
 „ très-Haut, très-Excellent, très-Puissant,
 „ très-Magnanime & invincible Empereur,
 „ des François & les très-Illustres, & magni-
 „ fiques Pacha Dey, Divan & les victorieuses
 „ Milices de la République des Algeriens.

Il est vrai que les massacres des Deys, Beys ou Chefs des Républiques de Barbarie sont infiniment plus fréquents qu'en Europe ; mais il faut convenir qu'il y a des Etats, où s'il dépendoit du Peuple ou des conspirateurs de déposer ou de faire mourir leurs Supérieurs, ils en changeroient souvent, & s'empare-roient de l'autorité du Gouvernement. On ne doit leur modération qu'à une supériorité & à un ordre qu'on ne peut avoir à Alger, par la malheureuse constitution sur laquelle y est fondée la Regence des Turcs.

IV. On regarde avec horreur les maximes que pratiquent les Deys d'Alger, qui pour se maintenir dans leur Souveraineté, sont sans formalité étrangler ou périr autrement toutes les personnes qu'il savent être contraires à leurs intérêts, ou qui ont l'esprit de faction & de cabale. Quelquefois sur de simples soupçons, il arrive que les Deys se souillent du sang de leurs sujets, en leur coupant la tête eux-mêmes, ou en les faisant massacrer en leur présence.

On a raison de détester de pareilles actions, qui ont ordinairement lieu après la mort tragique d'un Dey, dont le successeur, employe des moyens violens pour prévenir un pareil sort. Il est bon de remarquer là-dessus, que tous les Turcs du Royaume d'Alger étant habiles

habiles à parvenir au Deylick, il y en a toujours qui plus inquiets, plus avarés & plus ambitieux que les autres, ne cessent point de machiner contre la vie du Dey qui regne, & se font des partis pour le faire mourir & pour se faire proclamer. Chaque parti croit être le seul. Quelquefois aussi un parti ayant connoissance qu'il y en a un autre animé du même dessein, hâte l'assassinat du Dey, pour proclamer son Chef à main armée, & toujours sous prétexte du bien public. Si ce parti a le dessus, son Chef proclamé Dey se défait d'abord de tous les autres Chefs de cabale & de ses adhérens. Du moins il n'oublie rien pour les détruire, ou pour les obliger à prendre la fuite. Si aucun Chef de cabale n'est élu, & qu'on proclame un Dey parent du défunt ou de son parti, comme il arriva en 1710. en l'Élection faite de Baba Hali Dey, & en la dernière d'Abdi Aga Dey aujourd'hui regnant, celui-ci donne la chasse à tous ceux qui sont complices de la mort de son Prédecesseur, & tâche de les exterminer entièrement; persuadé que les mal-intentionnez continueront leurs trames, & qu'il ne pourra éviter le même sort. Il y en a parmi ces cabales, qui plus prudents cachent leurs démarches même aux complices. Ils ne sont connus que des Chefs de ces cabales, & donnent seulement leurs conseils pour leur faire prendre de justes mesures, afin de parvenir à leur fin. Ceux-là sont les plus dangereux & les plus difficiles à convaincre; mais pour ne rien risquer, le Dey s'en défait aussi sur des soupçons, parce

qu'il est arrivé, que de telles gens avoient causé ensuite la mort de celui qui les avoit épargnez. Lorsque les conjurez sont Turcs le Dey les fait arrêter par des Chaoux, qui les conduisent chez l'Aga des Janissaires qui les fait étrangler, sans que personne s'en aperçoive. Mais comme il y a toujours des Maures, des Juifs & même des Juives, dont les Turcs se servent pour porter des Lettres, ou porter la parole, le Dey envoie brûler les Juifs, & fait pendre ou noyer les autres, sans aucun ménagement. Ils les fait quelquefois tuer devant lui, ou même il leur donnera le premier coup, & ceux qui sont auprès de lui achevent de les faire mourir, estimant que c'est la même chose de donner un arrêt de mort contre quelqu'un ou de le tuer.

Il arrive aussi quelquefois que le Dey étant sur son siége, est averti qu'un Officier du Divan qui est dans le Palais conspire contre sa vie. Alors il le fait appeler & fermer en même tems la Porte, & lui reprochant sa perfidie le tue ou le fait tuer promptement, de peur que s'il laissoit aller ce conspirateur, il ne fut lui-même bientôt sa victime.

On peut seulement inferer de tout cela, que c'est un grand malheur d'être Dey, comme l'avouent tous les jours ceux qui sont élus & proclamez malgré eux, ainsi que l'ont été Baba Hali prédecesseur de Mehemmed ben Ascein & Abdi-Aga Dey aujourd'hui regnant, qui a succédé au dernier. Ceux qui sont dans ce cas, n'étant pas les Maîtres de refuser le Deylick, ni de le quitter, lors qu'ils

qu'ils l'ont accepté de gré ou de force, ils se trouvent dans la cruelle nécessité, pour sauver leurs jours, de hâter la mort des gens suspects, & de ne rien négliger, même dans l'incertitude & dans le doute de la vérité. D'ailleurs comme les esprits turbulens qui forment des cabales contre un Dey, sont de ces Turcs qui n'ont aucun bien à Alger, on ne peut les châtier que personnellement; ceux qui ont des maisons, des terres, ou qui sont intéressés aux Armemens, se gardant bien de participer à des revoltes & à des conspirations.

Enfin, puisque la Milice ne passe rien à son Chef, que si la paye manque d'un jour, s'il est convaincu d'avoir pris la femme d'autrui, d'avoir été la cause directe ou indirecte d'une disette de vivres ou d'un mauvais succès des affaires de l'Etat, il est condamné à perdre la vie, que ses Sujets lui ôtent sans formalité & sans recevoir aucun moyen de justification; il ne fait que jouir à son tour du même droit, & c'est une espèce d'accord entr'eux autorisé par un long usage, qui a force de Loi & de Traité.

V. On impute aux Algeriens d'être des Pirates insatiables, & de faire les Chrétiens esclaves pour les tourmenter, même ceux des Païs où par une Loi douce & humaine, il est défendu d'en avoir.

On ne peut que convenir que c'est un métier fort odieux, que celui d'écumeur de mer. Mais que font-ils de plus, que les sujets des Princes Chrétiens lorsqu'ils sont en guerre à L'Ordre de Malte par un motif de Religion
ne

ne leur fait-il pas une guerre continuelle? Et les Chevaliers, en faisant leurs vœux, ne jurent-ils pas de ne faire jamais la Paix avec les Mahometans? N'a-t-on pas vû autrefois de fréquentes Croisades des Chrétiens de tout Pais, pour conquérir l'Asie & l'Afrique, & exterminer le Mahometisme? Par quel droit les Européens, & par quelle voye ont-ils enlevé les vastes Pais des Indes Orientales & Occidentales à des Peuples, dont ils n'avoient jamais été offencez, ni même connus? Ils les ont massacrez & exterminé avec toute sorte d'inhumanité, comme il paroît, à la honte des Chrétiens, par les Relations de la Conquête du Perou par les Espagnols, écrites par des Auteurs de la même Nation? N'est-ce pas piraterie? Avouons donc que la Loi du plus fort est reconnue la dominante parmi tous les hommes.

Quant aux esclaves, les Algeriens suivent un usage immemorial, de même que les autres Peuples de Barbarie, de faire captifs leurs Ennemis, & le commerce des esclaves est devenu leur principale richesse. Les Nations auxquelles il n'est pas permis d'avoir des esclaves, lorsqu'elles prennent des Mahometans, les vendent à d'autres Nations: ce qui revient au même. D'ailleurs, ce n'est point par humanité que ces Chrétiens n'en tiennent pas, puis qu'ils en ont dans leurs Colonies d'Orient & d'Occident & en font le trafic; mais uniquement, parce que les Souverains ne veulent pas le permettre, autrement on seroit très-bon Algerien sur cet article.

On

On ne maltraite point cruellement les esclaves à Alger, comme bien de gens le croient, & se persuadent même qu'on les tourmente pour les obliger à se faire Mahometans. On se trompe fort. Les esclaves ne sont maltraitez ni châtiez, que lors qu'ils manquent grièvement à leur devoir. On ne les fait point travailler au dessus de leurs forces, & on les ménage de peur de les rendre malades & de les perdre. Il y en a qui se trouvent si bien, qu'ils ne veulent point se racheter, quoi qu'ils en aient les moyens. D'autres n'ont d'autre peine, que celle d'être prives de la liberté. Il y en a même de qui les Maîtres, en attendant leur rachat, souffrent au moins autant de leurs imperfections qu'on est obligé de souffrir des domestiques, en quelques Villes de Hollande; & quelquefois les Maîtres sont obligez d'en faire des trocs, croyant en recouvrer de plus dociles & moins scelerats, & se trompent ainsi les uns & les autres. Il est vrai que la sobriété & la vie laborieuse & pénible des Algériens, dénuée des commoditez & des plaisirs que se procurent les Chrétiens dans leur País, n'est pas de leur goût & leur fait paroître leur esclavage bien dur.

Lorsqu'on châtie sévèrement les esclaves, c'est qu'ils l'ont mérité par quelque crime, comme assassinat, vol considérable, revolte & autres semblables cas; & l'on fait passer ces châtimens pour cruautéz.

Il arrive quelquefois que les maîtres ont des parens esclaves dans le País des leurs; & pour obliger le Chrétiens à solliciter fortement

ment un échange, il les traitent avec dureté. Mais cela ne prouve rien contre l'usage général & accoutumé. Ce n'est pourtant rien, en comparaison du mauvais traitement que les Espagnols faisoient aux Algeriens, lorsque Horan appartenoit aux premiers. J'ai été prisonnier de guerre des Espagnols en 1706, & j'y ai été traité avec tant d'inhumanité & de rigueur, que je préférerois dix ans d'esclavage à Alger à un an de prison en Espagne.

Il arrive quelquefois que les personnes riches donnent gratuitement la liberté à des esclaves qui les ont servis avec attachement pendant un nombre d'années, les comblent de biens & entretiennent correspondance d'amitié avec eux, lorsqu'ils sont en Chrétienté. Cela est plus rare à Alger qu'à Tunis; mais voici un fait qui prouve que les esclaves ne se trouvent point toujours si mal avec les Barbares. Ramadan Dey de Tunis s'étant réfugié en 1695. pendant les troubles de ce Royaume, auprez du grand Duc de Toscane, avoit à sa suite 25. esclaves Italiens, la plupart Toscans de Nation. Lorsque Ramadan fut rapellé pour être fait Bey en 1696. ces esclaves eurent beau être sollicités de rester dans leur Patrie, par leurs Parens, leurs amis & par les Ecclesiastiques, ils ne voulurent point quitter leur Maître, & retournerent avec lui à Tunis, en représentant, qu'ils y avoient libre exercice de leur Religion, tous les secours spirituels qui leur étoient nécessaires; qu'ils y avoient toutes leurs commoditez temporelles en vivant en gens de bien; au lieu qu'ils se verroient misérables en Italie s'ils y restoient.

VI. Pour ce qui regarde la Religion, les zélés Mahometans se servent tout au plus de la voye de la persuasion pour faire des prosélites, encore cela est-il très rare. Il n'y a que ceux qui sont faits esclaves dans l'enfance, que les Maîtres élèvent à leur manière dans leur Religion, & qu'ils adoptent. On peut dire qu'il y a dans ce Pais une parfaite Tolerance. Ils la fondent sur des Passages réitérez de l'Alcoran, qui portent, que *Tout homme soit Chrétien soit Juif qui adore Dieu, & ne pratique que ce qui est bon, s'attire sans doute la Bénédiction de Dieu.* Tous les efforts qu'ont fait les Chrétiens pour extirper les Mahometans, ne les ont point éloignés de la pratique de la Tolerance. Ils dûent être persuadés, qu'un Chrétien que la force oblige d'embrasser la Loi de l'Alcoran, n'est jamais bon Musulman, & qu'il ne paroît l'être que jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de s'échaper. Plusieurs même croient, qu'on fait mal d'abandonner la Religion dans laquelle on est né & élevé, dans l'opinion où ils sont qu'un homme de bien peut se sauver dans toutes les Religions, avec cette différence que les Musulmans seront les plus favorisés de Dieu.

VII. Enfin on se plaint que les Algeriens violent les Traitez de Paix, & déclarent la Guerre aux Chrétiens, sans autre raison qui les y autorise que leur intérêt ou leurs caprices; Que leurs hostilités commencent dès le moment qu'ils l'ont résoluë dans le Divan, en arrêtant & confisquant les Bâtimens qui sont dans leur Port appartenant à la Nation
avec

avec laquelle ils viennent de rompre la Paix, après avoir seulement signifié cette rupture au Consul; qu'ils ont le tems de faire des prises par surprise avant que leurs nouveaux Ennemis soient avertis de ce qui se passe; & que même en pleine Paix, ils pillent les Bâtimens Amis, en obligeant les Maîtres de leur donner ce qui leur manque, comme vivres, cordages, & autres choses semblables.

Tout cela est remarquable, parce que les Algeriens le font impoliment & brusquement. Les Chrétiens sont quelquefois dans le même cas à l'égard de leurs Amis ou Alliez, mais ils font les choses d'une manière moins rude. Ils font une demande qu'on ne veut pas leur accorder, & sur le pretexte qu'on appelle Deni de Justice, ils font irruption sur les Terres des refusants, & enlèvent une Ville, une Province, un Territoire, & des bagatelles semblables, & déclarent par des Manifestes que leurs Pretensions étant justes, leurs conquêtes le sont aussi. Des Généraux d'Armée se hâtent de donner bataille à l'Ennemi, lorsqu'ils sont sûrs de recevoir incessamment ordre de publier la Paix qui est déjà arrêtée & conclue, & font périr des milliers d'hommes. D'autres commandent leurs Troupes à la solde d'un ou plusieurs Princes Alliez, dans le tems qu'ils sont d'intelligence avec les Ennemis de ceux avec lesquels ils paroissent unis par un Traité d'Alliance & de Confédération. Les uns appellent cela Politique, & d'autres Trahison & perfidie.

Pour ce qui regarde le pillage fait par les
Al-

Algeriens sur les Bâtimens de leurs Amis, tels que je les ai expliquez, il est clair comme le jour que ce pillage n'est rien en comparaison de celui que les Corsaires Chrétiens ont fait sur leurs Amis, sur tout pendant la dernière guerre. Ils ont arrêté un grand nombre de Bâtimens Amis, sous prétexte qu'ils étoient chargez pour compte des Ennemis ou de Marchandises du crû ou fabrique de leur Pais; & après les avoir subtilement pillé & les avoir conduits dans un Port, les Capitaines pris qui en ont obtenu la main levée, n'ont pas laissé que d'être énormément levez par la perte du tems, des occasions, par le déperissement des Marchandises & les frais qu'ils ont été contraints de faire pour obtenir justice. Ces Corsaires ont pris des Navires pendant les suspensions d'armes, qui n'ont jamais été restituez. Les Armateurs Suedois ont pris les Navires Amis & Ennemis indifféremment, & les Corsaires de Zelande ont aussi arrêté, confisqué & vendu des Bâtimens Hollandois leurs Conféderez, qui venoient avec un chargement de France, & qui naviguoient avec un Passeport François, & les expéditions de leurs Amirautez. Quelques-uns nomment cela Guerre, & d'autres Brigandage.

Les Algeriens se plaignent avec raison, que lorsqu'ils se rencontrent avec des Corsaires Chrétiens plus forts qu'eux, ces Corsaires quoiqu'Amis leur donnent la bordée d'artillerie & leur font du dommage pour les obliger à quitter leurs Croisières. Mais cela n'est que bagatelle, parce que ce n'est qu'à
des

des Turcs qu'on fait du tort. On veut même que l'action soit méritoire, parce qu'en chassant les Algeriens des Croisières, cela peut garantir des Chrétiens de tomber dans l'esclavage; & les Traitez de Paix & la bonne foi ne doivent point prévaloir sur de si bons motifs.

Examinons à présent, s'il n'y a pas quelque chose de bon dans le Gouvernement d'Alger, tant par rapport aux Statuts & aux Loix, que par rapport aux usages & à la conduite des Algeriens.

I. Les Statuts fondamentaux de la Regence des Turcs rendent tous les Turcs enrôlez dans la Milice, égaux entr'eux, depuis le Dey inclusivement jusqu'au dernier venu, tant par rapport à la Noblesse qu'au droit de passer par les Emplois Militaires & les Charges du Gouvernement sans distinction. C'est pour cela que le Dey & tous les Officiers du Divan & de l'Etat sont compris dans le Livre de la Paye comme soldats, & reçoivent publiquement leur paye en cette qualité, le jour qu'elle se fait, sans autre marque de distinction que d'être appelez les premiers par l'Aga de la Milice qui fait l'appel.

II. Les Turcs ne sont avancez à la paye & aux Charges Militaires (la nomination de celles du Gouvernement appartenant au Dey) que par ancieneté, lorsqu'ils font leur devoir, sans aucune partialité ni faveur : & si le Dey faisoit quelque Passédroit, ce qui n'arrive jamais, il lui en coûteroit la vie aussi lorsque les soldats font quelque lâcheté, quelque bassesse, ou manquent à leurs obligations,

gations, ils ont leur paye diminuée de Classe, à quoi est attachée une grande infamie, & ils sont par conséquent reculez pour leur ancienneté & leur avancement.

III. Par ces Statuts les Dey's doivent s'attacher uniquement à regir les affaires de l'Etat; ils doivent s'en rendre esclaves. Un Dey doit rester tous les jours de l'année sans aucune vacance, sur son siège ordinaire, depuis une certaine heure réglée jusques à un autre aussi réglée pour écouter les plaintes, les rapports, recevoir les Lettres ou les avis de tous ses Sujets & des Etrangers libres ou esclaves de quelque qualité & condition qu'ils soient, afin que la justice soit promptement rendue & les ordres nécessaires donnez sans délai. Pour cet effet tous les Officiers de l'Etat doivent se tenir toujours auprez du Dey, ou s'assembler dans des endroits construits exprès, afin qu'on les trouve d'abord, lorsqu'on a besoin de leurs avis, ou de leur faire executer des ordres.

IV. Lorsqu'un Dey est proclamé, le Caddy en présence du Divan où assistent le Muffi & les gens de Loi, lui lit tout haut ses obligations, en faisant une courte recapitulation des Loix de l'Alcoran qui sont, de conserver le Royaume, de rendre bonne & prompte justice, de protéger l'innocent, d'exterminer les méchans, de punir l'adultere, de ne point laisser sortir les grains & les denrées de manière que le Peuple en puisse souffrir, de taxer ces mêmes grains & denrées selon l'abondance ou la disette; & d'empêcher l'usure sur les pauvres, laquelle est abominable
devant

devant Dieu. Il est averti, que s'il contrevient lui-même à ces Articles, il sera puni lui-même de la même manière qu'il doit punir les autres.

V. Les forces de l'Etat ne doivent point être diminuées, mais bien augmentées; de sorte qu'un Vaisseau Corsaire pris ou perdu doit être remplacé dans un certain tems qui est prescrit aux Armateurs, lesquels sont obligés d'en acheter ou d'en faire construire un autre de la même grandeur & force. Ils peuvent en acquérir un plus grand & plus fort, mais jamais moindre que celui qui est pris ou perdu.

VI. Les Turcs qui tombent entre les mains de leurs ennemis Chrétiens, ne sont point rachetés par le Gouvernement; mais ils sont au contraire censés morts à la République, & leurs biens lui sont acquis, s'ils n'ont ni enfans ni freres. Le premier cas a été établi à l'imitation de l'Ordre de Malte, pour se voir contraindre à vendre cherement leur liberté, & ils ont voulu rencherir par-dessus pour être excités davantage à une vigoureuse défense.

VII. Enfin, on doit recevoir à Alger & dans tous les Ports du Royaume tous les Etrangers qui y viendront avec leurs Vaisseaux, Effets & Marchandises, en payant les droits réglés par les Traitez, ou les mêmes droits que les Sujets de l'Etat, lorsque ce seront des Etrangers avec lesquels on n'aura point de Traité, ou qui ne se mettront point sous la Protection d'un Consul, ce qui leur est libre. Ceux-mêmes avec lesquels on est

est actuellement en guerre, peuvent y aller, s'y établir, commercer, ou y conduire leurs Vaisseaux qui y sont libres comme amis, & sont reçus comme tels, dès qu'ils sont sous le canon des Fortereſſes, en payant seulement double droit d'ancrage. Voilà le précis des Statuts. Venons aux Loix.

Les Loix Civiles ou Criminelles sont toutes puisſées dans l'Alcoran, sans que le Dey, le Cady, ni les Gens de Loi les puissent altérer, ni interpréter en aucune manière. La Justice se rend aussi promptement qu'il se puisse, sans écritures, sans frais & sans appel, comme il a été dit au Chapitre de la Justice. Il n'y a point d'Avocats, de Procureurs, Solliciteurs, Greffiers, ni autres gens à mains crochues, dont l'étude est de faire du blanc le noir, & du noir le blanc, & de ruiner par leurs détours & leurs chicanes embrouillées, le bon droit de la veuve & de l'orphelin. On pensera peut-être, qu'un jugement précipité peut être facilement sujet à erreur; mais outre qu'une affaire est plus claire dans son principe, & ne devient obscure, que par le tems & les délais qui donnent lieu à la rendre embrouillée par de tas de papiers & de procédures de toute espèce, on doit faire attention, comme il a été déjà expliqué, que celui qui accuse ou demande à faux, est puni, s'il est découvert de 500. coups de bâton, & d'une amende considérable selon son bien; de même que celui qui nie devant le Dey, un fait dont il est après convaincu, ou une somme dont il est débiteur. C'est par ce moyen que personne n'a

la hardiesse de mentir devant son Souverain & son Juge, au lieu que parmi les Chrétiens, les Requêtes présentées à leurs Juges, & même à leurs Souverains, sont fort souvent remplies d'impostures qu'on laisse impunies, & que les parties foibles ne peuvent pas détruire.

Les Voleurs & les Assassins pris en flagrant délit sont conduits sur le champ devant le Dey, condamnés à être mutilés ou envoyés au supplice sans cérémonie, suivant les circonstances du crime; s'ils s'échappent, ils ne trouvent aucun azile. On les publie, & ceux qui les favorisent ou ne les livrent pas, sachant où ils sont, sont châtiés sévèrement & même punis de mort, si le crime des malfaiteurs mérite cette peine.

Les Banqueroutiers frauduleux sont punis de mort sans aucun espoir de grace, s'ils sont attrapés; & les débiteurs infortunés, après qu'on leur a accordé un terme, sont mis en prison à la requisition des Créanciers, & n'en sortent qu'à leur volonté. Mais le Dey exhorte beaucoup les Créanciers à la charité, & leur cite ordinairement un passage de l'Alcoran, qui contient en substance, que lorsqu'un débiteur est pauvre & hors d'état de payer, il faut lui remettre sa dette, & lui donner quelque chose en aumône.

Ceux qui sont convaincus de vendre à faux poids & à fausses mesures, ou qui outrepassent le prix des denrées fixé par le Dey, sont châtiés sévèrement la première fois, & punis du dernier supplice en cas de recidive. Aussi voit-on rarement des Voleurs & de malfaiteurs

teurs, tels que ceux dont je viens de parler dans les Villes du Royaume d'Alger, & principalement dans la Capitale.

Lorsqu'un Chrétien a volé, blessé ou tué quelqu'un, si le cas est arrivé à l'égard d'un autre Chrétien, le Dey ne s'en mêle point. Il est jugé par le Consul de la Nation des parties, ou par celui sous la Protection duquel ils sont, comme il a été dit au Chapitre des Résidents Etrangers, à moins que ce soit un esclave qui ait commis le crime. Mais si c'est à l'égard d'un Mahometan ou d'un esclave, le Dey devient le Juge légitime, & le Consul est appelé pour plaider la cause de l'accusé, auquel on fait ordinairement plus de grace qu'aux Maîtres, en accommodant avec le Consul; à moins que l'accusé ait tué sur tout un Effendi Turc, auquel cas il faut qu'il subisse la mort. Ces Loix ne paroissent pas trop s'éloigner du droit Naturel & du droit des Gens.

Je finirai ce Chapitre par un précis de la conduite des Algeriens dans les affaires qu'on nomme Politiques, & de quelques-uns, de leurs usages.

Les plus grandes affaires de l'Etat s'y décident ordinairement sur le champ, & il ne faut qu'un Divan assemblé une fois, ou deux lorsqu'il manque quelque Conseiller expérimenté, ou d'un caractère à faire desirer son avis. Le Dey propose l'affaire dont il s'agit, & tous les Officiers du Conseil donnent leurs avis. Ceux des vieux Officiers sont les plus estimez, ils citent les anciens cas qui ont du rapport au sujet qu'on traite, & ce qui en ar-

riva dans le tems ; & après avoir examiné tous les avis, le Dey décide suivant l'opinion la plus convenable au bien présent du Gouvernement. Ce n'est que dans les occasions, où toute la Milice assemblée le jour de la paye, demande quelque chose, sous prétexte du bien de l'Etat & de leur avantage particulier, que le Dey est obligé de s'abandonner à la multitude des voix, après avoir fait ses objections, ce qui arrive souvent lors des Déclarations de Guerre.

Lorsqu'un Envoyé ou Consul étranger fait des plaintes ou demande justice & réparation d'un dommage fait par les Algeriens aux gens de sa Nation, le Secrétaire d'Etat qui tient le Registre des Traitez avec les étrangers, produit l'article qui a raport à la plainte. Après l'avoir vérifié avec celui dont l'Envoyé ou Consul a la Copie en main, on décide à la Lettre, sans glose ni interprétation, quand même ce dont il s'agit en designeroit une favorable à l'égard d'une des deux parties. Mais s'il s'agit d'une restitution considérable dûe par les Corsaires Turcs, c'est là la pierre d'achoppement. Le Dey n'en est point le maître. Il se contente de dire, que les effets pris ayant été partagez & dissipés, il ne lui est pas possible de les faire rendre par des gens qui n'ont rien ; que le Trésor de l'Etat ne peut pas y pourvoir, & il tache de s'accommoder à l'amiable, & de maintenir la Paix avec la partie lésée. Mais aussi il ne neglige point les occasions de faire périr ceux, qui ont attiré au Gouvernement ces sortes d'affaires.

Les

Les Algeriens vivent , tant grands que petits , dans une grande simplicité , avec beaucoup de frugalité & d'économie. Le Dey en donne l'exemple , & sa plus grande attention est d'entretenir & d'augmenter les Fortifications & les forces Maritimes. Leurs Vaisseaux sont toujours en mer pour croiser , ou transporter les garnisons des Places Maritimes ou voisines de la Mer , ou prêts à faire voile. Ils font la course pendant toute l'année sans presque aucune dépense. Les Capitaines doivent être intéressés aux Vaisseaux qu'ils commandent , & n'ont part aux Prises qu'ils font que comme Armateurs. Ils n'ont point de salaires non plus que les équipages. On n'y embarque ni matelots , ni branles , ni coffres , ni autres choses semblables. Du biscuit noir & de l'eau sont la partie la plus essentielle des vivres. Deux ou trois cent Pistres suffisent pour mettre un Vaisseau de 40. canons en état de croiser pendant deux mois ; au lieu que les Armemens des Chrétiens coûtent des sommes considérables , à cause des commoditez où nous sommes accoutumés , & ne peuvent être faits si promptement.

Lorsqu'un Capitaine Corsaire est convaincu , à son retour , d'avoir manqué une Prise pour n'avoir pas bien fait son devoir , il subit une bastonnade de 500. coups , & est renvoyé en course. S'il rencontre un Bâtiment ami , dont le Passeport soit douteux , il doit l'amener à Alger sans lui faire aucun tort ; & là le Divan décide & relâche sur le champ le Bâtiment pris , si le doute du Corsaire n'est

pas fondé. Le cas est arrivé en 1721. à l'égard du Navire François nommé la Ville de Cette, Capitaine Louis Pillet, arrêté par les Algeriens & repris le 7. Octobre par l'Escadre Hollandoise sous le commandement de Mr. le Vice-Amiral de Sommelsdyck. Mustapha Rais Chakmaegy, qui visita ce Navire, témoigna douter de la validité de son Passeport, & allegua au Capitaine que pour ne rien risquer & pour se disculper, il alloit le conduire à Alger. Il ajoûta que ce Capitaine ayant déclaré aller à Marseille, on ne le feroit pas beaucoup dérouter, & qu'il n'attendroit pas long-tems pour être instruit de son sort; qu'autrement les Turcs qui étoient auprez de lui (Mustapha Rais) pourroient l'accuser de s'être laissé corrompre pour laisser aller ce Bâtiment. Effectivement dès que le Corsaire fut arrivé au Port d'Alger, la vérification du Passeport fut faite. Le Dey fit faire une déclaration en son nom, comme le Navire avoit été mal à propos detenu, & il fut déclaré libre le même jour avec sa cargaison, ses effets & son équipage.

Tous les habitans du Royaume d'Alger, Turcs, Arabes ou Maures, quoi que les deux dernières Nations soient sous le joug & la tyrannie des Turcs, concourent volontairement & sont attentifs à garder leurs côtes de l'invasion des Chrétiens, qu'ils appellent l'Ennemi commun. Dès qu'il paroît un Bâtiment à voile ou à rames près de Terre, il est observé; & s'il s'approche beaucoup, ceux qui l'observent, crient aux Chrétiens, & se répondent de l'un à l'autre; de sorte qu'en peu

peu de tems, les habitans des Villes voisines & des Adouars sont avertis qu'il y a à la côte un Bâtiment suspect. On voit en un instant des milliers d'hommes armez de Lances & de bâtons, à pied & à cheval, pour s'opposer à la descente que le Bâtiment inconnu pourroit faire, sans pourtant qu'ils aient aucun ordre du Gouvernement, qui très-souvent ne pourroit être averti à tems. Au lieu que chez les Chrétiens, il n'y a que les Troupes réglées qui marchent lorsqu'on est menacé de quelque invasion; quand elles ont reçu l'ordre, avec le bagage & l'attirail ordinaire, & le coup est souvent fait avant l'arrivée du secours.

Lorsque le Dey a besoin d'argent pour payer la Milice, ou pour d'autres pressants besoins de l'Etat, il se fait donner la somme nécessaire par les riches Maures ou Juifs, connus pour avoir fait des profits considérables, & avoir amassé des richesses par le commerce des esclaves & des marchandises des Prises. S'ils le font de bonne grace, le Dey les estime & les a en recommandation dans les occasions, où il peut leur faire plaisir, & leur procurer quelque avantage; s'ils refusent, ils sont battus, & payent l'amende. Les riches Maures & Juifs trouvent bien tyrannique de ne pouvoir pas être maîtres de leur bien gagné légitimement. Les Puissances allèguent pour justifier leur conduite, que le plus grand nombre des Sujets est fort pauvre; qu'ils payent tous, sans exception, les Taxes & les Tailles ordinaires, proportionnellement à leurs biens ou à leur industrie;

qu'il est de la Justice de ne pas les charger extraordinairement & au-delà de leur pouvoir, mais de faire contribuer aux pressants besoins de l'Etat, un petit nombre de gens qui embrassent toutes les bonnes affaires du Pais, & amassent des Trésors qui leur sont superflus. La meilleure raison est, que si la paye manque, ou si le Pais se trouve exposé à cause du mauvais état des Fortifications, le Dey est étranglé, sans que la Milice s'embarasse, s'il est entré dans le Trésor des fonds suffisans pour y pourvoir. Cette Milice étant convenue, lors de l'établissement du Deylick, que celui qui en auroit l'autorité, seroit obligé d'entretenir le Royaume avec les Revenus qu'il en percevroit, c'est à lui seul à y prendre garde.

Personne ne peut sortir d'Alger, soit habitant, soit étranger, sans avoir payé ses dettes, ou avoir donné une caution dont les Créanciers témoignent au Dey être contents; nonobstant les *Teskerets* ou Passeports de sortie accordez de bonne foi, qui ne servent de rien aux Débiteurs, lorsque les Créanciers ont porté plainte. Il seroit bon qu'on en fit de même par tout. Il ne se trouveroit pas tant de Chevaliers d'industrie & de fripons, qui reglent leur conduite, sur leur évasion ou sur l'espérance des saufs-conduits.

Quoique les Puissances & les gens de bien aient à Alger beaucoup de vénération pour les Morabouts, ceux-ci n'ont aucune Jurisdiction Ecclesiastique, & sont sujets aux mêmes Loix & aux mêmes peines que les Laïques

ques. Ils ne doivent se mêler directement ni indirectement des affaires du Gouvernement. Le Musty & les Docteurs de la Loi qui ont une réputation bien établie par leur conduite, sont apellez quelquefois au Divan général, lorsqu'il s'y traite quelque affaire de très-grande importance, mais ils n'y ont aucune voix. Ils ne donnent leurs avis, que lors qu'on le leur demande ; & le Dey fait cette démarche seulement par déference, & pour faire voir qu'il ne fait rien qui soit opposé aux Préceptes de l'Alcoran. Les Turcs d'Alger sont fort attentifs à exclure entièrement ces gens-là de toute sorte d'affaires ; parce qu'autrefois des Morabouts se sont rendus maîtres du Royaume, & l'ont rendu héréditaire dans leurs familles. D'ailleurs n'y ayant dans l'Etat Ecclesiastique que des Maîtres & des descendans des Arabes, ils sont toujours suspects au Gouvernement.

Lorsqu'un criminel est condamné à mort, il marche seul au lieu du suplice, accompagné seulement d'un Chaoux, sans être attaché, sans gardes & sans le moindre tumulte ni suite. Personne n'assiste à l'exécution que des enfans, ou ceux que le hazard y fait trouver. Ces Peuples trouvent bien étrange, que parmi d'autres Nations on fasse mourir des pauvres misérables avec grand appareil & cérémonie, & que la foule soit aussi grande, pour voir détruire un homme, que s'il s'agissoit d'un spectacle bien réjouissant ; & même qu'on y louë des places autour du lieu de l'exécution pour repaître les yeux à son aise du sang d'une personne, que la Prédestination

& sa mauvaise destinée ont conduit sur un échaffaut.

Il n'y a rien de si particulier & de si admirable, que la manière dont la Ville d'Alger est gardée pendant la nuit, sans qu'il en coûte rien à l'Etat, & même par des Maures, qui payent un Tribut annuel au Dey, pour y être soufferts à travailler. Ce sont des habitans de la Province de Piscara ou Biscara, dont il a été parlé. Ils sont distribuez dans chaque quartier pour dormir dans les ruës, à la porte des boutiques & des magasins, & faire la garde alternativement. Ils répondent des vols qui se commettent, ils payent solidairement le dommage qui en revient; & ceux qui ont été postez en sentinelle à l'endroit où le vol a été commis, sont punis de mort. Aussi est-ce une chose bien rare, que des maisons, des boutiques, ou des magasins soient volez pendant la nuit.

On doit avouer que les Algeriens sont hoiubles de ce qu'ils n'attribuent aucune honte aux défauts du corps, soit naturels, soit arrivez par accident, & ne s'offencent point quand on les appelle, ou qu'on les désigne par ces sortes de défauts.

Un borgne, un bossu, un boiteux, un manchot & autres veulent bien qu'on les nomme tels, & se désignent eux-mêmes par leurs défauts corporels, pour qu'on les distingue de leurs parens ou autres qui ont le même nom qu'eux.

Les maris, que nous appellons maris à la monde, ne sont point responsables, ni flétris de la mauvaise foi de leurs femmes qu'ils répudient seulement.

L'a-

L'adultère est bien puni de mort, mais comme il faut surprendre les coupables en flagrant de lit, ou qu'il y ait des preuves claires comme le jour, ou se contente de repudier les femmes suspectes d'infidélité.

On doit aussi approuver que les Jeux de hazard soient entièrement défendus & hors d'usage. On n'y joue qu'aux échets, aux Dames & à d'autres Jeux très-simples. Encore ne joue-t-on point pour de l'argent, mais seulement pour des bagatelles, comme des prises de Café, Sorbet & autres choses semblables.

Le Lecteur qui aura l'esprit libre & dégagé des préjugés, que bien de personnes de chaque Nation & Religion ont en leur faveur au préjudice des autres, conviendra sans peine que le cœur de l'homme est le même par tout du plus au moins, suivant les lieux, l'éducation, la science ou l'ignorance & la superstition des Peuples. Il sera sans doute étonné qu'un Gouvernement tel que celui d'Alger, si rempli de devoirs épineux & de peines pour les Chefs & pour les Sujets, qui supportent une tyrannie inévitable, puisse subsister si long-tems, ayant la guerre avec tant de Puissances Chrétiennes en état de mettre des forces en mer, pour combattre les leurs, qui en comparaison des autres, sont si peu de chose. On ne cesse de dire, que les Algériens sont de la canaille, des gueux & des misérables, qu'il faudroit exterminer. Ils ne laissent pourtant pas de se faire craindre, & de donner, pour ainsi dire, la Loi à plusieurs de leurs Ennemis, qui souffrent avec

patience leurs hostilités ; & qui lorsqu'ils sont en guerre avec des Nations Chrétiennes comme eux , s'épuisent pour mettre sur pied des millions d'hommes & des forces redoutables.

Il n'y a eu jusqu'à présent que la France, qui ait dompté cette fière Milice , véritablement guerrière, & qui l'ait contrainse de lui demander la Paix avec de grandes marques de repentir, & toute la soumission dont on puisse être capable.

F I N.



T A

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

A.

- A** *Bdalanafiz*, Roi de Bugie, fait la guerre au Roi de Tremecen, 8. rend les Algeriens ses Tributaires, *ibid.*
- Abderames*, regnent en Barbarie, & font des Conquêtes en Espagne, 6
- Abdi-Aga*, est élu Dey d'Alger, son caractère, 225
- Abdulac*, Gouverneur de Fez, chasse les Almohades, 7
- Aben-Texfin*, subjugué les Arabes, 6. prend le Titre d'Empereur, *ibid.*
- Abuchermen*, Prince Arabe, va demander du secours en Espagne contre Barberousse, 35. est mis en possession du Royaume de Tremecen par les Espagnols, 36
- Aburnus* ou *Barnus*, Cape des Maures, comment ils la conservent, 57
- Abuzijen*, Roi de Tremecen, est défait par Barberousse, & massacré par ses Sujets, 34
- Adouat*, Village ambulante des Maures, comment il est gouverné, 54
- Africains*, chassent les Arabes & s'emparent de la Barbarie, 6. leur Religion, des progrès du Christianisme parmi eux, qui fut

T A B L E

ensuite détruit par les Turcs,	87
<i>Afrique</i> , subjuguée par divers Peuples, 3. &	
<i>surv.</i> partagée en plusieurs Etats par les	
Cherifs d'Hefcein,	7
<i>Aga</i> de la Milice, préside à l'élection du	
Dey, 212. en quoi consiste cette Char-	
ge,	226.
<i>Agas</i> des Spahis, ou Capitaines de Cavale-	
rie,	229
<i>Albuserix</i> , Roi de Tenes, s'empare de Bagie,	
& soumet le Roi de Tremecen, 8. par-	
tage les Etats à ses enfans, .	<i>ibid.</i>
<i>Alger</i> , Royaume de Barbarie, son Histoire,	
pag. 1. ses Revolutions, 3. sa situation	
& sa grandeur, <i>ibid.</i> est partagé par les A-	
rabes en quatre Souverainetes, 7. Barbe-	
rousse s'en empare & comment, 13. est	
soumis au Grand Seigneur, & comment, 37.	
est gouverné par un Dey, & pourquoi, 50.	
divers Peuples qui habitent dans ce Roym-	
me, 53. de la Religion & des changemens	
qui y sont arrivez, 88. partagé en trois	
Gouvernemens par les Turcs, 126. est	
séparé du Royaume de Fez par le Mont At-	
las, 152. ses Intérêts avec les autres Pui-	
sances d'Afrique, ou d'Europe,	300
<i>Alger</i> , Capitale du Royaume de ce nom,	
soumise par les Espagnols, 9. Barberousse	
s'en rend le maître, & s'y fait procla-	
mer Roi, 13. désolation de cette Ville	
sous ce Tiran, 14. Construction de son	
Môle par Cheredin, qui en augmente les	
Fortifications, 41. assiégé par Charles V.	
& comment cette Ville fut délivrée, 44.	
<i>Et suiv.</i> tout le Gouvernement y res-	
de,	de

DES MATIERES.

da, 127. Histoire de cette Ville, sa situa-
 tion & sa disposition, 154. saleté & in-
 commodité de ses rues, 155. de ses Edi-
 fices, 157. de ses Fontaines, 158. de ses
 Portes, *ibid.* de ses Forts, 160. de son
 Port, & comment on l'a formé, 162. des
 Mosquées, des Bagnes, & des Maisons par-
 ticullères, 164. du nombre de ses habi-
 tans, 166. des Bains chauds qu'on y prend,
 167. des dehors & de la campagne d'Al-
 ger, 199. de sa Milice, 204. comment
 on y rend la Justice, 245. comment elle
 est gardée pendant la nuit, 249. Monnoyes
 qui ont cours dans cette Ville, 250. de sa
 Marine, 260. de son Commerce, 292.
 droits que les Vaisseaux y payent, 292.
Algeriens, tributaires du Roi de Tremecen,
 se soumettent au Roi de Bugie, 8. Appel-
 lent Selim Eutemi, Prince Arabe, pour les
 defendre contre les Espagnols, & sont
 obligez de subir le joug des derniers, 9.
 font venir le Pirate Barberousse pour s'en
 délivrer, *ibid.* sont subjugués par les sol-
 dats Turcs de ce Pirate, qu'ils sont forcez
 de reconnoître pour leur Roi, 13. conspi-
 rent contre Barberousse, qui en fait mou-
 rir les principaux, 19. sont soumis à la
 Porte Ottomane & comment, 37. leurs
 Corsaires font des courses en Espagne, 42.
 leur principal Commerce est celui des escla-
 ves, 86. de leur Religion & de ses chan-
 gemens, 88. leurs Mœurs & leurs Cos-
 tumes, 101. font aller leurs esclaves Chré-
 tiens à l'Eglise & veulent qu'ils se confes-
 sent souvent, 106. de quelle manière ils
 se

T A B L E

se marient sans avoir vu leurs épouses, 114.
leur manière de vivre, *ibid.* ne peuvent
jouer de l'argent, 115. se moquent du
Carnaval des Chrétiens, *ibid.* se couvrent
le visage & pourquoi, 116. sont fort avar-
res, *ibid.* cachent leur argent & pourquoi,
117. en quoi consistent leurs meubles, 118.
comment ils apprennent à lire & à écrire
aux enfans, 119. comment ils les chatient,
& condamnent l'usage du fouët, 120. avan-
ture arrivée à ce sujet chez le Consul An-
glois, *ibid.* taxent le prix des denrées, 121.
ne prenoient autrefois aucune précaution
contre la Peste, 125. oublient leur dogme
de la Prédestination en 1720. *ibid.* con-
damnent l'usage d'employer les Medecins,
ibid. donnent du secours aux Vaisseaux
amis qui font naufrage, 142. font la con-
quête de Bugie sur les Espagnols, 144. se
rendent aussi Maîtres d'Horan, qu'ils con-
servent avec soin, 149. méprisent les au-
tres Nations, & se regardent comme les
Maîtres de tous les Chrétiens, 209. n'o-
sent prononcer le nom de Dieu en vain,
ne jouent de l'argent à aucun Jeu, & n'ont
point honte de leurs défauts naturels, *ibid.*
ne veulent ni Avocats ni Procureurs, 223.
cachent leur or & leur argent & pourquoi,
236. Leur Marine & leurs Armemens, 260.
leurs Croisieres, 266. leurs Intérêts avec
les autres Peuples d'Afrique & les Chré-
tiens, 300. leurs Victoires sur le Roi de
Maroc & sur les Tuniciens, 301. doivent
faire la guerre aux Chrétiens & pourquoi,
304. les Anglois achètent la Paix d'eux, 307.
mé-

DES MATIERES.

méprisent la Politesse & la Politique des
 Chrétiens, 309. soumissions qu'ils font
 au Roi de France, 321. sont attentifs à
 garder les côtes, 342.
Almohades, ou *Mohavedins*, regnent en A-
 frique, & en sont dépouillez par les Beni-
 merins, 7.
Almoravides, ou *Morabites*, leur origine, 6.
 regnent en Barbarie, & en sont chassez, *ibid.*
Amiral d'Alger, de sa charge, 242.
Amour Socratique, les Algeriens y sont fort
 portez, 120. aventure sur ce sujet, *ibid.*
Armes sauvages de Barbarie, les Arabes en
 mangent la chair, 73.
Arabes Mahometans, ravagent l'Afrique & en
 chassent les Grecs, 6. en sont chassez ou
 subjugués par les Africains, *ibid.* sollici-
 tent Hamidalabdes Roi de Tenes contre
 Barberousse, 32. sont défaits par les Turcs,
 33. & 34. vivent dans les montagnes &
 dans les déserts, & méprisent ceux qui ha-
 bitent dans les Villes, 68. sont contraints
 de payer Tribut aux Turcs d'Alger, 69.
 habitent le Mont Atlas, leur Commerce
 avec Tunis & Fez, 70. leur manière de
 vivre, aiment la Poésie, leurs habillemens,
ibid. menent leurs familles à la guerre, ha-
 billemens de leurs femmes, 71. se piquent
 de bien parler l'Arabe & de suivre la Re-
 ligion de Mahomet, 72. leur sobriété &
 leurs occupations, *ibid.* sont curieux en
 chevaux, & en ont d'excellens, 73. Bêtes
 féroces qu'on trouve dans leurs forêts, *ibid.*
 sont jaloux de leur liberté & de leurs pri-
 vilèges, 130. Arabes Cabeylezen habitent
 sur

T A B L E

sur le Mont Aurax, & font tous les étran-	
gèrs esclaves, 134. battent les François	
& les chassent de Gigery, 135. s'empa-	
rent des Bâtimens qui font naufrage, <i>ibid.</i>	
exemples sur ce sujet, 136. Arabes Ma-	
garavas descendus des Bereberes, où ils	
habitent, 152. les Arabes sont exclus de	
la Milice & pourquoi, 205	
<i>Affan-Aga</i> est fait Pacha d'Alger à la place de	
Cheredin, 42. soutient le siège contre	
l'Empereur Charles V. & taille en pièces	
ses Troupes, 45. <i>Es' suiv.</i> s'attire l'inimi-	
tié des Algeriens & est renvoyé à Constan-	
tinople, 148	
<i>Affan Dey</i> , le Bombardement fait par les	
François lui coûte la vie, 307	
<i>Aïlar</i> (Mont) sépare les Royaumes d'Alger	
& de Fez, 152.	
<i>Auguste</i> (l'Empereur) recompense la vertu du	
jeune Juba, & lui rend ses Etats, 5.	
<i>Avocats</i> , sont inconnus à Alger, 223	
<i>Aurax</i> (Mont) dans le territoire de Gigery,	
Peuples qui l'habitent, 134.	

B.

B <i>Abu-Hali</i> , Dey d'Alger, seconé le joug	
de la Porte, & se défait du Pacha, 52.	
refuse de prendre des remèdes pour con-	
server sa vie, 125.	
<i>Babalonèt</i> , nom d'une Porte d'Alger, 160	
<i>Babaredèt</i> , nom d'une Porte d'Alger, 160	
<i>Babazon</i> , une des Portes d'Alger, où l'on	
exécute les malfaiteurs, 160	
<i>Babenzira</i> , nom d'une des Portes d'Alger, 159.	
<i>Ba-</i>	

DES-MATIÈRES.

Bachaoux, ou *Chaoux-Bachi*, son Emploi, 239.

Bachi-Boluk-Bachi. Voyez *Chaya*.

Bachi-Gardien-Bachi, de sa Charge, 239

Bagnes du Deylik, Bâtimens où l'on tient les esclaves du Roi, 239.

Bains, comment on les prend à Alger, 167. aventure arrivée à l'Auteur qui voulut les prendre, 168. desordres qui s'y commettent, 171

Banqueroutiers, sont punis de mort à Alger, 75. 108

Barbarie, étymologie de ce mot, 2, 3. subjuguée par diverses Nations, 6. habitée par les Sabéens, 65

Barberousse (Aruch) est appelé par les Algériens & entre dans leur Ville avec ses troupes, 9. attaque inutilement le Fort des Espagnols, 11. veut se rendre maître d'Alger, & traite avec hauteur les habitans, *ibid.* devient amoureux de la Princesse Zaphira, 11. tue lui-même le Prince Selim Eutemi, & se fait proclamer Roi d'Alger, 12. & 13. fait d'inutiles efforts pour gagner le cœur de Zaphira & lui écrit plusieurs Lettres, 15. *Et suiv.* fait mourir son premier Ministre & un grand nombre d'autres personnes pour se disculper du meurtre du Prince Selim, 22. & 23. veut deshonnorer Zaphira qui lui donne un coup de poignard, 28. découvre une conspiration des Algériens & en punit les principaux, 30. voit périr une puissante Flotte que l'Espagne envoie contre lui, 31. marche avec peu de troupes contre le Roi de Tenes, le défait & se rend maître de son Royaume, 33. fait.

T A B L E

- fait ensuite la conquête du Royaume de
Tremeçen, 34. marche contre les Espa-
gnols, est défait & massacré avec ses trou-
pes, 35. & 36
- Bastion* de France, Comptoir de cette Com-
pagnie au Cello, & son commerce, 129.
quand il a été bâti par les François, 133.
la Maison à Alger, 289
- Batha*, débris de cette ancienne Ville, 150
- Beaufort* (le Duc de) son expedition en Afri-
que, 134
- Belisaire*, Lieutenant de Justinien, chasse les
Vandales de la Mauritanie, 6
- Bemi* (Isaac) frere de Barberousse, comman-
de dans Tenes pendant l'expedition de ce
Prince contre le Roi de Tremeçen, 34
- Benebouquer*, est établi Bey de Tunis par les
Algeriens, 303
- Beni*, Docteur Arabe, fondateur des Mora-
bouts Cabalistes, 92
- Benimerint*, détrônent les Almohades, & sont
ensuite subjugués par les *Benioates*, 7
- Benioates*, subjuguent les *Benimejins*, 7. sont
vaincus par les Cherifs d'Hescein, *ibid.*
- Bereberes*, leur origine & leur Histoire, 65.
divisez en plusieurs Nations ou Tribus, *ibid.*
habitent le Pais du Couco, leur pauvre-
té, 146
- Bêtes* féroces & sauvages qu'on trouve en
Barbarie, 73
- Bethmagi*. Voyez *Pitremelgi*.
- Bey* du Levant, ou Gouverneur, sa résiden-
ce, 128. celui du Ponent réside à Horan,
150. celui du Midi campe avec ses trou-
pes, 153
- Beys*,

DES MATIERES.

- Beys**, Gouverneurs & Généraux d'Armée dans les Provinces; de leurs Emplois, 231. amassent de grands biens & craignent d'aller à Alger, 232. s'enfuyent quelquefois avec leur argent, 233. de leur autorité sur leurs Armées, 257
- Biledulgerid**, les Algeriens pénètrent dans ce vaste Pais, & y font des esclaves, 258
- Biscara**, ou *Piscara*, Province dans la Numidie, 145
- Biscaras**, ou *Piscaras*, Nation d'Arabes, font les plus vils ouvrages à Alger, 145. comment ils gardent la Ville d'Alger pendant la nuit, 249
- Boluk-Bachi**, Capitaine de Compagnie, 229
- Bonne**, Ville du Royaume d'Alger & son état, 130. si elle est la même que l'ancienne Hipponé, 131
- Bourk** (la Comtesse du) prise par les Algeriens, perit sur la côte de Gigery, & sa fille est esclave, 139
- Bourk** (Mademoiselle du) sa captivité & sa délivrance, 139
- Brabem-Hali**, dernier Empereur des Almoravides, est chassé par Mohavedin & sa mort, 6. 7
- Bugie**, Province du Re. d'Alger, occupé par les Arabes, 7. ses montagnes & les Peuples qui y habitent, 144
- Bugie**, Capitale du Royaume de ce nom, subjuguée par le Roi de Tenes, son Histoire & son état présent, 143

T A B L E.

C.

C <i>Aban</i> , première Prière des Turcs ,	221
<i>Cabalistes</i> , Secte de Morabouts, en quoi elle consiste ,	91
<i>Cabaylexen</i> , ou <i>Cabayles</i> , Arabes du Territoire de Gigery , s'emparent de tous les Bâtimens qui font naufrage, 135. exemples sur ce sujet ,	136. & suiv.
<i>Cady</i> , ou Juge de la Loi, avertit le Dey élu de ses obligations ; 213. est envoyé de Constantinople, & son Emploi ,	234
<i>Caligula</i> (l'Empereur) fait mourir le Roi Ptolomée, & s'empare de ses Etats ,	5
<i>Calte</i> (la) Comptoir de la Compagnie du Bastion de France ,	132
<i>Camps</i> ou Armées des Algériens & tout ce qui les concerne ,	256. & suiv.
<i>Caxamunzenzaras</i> , ou Figuiers de Barbarie ,	202
<i>Cariaporta</i> , droit des Gardiens du Port sur les Prises ,	272
<i>Cazenadar</i> , ou <i>Hazenadar</i> , Trésorier de l'Etat, de son Emploi ,	235
<i>Cazernes</i> , ou Cacheries , des soldats Turcs à Alger ,	166
<i>Chaban</i> Dey, ses victoires sur le Roi de Maroc & les Tuniciens, 301. prend Tunis & en remporte un grand butin ,	303
<i>Caites</i> , ce que c'est ,	230
<i>Cbaoux</i> , Exempts de la Maison du Roi, leur Emploi, & comment-ils l'exercent ,	239
<i>Chapelets</i> que portent les habitans du Royaume d'Alger, & l'usage qu'ils en font ,	94
<i>Chapelles</i> dédiées aux Morabouts ,	200
<i>Char-</i>	

DES MATIERES.

- Char-alla*, cri des Turcs pour demander Justice, 218
- Charles V.* envoie un corps d'Armée contre Barberousse, 35. son expedition d'Alger, & quel en fut le succez, 42. & *suiv.*
- Château* de l'Empereur commencé par Charles-Quint, 160. celui de l'Etoile, ou le Château-Neuf, *ibid.*
- Chaya*, ou Bachi-Boluk-Bachi, Charge de la Milice, en quoi elle consiste, 227
- Chekelbelet*, son Emploi, 236
- Cheques*, ou Chefs des Maures, 54. répondent des Taxes de leur Nation, 126
- Cheques* des Arabes, leurs occupations, 72
- Cheredin*, frere de Barberousse, Gouverneur d'Alger en l'absence de ce Prince, 33. est élu Roi d'Alger après la mort de Barberousse, 36. cède la Souveraineté au Grand Seigneur, & se contente d'être Pacha pour en tirer du secours, 37. attaque la Forteresse des Espagnols devant Alger & s'en rend le maître, 38. & *suiv.* fait mourir le Gouverneur, 40. fait construire le Môle d'Alger pour former un Port, & augmente les Fortifications de cette Ville, 41. est fait Capitan-Bacha du Grand Seigneur & quitte Alger, 42
- Cherifs* de la Race de Mahomet, sont distingués à Alger, 93
- Chevaux* des Arabes fort estimez, 73
- Chrétiens* libres sont en petit nombre à Alger, 85. ne doivent pas parler contre la Loi de Mahomet, avanture arrivée à un Capitaine Anglois, 107. sont jugez par leur Consul, 248. ceux d'Europe ne sont pas

T A B L E

pas fondez à reprocher aux Algériens leurs défauts, 310. & <i>suiv.</i> pillent aussi bien que les Barbares. les Vaisseaux naufragent; 315. ne sont pas moins cruels qu'eux, 317	
<i>Christianisme</i> , comment il a été introduit & ensuite détruit en Afrique, 88	
<i>Cidi</i> , signification de ce mot, 102	
<i>Cidi-ben-Cena</i> , fameux Morabont, sa charité récompensée, 150	
<i>Cid-Utica</i> , fameux Morabont d'Alger, on lui attribue le pouvoir d'exciter des tempêtes, 49	
<i>Cimetieres</i> des Chrétiens & des Juifs, 160	
<i>Clement</i> , Renegat, son Histoire, 96	
<i>Gogiaz-Bachis</i> . Voyez <i>Hojas</i> .	
<i>Gogia-Pingid</i> . Voyez <i>Hojas</i> .	
<i>Gogiaz</i> . Voyez <i>Hojas</i> .	
<i>Colles</i> , Ville du Gouvernement du Levant, ses débris, 129. montagnes qui en sont voisines, 130. <i>ibid.</i>	
<i>Comarez</i> (le Marquis de) Gouverneur d'Horan, reçoit bien le fils du Prince Selim Eutemi, qui se réfugie dans sa place, 14. le fait passer en Espagne pour solliciter du secours, 31. va lui-même en Espagne & son ramène un puissant renfort contre Barberousse, 35. marche contre ce Prince, le défait, & rétablit <i>Abuchen-mon</i> sur le Trône de Trémecen, 36. retourne à Horan & renvoie l'Armée en Espagne, <i>ibid.</i>	
<i>Commerce</i> qui se fait à Alger, 292	
<i>Constantine</i> , Ville du Gouvernement du Levant, son Histoire & son état présent, 128	
<i>Consul</i> de France, Protecteur des Nations étrangères qui n'ont point de Consul à Alger, 76. la belle Maison de Campagne, 74	203.

DES MATIERES.

203. ses fonctions, & ce qui le regarde, 286
Consul Anglois à Alger, Commerce qu'il
 fait à Alger, 287. 297
Consul des États Généraux à Alger, com-
 ment il fut traité quand on déclara la guer-
 re à sa Nation, 288
Couco, Pais de Barbarie, les Peuples qui l'habi-
 tent sont ennemis des Turcs, & pourquoi,
 146. comment ils se sont établis à Al-
 ger, 147. comment les Algeriens se sont
 emparez de ce Pais, 148. Hagi Seremeth
 s'y retire après avoir fait mourir ses fem-
 mes, 179
Coulolis, enfans des Turcs & des femmes
 Maures, sont privez des charges, 79. sont
 reçus dans la Milice, 205
Croisieres des Algeriens, 266

D.

DEy, ou Roi d'Alger, établi par la Milice
 Turque, & pourquoi, 50. secoue le
 joug de la Porte & se rend Maître absolu,
 52. est appelé *Effendi* & Sultan, 102. de
 quelle manière il rend Justice au Consul
 Anglois insulté par un Maure, 105. fixe
 le prix des denrées, 121. ne peut dompter
 par la force les Arabes Cabaylezen, 136.
 exemples sur ce sujet, *ibid.* se refuge quel-
 quefois dans les Montagnes du Couco &
 pourquoi, 148. on en massacre six dans
 un jour, 200. est tué s'il enfreint les Loix du
 Gouvernement, 206. son Gouvernement
 est monarchique, 210. 212. doit être ir-
 reprochable dans sa conduite, *ibid.* com-

Q

ment

T A B L E

ment il est élu par la Milice, <i>ibid.</i>	
comment il fait périr les factieux qui lui sont opposer, 214.	
est toujours dans la crainte, & prend quelquefois la fuite, 219.	
comment on traite ses femmes & ses enfans après sa mort, 220.	
est presque toujours dans son Palais, ses occupations, 221.	
on en massacre un en 1724, 224.	
comment le Dey rend Justice aux Consuls qui se plaignent de l'infraction des Traitez, 233.	
comment il la rend à ses sujets, 245. <i>Et sur.</i>	
comment il fait acheter ses marchandises aux Maures & aux Juifs, 273.	
traite favorablement le Consul Hollandois, 288.	
tire de l'argent des gens riches dans les besoins de l'Etat,	343
<i>Deylik</i> , ou Gouvernement d'Alger, est héritier des Turcs & des Maures qui n'ont ni freres ni enfans, 207.	
sa Politique, 208,	
a le huitième de toutes les Prises, 268. 273	
<i>Dohur</i> , seconde Prière des Turcs,	222
<i>Dragoman</i> , ou Interprète de la Maison du Roi, son Emploi,	238
<i>Droits</i> qu'on paye pour le rachat des esclaves, 281.	
pour les Vaisseaux & les Marchandises,	292
<i>Durand de Bonnel</i> (Mr.) Consul de France à Alger, sa Maison de Campagne, 203.	
son caractère,	287

E.

E <i>Ffendi</i> , signification de ce mot,	101
<i>Equipages</i> des Vaisseaux Algeriens,	269
<i>Esclaves</i> Chrétiens, sont en grand nombre dans	

DES MATIERES.

dans le Royaume d'Alger, & ils y servent de domestiques, 86. travaillent aux Armemens, & vont en course avec les Corsaires, *ibid.* exercent librement leur Religion, & sont rarement sollicités de se faire Mahometans, & pourquoi, *ibid.* ils sont souvent refusez par les Turcs, 87. ceux qui servent en course ont part aux Prises, 269. comment ils sont vendus, traitez & rachetez, 274. plusieurs gagnent beaucoup à tenir Taverne, & s'abandonnent au libertinage, 277. malheur de ceux qui sont vendus aux Tagarins, 278. doivent prendre garde à eux à leur arrivée, 279. sont plus considérez que les Chrétiens libres, 280. ne sont pas maltraitez sans sujet, 329

Espagnols passent en Afrique & s'emparent d'Horan, 8. prennent plusieurs autres Places, 9. soumettent les Algeriens & bâtissent un Fort vis à vis de la Ville, *ibid.* mauvais succès d'une entreprise qu'ils font contre Barberousse, 31. le massacrent ensuite avec ses troupes auprès de Tremoçen, 36. perdent leur Forteresse de l'Isle d'Alger, 40. leur grande Flotte & leur Armée périssent devant Alger, 48. perdent la Ville de Bugie, 144. les Algeriens prennent sur eux l'importante Ville d'Horan, 149. sont plus méprisez à Alger que les autres Chrétiens, 209

Etrangers sont conduits devant le Dey d'Alger à leur arrivée, ne portent point l'épée & pourquoi, 103. précautions qu'ils doivent prendre pour éviter les querelles avec

T A B L E

les Turcs, *ibid.* ne doivent point faire des
Présens & pourquoi, 109. aventure arri-
vée à ce sujet à un Marchand Grec, 110.
visitent peu les Algeriens, 114.
Executions, lieux où l'on les fait à Alger, 160.

F.

F*Atime*, esclave de Seremeth, favorise les
amours de la femme de son Maître avec
un esclave Juif, & sa punition, 179. *Et suiv.*
Femmes Turques, ont les Turcs d'Alger en
horreur, 79. Algeriennes n'ont point de
Religion, & sont élevées dans l'ignorance,
95. leurs déreglemens, *ibid.* peu res-
pectées par leurs enfans, 96. sont repu-
diées par leurs maris, *ibid.* comment elles
se rendent visite, 113. ne se laissent voir
qu'à leurs maris, & comment on les ma-
rie, 114. de quelle manière elles se far-
dent, 119. comment elles excitent les
hommes au plaisir de l'amour, *ibid.* leurs
galanteries dans les Bains, 171. leurs voi-
tures pour aller à la campagne, 204.
Femmes de joye, comment elles sont traitées
à Alger, 244.
Ferdinand V. Roi d'Arragon, envoie des
Troupes en Afrique, & se rend maître
d'Horan, 8. soumet les Algeriens & les
tient en bride, 9.
Ferdinand, esclave Portugais, ses amours
avec la femme de son Maître, & comment
il en est puni, 178. *Et suiv.*
Fontaine de St. Augustin, fréquentée par les
Italiens & les Provençaux, 131.
Fortis

DES MATIERES.

<i>Forts de la Ville d'Alger,</i>	160
<i>François</i> , leur Compagnie d'Afrique,	129.
bâtissent le Bastion de France,	133.
construisent un Fort à Gigery, en sont chassés & défaits,	134
<i>Fretoy</i> (le Sr. du) commande les François à Gigery, & est défait par les Barbares,	135
<i>Funducs</i> , ou <i>Alberges</i> , ce que c'est,	166

G.

G <i>Ardiens-Bachis</i> , de leur charge,	259
<i>Gigery</i> , les François y bâtissent un Fort, & en sont chassés par les Algeriens,	134
<i>Gomeres</i> , Tribu des Sabéens en Barbarie,	65
<i>Gouvernement</i> du Levant, en quoi il con- siste, 127. & <i>suiv.</i> du Ponent, 149. celui du Midi,	153

H.

H <i>Abillement</i> des Turcs d'Alger,	82.
femmes qui habitent dans les Villes,	84
<i>Hadares</i> , ou Arabes des Villes,	68
<i>Hagi-Chaban</i> Dey, aventure arrivée sous son regne à un Marchand Grec,	110
<i>Hagis</i> regardez comme des Saints à Alger, & pourquoi,	93
<i>Hali Pegelini</i> , Général des Galeres, com- ment il se moque d'un Maure, qui lui de- mande un Chrétien pour le sacrifier,	63.
refuse à un Marseillois la permission de se faire Mahometan,	87
<i>Hali</i> Dey, fait périr beaucoup de gens pour se mettre en sûreté, 214. meurt tranquil- lement	Q 3.

T A B L E

lement dans son list, 220. comment il	
reçoit les complimens d'un Consul, 309.	
Lettre que lui écrivent les Turcs pris à	
Siracuse,	312
<i>Hamidalabdes</i> , Roi de Tenes, fait la guerre	
à Barberousse pour le chasser d'Alger,	
32. est défait & obligé d'abandonner son	
propre Royaume au Vainqueur,	33.
<i>Haoares</i> , Tribu des Sabéens qui s'emparent	
de la Barbarie,	65
<i>Harangue</i> de l'Ambassadeur d'Alger à Louis	
XIV.	321
<i>Hazenadar</i> . Voyez <i>Cazenadar</i> .	
<i>Hescein</i> , ses Cherifs s'emparent de l'Afrique	
& la partagent entr'eux,	7
<i>Histoire</i> du Royaume d'Alger, 1. du Prince	
Selim Eutemi, 9. du Pirate Barberousse,	
<i>ibid.</i> & suiv. de la Princesse Zaphira, 12.	
de l'Eunuque Isouf, 46. d'un Maure qui	
veut sacrifier un Chrétien, 63. d'un jeune	
Portugais qui frappe son Maître, 80. d'un	
esclave Marseillois qui veut se faire Ma-	
hometan, 87. du Renegat Clement, 96.	
de l'aventure arrivée à Mr. Thompson,	
Consul Anglois, 104. d'un Capitaine An-	
glois qui avoit parlé contre la Loi de Ma-	
homet, 107. d'un Marchand Grec & son	
dé melé avec un Maure, 110. de l'avan-	
ture arrivée chez le Consul Anglois, où	
l'on vouloit fesser un de ses domestiques,	
120. d'Ibrahim Dey & d'un Marchand	
120. de sa mauvaise foi, 122. de plusieurs	
puniages sur les côtes de Giger, 136. de	
naufirantesse du Bourk, son naufrage, &	
la Cotivité de sa fille, 139. de ce qui ar-	
la cap	riva

DES MATIERES.

- n*va à l'Anteur aux Bains d'Alger, 168. de
 Hagî Seremeth, 171. d'Ibrahim Dey &
 de sa mort, 215. de Mahmoud Rais, &
 comment il fait massacrer le Dey, *ibid.*
 d'un Consul qui fait des grands compli-
 mens au Dey, 309. de Tatar Dey de
 Tunis, 320
*H*oja, ou *Cogia-Pingid*, Contrôleur Géné-
 ral, 237
*H*ojas, ou *Cogias-Barbiz*, Grands Ecrivains
 ou Secrétaires d'Etat, leurs occupations, 233
*H*ojas, ou *Cogias* du Deylik, Ecrivains du
 Roi, leur nombre & leurs Emplois, 237
*H*opital d'Espagne à Alger, sa fondation &
 ce qui le regarde, 289
*H*oran, Ville de Barbarie, conquise par les
 Espagnols, 8. & ensuite par les Alger-
 riens, 149
*H*udson (Mr. Charles) Consul d'Angleterre
 à Alger, 288

I.

- I***brahim*, Chrétien Renegat. Voyez *Clement*.
Ibrahim, Dey d'Alger, sa sévérité à punir
 les friponneries des Marchands, & la ma-
 nière dont il s'y prend pour les découvrir,
 121. punit sévèrement un Maure voleur,
 123. sa passion pour les femmes lui coûte
 la vie, & comment il est massacré, 215
*I*dris, sa race regne en Barbarie, 6
*I*ntérêts de la Regence d'Alger avec les Puif-
 sances d'Afrique & les Chrétiens, 300
*I*souf, Eunuque noir, encourage les Turcs
 à la défense d'Alger, 46. tradition sur son
 sujet, 48

T A B L E

Juba fils du Roi de Mauritanie, est captif à Rome, où il s'attache à la vertu & aux Belles Lettres, 4. Auguste lui rend ses Etats & le marie avec Silene fille d'Antoine & de Cléopatre, 5
Juifs d'Alger, d'où ils y sont venus, 74. vivent dans le mépris & la servitude, *ibid.* supplicée dont on les punit, leur habillement, 75. ne peuvent être Mahometans sans professer auparavant le Christianisme, *ibid.* Juifs francs font le principal Commerce d'Alger, & sont protegez par le Consul de France, 76. 296. les femmes des Juifs Maures ne peuvent se couvrir le visage, 77. leurs cimetières, 160. ont leurs Magistrats & leurs Juges, 248. 291
Justice Civile & Criminelle, comment elle est administrée à Alger, 245. 293 *suiv.*

L.

L*Abez*, Royaume de Barbarie, Peuples qui l'habitent, 149
Lazaro, troisième Prière des Turcs, 222
Lettres de Barberousse à Zaphira & les réponses qu'il en reçoit, 17. 293 *suiv.* des Turcs pris à Siracuse à Hali Dey, 312
Levant, Gouvernement du Royaume d'Alger, en quoi il consiste, 127
Lomellini (Mrs.) Nobles Genoïs, possèdent une Isle en Barbarie, 132
Noms des Turcs, leurs divers noms, 255

M.

M*Agaravas*, Arabes descendus des Berberes, 152
Maga-

DES MATIERES.

- Magaroas*, regnent en Barbarie, 6
Mahmout-Rais, Renegat Portugais, fait perir Ibrahim Dey qui avoit voulu séduire sa femme, 215. *Et suiv.*
Mahometisme introduit en Barbarie, 89. diverses Sectes qui partagent les Mahometans, & en quoi elles diffèrent entr'elles, 90
Maison du Roi, appartient à l'Etat & non au Dey, & l'on y rend la Justice, 221
Marchand Grec, son aventure, 110. Algerien puni pour sa mauvaise foi, 122
Marchandises qu'on porte à Alger ou qu'on en retire, 294
Marine des Algeriens & tout ce qui la concerne, 260. *Et suiv.* son état en 1724. 264
Marsalquibir, un des plus grands Ports du monde, 150
Masseries, ou Jardins des Algeriens, 201
Marseillois qui veut se faire Mahometan, son aventure, 87
Matifux (le Cap) forme la Rade d'Alger, 161
Mauritanie, soumise par les Romains, 4. rendue par l'Empereur Auguste au jeune Juba, 5. réunie à l'Empire par Caligula, & partagée en Césarienne & Tingitane, 5
Maures du Royaume d'Alger, de deux sortes, leurs manières de vivre dans les Villes & à la Campagne, 54. *Et suiv.* leur habillement, 56. ornemens de leurs femmes, 57. leurs occupations, leur manière d'élever les enfans, & leurs armes, 58. sont très-adroits à manier un cheval, *ibid.* sujets de leurs conversations, & leur fierté, 59. leurs mariages, *ibid.* ne communi-

T A B L E

muniquent jamais les affaires à leurs femmes, 61.	simplicité de leurs cérémonies, <i>ibid.</i>
leur langage & leur Religion, 62.	croient que c'est une Oeuvre méritoire de tuer un Chrétien, histoire sur ce sujet, <i>ibid.</i>
sont grands voleurs & pourquoi, 64.	leurs Tribus distinguées par les noms de leurs Chefs, 65.
appelez autrefois <i>Bereberes</i> & pourquoi, <i>ibid.</i>	ceux qui habitent dans les Villes sont méprisés par les autres & pourquoi, 67.
jaloux de leur liberté dans la Province de Constantine, 130.	sont exclus de la Milice, 205.
comment leurs criminels sont punis, 247	
<i>Mausolées</i> de six Deys massacrés en un même jour, 221	
<i>Medecins</i> , on en condamne l'usage chez les Algériens, 125	
<i>Mebemed</i> , Dey d'Alger, s'intéresse à la délivrance de Mademoiselle du Bourk, & de sa suite, 141.	son élection au Deylik, 220.
son Portrait & sa mort tragique, 224	
<i>Mebemed</i> , Bey de Tunis, est défait par les Algériens, & chassé de sa capitale, 302	
<i>Melek Isfriqui</i> , Roi des Sabéens, s'établit le premier en Barbarie, 65	
<i>Melle</i> , Ville de Barbarie, 132	
<i>Mequimeces</i> , ôtent la Barbarie aux <i>Abdeta-</i> <i>mes</i> , 6	
<i>Mezonard</i> , ou Grand-Baillif, de sa Charge, 243	
<i>Mexoul-Agas</i> , ce que c'est, 228	
<i>Mezomorto</i> , manque à son devoir en Mer & en est puni, 268.	fuit d'Alger étant Dey, 307
<i>Midy</i> , Gouvernement du Royaume d'Alger, en quoi il consiste, 153	
	<i>Milice</i>

DES MATIERES.

- Milice* Turque fait ôter le Gouvernement au Pacha, & se choisit un Dey, 50. composée de la lie du Peuple du Levant & de scelerats, 101. en quoi elle consiste & comment elle est gouvernée, 204. de ses divers Officiers, 226. comment elle reçoit sa paye, 252. sa fierté a été domptée par la France, 348.
- Missionnaires* de France, leur Maison à Alger, 289.
- Mœurs & Costumes* des Algeriens, 101. 121.
- Mohamedin*, chasse les Almoravides & monte sur le Trône d'Afrique, 6. 7.
- Moines*, faussetez qu'il débitent sur l'article des esclaves d'Alger, 86. comment ils font les Redemptions à Alger, 282.
- Môle* d'Alger élevé par le Pacha Cheredin, 41. comment on le conserve, 163.
- Monnoyes* qui ont cours à Alger, 250.
- Montagnes* du Collo, 129. de Gigery, 134. du Pais de Bugie, 144. du Couco inaccessible aux Algeriens, 146. les Deys d'Alger s'y refugient quelquefois, 148.
- Montagnes* du Grand Atlas, separent les Royaumes d'Alger & de Fez, 152. des Magaravas, 152.
- Marabouts*, Prêtres de Barbarie, leur jalousie contre l'Eunuque Isouf, 49. opinion ridicule qu'ils inspirent au Peuple, *ibid.* partager en trois Sectes, 91. sont peu considerez par les Turcs, 92. Chapelles élevées à leur honneur, 200.
- Monstagan*, Ville de Barbarie, qui a un bon Port, 152.
- Moztana*, un des Chefs des Arabes Berebères, 155. *Mu-*

T A B L E

Mucamudius, chassent les Almoravides, & descendent des Sabéens, 65
Muley Ismaël Cherif, Roi de Maroc, est défait par les Algeziens, & contraint de leur demander la Paix, 301

N

Navarre (Pierre Comte de) commande les Espagnols en Afrique & prend la Ville d'Horan, & se rend maître de plusieurs autres Places, 9

O.

Occuba ben Nazic établit le Mahometisme en Barbarie, 89
Officiers de la Milice d'Alger, lieu où ils s'assemblent, 223
Officiers Majors & subalternes des Vaisseaux Algeriens, & la part qu'ils ont aux Prises, 268
Oldaks-Bachis, ou Lieutenans de Compagnie, 229
Olen (Mr. de St.) le Roi de Maroc lui donne audience le visage couvert & pourquoi, 116

P.

Pasba, ou Vice-Roi, Cheredin établi à Alger en cette qualité par la Porte Ottomane, 37. Assan Aga lui succede dans cet Emploi, 42. les Pachas exclus du Gouvernement & pourquoi, 50. sont enfin chassés d'Alger, 52. 210
Papasse

DES MATIERES.

<i>Papasse</i> du Rite Grec à Alger,	291
<i>Partis</i> qui se forment parmi les Turcs pour l'élection du Dey, ou pour massacrer celui qui est en Place, 213. comment le Dey s'y prend pour les détruire,	214
<i>Passagers</i> , ceux qui sont dans les Vaisseaux Algeriens, ont part aux Prises,	270
<i>Paul III.</i> (le Pape.) anime Charles V. à son expédition d'Afrique, & publie une Bulle pour la seconder,	42
<i>Paye</i> des soldats ne peut être différée d'un jour, 247. comment elle se fait,	252
<i>Peis</i> , ce que c'est,	230
<i>Peralta</i> (Alonse de) Gouverneur de Bugie, rend la Place aux Algeriens & en est puni en Espagne,	144
<i>Pillage</i> défendu aux Turcs dans un Combat,	209
<i>Pilotes</i> Lamaneurs, leurs friponneries,	315
<i>Pitremelgi</i> , ou <i>Bethmagi</i> , de sa Charge,	236
<i>Poids & Mesures</i> dont on se sert à Alger,	293
<i>Politesse & Politique</i> , méprisées des Alge- riens,	309
<i>Ponent</i> , Gouvernement du Royaume d'Al- ger, en quoi il consiste,	149
<i>Port Genoïs</i> , sa situation,	132
<i>Port d'Alger</i> , sa description,	162
<i>Portes</i> de la Ville d'Alger,	158
<i>Préambule</i> des Traitez des Algeriens avec les Etrangers,	223
<i>Prédestination</i> absolue, reçue chez les Alge- riens,	90. 125
<i>Prises</i> , de leur conduite à Alger & de leur Vente,	270
<i>Procureurs</i> , inconnus à Alger.	223
R	Pro-

T A B L E.

Protestans, n'ont point d'exercice à Alger, 292

R.

- R** *Abmiramiz*, Roi de Tremecen, 7. ses successeurs soumis par le Roi de Tenes, 8
- Ramadan Choulak*, premier Ministre de Barberouffe & confident de ses crimes, sa fin tragique, 22
- Ramadan*, Lune & Carême des Algeriens, 115
- Rais* de la Marine, ou Capitaine du Port, de son Emploi, 240
- Rais*, ou Capitaines de Vaisseau, de leurs Charges, 242. sont fort confiderez à Alger, 260. leurs noms & ceux de leurs Vaisseaux, 264. sont punis s'ils manquent à leur devoir pendant la Course, 268
- Redemptions* publiques comment elles se font à Alger, 282
- Reflexions* sur le Gouvernement d'Alger, & sur les Mœurs des Peuples de ce Royaume, 308. & suiv.
- Religion* du Royaume d'Alger, ses revolutions, & les diverses Sectes qui la partagent, 88. & suiv. est libre à Alger pour tous les étrangers, 95. 106
- Renegats*, ont à Alger les mêmes Privilèges que les Turcs, 78. sont reçûs dans la Milice, 205
- Résidens* Etrangers à Alger, ce qui les regarde, 286
- Revenus* de la Regence d'Alger, en quoi ils consistent, 298
- Romains*, subjuguent la Mauritanie, 3, en sont chassés par les Vandales, 5
- S.

DES MATIERES.

S.

- S***Abdems*, habitent les premiers la Barbarie,
se partagent en plusieurs Tribus, 65
- Sagairds*, ou *Sagairdgis*, Turcs armez de
Lances, 230
- Santons*, Secte de Morabouts, en quoi elle
consiste, 91
- Sault* (Mr. du) Envoyé de France, obtient
la délivrance de Mademoiselle du Bourk,
141
- Selim Entemi*, Prince Arabe, est appelé par
les Algeriens, 9. reçoit Barberouffe dans
Alger & le loge dans son Palais, 10. est
étranglé dans le Bain par ce Pirate, 12
- Selim*, fils de *Selim Entemi*, échape à la
fureur de Barberouffe, & se refugie à Ho-
ran, 14. passe en Espagne pour deman-
der du secours, mauvais succès de son ex-
pedition, 31
- Selim I.* acquiert le Royaume d'Alger, & y
envoie des troupes, 37
- Sercelles*, Ville du Royaume d'Alger, 152
- Seremeth* (Hagi) son Histoire, 171. cruelle
vangeance qu'il tire de l'infidélité de ses
femmes, & sa retraite au Couco, 197
- Service Divin*, lieux où on le fait à Alger,
290
- Sodomie* fort en usage & impunie parmi les
Turcs d'Alger, 10. histoire tragique sur
ce sujet, *ibid.*
- Soldats*. Voyez *Turcs*.
- Soliman*, dit *Faquette*, Juif de Livourne,
comment il se rend maître du Commerce
à Alger, 297

T A B L E

<i>Soulachs</i> , ou <i>Soulachis</i> , ce que c'est,	230
<i>Soute-Rais</i> , Officiers Majors de Marine,	243
<i>Steffa</i> ou <i>Disteffa</i> , Ville du Pais de Bugie,	144
<i>Sannaquites</i> , Secte de Morabouts, leur manière de vivre & leurs sentimens,	92
<i>Surnag</i> , racine qu'on trouve sur le Mont Atlas, & ses proprieté,	119

T.

T <i>Abarca</i> , Ville de Barbarie,	132
<i>Tagarins</i> , Nation de Maures, leur trafic en esclaves,	278
<i>Tamagus</i> , Port du Couco,	148
<i>Tanger</i> , ou <i>Tingis</i> , Capitale de la Mauritanie Tingitense,	5
<i>Tatar Dey</i> de Tunis, son Histoire,	320
<i>Tebes</i> , Ville de Barbarie, sa situation,	133
<i>Telemicen</i> , ou <i>Tremegen</i> , Province du Royaume d'Alger, occupé par <i>Rabmiramis</i> Prince Arabe,	7
<i>Tenes</i> , Capitale du Royaume de ce nom, son état présent,	152
<i>Tentes</i> , des Turcs, leur nombre fait juger de la grandeur des Armées,	256
<i>Teskeret</i> , ou Carte franche qu'on donne aux esclaves rachetez & aux étrangers, ne sert de rien à ceux qui ont des Dettes,	344
<i>Thompson</i> (Mr. Thomas) Consul Anglois, son aventure avec un Maure,	104
<i>Tolerance</i> des Turcs pour l'exercice de la Religion,	209
<i>Tombeaux</i> des Algeriens,	199
	<i>Topigi-</i>

DES MATIERES.

Tepigi-Bachis, ou Maîtres Canoniers, 243
Tunis, pris & saccagé par les Algeriens, 303
Tremeçen, Capitale du Royaume de ce nom,
 7. Barberouffe s'en rend maître après en
 avoir défait le Roi, 34. état présent de
 cette Ville, 151
Turcs, se rendent maîtres d'Alger sous la
 conduite de Barberouffe, 13. mauvais trai-
 temens qu'ils font aux Algeriens, *ibid.*
 & 28. leurs Victoires sur les Arabes &
 les Maures de Tenes & de Tremeçen,
 33. & 34. sont défaits par les Espagnols,
 36. reçoivent de puissans secours de Con-
 stantinople, & se rendent entierement les
 maîtres des Arabes & des Maures, 37. dé-
 fendent Alger contre Charles V. & tail-
 lent son Armée en pièces, 45. & *suiv.* les
 Turcs Algeriens sont tous soldats, posse-
 dent tous les Emplois, & sont les Sei-
 gneurs du Pais, 78. ils ne peuvent épou-
 ser des femmes Arabes ou Maures sans
 nuire à leur fortune, *ibid.* aiment peu la
 continence & sont addonnéz à la Sodo-
 mie, 80. leur habillement, 82. pour-
 quoi ils portent un toupet de cheveux sur
 la tête, 84. ont peu de consideration pour
 les Morabouts, 92. n'ont de la Religion
 qu'en apparence, 92. titre qu'on leur don-
 ne, 101. leur fierté & leur insolence,
 103. aventure arrivée à un Turc chez le
 Consul Anglois, 120. leurs Tombeaux,
 199. en quoi consiste leur Milice, 204.
 leurs Privilèges, 205. pourquoi la plu-
 part ne se marient pas à Alger, 207. per-
 dent leurs biens s'ils sont esclaves, 208.

T A B L E

ont des bonnes qualitez malgré leurs vic-
ces, le pillage leur est deffendu dans le
Combat, 209. 260. leur Tolerance en fait
de Religion, *ibid.* & 331. peuvent tous
parvenir au Deylik, 213. partis qu'ils for-
ment entr'eux pour cela, *ibid.* leurs Prié-
res & à quelles heures ils les font, 222.
ne peuvent être châtiez en public, 247.
comptent par Lunes au lieu de Mois, 255.
de leurs Camps, leur Marche & leur ma-
nière de combattre, 256. terreur qu'ils
inspirent aux autres Peuples d'Afrique &
les Victoires qu'ils remportent sur eux,
301. & *suiv.* Statuts de leur Regence, 334

V.

V*Anddes* (les) passent en Afrique & s'em-
parent des deux Mauritanies, 5. en sont
chassez par Belisaire, 6
Vargas (Martin de) Commandant du Fort
devant Alger, répond avec fierté aux mé-
naces des Turcs, 39. est blessé & pris,
& ensuite mis à mort dans Alger, 40
Vekilards, ou Vekilardgis, ce que c'est, 229
Vent de Nord très-violent & dangereux à
Alger, 162
Volens, sont sévèrement punis à Alger, 247

Z.

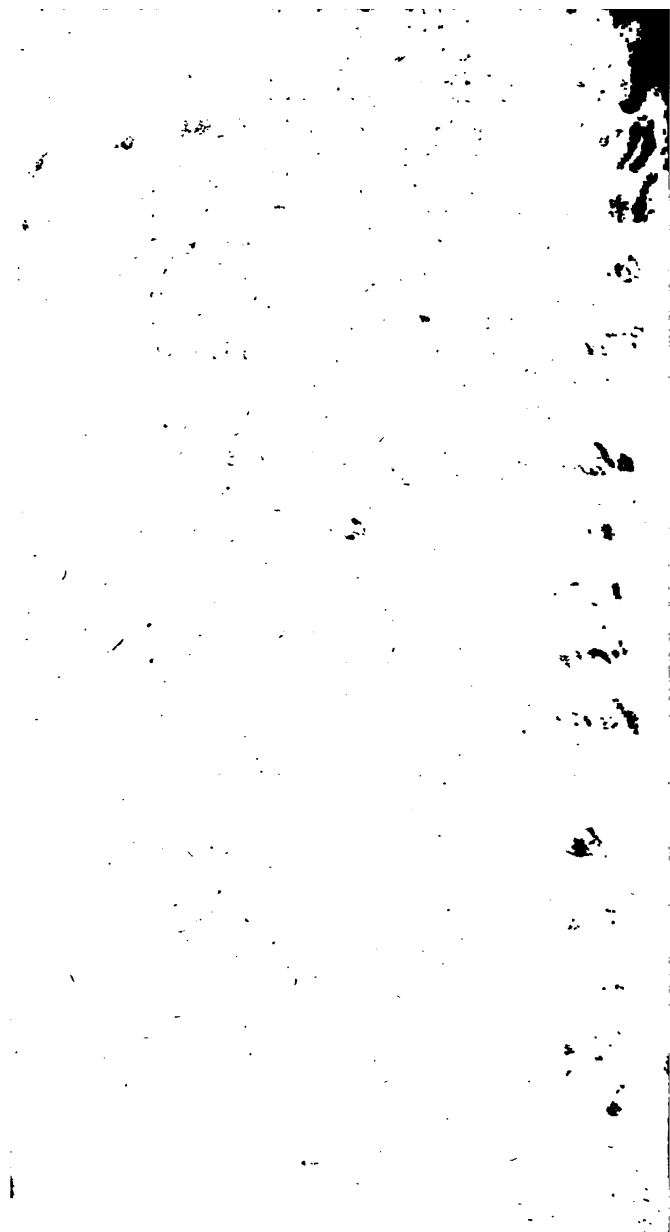
Z*Amora*, Ville du Pais de Bugie, 144
Zanbagiens, Tribu des Sabéens en Bar-
barie, 65
Zaphira, femme du Prince Selim Eutemi,
va

DES MATIERES.

- va à Alger avec lui, 9. traite avec mé-
 pris Barberouffe qui en étoit amoureux, 12.
 son Histoire, ses Lettres à Barberouffe, &
 sa mort, 15. & *suiv.*
Zenetes, s'emparent de la Barbarie, 6. descen-
 dent des Sabéens, 65
Zinbagiens, subjuguent les Arabes, 6
Zulpha, son mariage avec Hagi Seremeth,
 ses amours, & sa mort tragique, 172. &
suiv.

FIN DE LA TABLE DES
MATIERES.





Voyage de l'abbé Lott. 1851

t. 1.

Courcouon —

Prin

la conduite envers les femmes — 38.

instruction publ. moniteurs 63.

Nature cultivée, sauvage — 76

canaille. tête à couper 93.

barbe. mort ou venge 101.

hospitalité — 102.

funérailles. cri des femmes — 109

bourri aux yeux bleus 123

état des femmes arabes 140.

galant cri d'appel — 145

saumandam. Des poètes — 158

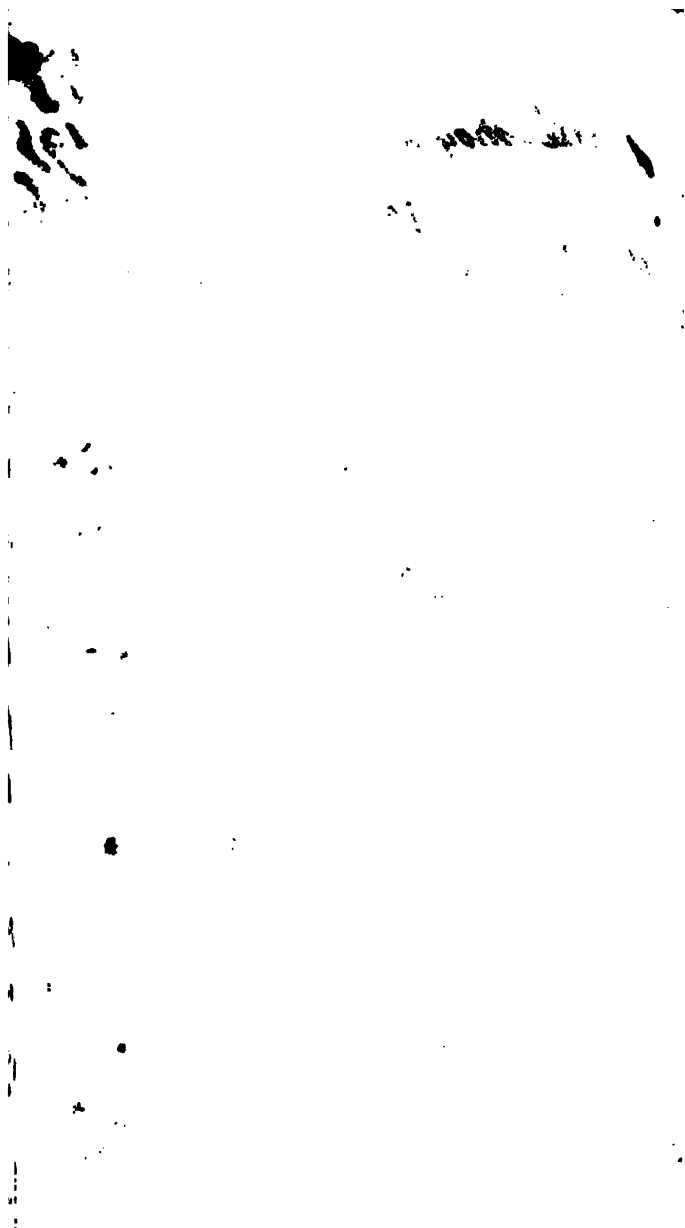
Cette de 10 heures qu'on
ne. une jeune 169

naufages. habitants de la côte

tabaque. tractus pueri	178
post. mojen de lacer	195
Jean Vehir gandoif ande	196
<i>Chiquin</i>	

81	
82	
83	
84	
85	
86	
87	
88	
89	
90	
91	
92	
93	
94	
95	
96	
97	
98	
99	
100	

6







3 2044 012 705 497

0059 NOT
0059 NOT

